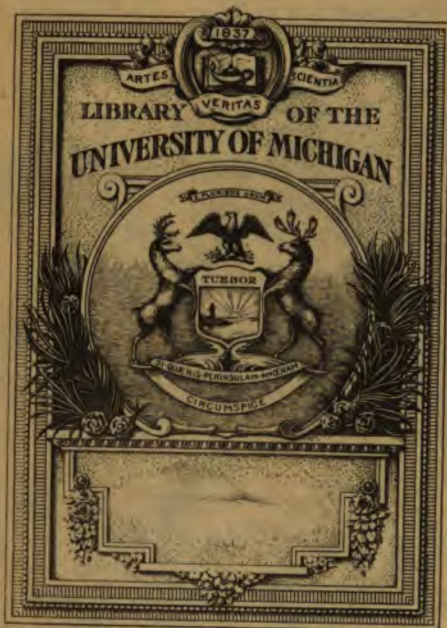

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



HORACE,

JUVÉNAL ET PERSE.

IMPRIMERIE SCHNEIDER ET LANGRAND,
1, rue d'Erfurth.

LES SATIRIQUES LATINS.

Horatius Flaccus, Quintus

HORACE,

JUVÉNAL ET PERSE

ŒUVRES COMPLÈTES,

TRADUCTION EN FRANÇAIS

TIRÉE DE LA COLLECTION DES AUTEURS LATINS

publiée sous la direction

DE M. NISARD,

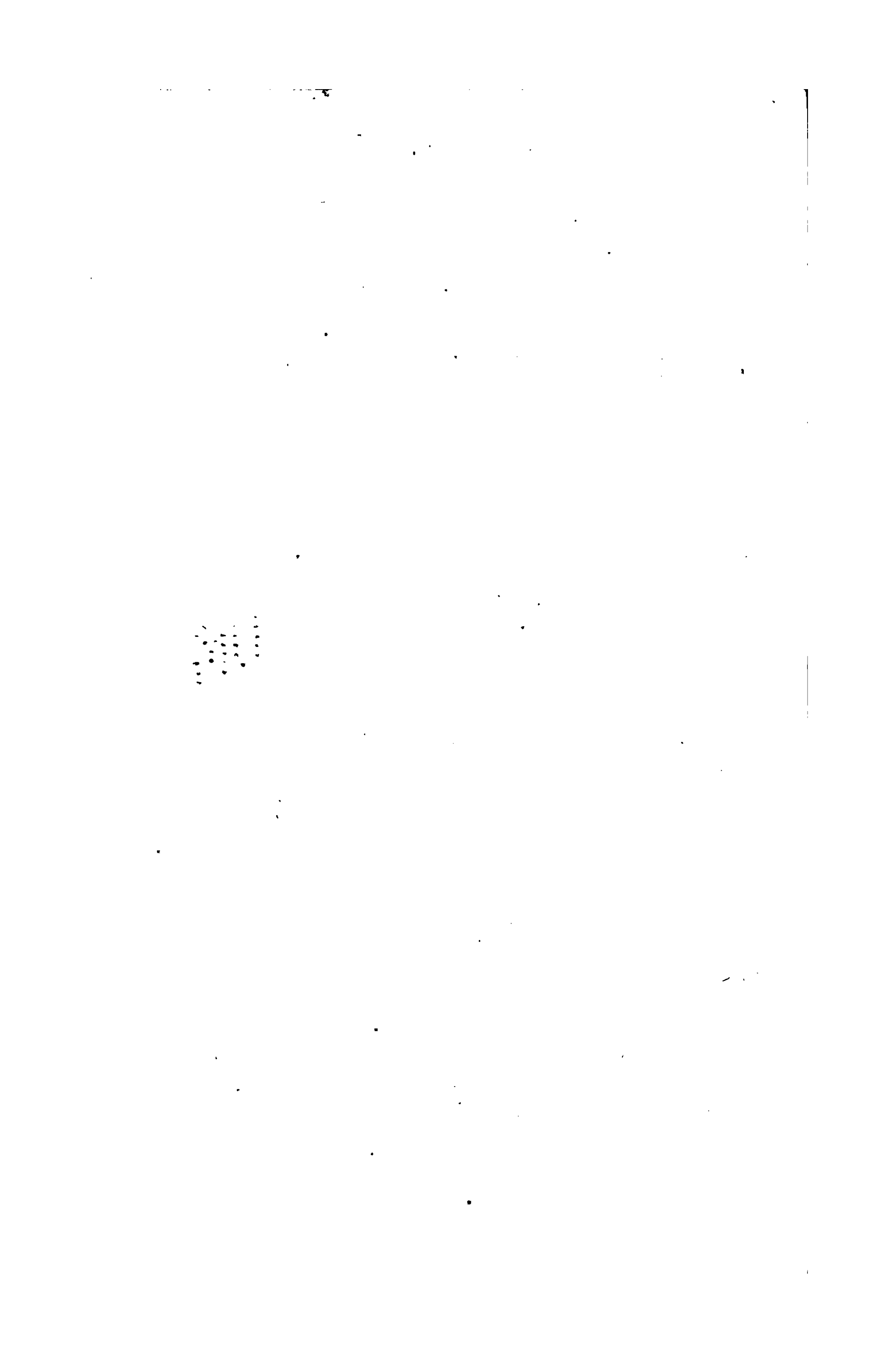
Maître de conférences à l'École normale.

PARIS,

J.-J. DUBOCHET ET Cᵉ, ÉDITEURS,

RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, 33.

1841



HORACE.

par M. Chevriau.

NOTICE SUR HORACE.

Quintus Horatius Flaccus naquit à Venouse, en Apulie, d'un père affranchi, qui vivait d'un bien et d'un emploi médiocres. Le père d'Horace se montra jaloux de développer l'heureux naturel de son fils par une éducation libérale; il s'épuisa en sacrifices pour que ce jeune homme, d'un génie précoce, pût aller chercher la science dans les lieux où elle était enseignée avec le plus d'éclat, comme s'il eût été de race équestre ou patricienne. Horace fit à Rome ses premières études; et, plus tard, lorsqu'il n'était encore âgé que de vingt ans, il se rendit à Athènes, où il étudia les lettres grecques avec cette foule de jeunes hommes distingués que Rome envoyait chaque année dans cette cité savante. Malgré son goût pour la poésie et les jouissances de la paix, il se laissa entraîner dans le tourbillon de la guerre civile, et, tout jeune, tout fils d'affranchi qu'il était, il reçut de Brutus le commandement d'une de ces légions qui succombèrent à Philippes sous la fortune d'Octave. Puni de sa participation à cette guerre par la confiscation de son modique patrimoine, et, plus tard, amnistié, il vint à Rome, où ses vers lui concilièrent une foule d'admirateurs et de protecteurs puissants : il obtint la faveur spéciale d'Auguste, qui entretenait avec lui une correspondance familière. Mais l'homme dont le patronage et l'amitié contribuèrent le plus à sa fortune et à son bien-être, fut Mécène, noble romain, dont la maison était le rendez-vous de tout ce que la ville impériale renfermait d'hommes éclairés, d'orateurs, de poëtes, d'historiens de premier ordre. Il en reçut des témoignages de bienveillance et d'estime dont le poëte se montra reconnaissant toute sa vie. Horace mourut à l'âge de cinquante-sept ans, l'an 746 de la fondation de Rome, et 9 avant notre ère. Il fut enterré à côté du tombeau de Mécène.

ODES.

LIVRE PREMIER.

ODE I.

A MÉCÈNE.

Descendant des rois [1], toi dont l'appui fait mon bonheur et ma gloire, Mécène, on voit des hommes qui mettent leur ambition à se couvrir de la poussière d'un cirque ; et, quand leur roue brûlante a évité la borne, une fois la palme obtenue, Jupiter lui-même n'est plus au-dessus d'eux. L'un est heureux si la faveur d'un peuple inconstant s'empresse de l'élever aux honneurs suprêmes ; l'autre, s'il entasse dans ses greniers toutes les moissons de la Libye. Tel se contente de cultiver le champ de ses pères ; et tous les trésors d'Attale [2] ne l'arracheraient pas à sa charrue, pour aller, matelot tremblant, traverser le plus humble détroit sur le meilleur navire. Que le vent d'Afrique vienne a lutter contre les flots, le marchand effrayé vante le repos et les champs voisins de sa petite ville ; mais bientôt, indocile à souffrir le joug de la pauvreté, il radoube ses vaisseaux maltraités par la tempête. Tel ne hait pas une coupe de vieux Massique [3], et dérobera volontiers aux affaires une partie du jour, couché à l'ombre d'un vert feuillage, ou à la source paisible d'une fontaine sacrée. A d'autres il faut des camps, le son de la trompette mêlé à celui du clairon, et les combats détestés des mères. Le chasseur, oubliant sa jeune épouse, attend sous un ciel glacé que sa

[1] On faisait descendre Mécène d'une ancienne famille qui avait régné en Étrurie. — [2] La richesse d'Attale, roi de Pergame, était passée en proverbe. — [3] Massique coteau de la Campanie, dont le vin était fort estimé.

meute fidèle ait senti la biche, ou que le sanglier se lance à travers ses toiles.

Moi, la couronne de lierre qui orne le front des poëtes me rapproche des dieux : le frais ombrage des bois, les danses légères des nymphes avec les Satyres, me séparent de la foule, pourvu qu'Euterpe n'impose point silence à sa double flûte, et que Polymnie ne refuse pas d'accorder le luth de Lesbos [1]. Que Mécène me compte parmi les maîtres de la lyre, et ma tête ira toucher le ciel.

ODE II.

A AUGUSTE.

Assez longtemps le père des dieux et des hommes a fait tomber sur la terre et la neige et la grêle; assez longtemps sa main étincelante a foudroyé les temples, et rempli Rome de terreur. Les peuples ont tremblé; ils ont craint le retour de ces temps de colère et de prodiges, où Pyrrha vit avec épouvante Protée chasser les troupeaux de Neptune sur le sommet des montagnes, les poissons s'arrêter dans les branches de l'orme où avait reposé le nid de la colombe, et les daims tremblants nager sur les eaux qui couvraient la terre.

Nous avons vu le Tibre, ramenant avec fureur du rivage de la mer ses vagues limoneuses, venir renverser un tombeau royal [2] et le temple de Vesta; quand, trop sensible aux larmes d'une épouse [3], il osa, sans l'aveu de Jupiter, lui promettre une vengeance, et menacer Rome et ses flots. Tu sauras que nous avons aiguisé contre nous le fer qui n'aurait dû frapper que les Parthes; tu sauras nos combats impies, jeunesse si peu nombreuse, grâce aux fureurs de tes pères!

Quel dieu le peuple appellera-t-il au secours de l'empire qui menace ruine? Comment les vierges saintes de Vesta pourront-elles fléchir la Déesse, qui ferme l'oreille à leurs prières? A qui Jupiter donnera-t-il d'expier nos crimes? Viens, il est temps, viens dans une brillante nuée, prophétique Apollon! Ou toi, descends parmi nous, Vénus au doux sourire, autour de qui voltigent les Jeux et les Amours! Ou toi, père des Romains,

[1] Alcée et Sapho, les modèles d'Horace, étaient nés à Lesbos. — [2] Le tombeau de Numa Pompilius. — [3] Ilia, mère de Romulus; elle pleurait la mort de César.

jette un regard sur ta race oubliée : tes jeux cruels n'ont-ils pas duré trop longtemps, dieu terrible, qui n'aimes que le cri des batailles, l'éclat des armes, et le regard farouche du Marse sur son ennemi sanglant.

Mais si c'est toi, dieu ailé, fils de la divine Maïa, qui, sous les traits d'un jeune héros, daignes recevoir ici-bas le nom de vengeur de César, ah! demeure longtemps sur la terre pour le bonheur des Romains, et, à la vue de nos crimes, ne fuis pas indigné dans les cieux! Ici, plutôt, jouis de glorieux triomphes; ici, qu'il te soit doux d'être appelé le Père et le Chef de la patrie; et que le coursier du Mède ne foule pas impunément la terre où tu commandes, César!

ODE III.

AU VAISSEAU DE VIRGILE.

Puissent la déesse adorée en Chypre, et les frères d'Hélène ces astres radieux, te servir de guides; puisse le roi des Vents les enchaîner tous, et ne livrer tes voiles qu'à celui de l'Apulie, ô vaisseau à qui j'ai confié Virgile[2]! tu me dois mon ami; dépose-le sain et sauf au rivage de l'Attique, et conserve, je t'en supplie, la plus chère moitié de moi-même.

Celui-là fut sans doute armé d'un triple bronze, qui le premier osa livrer aux flots menaçants une barque fragile, défier le choc impétueux des vents qui se heurtent, et les sinistres Hyades, et la furie du Notus, ce puissant dominateur des mers, qu'il soulève ou calme à son gré. Sous quel aspect la Mort eût-elle pu l'étonner, celui qui vit d'un œil impassible les monstres de l'abîme, et la mer gonflée de courroux, et les écueils tristement fameux de l'Épire?

En vain les dieux, dans leur sagesse, ont séparé les mondes par la barrière de l'Océan; des vaisseaux sacriléges osent la violer. L'audace humaine aspire à tout, et se jette dans une lutte impie contre les lois divines. L'audace de Prométhée ravit le feu du ciel, pour le donner aux nations; et, après ce larcin fatal, l'horrible Maigreur, les Fièvres brûlantes, une armée de fléaux inconnus s'abattit sur la terre; la Mort, jusque-là si

[1] Castor et Pollux, changés en astres. — [2] Virgile allait partir pour la Grèce. C'est au retour de ce voyage qu'il mourut à Brindes.

lente et si tardive, précipita ses pas. Sur des ailes que la nature n'a point données à l'homme, Dédale tente le chemin des airs : le bras d'Hercule a forcé l'Achéron. Rien ne paraît impossible aux mortels ; leur démence attaque le ciel même ; et nos crimes ne permettent pas à Jupiter de déposer sa foudre irritée.

ODE IV.

A SEXTIUS.

L'hiver s'adoucit par l'agréable retour du printemps et des Zéphirs ; les machines arrachent les navires au sable du rivage[1] ; le troupeau quitte avec joie son étable, et le laboureur son foyer ; le givre ne blanchit plus les prairies. A la clarté de la lune qui se balance sur l'horizon, Vénus conduit le chœur des Nymphes et des Grâces : leurs pieds légers frappent la terre en cadence, tandis que l'ardent Vulcain embrase les noirs ateliers des Cyclopes.

Mêlons à nos cheveux parfumés le myrte vert et les fleurs que les chauds rayons du soleil font éclore : immolons au dieu Faune, à l'ombre des bois sacrés, une jeune brebis, ou, s'il l'aime mieux, un chevreau.

La Mort heurte indifféremment à la chaumière du pauvre et au palais des rois. Heureux Sextius, la vie est courte, et ne nous permet pas un long espoir : bientôt pèsera sur toi la nuit des mânes et des royaumes vides de Pluton. Arrivé là, tu ne pourras plus tirer au sort la royauté des festins, ni contempler avec amour le tendre Lycidas, que nos jeunes Romains dévorent des yeux, et dont la beauté troublera bientôt le cœur des jeunes filles.

ODE V.

A PYRRHA.

Quel tendre adolescent, couvert de parfums et de roses, te presse, ô Pyrrha , sous cette grotte voluptueuse ? Est-ce pour lui que tu relèves tes blonds cheveux, gracieuse et simple fille ?

[1] Pendant l'hiver, les anciens tiraient leurs vaisseaux sur le rivage.

Ah! que de larmes lui coûteront la foi trahie et son bonheur perdu, quand il verra, tristement surpris, les noirs orages troubler cette mer aujourd'hui si calme, où il vogue crédule à tes paroles dorées, heureux de l'espoir que tu seras toujours fidèle, toujours aimante, et sans se douter combien les vents sont trompeurs!

Malheur à ceux que ton éclat perfide a séduits! Pour moi, échappé du naufrage, j'ai suspendu au temple de Neptune un tableau votif et mes vêtements humides [1].

ODE VI.

AGRIPPA [2].

C'est à Varius [3] de célébrer ton âme intrépide et tes victoires; au cygne de la poésie épique, de chanter tout ce que nos armées et nos flottes ont fait de grand sous tes ordres : un Homère seul doit dire tes actions, et la colère de l'inflexible Achille, et les courses lointaines du rusé Ulysse, et la sanglante maison de Pélops; sujets trop puissants pour mon faible génie.

Ma lyre a peur des combats : la muse qui l'inspire et le respect me défendent de flétrir, en y touchant, les lauriers de César et les tiens. Qui peindra dignement Mars revêtu d'acier, Mérion tout poudreux aux champs de Troie, Diomède, avec l'appui de Pallas, luttant contre les dieux?

Moi, je chante les festins, les combats ou la jeune fille menace un amant d'un ongle peu redoutable; je chante, libre aujourd'hui, amoureux demain, toujours fidèle à mon humeur légère.

ODE VII.

A PLANCUS [4].

D'autres vanteront Mitylène, Rhodes, Éphèse, Corinthe, assise entre deux mers, Thèbes, illustrée par Bacchus, Delphes

[1] Les matelots échappés au naufrage offraient à Neptune leurs vêtements, et un tableau qui représentait le naufrage. — [2] Gendre d'Auguste et son premier lieutenant. — [3] Un des premiers poëtes épiques de son temps. — [4] Munatius Plancus; homme ambitieux, qui avait servi tour à tour le sénat, Antoine et Octave, et obtenu les plus hautes dignités.

par Apollon, ou la vallée délicieuse de Tempé. Il en est dont l'unique affaire est de chanter dans un hymne éternel la ville de la chaste Pallas et de se parer le front d'un olivier banal : d'autres, en l'honneur de Junon, célèbrent Argos et ses coursiers, Mycène et ses richesses. Pour moi, l'austère Lacédémone, les fertiles campagnes de Larisse, me touchent moins que la grotte où l'Albunée résonne, les cascades de l'Anio, le bois sacré de Tibur, et ses jardins arrosés de mobiles ruisseaux.

Le Notus n'enfante pas d'éternels orages; souvent il chasse les nuées dont le ciel est obscurci : de même, ô Plancus, si tu es sage, il faut chasser la tristesse et oublier dans le vin les agitations de la vie; que tu sois retenu sous la tente, au milieu des camps, ou sous les épais ombrages de Tibur. Vois Teucer [1], obligé de fuir son père et Salamine, il ceint d'un rameau de peuplier ses tempes humides de vin; et comme ses compagnons paraissaient tristes et abattus :

« La Fortune sera moins cruelle que mon père, leur dit-il; où elle voudra nous conduire nous irons, mes amis! Ne désespérez de rien : Teucer est votre chef; vous êtes sous les auspices de Teucer. Apollon l'a promis, croyez-le, nous trouverons sur une terre nouvelle une autre Salamine [2]. Vous avez subi avec moi de plus rudes épreuves : buvons, pour noyer le chagrin; demain nous reprendrons nos courses sur la vaste mer. »

ODE VIII.

A LYDIE.

Lydie, au nom de tous les dieux, dis-moi, je t'en conjure, pourquoi, par ton fatal amour, t'empresser de perdre Sybaris? Pourquoi fuit-il aujourd'hui le champ de Mars, dont il bravait la poussière et le soleil? Pourquoi ne le voit-on plus, en habit de guerre, au milieu des jeunes Romains de son âge, dompter avec le mors un coursier gaulois? Il craint les eaux du Tibre, et se garde avec horreur de l'huile des athlètes, comme du venin de la vipère. Où sont les armes pesantes dont il chargeait son bras, le disque, le javelot, qu'il était fier de lancer au delà du but? Pourquoi se tient-il caché, comme autrefois Achille,

[1] Fils de Télamon et frère d'Ajax; son père le chassa pour n'avoir pas vengé la mort d'Ajax. — [2] Teucer fonda une nouvelle Salamine dans l'île de Chypre.

aux approches des tristes funérailles de Troie, de peur que l'habit de son sexe ne l'entraînât au milieu du carnage et des bataillons troyens?

ODE IX.

A UN AMI.

Vois comme une neige épaisse blanchit la cime élevée du Soracte[1], les arbres fatigués fléchissent sous le poids des frimats; et les eaux, saisies par une âpre gelée, ont suspendu leur cours.

Chasse le froid, cher Thaliarque, fais-nous un large feu dans ton foyer, et ne crains pas de toucher à ton vieux vin. Abandonne le reste aux dieux : ils feront tomber les vents qui se combattent sur une mer orageuse, et la tempête cessera de tourmenter les grands cyprès et les vieux ormes.

Ne t'inquiète pas du lendemain; mets à profit chaque jour que le destin t'accorde. Aujourd'hui jeune et beau, tandis que la vieillesse chagrine est encore loin de toi, ne méprise ni les danses ni les amours : aujourd'hui les promenades au Champ-de-Mars et sous les portiques, les mystérieux rendez-vous, le doux murmure des entretiens du soir, le rire charmant qui trahit la jeune fille dans le coin obscur où elle se cache, et les gages d'amour ravis à un bras ou à une main doucement rebelle.

ODE X.

A MERCURE.

Dieu de l'éloquence, petit-fils d'Atlas, toi qui sus adoucir, par le charme de la parole et des arts, les mœurs farouches des premiers hommes; je te chante, ô Mercure, messager de l'Olympe, père de la lyre, dieu rusé, dont rien n'arrête les joyeux larcins!

Encore enfant, tu avais dérobé les génisses d'Apollon[2]? « Rends-les moi! » disait-il d'une voix menaçante; tout à coup son carquois disparaît, et le dieu ne put s'empêcher de rire. Sous ta conduite, l'opulent Priam sortit d'Ilion avec ses tré-

[1] Montagne du pays des Falisques, près des bords du Tibre. — [2] Apollon, chassé du ciel, gardait les troupeaux du roi Admète, en Thessalie.

sors, et, trompant la vigilance des Atrides, traversa les feux thessaliens et le camp ennemi de Troie.

Tu déposes les âmes pieuses dans les demeures fortunées, et ta verge d'or rassemble l'essaim léger des ombres ; ministre aimé de tous les dieux, au ciel et dans les enfers.

ODE XI.

A LEUCONOÉ.

Ne cherche pas à savoir, malgré les dieux, quel terme ils ont fixé à mes jours et aux tiens, Leuconoé ; et ne le demande plus aux calculs des astrologues. Qu'il vaut bien mieux attendre et se soumettre au sort ! Que Jupiter ajoute encore à tes années, ou qu'il borne leur cours à cet hiver orageux qui fatigue les flots contre leurs barrières de rochers ; sois sage, filtre tes vins, et mesure l'espoir à la courte durée de la vie. Tandis que nous parlons, le temps jaloux a fui : cueille la fleur du jour et ne crois pas au lendemain.

ODE XII.

A AUGUSTE.

Quel héros, quel demi-dieu va célébrer ta lyre ou ta flûte sonore, ô Clio ? Quel dieu dont l'écho se plaise à répéter le nom sur les verts sommets de l'Hélicon ou sur le Pinde, ou sur l'Hœmus couvert de neige, et d'où l'on vit les forêts descendre à la voix d'Orphée, quand le fils de Calliope, inspiré par sa mère, suspendait les fleuves impétueux, les vents rapides, et que la puissante harmonie de ses accords animait les chênes ?

Suivant l'usage antique, chantons d'abord Jupiter, le roi des dieux et des hommes, le maître absolu de la terre et des flots, qui gouverne le monde et le cours varié des saisons : rien n'est au-dessus de lui, rien ne lui ressemble, rien ne le supplée. Après lui, mais de loin, Pallas occupe la première place.

Salut, intrépide Bacchus, et toi, chaste Diane, redoutable aux monstres des forêts, et toi, Phébus, dieu terrible, aux flèches inévitables !

Je veux chanter Alcide et les deux fils de Léda : à l'un, la gloire du ceste ; à l'autre, celle des coursiers. Dès que leur

blanche étoile a brillé aux yeux des matelots, l'onde soulevée retombe au pied des rochers, les vents se taisent, les nuées fuient, et la vague menaçante rentre, à leur commandement, dans le sein des mers.

Chanterai-je après eux Romulus, et le règne paisible de Numa, et l'orgueil brisé de Tarquin, et l'héroïsme de Caton mourant? Mais Régulus, Scaurus, Paul-Émile [1], noble cœur, qui dédaigna de vivre après la victoire d'Annibal, à vous les chants de gloire et de reconnaissance du poëte; à vous aussi, Fabricius, Camille, rude et austère Curius, héros formés à la dure école de la pauvreté, sous l'humble toit et dans le modeste héritage de vos pères!

Elle croît de jour en jour, comme un jeune arbre par le lent progrès des années, la gloire de Marcellus [2] : l'astre des Jules [3] brille entre tous, comme la lune parmi les feux que son éclat fait pâlir.

Père et conservateur du genre humain, fils de Saturne, c'est à toi que les destins ont confié la grandeur de César : que César soit ton second sur la terre! Quand il aura dompté le Parthe qui ose menacer l'Italie, et le Scythe, et l'Indien, voisins des lieux où naît l'Aurore, soumis à toi seul, que ses lois fassent le bonheur du monde : toi, sur ton char tonnant, tu ébranleras l'Olympe, et tu lanceras contre l'impie tes foudres vengeurs!

ODE XIII.

A LYDIE.

Ah! Lydie, cesse de louer devant moi Télèphe au cou de rose, Télèphe au bras d'ivoire! Je sens alors la colère gronder dans mon cœur; mon esprit se trouble; je rougis, je pâlis; une larme furtive roule sur ma joue et trahit les feux secrets dont je suis lentement dévoré. O douleur! quand je vois tes blanches épaules honteusement meurtries par lui, dans la colère de l'ivresse; tes lèvres, où sa dent a imprimé des marques cruelles de son amour! Non, si tu veux m'écouter, ne te fie pas au barbare dont les baisers déchirent cette bouche délicieuse, où Vénus a répandu

[1] Il périt à la bataille de Cannes. — [2] Fils d'Octavie, et neveu d'Auguste; il mourut avant sa vingtième année. — [3] Une comète qui parut peu de temps après la mort de César fut regardée comme son âme qui s'était élevée dans le ciel.

ses plus doux parfums. Heureux, trois fois heureux, ceux qu'unit un lien indissoluble, que de tristes querelles n'arrachent pas l'un à l'autre, et que la mort seule vient trop tôt séparer.

ODE XIV.

A LA RÉPUBLIQUE.

O vaisseau! de nouveaux orages vont te reporter sur les mers. Ah! que fais-tu? Demeure fortement attaché au port. Ne vois-tu pas tes flancs dépouillés de rames, ton mât demi-brisé par le vent, tes antennes qui gémissent? Sans cordages, pourras-tu soutenir l'effort redoublé des vagues? Pas une de tes voiles qui ne soit en lambeaux; pas un dieu que tu puisses invoquer dans une nouvelle détresse! Jadis pin altier, noble fils des forêts, ne vante pas une vaine origine et un vain nom: les peintures de la poupe ne rassurent point le pilote effrayé. Si tu ne veux être le jouet des vents, prends garde! O toi, objet naguère de ma douleur inquiète, aujourd'hui de mes vœux et de mes soucis, évite les brillants récifs des Cyclades!

ODE XV.

PRÉDICTION DE NÉRÉE

L'hôte perfide de Ménélas, le ravisseur d'Hélène, la traînait avec lui de mers en mers [1], quand Nérée fit peser sur les vents un fatal repos, pour annoncer les terribles secrets de l'avenir.

« Malheur à toi! celle que tu conduis à Ilion, toute la Grèce en armes viendra la redemander, après avoir juré de briser des nœuds impies et le sceptre antique de Priam. Dieux! quels flots de sueur inondent les combattants et les coursiers! Quel vent de mort tu soulèves contre la race de Dardanus! Déjà Pallas apprête son casque, son égide, son char et sa fureur.

« En vain, fier de l'appui de Vénus, tu parfumeras ta chevelure, tu charmeras les femmes par tes chants voluptueux et les lâches accords de ta lyre: en vain, couché dans les bras d'Hélène, tu fuiras les lourds javelots! les flèches du Crétois, le bruit des batailles, et la poursuite impétueuse d'Ajax:

[1] Pâris erra longtemps sur les mers, avant d'arriver avec Hélène dans sa patrie.

un jour, mais trop tard, hélas ! tu traîneras dans la poussière et dans le sang tes cheveux adultères.

« Ne vois-tu pas derrière toi Ulysse, le fléau de ta patrie? Ne vois-tu pas Nestor qui te presse, et l'intrépide Teucer, et Sthénélus, aussi brave qu'habile à diriger un char? Tu connaîtras aussi Mérion. Mais voici le fils de Tydée, plus terrible encore que son père, qui brûle de t'atteindre ! Et toi, comme le cerf oublie le pâturage pour fuir le loup qu'il aperçoit au loin dans le vallon, tu fuis haletant, éperdu. Est-ce là ce que tu avais promis à ton Hélène?

« La colère d'Achille reculera le jour fatal à Ilion et aux Troyennes : mais les temps sont marqués; encore quelques hivers, et le feu des Grecs dévorera les palais de Bergame. »

ODE XVI.

PALINODIE.

O toi, d'une mère si belle, fille plus belle encore, je t'abandonne mes coupables ïambes : ordonne, et qu'ils soient consumés par la flamme, ou ensevelis dans les flots.

Non, Cybèle, non, dans leurs sanctuaires, Bacchus et Apollon n'agitent pas le cœur du prêtre inspiré, comme la sombre colère; elle secoue l'âme, telle que les coups redoublés du corybante [1] sur l'airain sonore : rien ne l'intimide, ni le fer, ni la flamme, ni la mer féconde en naufrages, ni Jupiter lui-même avec les terribles éclats de son tonnerre. On dit que Prométhée, forcé d'ajouter au limon primitif une parcelle de chacun des animaux, mit dans notre sein l'aveugle furie du lion. La colère précipita Thyeste [2] dans un abîme de malheurs : c'est par elle que tant de villes superbes ont péri, et que le vainqueur fit passer sur leurs murs le soc insolent de la charrue.

Apaise ton âme irritée : moi aussi, au temps heureux de la jeunesse, je connus cette fièvre, et je fus entraîné dans mon délire à de sanglants ïambes. Aujourd'hui je veux faire succéder la paix à la guerre : ces vers injurieux, je les rétracte; mais rends-moi ton cœur, et redeviens mon amie.

[1] Prêtre de Cybèle. — [2] Pour se venger de son frère Atrée, il déshonora sa femme Atrée mit en pièces les enfants de Thyeste, et les fit manger à leur père.

ODE XVII.

A TYNDARIS.

Souvent le léger Faune abandonne le mont Lycée [1] pour le riant séjour de Lucrétile [2]; il vient défendre mes chèvres des vents pluvieux et des ardeurs de l'été. La compagne vagabonde du bouc s'égare impunément dans les bois, et va cherchant le thym ou l'arbousier; ses chevreaux ne redoutent ni les vertes couleuvres, ni les loups sanguinaires, dès que la flûte du dieu fait doucement résonner les vallons et les roches nues de la colline où est couchée Ustique.

Oui, Tyndaris, les dieux me protégent; les dieux aiment mon encens et mes vers. Viens auprès de moi, et l'abondance te versera de sa corne féconde tous les trésors des champs. Là, dans une vallée solitaire, à l'abri des feux de la canicule, tu chanteras, sur la lyre d'Anacréon, la fidèle Pénélope, la trompeuse Circé, et leur amour inquiet pour le même héros. Là, sous l'ombrage, tu videras sans péril une coupe de Lesbos, et les combats de Bacchus ne finiront pas comme ceux de Mars : tu n'auras plus à craindre qu'un amant colère et jaloux, abusant de ta faiblesse, ose porter sur toi des mains brutales, arracher les fleurs de ta chevelure, et déchirer ton voile innocent.

ODE XVIII.

A VARUS.

Varus, ne plante rien avant la vigne sacrée, dans le terroir fertile de Tibur, autour des murs bâtis par Catilus [3]. Malheur à qui ne sait pas boire ! Le vin seul dissipe les soucis rongeurs. Quel homme, après avoir bu, maudit la vie des camps ou la misère ? Qui n'aime mieux te chanter, Bacchus, et toi, gracieuse Vénus ?

Mais craignons d'abuser des présents du dieu : l'ivresse a soulevé le sanglant débat des Centaures et des Lapithes ; Bacchus a les Thraces en horreur, quand, gorgés de vin et abrutis

[1] Montagne d'Arcadie. — [2] Montagne du pays des Sabins, où se trouvait la maison de campagne d'Horace. — [3] Tiburtus, Coras, et Catilus, fils d'Amphiaraüs, avaient fondé la ville de Tibur.

par la débauche, ils ne connaissent plus de lois divines ni humaines.

Dieu ennemi du mensonge, jamais on ne me verra tirer du sanctuaire, pour les traîner au grand jour, et ton image sainte, et tes symboles cachés sous un feuillage mystérieux. Fais taire les sons étourdissants de la cymbale et de la trompe, dont le bruit réveille et l'Égoïsme aveugle, et l'Orgueil qui dresse follement sa tête vide, et l'indiscrète Confiance, au cœur plus transparent que le cristal.

ODE XIX.

GLYCÈRE.

Le fils de Jupiter et de Sémélé, les désirs voluptueux, et leur mère cruelle, m'ordonnent de rendre mon cœur aux amours que je croyais finies pour moi. Je brûle pour Glycère : j'aime son teint éblouissant et pur comme un beau marbre de Paros; j'aime ses charmants caprices, et la vivacité dangereuse de ses regards. Vénus me poursuit, et s'attache à moi tout entière : au lieu de chanter les sauvages tribus de la Scythie, et le cavalier parthe si redouté dans sa fuite, ma lyre n'a plus que des chants d'amour.

Esclaves, posez, sur un autel de vert gazon, la verveine, l'encens, et une coupe de vin pur : le sang d'une victime désarmera la déesse.

ODE XX.

A MÉCÈNE.

Cher Mécène, tu boiras dans de modestes coupes un pauvre vin du Sabinum, que j'ai moi-même cacheté dans une amphore grecque, le jour où tu reçus au théâtre ces applaudissements répétés par les rives du fleuve de ta patrie [1], et par les joyeux échos du Vatican [2]. Chez toi, tu peux boire le Cécube [3] et le jus des raisins foulés sous les pressoirs de Calès [4]; moi, je ne

[1] Le Tibre prend sa source dans l'Étrurie, patrie de Mécène. — [2] Colline de Rome près du Tibre. — [3] Nom d'un vin très-recherché; on le recueille dans les environs de Gaiète. — [4] Aujourd'hui Calvi, en Campanie. Les coteaux de Falerne et de Formies se trouvaient aussi dans la Campanie, non loin de Gaiète.

possède ni les vignes de Falerne ni les coteaux de Formies pour corriger mon vin.

ODE XXI.

A DIANE ET A APOLLON.

Jeunes filles, chantez la chaste Diane ! jeunes Romains, chantez Apollon à la longue chevelure ! Chantez tous Latone, la nymphe bien-aimée de Jupiter !

Vous, célébrez la déesse qui se plaît aux bords des fleuves, sous les frais ombrages dont se couronne le sommet de l'Algide, dans les noires forêts de l'Érymanthe, et du Cragus verdoyant [1].

Vous, célébrez les vallons de la Thessalie ; Délos, berceau d'Apollon ; le carquois du Dieu, et la lyre que lui donna son frère [2].

C'est lui qui, touché de vos hymnes pieux, détournera loin de Rome et de César les horreurs de la guerre, la peste, la famine, pour les rejeter sur les Bretons et sur les Parthes.

ODE XXII.

A ARISTIUS FUSCUS [3].

Celui dont la vie est pure, cher Fuscus, et dont le cœur est sans remords, n'a besoin ni de l'arc, ni du javelot du Numide, ni de son carquois rempli de flèches empoisonnées, qu'il traverse les sables mouvants de la Libye, ou les sauvages défilés du Caucase, ou les pays merveilleux qu'arrosent les eaux de l'Hydaspe [4]. Un jour que dans les bois sabins, chantant ma Lalagée, ma douce rêverie m'égarait loin des sentiers battus, je vis un loup s'enfuir devant moi ; et quel loup ! jamais un monstre pareil ne sortit des immenses forêts de la belliqueuse Apulie, ni des sables de l'Afrique, aride patrie des lions. Placez-moi dans ces contrées engourdies par le froid, où le souffle de l'été ne ranime jamais la verdure, sous les éternels brouillards d'un ciel en courroux ; placez-moi dans ces régions nues et

[1] Érymanthe, montagne d'Arcadie ; Cragus, montagne de Lycie. — [2] C'est-à-dire Mercure, inventeur de la lyre. — [3] Poëte et rhéteur. — [4] Fleuve de l'Inde.

inhabitées, que le char du soleil brûle de ses feux; j'aimerai partout Lalagée, son doux parler, son doux sourire.

ODE XXIII.

A CHLOÉ.

Tu me fuis, Chloé, timide comme le faon qui cherche sur les monts escarpés sa mère inquiète; un arbre, un souffle, tout lui fait peur. Si le mobile feuillage frissonne au premier réveil du printemps, si le vert lézard s'échappe d'un buisson, le cœur lui bat, et ses genoux fléchissent. Suis-je un tigre farouche, un lion qui veuille te dévorer? Cesse enfin de suivre les pas de ta mère; l'âge des amours est venu.

ODE XXIV.

A VIRGILE.

N'ayons pas honte de nos larmes; on ne peut trop pleurer une tête si chère! Inspire-moi des chants de douleur, ô Melpomène, à qui Jupiter a donné une voix mélodieuse et la lyre; Quintilius [1] s'est endormi de l'éternel repos! Honneur, Bonne foi, sœur incorruptible de la Justice, Vérité sans fard, quand trouverez-vous son pareil? Il meurt pleuré de tous les hommes de bien, pleuré de toi surtout, ô Virgile! Hélas! en vain ta pieuse amitié redemande Quintilius aux dieux; les dieux ne te l'avaient pas donné pour toujours. Non, quand tu ferais entendre aux chênes émus des accents plus doux que ceux d'Orphée, rien ne rouvrira les portes de la vie à l'ombre vaine que Mercure, avec sa verge inexorable, a une fois poussée dans le noir troupeau! Triste destinée! mais la patience adoucit les maux sans remède.

ODE XXV.

A LYDIE.

Les jeunes libertins viennent moins souvent frapper à tes fenêtres et troubler ton sommeil; ta porte est fidèle au seuil,

[1] Quintilius Varus, de Crémone, poëte et ami d'Horace et de Virgile.

elle qui roulait naguère si facilement sur ses gonds. Déjà, durant les longues nuits, tu entends de moins en moins répéter : *Lydie, je meurs d'amour, et tu dors?* Bientôt, vieille et flétrie, au coin d'une rue solitaire, sous la bise d'une nuit froide et sombre, tu pleureras à ton tour les mépris des plus vils amants. Ton cœur sera dévoré des désirs furieux qui transportent les cavales; mais la riante jeunesse n'aime que le myrte vert, et abandonne la feuille aride à l'Èbre, triste compagnon de l'Hiver.

ODE XXVI.

A LAMIA.

Ami des Muses, je jette aux vents, qui les disperseront sur la mer de Crète, la crainte et les soucis. Qu'un roi se fasse redouter dans les froides régions de l'Ourse [1], que Tiridate [2] vive dans la terreur, peu m'importe! O toi, qui aimes les ruisseaux limpides, douce Harmonie, cueille tes fleurs les plus belles, tresse une couronne à mon cher Lamia. Seul, que puis-je pour sa gloire? C'est à toi, c'est à tes sœurs de réveiller la lyre d'Alcée et de Sapho pour consacrer ses vertus.

ODE XXVII.

A SES AMIS.

Laissons les Thraces se battre avec les coupes destinées à la joie : loin de nous ces mœurs de barbares, et ces rixes sanglantes dont rougit Bacchus! Des épées au milieu des vins et des flambleaux, quel horrible contraste! Amis, étouffez ces clameurs impies, et restez le coude appuyé sur la table.

Voulez-vous que je prenne ma part de ce rude Falerne? Eh bien! que le frère de Mégilla nous dise d'où est parti le trait dont il chérit la blessure. Il hésite? Je ne bois pourtant qu'à ce prix. Tu n'as point sans doute à rougir de celle qui te captive; jamais tu ne cèdes qu'à un amour digne de toi : allons, dépose

[1] Allusion aux désastres des Romains dans la Germanie. — [2] Roi d'Arménie, s'était emparé du royaume des Parthes, après en avoir chassé Phraorte. Celui-ci, avec le secours des Scythes, parvint à le détrôner.

ton secret dans une oreille amie;........ ah! malheureux, dans quel abîme es-tu tombé! Pauvre enfant, tu méritais une autre flamme. Quelle magicienne, quel enchanteur, avec tous leurs philtres, quel dieu pourra te délivrer? Bellérophon lui-même, monté sur Pégase, t'arracherait à peine à la triple Chimère qui t'enlace de ses replis.

ODE XXVIII.

ARCHYTAS [1] ET LE MATELOT.

LE MATELOT. Toi, qui mesurais et la terre, et la mer, et les sables sans nombre de l'Océan, ô Archytas, te voilà retenu près du rivage de Matinum [2], faute d'un peu de poussière jetée sur ton cadavre [3]! Que t'a servi de pénétrer dans les demeures célestes, et d'embrasser de ton génie l'immensité de l'univers? tu devais mourir.

ARCHYTAS. Je suis mort comme le père de Pélops, convive des dieux, comme Tithon, enlevé par l'Aurore, comme Minos, admis aux secrets de Jupiter. L'Érèbe a ressaisi le fils de Panthoïs [4], ce digne interprète de la nature et de la vérité, qui se vantait d'avoir combattu sous les murs de Troie (témoin son bouclier retrouvé dans le temple de Junon), et de ne céder au trépas qu'une enveloppe de chair et de sang. La même nuit nous attend tous, et nous devons tous fouler le sentier de la mort. Les uns sont dévoués par les Furies aux jeux sanglants de Mars; la mer avide dévore les matelots; jeunes gens et vieillards tombent pressés, confondus; pas une tête n'échappe à l'impitoyable Proserpine. Moi-même, les vents orageux que soulève le coucher d'Orion m'ont englouti sous les eaux.

O matelot, ne refuse pas une poignée de sable à ma tête et à mes os privés de sépulture. Écoute-moi, et puissent toutes les menaces de l'Eurus [5] retomber sur les forêts de l'Apulie, loin des mers où tu navigues; puissent Jupiter équitable, et Neptune, protecteur des murs sacrés de Tarente, répandre sur toi

[1] Philosophe pythagoricien et mathématicien célèbre, contemporain de Platon. — [2] Mont Matinum en Apulie. — [3] Les mânes erraient cent années, avant d'être admis chez Pluton, quand le corps n'avait pas reçu la sépulture. — [4] Pythagore, pour prouver son système de la métempsycose, prétendait se souvenir d'avoir été Euphobe, fils de Panthois et d'avoir assisté au siége de Troie. Il disait reconnaître son bouclier suspendu dans le temple de Junon, d'Argos. — [5] Vent de l'Est.

tous les biens ! Ne crains-tu pas de laisser à tes fils innocents un crime à expier ? Crains pour toi-même un juste châtiment et de terribles représailles : la vengeance des dieux suivra mes prières ; rien ne pourra la conjurer. Le temps te presse ? mais un instant suffit : trois poignées de poussière, et reprends ta course.

ODE XXIX.

A ICCIUS [1].

Quoi, Iccius, te voilà jaloux des trésors de l'Arabie ! Tu prépares une guerre à outrance aux rois indomptés de Saba, et des chaînes au féroce cavalier parthe ! Quelle vierge étrangère, pleurant son fiancé, va devenir ton esclave ? Quel enfant royal de l'Orient, à la chevelure parfumée, te présentera la coupe d'une main qui connaissait déjà l'arc paternel ? Niera-t-on que le torrent descendu des montagnes puisse les gravir, et le Tibre remonter vers sa source, quand je te vois, pour une cuirasse espagnole, donner tous les sublimes écrits de Panétius [2] et tous les disciples de Socrate ? Iccius, tu promettais mieux.

ODE XXX.

A VÉNUS.

Reine de Gnide et de Paphos, abandonne, ô Vénus, ton île chérie ; viens dans la riante demeure de Glycère où t'appellent les flots d'encens ; et, sur tes pas, le brûlant Amour, les Grâces à la ceinture dénouée, et les Nymphes et Mercure, et la Jeunesse, qui a moins de charme sans toi.

ODE XXXI.

A APOLLON.

Quels sont les vœux du poëte, le jour où il consacre un autel à Apollon ? Que demande-t-il en faisant des libations de vin

[1] Cet Iccius se préparait à faire partie d'une expédition qui fut envoyée dans l'Arabie, alors presque inconnue des Romains.—[2] Philosophe Stoïcien, né à Rhodes, maître de Scipion l'Africain et de Lœlius.

nouveau? ni les riches moissons de la fertile Sardaigne, ni les nobles troupeaux de la brûlante Calabre, ni l'or et l'ivoire de l'Inde, ni les terres que minent sourdement les eaux paisibles du Liris [1]. Que l'heureux possesseur des vignes de Calès réprime avec le fer une pousse déréglée; que le riche marchand boive dans l'or les vins échangés contre les parfums de la Syrie, lui que les Dieux protégent, et qui trois ou quatre fois l'année revoit impunément la mer Atlantique. Pour moi, l'olive, la chicorée, la mauve légère me suffisent. Fils de Latone, voici tous mes vœux : jouir en paix, sain de corps et d'esprit, du peu que je possède, et couler une heureuse vieillesse sans déposer ma lyre.

ODE XXXII.

A SA LYRE.

Écoute..... si jamais, dans mes loisirs, j'ai joué avec toi sous l'ombrage, fais entendre, ô ma lyre, un chant romain qui vive plus d'un jour! Tes cordes ont frémi d'abord sous les doigts d'Alcée; dans les camps, au milieu des armes, sur son vaisseau battu par la tempête, il chantait Bacchus et les Muses, Vénus et l'enfant qui l'accompagne toujours. Lycus aux yeux noirs et à la noire chevelure. O lyre, gloire d'Apollon, toi, dont la douce harmonie charme les banquets de Jupiter et les douleurs de l'homme, réponds à ma voix pieuse qui t'appelle!

ODE XXXIII.

A TIBULLE [2].

Ne sois pas si triste, Albius, au souvenir des rigueurs de Glycère. Faut-il soupirer d'éternelles élégies, parce qu'un plus jeune t'a éclipsé aux yeux de l'infidèle? La charmante Lycoris brûle pour Cyrus; Cyrus l'évite et penche vers Pholoé qui le repousse; on verra plutôt la chèvre unie au loup que Pholoé à cet indigne amant. Vénus, dans ses jeux cruels, se plaît à retenir sous un joug d'airain les cœurs et les esprits les plus divers. Ainsi, quand on m'offrait un amour digne de moi, je chéris-

[1] Liris, fleuve de la Campanie. — [2] Albius Tibullus, dont nous avons conservé les Élégies.

sais les chaînes de l'affranchie Myrtale, plus irritable que les flots de l'Adriatique creusant les golfes de la Calabre.

ODE XXXIV.

PALINODIE.

Égaré dans les voies d'une folle sagesse, je négligeais les dieux et j'évitais leurs autels : aujourd'hui forcé de tourner ma voile, je reprends la route que j'avais abandonnée. Car j'ai vu Jupiter, dont les feux n'étincellent jamais qu'à travers les nuages, pousser dans un ciel pur son char ailé et ses coursiers tonnants. La masse de la terre, les fleuves errants, le Styx, l'horrible séjour de l'odieux Ténare, l'Atlas qui borne le monde, en ont tressailli. Les dieux élèvent ce qui rampe, abaissent ce qui s'élève, changent l'obscurité en gloire : voyez la Fortune arracher avec un cri terrible cette couronne qu'elle va poser en jouant sur une autre tête.

ODE XXXV.

A LA FORTUNE.

O déesse qui aimes et protéges Antium [1], toi dont la main peut élever sur le trône le dernier des mortels, ou changer en funérailles d'orgueilleux triomphes, c'est toi que le pauvre laboureur assiége de ses vœux inquiets; toi, souveraine des mers, qu'implore le matelot qui ose défier l'abîme; toi que redoutent et le Dace indompté, et le Scythe nomade, et les villes, et les peuples, et le fier habitant du Latium, et les mères des rois barbares, et les tyrans sous la pourpre : ils tremblent que ton pied dédaigneux ne fasse écrouler l'édifice de leur grandeur, qu'un peuple révolté ne coure aux armes, n'appelle aux armes les citoyens trop longtemps paisibles, et ne brise leur pouvoir.

Devant toi marche l'inexorable Nécessité, dont les mains de bronze portent les énormes clous, les coins de la torture, le croc terrible et le plomb fondu. L'Espérance te suit; et, couverte d'un voile blanc, la Fidélité si rare ose t'accompagner

[1] Dans le pays des Volsques, où se trouvait un temple célèbre dédié à la Fortune.

lorsque, dans ta colère, tu désertes sous des vêtements funèbres le seuil des puissants. Mais la courtisane parjure et le vulgaire infidèle se retirent, les faux amis s'écoulent, quand les tonneaux sont vidés jusqu'à la lie, et ils se gardent bien de partager le joug du malheur.

César va marcher contre les Bretons, aux extrémités du monde; veille sur lui, veille sur ce jeune essaim de guerriers qui doit faire trembler l'Orient et la Mer-Rouge. Hélas! nous voudrions cacher le sang de nos frères et nos honteuses blessures! O siècle de fer! devant quel crime as-tu reculé? que n'a pas violé ta fureur impie? De quel sacrilége la crainte des dieux a-t-elle détourné la main des soldats? Quel autel ont-ils épargné? O Fortune, retrempe nos glaives émoussés, mais qu'ils se tournent contre les Parthes et les Arabes.

ODE XXXVI.

SUR LE RETOUR DE NUMIDA.

Je veux offrir de l'encens et des vers, je veux immoler la victime promise aux dieux protecteurs de Numida. Il est revenu sain et sauf du fond de l'Hespérie; le voilà qui prodigue ses embrassements à ses amis, et surtout à son cher Lamia : il n'oublie pas qu'ils ont passé leur enfance sous un même gouverneur, et qu'ils ont pris ensemble la robe virile [1].

Marquons ce jour parmi les jours heureux; qu'on n'épargne pas les amphores; comme des Saliens, ne laissons point de repos à nos pieds. Avec sa coupe de Thrace, que l'intrépide Damalis défie Bassus, et que Bassus lui tienne tête. Des roses, de l'ache toujours verte, des lis éphémères! Tous les regards humides de volupté reposent sur Damalis; ses bras s'entrelacent autour de Numida plus étroitement que le lierre amoureux; rien ne pourrait l'en séparer.

ODE XXXVII.

A SES AMIS.

C'est maintenant qu'il faut boire, amis; maintenant qu'il

[1] Les jeunes Romains portaient la robe prétexte jusqu'à l'âge de dix-sept ans, époque à laquelle ils prenaient la robe virile.

faut d'un pied joyeux frapper la terre, maintenant qu'il faut couvrir de mets splendides les tables consacrées aux dieux. Naguère [1] on n'osait tirer le vieux Cécube du cellier paternel, quand une reine, dans le délire de ses espérances et l'enivrement de sa fortune, avec un infâme troupeau d'esclaves flétris et mutilés, rêvait follement la chute du Capitole et les funérailles de l'empire. Rêve détruit avec sa flotte! Elle voit à peine un seul de ses vaisseaux échapper aux flammes; son âme, exaltée par le vin, retombe dans une réalité pleine de terreurs; elle fuit, elle vole loin de l'Italie, et César la presse sur les mers comme l'épervier une faible colombe, ou comme le rapide chasseur un lièvre à travers les neiges de la Thessalie : César veut enchaîner ce monstre fatal.

Mais, jalouse d'une plus noble fin, elle voit le glaive sans pâlir; elle ne gagne point à force de voiles un rivage inconnu; le front serein, elle ose visiter son palais en deuil; elle ose manier d'affreux reptiles, et en faire couler le noir poison dans ses veines; plus fière que jamais de mourir libre, reine détrônée et toujours superbe, elle défie nos vaisseaux de l'emmener pour l'orgueilleux triomphe qui se prépare.

ODE XXXVIII.

A SON ESCLAVE.

Esclave, je hais les apprêts fastueux des Perses; les couronnes enlacées de tilleul me déplaisent; épargne-toi de chercher où se trouve encore la rose tardive, et que ton zèle inutile n'ajoute rien au simple myrte. Le myrte sied bien à ton front quand tu remplis ma coupe, et au mien, quand je bois sous l'ombrage épais de ma treille.

[1] Avant la défaite d'Antoine et de Cléopâtre.

LIVRE DEUXIÈME.

ODE I.

A POLLION.

Tu veux raconter les troubles civils que vit naître le consulat de Métellus [1], les causes, les désordres, les vicissitudes de la guerre, les jeux de la Fortune, les funestes amitiés des chefs, nos armes teintes d'un sang qui n'est pas encore expié : périlleux sujets, où tu marches sur des feux recouverts d'une cendre trompeuse !

Que ta sombre Melpomène [2] se taise un moment sur nos théâtres ; et, quand tu auras tracé le tableau des malheurs publics, reprends avec le cothurne athénien tes chants sublimes, ô Pollion ! noble appui de l'accusé en deuil, oracle du sénat, toi que la Dalmatie [3] vaincue a couronné d'un immortel laurier.

Déjà mes oreilles frémissent du son menaçant de la trompette ; déjà les clairons résonnent ; déjà l'éclat des armes effraie le coursier qui veut fuir, et fait pâlir le cavalier. J'entends la voix de ces grands capitaines, souillés d'une glorieuse poussière ; je vois tout l'univers soumis, excepté l'âme inflexible de Caton.

Junon et tous les dieux amis de l'Afrique, qui étaient sortis impuissants de leur terre non vengée, y ont ramené les petits-fils des vainqueurs pour les immoler aux mânes de Jugurtha. Quelle plaine, engraissée du sang romain, n'atteste, par ses tombeaux, nos guerres impies, et la ruine de l'Occident qui a retenti jusque chez les Mèdes ? Quel abîme, quel fleuve, igno-

[1] En l'an de Rome 693, au commencement du triumvirat de César, Crassus et Pompée. — [2] Pollion était à la fois guerrier, historien, orateur et poëte. — [3] Pollion avait pris la ville de Salone en Dalmatie.

rent nos lugubres combats? Quelle mer n'a pas été rougie de notre sang? Quelle terre ne s'en est pas abreuvée?

Mais où vas-tu, Muse téméraire? Ne quitte pas les jeux pour les hymnes funèbres du vieillard de Céos [1]; viens avec moi, sous une grotte voluptueuse, essayer de plus doux accords.

ODE II.

A SALLUSTE .

Cher Salluste, ennemi des trésors enfouis dans une terre avare, tu le sais, l'argent n'a par lui-même aucun éclat : un sage emploi en fait tout le prix. L'avenir saura que Proculéius [3] eut pour ses frères un cœur paternel; son nom vivra d'âge en âge, et la Renommée le portera sur son aile infatigable.

Commande à tes désirs, et ton empire sera plus vaste que si tu joignais la Libye au rivage lointain de Gadès, que si les deux Carthage [4] étaient soumises à tes lois. Cruel à lui-même, l'hydropique irrite son mal en le flattant; la soif le dévore tant qu'il en nourrit le principe dans ses veines, et que l'humeur gonfle son corps languissant et pâle.

Phraate est remonté sur le trône de Cyrus; mais la vertu, qui dément la foule, le retranche du nombre des heureux : elle réforme le langage menteur du vulgaire; elle assure le sceptre, le diadème et la vraie gloire à celui-là seul qui voit d'un œil impassible des monceaux d'or.

ODE III.

A DELLIUS.

Souviens-toi de conserver dans les revers une âme toujours égale, et, dans la prospérité, ne t'enivre pas d'un fol orgueil, ô Dellius! Tu dois mourir, que ta vie se soit écoulée dans la tristesse, ou que, les jours de fête, couché à l'écart sur le gazon, tu aies trouvé le bonheur au fond d'une coupe de vieux Falerne.

Où le pin élancé et le pâle peuplier aiment à marier leur

[1] Simonide. — [2] Neveu de l'historien de ce nom. — [3] Chevalier romain qui partagea son patrimoine avec ses frères ruinés par la guerre civile. — [4] Carthage en Afrique, et Carthagène en Espagne.

ombre hospitalière ; où l'onde fugitive, pressée dans un lit sinueux, s'échappe avec un doux murmure, fais apporter le vin, les parfums, les roses sitôt flétries, tandis que ta fortune, ton âge et le noir fuseau des trois Sœurs le permettent encore.

Il faudra quitter ces parcs immenses, ce palais, cette maison de campagne que baignent les eaux dorées du Tibre ; il faudra les quitter, et ces richesses accumulées seront la proie d'un héritier. Riche ou pauvre, et sans autre abri que le ciel ; issu de l'antique Inachus [1], ou du dernier des citoyens, peu importe ! victimes dévouées à l'inexorable Pluton, la Mort nous chasse tous vers le même abîme : le sort de tous est agité dans son urne ; tôt ou tard il doit en sortir, et nous embarquer pour l'éternel exil.

ODE IV.

A XANTHIAS.

Ne rougis pas d'aimer ton esclave, ô Xanthias ! on a vu la blanche Briséis toucher le cœur de l'inflexible Achille ; Tecmesse, la captive d'Ajax, séduire son maître par sa beauté ; Atride, au milieu de son triomphe, brûler pour une vierge prisonnière, quand les bataillons barbares furent tombés sous les coups victorieux d'Achille, et que le trépas d'Hector eut rendu plus facile aux Grecs fatigués la ruine d'Ilion.

Sais-tu si la blonde Phyllis n'a pas de nobles parents qui seraient l'orgueil de leur gendre ? Sans doute, elle pleure une naissance royale et la rigueur de ses dieux. Non, celle que tu aimes n'est pas d'un sang avili : si fidèle, si désintéressée, elle n'a pu naître d'une mère dont elle aurait à rougir.

Si je loue ses bras, son visage et sa jambe faite au tour, mon cœur n'y est pour rien ; ne va pas soupçonner un ami dont le Temps s'est hâté de clore le huitième lustre.

ODE V.

A UN AMI.

Ta génisse n'est pas encore en état de plôyer sa tête sous le

[1] Premier roi d'Argos.

joug, de partager les travaux d'une compagne, et de soutenir le choc amoureux du taureau. Sa pensée ne dépasse point le vert pâturage; tout son bonheur est de soulager dans les eaux du fleuve la chaleur qui l'accable, et de jouer sous les saules humides avec les enfants du troupeau.

Ne cueille pas la grappe encore verte; attends, l'automne va la mûrir et nuancer le noir raisin de sa couleur de pourpre.

Bientôt Lalagée te cherchera d'elle-même, car le Temps court malgré nous et lui apporte les années qu'il te ravit dans sa fuite. Bientôt, d'un œil moins timide, elle provoquera l'amour, plus chérie que ne furent jamais Chloris et la coquette Pholoé; plus blanche que les purs et doux rayons de la lune sur le miroir des eaux; plus belle que le beau Gygès, dont la chevelure flottante et les traits délicats, au milieu d'un chœur de jeunes filles, trompent les yeux les plus clairvoyants.

ODE VI.

A SEPTIME [1].

Toi qui me suivrais aux colonnes d'Hercule, chez le Cantabre indocile au joug des Romains, au milieu des Syrtes barbares où bouillonne sans cesse l'onde africaine, cher Septime, fassent les dieux que Tibur, cette colonie d'Argos, soit l'asile de ma vieillesse, le terme de mes fatigues, et sur terre, et sur mer, et dans les camps!

Si les Parques ennemies m'en éloignent, j'irai sur les bords du Galèse [2], fleuve aimé des brebis à la riche toison; j'irai dans les campagnes où régnait le lacédémonien Phalanthe [3]. Aucun lieu au monde ne me sourit comme ce coin de terre, où le miel ne le cède pas à celui de l'Hymette [4], où la verte olive le dispute à celle de Vénafre [5], où le ciel envoie de tièdes hivers et un long printemps, où les fertiles coteaux d'Aulon [6], chers à Bacchus, n'ont rien à envier aux raisins de Falerne.

Viens avec moi; ces beaux lieux, ces heureuses collines

[1] Chevalier romain, poëte et ami d'Horace.— [2] Rivière de la grande Grèce, qui se jette dans le golfe de Tarente. — [3] Fondateur de Tarente, colonie lacédémonienne. — [4] Montagne de l'Attique, célèbre par son miel. — [5] Ville située au nord de la Campanie, et célèbre par ses olives. — [6] Montagne voisine de Tarente.

nous appellent: là, un jour, tu arroseras de larmes la cendre chaude encore du poëte qui fut ton ami.

ODE VII.

A POMPÉE.

Sous les étendards de Brutus[1], nous avons vu souvent la mort de bien près, cher Pompée; mais enfin te voilà rendu, citoyen paisible, au foyer de tes pères et au beau ciel de l'Italie. Que de fois, ô mon premier ami, nous avons trompé l'ennui d'un long jour, la coupe en main, les cheveux luisant des parfums de Syrie, et la tête couronnée de fleurs! Nous étions ensemble à Philippes; et je l'avoue à ma honte, pour mieux fuir, je laissai là mon bouclier, quand la valeur fut écrasée, et que nos braves eurent mordu la poussière. A travers les ennemis, Mercure m'enleva tout tremblant dans un épais nuage; et toi, ressaisi par le flot des guerres civiles, tu fus entraîné de nouveau sur une mer orageuse.

Immole à Jupiter la victime que tu lui dois, et viens à l'ombre de mon laurier te reposer de tes longues campagnes; n'épargne pas le vin qui t'est destiné, bois à pleine coupe l'oubli du malheur. Que ces larges coquilles te versent leurs parfums; que l'on se hâte de nous tresser l'ache humide et le myrte; que Vénus[2] désigne le roi du festin! Je veux fêter Bacchus comme un Thrace: il est doux de s'oublier un moment, quand on retrouve un ami.

ODE VIII.

A BARINE.

Si une seule fois, Barine, tu avais été punie de tes parjures, si une de tes dents[3] était devenue noire, un de tes ongles difforme, je te croirais. Mais à peine as-tu lié par un serment

[1] Horace avait combattu à Philippes sous les drapeaux de Brutus, avec Pompéius Varus, qui suivit jusqu'au bout la fortune du parti républicain, et obtint d'Octave son pardon. — [2] Les anciens tiraient aux dés la royauté du festin. Le coup le plus fort s'appelait coup de Vénus. — [3] Les anciens croyaient que le parjure était puni par une difformité du corps.

cette tête perfide, tu nous parais encore plus belle, et tous les jeunes Romains n'ont des yeux que pour toi.

Barine se trouve bien de tromper, en les invoquant, et les cendres de sa mère, et les astres silencieux de la nuit, et le ciel, et les dieux exempts de la froide mort. Vénus elle-même en rit avec les nymphes trop faciles et le cruel Amour, qui ne cesse d'aiguiser ses flèches ardentes sur une pierre ensanglantée.

C'est pour toi que toute la jeunesse grandit, c'est pour te donner de nouveaux esclaves; et les premiers, en dépit de mille menaces, ne peuvent fuir le palais de leur perfide souveraine. C'est toi que redoutent pour un fils et la mère et le vieillard économe. Malheureuse la jeune fille nouvellement mariée! elle tremble que ton souffle ne lui enlève son époux.

ODE IX.

A VALGIUS [1].

Les pluies ne désolent pas toujours les campagnes; la mer Caspienne n'est pas tourmentée par d'éternelles tempêtes; on ne voit pas toute l'année les champs d'Arménie engourdis sous la neige, les chênes du mont Gargan [2] fatigués par l'aquilon, et l'ormeau veuf de son feuilage: et toi, cher Valgius, tu poursuis de tes chants plaintifs l'ombre de Mystès; toujours, que l'étoile du soir se lève, ou qu'elle fuie le char rapide du soleil, l'objet de ton amour est devant toi.

Mais le vieux Nestor ne pleura point toute sa vie l'aimable Antiloque; et le jeune Troïle [3] ne coûta des larmes éternelles ni à sa mère, ni à ses sœurs. Mets un terme à des regrets sans courage; chantons plutôt les nouveaux trophées de César : le Niphate [4] indocile et le fleuve des Mèdes [5], ajoutés à nos conquêtes, roulent des flots moins superbes; et le Gélon [6] retient son coursier dans les bornes étroites que Rome lui prescrit.

[1] Poëte célèbre dont il ne nous reste rien. — [2] Montagne de l'Apulie. — [3] Fils de Priam et d'Hécube, tué par Achille. — [4] Fleuve d'Arménie. — [5] L'Euphrate. — [6] Peuple qui habitait sur les bords du Borysthène.

ODE X.

A LICINIUS[1].

Pour vivre heureux, Licinius, n'affronte pas toujours la haute mer, ou, dans la crainte de la tempête, ne serre pas de trop près les écueils du rivage.

Celui qui aime la médiocrité, plus précieuse que l'or, ne cherche pas le repos sous le misérable toit d'une chaumière, et, sobre en ses désirs, fuit les palais que l'on envie.

Le chêne altier est plus souvent battu par l'orage ; les hautes tours s'écroulent avec plus de fracas, et c'est la cime des monts que va frapper la foudre.

Une âme fortement trempée espère dans le malheur, et craint dans la prospérité un changement de fortune. Jupiter chasse les sombres hivers, Jupiter les ramène. Mal aujourd'hui, nous serons mieux demain. L'arc d'Apollon n'est pas toujours tendu, et sa lyre réveille parfois la Muse endormie.

Dans les revers, montre-toi ferme et courageux : sache aussi replier tes voiles enflées par un vent trop favorable.

ODE XI.

A Q. HIRPINUS.

Ne te mets pas en peine, Quinctius, de pénétrer les desseins du belliqueux Cantabre[2] et du Scythe[3], dont la mer Adriatique nous sépare. A quoi bon tant de tourments pour une vie qui demande si peu ?

La Jeunesse et les Grâces fuient loin de nous ; les rides et les cheveux blancs chassent les joyeux Amours et le facile Sommeil. Les fleurs du printemps se fanent, et la lune ne brille pas toujours du même éclat. Pourquoi fatiguer d'éternels projets un esprit débile ? Viens sous ce haut platane, ou à l'ombre de ce pin ; là, nonchalamment couchés, et nos cheveux blancs

[1] Licinius Muræna, beau-frère de Mécène ; il fut condamné à mort pour avoir conspiré contre Auguste, avec Fannius Cæpion. — [2] Peuple du nord de l'Espagne, le dernier soumis par les Romains. — [3] Il faut entendre ici par Scythes, les Illyriens, les Dalmates, les Pannoniens et les Daces.

couronnés de roses, buvons, tandis qu'il en est temps encore : Bacchus dissipe les soucis rongeurs.

Esclave, fais rafraîchir le brûlant Falerne dans le ruisseau qui coule près de nous. Et toi, cours frapper à la porte mystérieuse de Lyda : dis-lui de se hâter, qu'elle vienne avec sa lyre d'ivoire, les cheveux simplement noués, à la manière des filles de Sparte.

ODE XII.

A MÉCÈNE.

Non, ma lyre voluptueuse ne saurait chanter les longues guerres de la farouche Numance [1], ni le terrible Annibal, ni la mer de Sicile rougie du sang carthaginois; elle ne saurait chanter les Lapithes sanglants, ni l'ivresse furieuse d'Hylée [2], ni les fils de la Terre domptés par Hercule, race audacieuse qui fit trembler le séjour étincelant du vieux Saturne.

Mieux que moi, Mécène, tu diras dans ta prose historique les combats de César, et les rois, naguère menaçants, conduits, la tête baissée, dans les rues de Rome.

Ma muse ne veut chanter que la douce voix de Licymnie, ses yeux vifs et brillants, son cœur fidèle lui répond si bien à ton amour. Que sa parole enjouée a de grâces ! Qu'on aime à la voir, dans les jours consacrés à Diane, se mêler aux danses, les mains entrelacées aux mains de ses riantes compagnes!

Voudrais-tu, pour tous les biens de l'opulent Achémène [3], pour les richesses de la fertile Phrygie, pour tous les trésors des Arabes, céder un seul cheveu de Licymnie, quand elle abandonne son cou à tes brûlantes caresses, quand elle refuse avec une douce rigueur le baiser qu'elle aime mieux laisser ravir, et qu'une autre fois elle ravit la première?

[1] Numance soutint quatorze ans les efforts des Romains. — [2] Un des Centaures. — [3] Premier roi des Perses.

ODE XIII.

CONTRE UN ARBRE DONT LA CHUTE AVAIT FAILLI L'ÉCRASER.

Oui, c'est dans un jour néfaste qu'une main sacrilége t'a planté, arbre fatal, pour le malheur de la race future et l'opprobre du hameau ! Sans doute il avait étranglé son père, et le sang d'un hôte égorgé dans l'ombre avait souillé son foyer ; sans doute il avait manié les poisons de la Colchide, et commis toutes les horreurs imaginables, celui qui t'a placé dans mon champ, bois maudit, pour tomber un jour sur la tête innocente de ton maître !

Nul ne prévoit tous les dangers dont chaque instant le menace. Le pilote africain redoute le Bosphore, et, au delà, les piéges du destin lui sont cachés. Nos soldats craignent la flèche du Parthe et sa fuite rapide ; le Parthe craint les fers et la pesante épée du Romain. Mais, toujours imprévue, la mort a surpris et surprendra les hommes.

Que j'ai été près de voir les sombres royaumes de Proserpine, le tribunal d'Éaque, l'asile réservé aux âmes pieuses, Sapho se plaignant sur le luth éolien des jeunes filles de Lesbos, et toi, Alcée, aux sons plus mâles de ta lyre d'or, chantant la mer et ses périls, l'exil et ses douleurs, la guerre et ses rudes travaux ! Les ombres vous écoutent l'un et l'autre dans un religieux silence ; mais au récit enivrant des batailles et des tyrans expulsés, les rangs se pressent, et le peuple des mânes prête une oreille plus avide. Qui s'étonnerait ? Le monstre aux cent têtes, immobile et muet, baisse ses noires oreilles, et les serpents enlacés aux cheveux des Euménides tressaillent de plaisir. Prométhée, Tantale, cette douce harmonie trompe vos douleurs ; Orion [1] lui-même ne songe plus à poursuivre les lions et les lynx timides.

ODE XIV.

A POSTUME.

Postume, cher Postume, hélas ! les années s'écoulent, et nos

[1] Célèbre chasseur.

prières ne peuvent retarder les rides, et la vieillesse qui nous presse, et l'inflexible mort : non, quand tu offrirais tous les jours trois hécatombes au dieu sans pitié qui enchaîne Titye [1] et le triple Géryon [2] de ces tristes ondes que nous passerons tous, nous qui vivons sur cette terre, rois ou pauvres laboureurs!

En vain fuirons-nous la sanglante Bellone et les flots rugissants de l'Adriatique; en vain, pendant l'automne, éviterons-nous le souffle empoisonné du midi; il faut visiter un jour les eaux lentes et paresseuses du noir Cocyte, et la race infâme de Danaüs, et Sisyphe [3] condamné à d'éternels travaux. Adieu terres, palais, adieu l'épouse bien-aimée! De tous ces arbres que ta main cultive, l'odieux cyprès suivra seul son maître d'un jour. Un héritier plus sage boira le cécube que tu gardes sous cent clefs, et fera ruisseler sur les dalles de marbre ce vin qu'envierait la table des pontifes.

ODE XV.

CONTRE LE LUXE DU SIÈCLE.

Bientôt nos immenses palais laisseront à peine quelques arpents à la charrue, et de toutes parts on verra s'étendre des viviers plus spacieux que le lac Lucrin [4]. Le platane solitaire usurpera la place de l'ormeau; le myrte, la violette, tous les trésors de l'odorat, parfumeront la plaine où l'olivier enrichissait l'ancien possesseur, et le feuillage épais du laurier repoussera les traits brûlants du soleil.

Il n'en était pas ainsi sous Romulus, sous l'austère Caton, sous la discipline des vieux Romains : les citoyens étaient pauvres, et la république opulente; un simple particulier n'élevait pas de vastes et profonds portiques pour recevoir la fraîcheur; et, sans permettre à un Romain de dédaigner la chaumière qu'il tenait du sort, les lois réservaient le marbre

[1] Géant tué par Apollon, pour avoir outragé Latone. Un vautour lui ronge éternellement le foie dans les enfers. — [2] Fils de Chrysaor, roi d'Espagne. Il fut tué par Hercule. — [3] Fils d'Éole, brigand tué par Thésée, et condamné dans les enfers à rouler une pierre énorme au sommet d'une montagne. — [4] Lac séparé jadis de la mer par une digue, et comblé ensuite par un tremblement de terre.

pour embellir, aux frais de l'état, les temples des dieux et les monuments publics.

ODE XVI.

A GROSPHUS.

C'est le repos que demande aux dieux le matelot surpris au milieu des mers, quand de noirs nuages ont caché la lune, et que ses guides fidèles ne brillent plus à ses yeux. Le repos! le repos! c'est le vœu de la Thrace belliqueuse, le vœu du Mède au brillant carquois; c'est un bien, ô Grosphus! que ni la pourpre, ni les diamants, ni l'or, ne sauraient payer. Non, les trésors des rois, les licteurs consulaires, n'écartent point les troubles malheureux de l'âme et les soucis qui voltigent autour des lambris dorés.

Heureux à peu de frais celui qui voit, sur sa table frugale, briller la salière de ses aïeux; celui dont le paisible sommeil n'est agité ni par la crainte, ni par un désir sordide! Pourquoi, dans une vie si courte, lancer tant de pénibles projets? Pourquoi chercher des terres échauffées par un autre soleil? En fuyant sa patrie, se fuit-on soi-même? Enfant du vice, le chagrin monte avec nous sur les vaisseaux armés d'airain; il suit les escadrons dans la plaine, plus léger que le cerf, plus léger que l'Eurus chassant les nuages.

Si le présent nous rit, ne songeons pas à l'avenir. Est-il sombre? il le faut doucement égayer. Point de bonheur sans mélange : une mort prématurée enlève Achille couvert de gloire; Tithon languit dans une éternelle vieillesse, et peut-être le destin va m'offrir ce qu'il t'aura refusé.

Autour de toi mugissent cent troupeaux, cent génisses de Sicile; à ton char hennit l'ardente cavale, et la double pourpre de Tyr brille sur tes vêtements : moi, j'ai reçu du sort des faveurs moins trompeuses, un humble héritage, une étincelle de ce feu qui animait les muses de la Grèce, et le don de mépriser les jaloux.

ODE XVII.

A MÉCÈNE MALADE.

Pourquoi me déchirer l'âme de tes plaintes ? Non, tu ne mourras pas avant moi ; les dieux m'entendront, ô Mécène, ma gloire et mon soutien ! Ah ! si un coup prématuré m'enlevait la plus chère moitié de mon âme, que ferais-je sur la terre, le cœur vide, et me survivant à demi ? Le même jour nous emportera tous les deux. Je l'ai juré, je le jure encore, dès que tu me montreras le chemin, nous irons, oui, nous irons ensemble au but du dernier voyage. Ni le souffle enflammé de la Chimère, ni les cent bras de Gyas, rien ne pourra nous séparer ; ainsi l'ont voulu les Parques et la puissante Thémis.

Que je sois né sous le signe de la Balance, ou du formidable Scorpion, si fatal à notre première heure, ou sous le Capricorne, tyran des flots d'Hespérie, un merveilleux accord unit nos deux étoiles. L'astre étincelant de Jupiter t'a déjà sauvé de l'influence maligne de Saturne : il suspendit le vol rapide de la mort, et un peuple immense fit retentir trois fois le théâtre de cris d'allégresse. Moi, je périssais écrasé par un arbre, si Faune, qui veille sur les favoris de Mercure [1], n'eût détourné le coup avec sa main.

Immole les victimes, élève le temple que tu as promis aux dieux : un humble agneau sera mon offrande.

ODE XVIII.

CONTRE LA CUPIDITÉ.

Ni l'ivoire ni l'or ne brillent dans ma maison ; les poutres de l'Hymette n'y chargent point des colonnes taillées au fond de l'Afrique ; je n'ai pas, héritier inconnu, envahi le palais d'un nouvel Attale ; de nobles clientes ne filent point pour moi la pourpre de Laconie. La lyre et une veine féconde, voilà mes biens : pauvre, mais recherché du riche, je ne demande rien de plus aux dieux ; je ne fatigue pas un ami puissant de mes prières, et ma terre de Sabine suffit à mon bonheur.

[1] Les poëtes.

Le jour chasse le jour, la lune nouvelle se hâte vers son déclin : et toi, à la veille de mourir, tu fais scier des marbres ; tu oublies la tombe, et tu élèves un palais ; à l'étroit sur le continent, tu forces la mer qui mugit près de Baies à reculer son rivage. Homme avide, on te voit tous les jours arracher les bornes du champ voisin, et sauter par-dessus les limites de tes clients : chassés par toi, la femme et le mari emportent dans leur sein leurs dieux paternels et leurs enfants à demi nus.

Et cependant le riche a sa place marquée chez Pluton : voilà le palais qu'il est certain d'habiter un jour ! Que prétends-tu ? La terre s'ouvre également pour le fils des rois et pour le pauvre ; et l'or de l'artificieux Prométhée n'a pu séduire le nocher du fleuve infernal. C'est lui qui retient l'orgueilleux Tantale et sa race impie [1] ; invoqué ou non, il connaît le vœu du pauvre, et il vient le délivrer de son fardeau.

ODE XIX.

A BACCHUS.

J'ai vu Bacchus, oui, races futures, je l'ai vu sur des rochers sauvages : il enseignait de nouveaux chants, et les Nymphes l'écoutaient, et les Satyres aux pieds de chèvre dressaient leurs oreilles. Evoé [2] ! mon âme frémit encore de terreur ; plein de ta divinité, mon sein palpite et se trouble : grâce, Evoé ! grâce ! ton thyrse pesant m'épouvante.

Je puis chanter les fougues des Ménades [3], les fontaines de vin, les larges ruisseaux de lait, et le miel qui tombe du creux des chênes ; je puis chanter, ô Bacchus ! la couronne de ton heureuse épouse placée parmi les astres, la chute terrible de la maison de Penthée [4], et le châtiment du roi Lycurgue [5].

Tu domptes les fleuves, tu domptes les mers de l'Asie : dieu du vin, sur les monts solitaires, tu bondis avec les bacchantes, et tu enlaces à leur chevelure les serpents dociles sous ta main. Quand la cohorte impie des géants escaladait le palais de ton

[1] Pélops, Atrée, Agamemnon, Oreste. — [2]. Évoé, cri des bacchantes. — [3] Prêtresses de Bacchus. — [4] Roi de Thèbes, écrasé sous les ruines de son palais, pour avoir outragé Bacchus. — [5] Bacchus le rendit furieux, pour avoir coupé les vignes dans la Thrace. Il se coupa lui-même les extrémités des membres, tua son propre fils, et fut dévoré par des panthères.

père, sous la forme d'un lion, tu fis reculer Rhœtus [1] devant tes griffes et ta gueule effroyable. Tu n'étais fait, disait-on, que pour les danses, les jeux et le plaisir ; on te croyait inhabile aux combats : mais tu étais à la fois le dieu de la paix et de la guerre.

A la vue des cornes d'or qui paraient ton front, Cerbère oublia sa fureur ; sa queue caressa doucement la terre ; et, à ton départ, sa triple gueule lécha tes pieds et tes genoux.

ODE XX.

A MÉCÈNE.

D'une aile puissante et inconnue, poëte, je m'élancerai dans les cieux ; sous une forme nouvelle, je vais quitter la terre, et, vainqueur de l'envie, planer au-dessus du séjour des hommes. Non, je ne mourrai pas, Mécène, moi, rejeton d'une pauvre famille, moi que tu appelles ton ami ; non, je ne serai pas retenu par l'onde infernale ! Déjà s'étend sur mes jambes une peau plus rude ; ma tête devient celle d'un brillant oiseau, et un léger duvet couvre mes mains et mes épaules.

Bientôt, plus rapide que le fils de Dédale, cygne mélodieux, je verrai les rivages mugissants du Bosphore, les syrtes de Gétulie, les plaines glacées par l'Aquilon. L'habitant de la Colchide, le Dace qui feint de braver nos cohortes, le Gélon aux confins du monde, connaîtront mes chants : je les apprendrai à la docte Ibérie et au peuple qui boit les eaux du Rhône.

Point de vaines funérailles, de chants lugubres, de honteux gémissements ! Retiens tes plaintes, et épargne-moi les honneurs superflus d'un tombeau.

[1] Rhœtus, un des géants.

LIVRE TROISIÈME.

ODE I.

Loin d'ici, loin de moi le profane vulgaire! Et vous, faites silence : je chante aux jeunes Romaines et aux jeunes Romains des vers que l'oreille de l'homme n'a pas encore entendus.

Troupeaux soumis, les peuples tremblent devant les rois ; les rois eux-mêmes tremblent sous la main de Jupiter, vainqueur des géants, et dont le sourcil ébranle le monde.

Que l'un étende au loin ses plants d'arbrisseaux ; que l'autre, fier de sa naissance, descende au Champ-de-Mars briguer les honneurs ; que celui-ci oppose à un rival ses vertus et sa renommée ; celui-là, le nombre de ses clients : la Mort égale tous les hommes ; elle tire au hasard les noms illustres, les noms obscurs, pêle-mêle agités dans son urne immense.

L'impie qui voit suspendu sur sa tête un glaive nu ne peut savourer les mets exquis de la Sicile [1] ; le chant des oiseaux, les sons de la lyre ne lui rendront pas le sommeil, ce doux sommeil qui ne dédaigne ni l'humble toit du laboureur, ni la rive ombragée, ni le vallon où se jouent les zéphyrs.

Au sage qui borne ses besoins, peu importent le courroux des flots, l'orageux coucher de l'Arcture, ou le lever terrible du Chevreau ; peu importe si la grêle a battu les vignes, si la terre ment à ses promesses, si les arbres du verger accusent ou les pluies, ou les feux dévorants de la canicule, ou les rigueurs de l'hiver.

Les poissons sentent la mer resserrée par des môles immenses ; là, chaque jour, entrepreneurs et esclaves précipitent dans l'abîme d'énormes blocs sous les yeux d'un maître dégoûté de la terre : mais partout la crainte et les menaces le poursuivent,

[1] Allusion à Damoclès, que Denys le Tyran fit asseoir à sa table sous une épée suspendue par un fil au plafond.

le noir chagrin vogue sur son navire, il monte en croupe avec lui. Ah! si les marbres de Phrygie, si l'éclat éblouissant de la pourpre, si le vin de Falerne, si les parfums d'Achémène ne peuvent calmer nos douleurs, pourquoi voudrais-je irriter l'envie, en m'élevant sur de hautes colonnes un palais d'un goût plus nouveau? Pourquoi changerais-je ma vallée sabine pour le tourment des richesses?

ODE II.

AUX ROMAINS.

Que le jeune Romain, endurci par une discipline sévère, apprenne à supporter gaiement les privations et la fatigue; que, la lance en main, cavalier redoutable, il presse le Mède indompté; qu'il vive au milieu des alarmes, et sans autre abri que le ciel. A sa vue, du haut des remparts assiégés, que l'épouse du roi ennemi, que sa fille à la veille de l'hymen tremble et soupire : « Dieux! dira-t-elle, puisse mon royal époux ne pas défier ce lion terrible, que la soif du sang entraîne au milieu du carnage! »

Il est doux, il est beau de mourir pour sa patrie. La mort poursuit le fuyard, et n'épargne pas le dos et les jarrets du lâche.

La vertu brille environnée d'honneurs éternels, au-dessus des mépris et des affronts; ce n'est pas le vent de la faveur populaire qui lui donne ou lui enlève les faisceaux. La vertu ouvre le ciel aux hommes dignes de l'immortalité; elle leur fraie des routes inconnues, et son aile fuit avec dédain la fange où rampe le vulgaire.

Il est aussi pour le silence fidèle un prix assuré : je ne veux pas coucher sous le même toit, ni monter sur le même navire, avec celui dont la bouche a divulgué les mystères de Cérès. Jupiter outragé frappe souvent du même coup l'innocent et le coupable : rarement la Peine, au pied boiteux, manque d'atteindre le Crime qui fuit devant elle.

ODE III.

APOTHÉOSE DE ROMULUS.

L'homme juste et ferme en ses desseins ne chancelle jamais dans la vertu ; rien ne l'ébranle, ni les fureurs d'un peuple qui lui commande le mal, ni le regard menaçant du despote, ni l'Auster, roi turbulent des mers orageuses, ni la main foudroyante de Jupiter : que le monde brisé s'écroule, ses ruines le frapperont sans l'émouvoir.

Ainsi Pollux et l'infatigable Hercule ont touché le seuil des demeures étoilées où Auguste, assis auprès d'eux, mouille de nectar ses lèvres divines. Ainsi, Bacchus, les tigres ont traîné ton char et courbé sous le joug leur tête indocile : ainsi Romulus a fui l'Achéron, sur les coursiers de Mars, grâce aux paroles de paix que Junon fit entendre au conseil des dieux :

« Ilion ! Ilion ! un juge impur et maudit, une femme étrangère, t'ont réduit en cendres. Du jour où Laomédon [1] refusa le salaire promis aux dieux, la chaste Minerve et moi nous t'avions condamné, avec ton peuple et ton roi perfide. Un hôte infâme ne brille plus aux yeux d'une reine adultère ; la maison parjure de Priam ne voit plus l'effort obstiné des Grecs se briser contre le bras d'Hector ; et cette guerre, que prolongeaient nos discordes, est à jamais éteinte.

« Je dépose ma haine : ce fils qu'une mère troyenne [2] m'avait rendu odieux, je le rends à Mars. Que le séjour de la lumière s'ouvre pour lui, j'y consens ; qu'il boive le nectar et vienne en paix s'asseoir parmi les dieux. Pourvu qu'entre Ilion et Rome gronde une mer immense ; que partout les Troyens soient heureux et règnent dans leur exil. Pourvu que les troupeaux bondissent sur la tombe de Priam, et que la bête sauvage y cache impunément ses petits ; que le Capitole brille sur une base inébranlable, et que Rome altière dicte ses lois aux Mèdes vaincus. Qu'elle étende au loin son nom redouté, du détroit qui sépare l'Europe et l'Afrique, aux champs que fécondent les eaux débordées du Nil ; plus grande, en mépri-

[1] Il était convenu d'une somme d'argent avec Neptune et Apollon, s'ils voulaient relever les murs de Troie. Quand ils eurent terminé cet ouvrage, Laomédon refusa de donner ce qu'il leur avait promis. — [2] Rhéa Silvia, mère de Romulus.

sant l'or enfoui dans les entrailles de la terre où il devrait rester, que si, d'une main avide et sacrilége, elle l'entassait pour de profanes besoins. Que son aigle aille toucher les bornes du monde, et plane avec orgueil des climats que le soleil dévore, à ceux que l'hiver attriste d'éternels brouillards.

« Mais j'impose aux fils belliqueux de Romulus cette loi : que jamais, par audace ou par une aveugle piété, ils ne pensent à relever les murs de leur ancienne patrie [1]. Troie, renaissant sous de lugubres auspices, verrait renaître tous ses malheurs : moi-même j'y conduirais mes bataillons victorieux, moi, l'épouse et la sœur de Jupiter. Dût Apollon l'environner trois fois de remparts d'airain, trois fois elle tomberait sous mes Grecs ; trois fois la veuve captive pleurerait son époux et ses enfants. »

Mais de tels sujets ne conviennent pas à une lyre enjouée : Muse téméraire, où vas-tu ? cesse de redire les entretiens des dieux, et d'en rabaisser la grandeur par la faiblesse de tes accents.

ODE IV.

A CALLIOPE.

Descends du ciel, reine des Muses, ô Calliope ! dis sur la flûte, ou sur la lyre d'Apollon, un chant immortel, ou, si tu l'aimes mieux, donne l'essor à ta voix brillante. L'entendez-vous ? suis-je le jouet d'un heureux délire ? Oui, je l'entends, je m'égare dans les bois sacrés, sous l'ombrage où se glissent les frais ruisseaux et le zéphyr.

Dans mon enfance, un jour que je m'étais endormi, las de mes jeux, sur le côté du Vultur qui se prolonge hors de la Pouille, ma patrie, des colombes mystérieuses vinrent me couvrir d'un vert feuillage. A l'étonnement de tous ceux qui habitent et le nid escarpé d'Achérontia [3], et la forêt de Bantium, et le fertile vallon de Férente [4], je dormais en sûreté au milieu des ours et des vipères, sans autre abri que des branches de

[1] Auguste avait eu un moment le projet de rétablir la ville de Troie, et d'en faire le siége de l'empire romain. — [2] Montagne près de Vénouse, patrie d'Horace. — [3] Ville de la Pouille, située sur le haut d'une montagne. — [4] Bantium, ville de la Pouille ; Firente, bourg de la Campanie.

myrte et de laurier : les dieux seuls inspiraient tant d'audace à un enfant.

Muses, vous veillez sur moi quand je gravis les sentiers montueux du Sabinum, et quand m'appelle le frais séjour de Préneste, ou les collines de Tibur, ou le rivage de Baies. Ami de vos chastes fontaines et de vos chœurs mélodieux, j'ai vu sain et sauf le désastre de Philippes, la chute d'un arbre maudit, et les rochers de Palinure battus par les flots. Avec vous, je braverai la fureur du Bosphore, et les sables brûlants de la Syrie ; je verrai le sauvage Breton, le Concanien [1] qui boit avec délices le sang du cheval, le Gélon armé de son carquois, le fleuve lointain de la Scythie [2] ; et je les verrai sans péril.

Quand César ramène dans nos villes ses légions fatiguées de vaincre, et qu'il aspire lui-même au repos, c'est vous qui charmez ses loisirs dans vos paisibles retraites, vous qui lui donnez des conseils de clémence, Muses divines, et qui vous applaudissez de les avoir donnés.

Nous savons comment il écrasa sous sa foudre les Titans impies et leur effroyable cohorte, celui qui gouverne seul, dans son équité, la terre immobile, et les mers orageuses, et le triste royaume des ombres, et les dieux et le peuple des mortels. Jupiter n'avait pas vu sans terreur ces monstres audacieux, ces deux frères dont l'effort allait entasser Pélion sur Olympe. Mais que pouvaient Typhée, et le robuste Mimas, et Porphyrion à l'horrible stature, et Rhœtus, et Encelade [3] lançant des troncs déracinés, que pouvaient leurs assauts contre l'égide retentissante de Pallas ? Là combattaient l'ardent Vulcain, et l'auguste Junon, et le dieu toujours armé d'un carquois, le dieu qui baigne sa longue chevelure dans les eaux limpides de Castalie, qui habite les forêts lyciennes et les bois qui l'ont vu naître, Apollon, dieu de Patare [4] et de Délos.

La force aveugle croule sous son propre poids ; la force que la sagesse modère, les dieux eux-mêmes se plaisent à l'élever ; mais les dieux abhorrent celle qui ne médite que le crime. Témoin Gyas aux cent bras, témoin l'infâme Orion, que la chaste Diane outragée perça de ses flèches. La terre pèse à regret sur les monstres qu'elle a conçus ; elle pleure ses fils précipités par

[1] Peuple de l'Espagne tribu de Cantabres. — [2] Le Tanaïs, aujourd'hui le Don. — [3] Noms de géants. — [4] Patare, bourg de Lycie, où Apollon rendait des oracles.

la foudre dans le noir Erèbe. Les feux que vomit Encelade ne peuvent consumer l'Etna qui l'écrase; éternel bourreau attaché au crime, le vautour ne quitte pas les entrailles de l'impudique Tytie, et cent chaînes d'airain retiennent le ravisseur Pirithoüs.

ODE V.

RÉGULUS.

Jupiter règne au ciel, son tonnerre nous l'annonce; Auguste est un dieu sur la terre, témoin le Parthe et le Breton rangés sous sa loi.

Quoi! le soldat de Crassus [1] a pu vivre, époux avili d'une femme étrangère? Et l'on a vu, ô sénat! ô mœurs dégénérées! le Marse et l'Apulien vieillir, sous un roi Mède, dans les champs de nos ennemis? Les saints boucliers [2], l'éternelle Vesta, la toge, le nom romain, ils ont tout oublié; et Rome et le Capitole étaient encore debout!

Voilà ce que redoutait le génie prévoyant de Régulus, quand il repoussa de honteux traités, et un fatal exemple pour l'avenir, si on ne laissait une jeunesse indigne de pitié mourir dans les fers.

« J'ai vu, dit-il, nos étendards suspendus aux temples de Carthage, et des Romains dépouillés vivants de leurs armes; j'ai vu des citoyens, des hommes libres, les mains liées derrière le dos; j'ai vu les villes de l'Africain ouvertes, et des moissons couvrir les champs que nous avions dévastés. Et vous croyez que, rachetés à prix d'or, vos soldats redeviendront plus braves? A l'infamie ajoutez donc une perte assurée! Non, la laine que la pourpre colore ne reprend jamais sa blancheur; et le vrai courage, une fois chassé d'une âme avilie, ne daigne plus y rentrer. Si la biche combat, échappée des toiles, celui-là sera brave, qui s'est livré à de perfides ennemis; un jour, il fera mordre la poussière aux Carthaginois, le lâche qui a pu sentir une courroie lui serrer les mains, et qui a tremblé devant la mort. O honte! pour sauver sa vie, traiter quand il

[1] Les soldats échappés au carnage, dans l'expédition de Crassus et faits prisonniers par les Parthes, s'étaient mariés à des femmes du pays. — [2] Ils étaient au nombre de douze. Un d'eux, tombé du ciel, était pour Rome le gage de l'empire.

fallait combattre ! O Carthage, que tu es grande sur les ruines et le déshonneur de Rome ! »

On dit qu'il refusa, comme esclave, le chaste baiser de son épouse et les caresses de ses petits enfants ; que, morne, il tint penché vers la terre son mâle visage jusqu'au moment où son héroïque conseil eut fixé l'esprit chancelant du sénat. Alors, noble exilé, il s'échappa du milieu de ses amis en larmes ; et quoiqu'il sût quels tourments les bourreaux africains lui préparaient, il écarta ses parents qui voulaient le retenir, le peuple qui s'opposait à son passage, du même air que si, après avoir terminé les longues affaires de ses clients, il fût allé se délasser dans les champs de Vénafre ou de Tarente.

ODE VI.

AUX ROMAINS.

Romain, tu expieras innocent les crimes de tes pères, tant que tu n'auras pas relevé les autels des dieux, leurs temples qui s'écroulent, et leurs images honteusement noircies par la fumée. Soumis aux dieux, tu commanderas au monde ; que les dieux soient ton principe et ta fin : leur colère a déjà versé trop de maux sur la malheureuse Italie. Deux fois Monèse et Pacorus [1] ont repoussé nos efforts que le ciel désavouait ; ils parent avec orgueil leurs pauvres colliers de nos dépouilles. Rome, en proie aux factions, a failli tomber sous les coups du Dace et de l'Égyptien qui la menaçaient, l'un de ses vaisseaux, l'autre de ses flèches.

Le siècle, fécond en crimes, a d'abord souillé le lit nuptial, les générations, les familles ; et de cette source impure ont découlé tous les malheurs de la patrie et du peuple. La jeune Romaine se plaît aux danses voluptueuses de l'Ionie ; elle y assouplit ses membres, et dès l'enfance elle médite de coupables amours. Bientôt, à la table d'un époux, elle lui cherche des rivaux plus jeunes, et ce n'est pas dans l'ombre, à un amant de son choix, qu'elle donne furtivement ses criminelles caresses ; aux yeux de tous, devant son époux complice, elle se lève à la

[1] Monèse, général des Parthes, vainqueur de Crassus. Pacorus, fils d'Orodes, roi des Parthes.

voix d'un courtier ou d'un marchand espagnol qui paient chèrement son infamie.

Ah! de tels parents n'ont point donné le jour à cette vaillante jeunesse qui rougit les mers du sang carthaginois, qui abattit Pyrrhus, Antiochus le Grand, et le terrible Annibal. Mâles enfants de soldats rustiques, ils avaient appris à remuer la terre avec de pesants hoyaux, et, dociles à la voix d'une mère respectée, ils chargeaient sur leurs épaules le bois coupé dans les forêts, quand le soleil, allongeant l'ombre des montagnes, délivrait du joug les bœufs fatigués, et que sa fuite amenait enfin l'heure du repos.

Que n'altère pas le temps destructeur! Nos pères valaient moins que leurs aïeux, nous valons moins que nos pères, et nous laisserons des fils plus dépravés encore.

ODE VII.

A ASTÉRIE.

Pourquoi pleurer, belle Astérie? Au premier souffle du printemps, les zéphyrs vont te ramener Gygès, riche des trésors de Bithynie, Gygès toujours constant, toujours fidèle Les vents, que soulève l'orageux coucher du Chevreau, l'ont poussé vers Oricum [1], où il passe dans l'insomnie et dans les pleurs ses nuits solitaires.

Et cependant l'émissaire adroit de son amoureuse hôtesse lui dit que Chloé soupire, que l'infortunée brûle pour lui; et il cherche par mille détours à le tenter. Il lui rappelle comment une épouse perfide excita par ses calomnies le crédule Prétus à hâter la mort du trop chaste Bellérophon; comment le sage Pélée faillit voir les sombres bords pour avoir fui l'amour d'Hippolyte [2]. Le fourbe réveille toutes les histoires qui peuvent apprendre à faillir; mais en vain, il parle à un rocher, et Gygès est encore à toi tout entier.

Mais, Astérie, prends garde de trouver trop aimable ton voisin Énipée; personne, il est vrai, ne manie au Champ-de-Mars un cheval avec plus d'adresse, et ne fend plus vite à la

[1] Ville d'Épire. — [2] Hippolyte, blessée des mépris de Pélée, l'accusa auprès de son mari d'avoir voulu la séduire. Il fut livré aux Centaures, qui devaient le tuer : mais Vulcain vint à son secours et le sauva.

nage les eaux du Tibre. Le soir, ferme ta porte; aux sons de la flûte plaintive, ne jette pas les yeux dans la rue, et quand il t'appellerait cent fois cruelle, reste inflexible.

ODE VIII.

A MÉCÈNE.

Aux calendes de Mars, chez un célibataire, pourquoi ces fleurs, ce vase d'encens, ce brasier sur un autel de gazon? Tu me le demandes, Mécène, qui connais si bien les rites des deux pays. J'avais promis à Bacchus un doux festin et un chevreau blanc, le jour où je faillis être écrasé par un arbre; cette fête, que l'année ramène, verra sauter le liége et le cachet d'une amphore qui se sature de fumée depuis le consulat de Tullus. Vide cent fois la coupe au dieu sauveur d'un ami, et laisse nos flambeaux veiller jusqu'au jour. Loin de nous les cris et la colère!

Sois tranquille sur les destins de Rome; Cotison [1] et ses Daces ont succombé; le Parthe, acharné contre lui-même, se déchire de ses propres mains; sur la frontière espagnole, notre vieil ennemi, le Cantabre, fléchit sous des chaînes tardives; déjà le Scythe, l'arc détendu, songe à regagner ses déserts. De grâce, oublie un instant les soins de l'état où ton esprit se fatigue; simple citoyen, saisis le plaisir au passage, et à demain les choses sérieuses!

ODE IX.

DIALOGUE.

HORACE. Tant que j'ai su te plaire, et que nul amant préféré n'entourait de ses bras ton cou d'ivoire, je vivais plus heureux que le grand roi.

LYDIE. Tant que tu n'as pas brûlé pour une autre, et que Lydie ne passait pas après Chloé, Lydie vivait plus fière, plus glorieuse que la mère de Romulus.

HORACE. Chloé règne aujourd'hui sur moi; j'aime sa voix si douce mariée aux sons de la lyre; pour elle je ne craindrais pas la mort, si les destins voulaient épargner sa vie.

[1] Chef des Daces, qui furent repoussés par Auguste au delà du Danube.

LYDIE. Je partage les feux de Calaïs, fils d'Ornythus de Thurium [1], pour lui je souffrirais mille morts, si les destins voulaient épargner sa vie.

HORACE. Quoi ! s'il revenait, le premier amour ; s'il ramenait sous le joug nos cœurs réunis ; si je fuyais la blonde Chloé, et que ma porte s'ouvrît encore à Lydie ?

LYDIE. Bien qu'il soit beau comme le jour, et toi plus léger que la feuille, plus irritable que les flots, c'est avec toi que j'aimerais vivre, avec toi que j'aimerais mourir.

ODE X.

A LYCÉ.

Quand tu vivrais sous les lois d'un époux barbare, aux sources lointaines du Tanaïs, Lycé, tu gémirais de me voir, en butte aux aquilons, étendu devant ton seuil inexorable. Écoute comme les vents mugissent à cette porte et dans les jardins de ton palais ; vois comme la neige qui couvre la terre se durcit sous un ciel froid et sans nuages.

Quitte un orgueil dont Vénus s'offense, et crains les justes retours du sort ; tu n'as pas reçu la vie d'un Toscan pour être une inflexible Pénélope. O toi que rien ne touche, ni les présents, ni les prières, ni les joues pâles et violettes de tes amants, ni l'exemple d'un époux qui te préfère une courtisane ; de grâce, un peu de pitié pour tes esclaves : les chênes sont moins durs, les serpents de l'Afrique moins cruels. Tu ne me verras pas toujours à ta porte, couché sur le marbre et sous la pluie.

ODE XI.

A MERCURE.

Maître divin d'Amphion, qui animait les pierres à sa voix, Mercure et toi, lyre harmonieuse, muette jadis et dédaignée, aujourd'hui le charme de nos festins et de nos temples, inspirez-moi des chants qui captivent l'oreille de la sauvage Lydé ; comme la jeune cavale bondit en se jouant dans la plaine et fuit l'approche du coursier, Lydé me fuit et l'amour l'effarouche encore.

[1] Ville de la Grande-Grèce, dans le golfe de Tarente.

Lyre, tu peux entraîner les forêts et les tigres, suspendre le cours impétueux des fleuves; on vit céder à tes caresses l'horrible gardien des enfers, malgré sa tête armée de mille couleuvres et sa triple gueule au souffle empesté, à l'écume de sang. Un sourire effleura les lèvres d'Ixion et de Titye, en dépit de leurs douleurs; et les Danaïdes, doucement émues, laissèrent un moment reposer leurs urnes.

Que Lydé connaisse le crime et le châtiment de ces sœurs, le fatal tonneau toujours vide, et la peine tardive qui attend le coupable, même chez les morts. Elles ont pu, et que pouvait de plus leur fureur impie? elles ont pu enfoncer le fer dans le sein de leurs époux. Une seule, digne du flambeau nuptial, fut noblement parjure [1] envers un père criminel : son nom ne périra jamais.

« Lève-toi, dit-elle à son jeune époux, lève-toi, de peur qu'une main, dont tu ne te défies pas, n'éternise ton sommeil : fuis mon père et mes terribles sœurs; comme des lionnes attachées à leur proie, chacune, hélas! égorge en ce moment sa victime. Non, comme elles, je ne saurais ni te frapper ni te retenir. Que mon père me charge de chaînes pour avoir eu pitié de mon époux, qu'il me relègue au fond des déserts de la Libye! Fuis, où tes pas, où les vents te porteront; la nuit et Vénus nous favorisent : fuis sous d'heureux auspices, ne m'oublie pas, et grave un jour quelques regrets sur ma tombe. »

ODE XII.

A NÉOBULÉ.

Je plains celle qui n'ose se livrer aux jeux de l'amour, ni adoucir ses peines dans le vin, toujours pâle et tremblante à la voix cruelle d'un tuteur.

L'enfant ailé de Cythère a ravi ta corbeille, ô Néobulé; la toile et tous les travaux de Minerve sont oubliés pour le jeune Hébrus.

Meilleur cavalier que Bellérophon lui-même, sans rival au ceste et à la course, il baigne dans les eaux du Tibre ses épaules frottées d'huile : jamais sa flèche n'a manqué le cerf qui fuit

[1] Infidèle au serment qu'elle avait fait à son père d'égorger son mari.

éperdu dans la plaine, ni son épieu le sanglier caché sous d'épais halliers.

ODE XIII.

A LA FONTAINE DE BANDUSIE [1].

Fontaine de Bandusie, plus claire que le cristal, digne des libations d'un vin pur, demain je t'offre avec des fleurs un jeune chevreau ; son front où l'on voit poindre les premières cornes, s'apprête aux amours et aux combats ; mais en vain : l'animal pétulant rougira tes eaux limpides.

Les jeux de l'ardente Canicule ne sauraient t'effleurer ; tu procures aux bœufs fatigués du joug et aux troupeaux errants une délicieuse fraîcheur. Et toi aussi, Bandusie, tu seras une fontaine célèbre ; je chanterai le chêne vert penché sur la grotte d'où jaillissent tes eaux murmurantes.

ODE XIV.

SUR LE RETOUR D'AUGUSTE [2].

Romains, celui que l'on disait avoir payé de sa vie des lauriers cueillis sur les pas d'Hercule, César, revient parmi nous, vainqueur de l'Espagne. Que celle dont le plus grand des époux fait la gloire aille s'acquitter envers les dieux ; suivez-la, le front ceint de pieuses bandelettes, sœurs du héros, et vous, mères dont les fils sont de retour. Pour vous, qui pleurez si jeune un époux ou un père, épargnez-nous de sinistres paroles.

Ce jour est pour moi un vrai jour de fête ; il bannit de sombres pensées : je ne craindrai plus la guerre civile et le fer des assassins, César n'a pas quitté la terre.

Va, jeune esclave, chercher des parfums, des couronnes, et de ce vin qui a vu la guerre des Marses [3], s'il en est échappé une amphore aux bandes de Spartacus [4]. Dis à la chanteuse Nééra qu'elle se hâte de nouer ses cheveux parfumés de myrte.

[1] Fontaine du pays des Sabins, où était la maison de campagne d'Horace. — [2] Dans une expédition contre les Cantabres, Auguste était tombé malade, et on avait craint pour sa vie. — [3] Guerre sociale, à laquelle les Marses prirent une grande part. — [4] Il avait parcouru toute l'Italie, à la tête des esclaves révoltés, seize ans après la guerre des alliés.

Si son odieux portier veut te faire attendre, reviens. Une tête qui blanchit n'aime plus le bruit et les querelles ; j'aurais été moins patient, dans la chaleur de l'âge, sous le consulat de Plancus [1].

ODE XV.

A CHLORIS.

Femme du pauvre Ibycus, mets enfin un terme à tes débauches et à tes infâmes travaux ; quand la mort t'appelle, cesse de jouer au milieu des jeunes filles, sombre nuage parmi de blanches étoiles. Ce qui sied à Pholoé ne te sied plus, Chloris : que ta fille, comme une bacchante agitée par le bruit des timbales, force la maison des jeunes Romains ; qu'elle se joue autour de Nothus comme la biche amoureuse ; toi, vieille et ridée, file la laine de Lucérie [2] ; laisse pour les fuseaux, et la lyre, et les roses, et les joyeux festins où l'on vide les tonneaux jusqu'à la lie.

ODE XVI.

A MÉCÈNE.

Une tour d'airain, des portes de fer, d'énormes chiens veillant sans relâche, semblaient garantir Danaé des tentatives de ses amants ; mais Jupiter et Vénus se rirent du gardien tremblant de cette beauté captive : le chemin devait être sûr et facile pour un dieu changé en or. L'or se glisse à travers les gardes, et, plus puissant que la foudre, il perce les rochers. Si la maison d'Amphiaraüs [3] a péri, c'est l'or qui la plongea dans l'abîme ; avec l'or, le roi de Macédoine [4] ouvrait les portes des villes, et minait la puissance des rois ses rivaux ; l'or enchaîne les plus farouches corsaires.

Mais avec la fortune croissent les soucis et la soif d'acquérir. Mécène, l'honneur des chevaliers, j'ai toujours craint d'éle-

[1] Plancus fut consul l'an 711 de Rome. Horace avait alors vingt-trois ans. — [2] Ville de l'Apulie, célèbre par ses troupeaux de brebis et ses laines estimées. — [3] Ériphyle, sa femme, qui avait reçu d'Adraste un collier, l'envoya malgré lui au siége de Thèbes, où il périt. Elle fut tuée par son fils Alcmen, qui périt lui-même de mort violente, poursuivi par les Furies. — [4] Philippe, père d'Alexandre.

ver la tête et d'attirer les regards. Plus on se refuse, plus les dieux nous accordent. Transfuge du parti des riches, je passe joyeux et nu dans le camp de ceux qui ne désirent rien : plus libre et plus fier avec le peu que je possède, que si j'entassais dans mes greniers toutes les moissons de l'infatigable Apulien, pauvre au milieu de mes richesses.

Un ruisseau limpide, un bois de quelques arpents, des moissons fidèles, me font un sort plus heureux que celui d'un opulent proconsul de la fertile Afrique. Ce n'est pas pour moi que les abeilles de la Calabre déposent leur miel, que le vin de Formies vieillit dans l'amphore, que les brebis de la Gaule nourrissent leurs épaisses toisons ; mais j'ignore les tourments de la pauvreté, et si je voulais davantage, Mécène, tu me le donnerais.

En resserrant mes désirs, je sais mieux étendre mon humble revenu que si je réunissais au royaume de Crésus les plaines de la Phrygie. Tout désirer, c'est manquer de tout : heureux à qui, d'une main économe, les dieux ont accordé le nécessaire !

ODE XVII.

A ÆLIUS LAMIA.

Noble rejeton de l'antique Lamus [1] (car c'est de lui que les premiers Lamias ont tiré leur nom, et nos fidèles annales font remonter votre race à ce fondateur de Formies, dont l'empire s'étendit sur les rives marécageuses du Liris) ; Ælius, demain un violent orage, venu du couchant, jonchera les bois de feuilles et le rivage d'algues inutiles, ou la corneille centenaire qui annonce la pluie m'aura trompé. Mets à couvert ton bois sec, il en est temps encore : demain tu offriras au dieu du foyer un vin pur et un porc de deux mois, au milieu de tes serviteurs libres pour un jour de leurs travaux.

[1] Lamus, fils de Neptune, roi et fondateur de Formies.

ODE XVIII.

A FAUNE.

Faune, amant des Nymphes fugitives, visite en dieu clément mon humble domaine, et que ton passage soit heureux pour tes jeunes élèves de mes étables : tous les ans je t'immole un chevreau, la coupe chère à Vénus te verse des flots de vin, et l'encens fume sur ton autel antique.

Quand les nones de décembre ramènent ta fête, les troupeaux se jouent sur l'herbe touffue ; tout le village se répand dans les prés, avec le bœuf oisif ; le loup se mêle aux agneaux, sans les effrayer ; les bois sèment leurs feuilles sur ton passage ; et le vigneron frappe d'un pied joyeux cette terre, qu'il a souvent maudite.

ODE XIX.

A TÉLÈPHE.

Tu nous parles du temps qui sépare Inachus de Codrus, mort pour sa patrie, et des fils d'Éaque [1], et des combats livrés sous les murs sacrés d'Ilion ; mais à quel prix aurons-nous le vin de Chio ? Qui fera chauffer nos bains ? A quelle heure, et chez qui trouverons-nous bonne table et bon feu ? Tu n'en dis rien, Télèphe.

Verse pour la lune nouvelle, esclave ; verse pour la nuit ; verse pour l'augure Muréna ! On peut remplir trois ou neuf fois les coupes : le poëte, amant des neuf sœurs, dans son délire videra neuf fois la sienne ; mais les Grâces demi-nues ont peur des querelles, et défendent d'aller au delà de trois.

Je veux perdre la raison. Où sont les flûtes de Bérécynthe ? Que fait ce hautbois suspendu près de la lyre muette ? Je hais les mains paresseuses : semez des roses. Que le bruit de nos folies éveille le jaloux Lycus, et la jeune voisine, si mal unie à ce vieil époux. Ta noire chevelure, ô Télèphe, tes yeux doux et brillants comme l'étoile du soir, attirent l'amoureuse Rhodé ; et moi je languis, je brûle pour ma Glycère.

[1] Pélée, Achille, Pyrrhus.

ODE XX.

A PYRRHUS.

Ne vois-tu pas, Pyrrhus, le danger de ravir à ma lionne de Gétulie ses petits? Bientôt, tu fuiras tremblant une lutte inégale, quand, à travers la foule des chasseurs, elle viendra te disputer le beau Néarque : combat terrible, à qui de vous deux doit rester cette proie! Et pendant que tu prépares tes flèches rapides, qu'elle aiguise ses dents redoutables, on dit que le juge du combat foule la palme sous ses pieds nus, et abandonne au souffle caressant du zéphyr les cheveux parfumés qui flottent sur ses épaules : tel fut Nirée [1], ou Ganymède ravi aux humides vallons de l'Ida.

ODE XXI.

A SON AMPHORE.

Amphore chérie, née comme moi sous le consul Manlius [2], que tu portes dans ton sein la tristesse ou les jeux, les querelles, les folles amours, ou le facile sommeil; tu conserves un Massique de choix, digne de paraître en un si beau jour. Viens, Corvinus [3] l'ordonne, viens lui verser ta vieille liqueur : tout imbu qu'il est des maximes de Socrate, ne crois pas que son austérité te dédaigne; on sait que le bon vin réchauffait souvent la vertu du vieux Caton.

Tu fais aux caractères les plus rigides une douce violence; tu dévoiles, en te jouant, les soucis et les secrètes pensées du sage; tu réveilles dans un cœur abattu l'espérance et la force; avec toi, le pauvre lève la tête, et ne craint plus ni la colère des rois ni les épées.

Que la riante Vénus, les Grâces toujours unies, et le dieu du plaisir te fassent durer, à la clarté des flambeaux, jusqu'à l'heure où Phébus revient chasser les étoiles.

[1] Roi de Naxos, le plus beau des Grecs après Achille. — [2] L'an 689 de Rome. — [3] M. Valérius Messala Corvinus, un des hommes les plus illustres du siècle d'Auguste.

ODE XXII.

A DIANE.

Gardienne des bois et des montagnes, vierge qui, trois fois invoquée, exauces la jeune épouse dans les douleurs de l'enfantement, et la dérobes à la mort, triple déesse, je te consacre le pin qui domine mon toit champêtre : tous les ans je t'offrirai, sous son feuillage, un jeune sanglier qui déjà cherche à frapper d'un coup oblique.

ODE XXIII.

A PHIDYLÉ.

Quand la lune renaît, lève au ciel tes mains suppliantes, bonne Phidylé, offre aux dieux Lares de l'encens, une truie avide, et des fruits de l'année ; et ta vigne féconde ne sentira pas le souffle mortel de l'Auster, ni tes moissons la nielle stérile, ni tes jeunes agneaux la lourde haleine de la saison des fruits.

Laisse la victime choisie qui paît sur l'Algide [1], au-dessous des neiges, entre les chênes et les yeuses, ou qui grandit dans les pâturages albains, teindre de son sang la hache des pontifes. Tu n'as pas besoin d'égorger tant de brebis pour fléchir les humbles dieux que tu couronnes de romarin et de myrte. Si une main pure a touché l'autel, l'orge sacré et le sel pétillant apaiseront les Lares irrités mieux que la plus riche offrande.

ODE XXIV.

CONTRE LES VICES DU SIÈCLE.

Avec des richesses plus grandes que les trésors encore intacts de l'Arabie et de l'Inde, quand tu envahirais de tes vastes constructions les mers de Tyrrhène et d'Apulie, si l'inflexible destin appuie sur ton front superbe sa main de fer, tu ne pourras dégager ton âme de la crainte, ni tes pieds des filets de la mort.

[1] Montagne voisine de Rome.

Plus heureux, dans ses déserts, le Scythe qui traîne sur un chariot sa demeure errante! Plus heureux le Gète sauvage! Leurs champs sans limites produisent une libre et commune moisson : ils ne cultivent qu'un an le même sol; la tâche de l'un remplie, un autre lui succède et le fait jouir de ses travaux. Là, l'épouse nouvelle est douce à l'enfant qui n'a plus sa mère; là, point de femme richement dotée qui commande à un mari, et le menace de ses amants. La plus belle dot, c'est la vertu des parents, l'horreur de l'adultère, un chaste respect de l'alliance jurée : l'infidélité est un crime, et la mort en est le prix.

O toi, qui veux étouffer nos guerres impies et nos fureurs civiles, si tu désires qu'on lise un jour sur tes statues : Au père de la patrie! ose mettre un frein à la licence indomptée. Ta gloire est sûre dans l'avenir; car, hélas! notre œil jaloux hait la vertu vivante, et nos regrets l'appellent quand elle n'est plus.

A quoi bon ces plaintes amères, si la hache ne coupe le mal dans sa racine? Que peuvent de vaines lois, sans les mœurs; si rien n'arrête l'avidité du marchand, ni les feux de la zone torride, ni les barrières de neige et de glace; si l'art du matelot triomphe des mers en furie; si la pauvreté, devenue le plus grand des opprobres, ordonne de tout faire, de souffrir, et abandonne l'âpre sentier de la vertu?

Portons au Capitole, où nous appellent les cris et les applaudissements de la foule, ou, dans la mer voisine, jetons ces perles, ces diamants, cet or inutile, principe de tous nos maux. Si notre repentir est sincère, il faut étouffer le germe de nos honteuses passions, et, par des goûts plus mâles, retremper nos âmes amollies. Le jeune Romain chancelle sur un coursier; la chasse lui fait peur; le cerceau des Grecs et les dés proscrits par la loi, voilà les jeux où il excelle. Et cependant un père sans foi trompe son associé, son hôte, son ami, et le dépouille pour hâter la fortune de cet indigne héritier : chaque jour accroît ses infâmes richesses; mais, au milieu de ses trésors, je ne sais quel vide se fait toujours sentir.

ODE XXV.

A BACCHUS.

Où m'entraîne, ô Bacchus, ton souffle divin? Dans quel bois,

sous quel antre désert m'emporte l'essor d'un esprit nouveau? Quels rochers entendront ma voix élever la gloire éternelle de César au-dessus des astres, et l'introduire au conseil de Jupiter? Tout sera sublime, tout sera nouveau dans mes chants. Telle, au sommet des monts, la Bacchante à son réveil, immobile, éperdue, découvre au loin l'Hèbre glacé, la Thrace couverte de neige, et de Rhodope que foule un pied barbare. Oh! dans mes courses vagabondes, que j'aime la rive escarpée et le bois solitaire! Dieu des Naïades, dieu des Bacchantes, dont le bras puissant déracine les hauts frênes, rien de faible et de vulgaire, rien de mortel ne sortira de ma bouche! C'est un doux péril, ô Bacchus, de suivre le dieu qui se couronne de pampres verts.

ODE XXVI.

A VÉNUS.

Je plaisais naguère aux jeunes filles; et j'ai servi, non sans gloire, sous les drapeaux de l'amour. Aujourd'hui je consacre à Vénus mes armes et le luth qui a fini ses campagnes; je les suspends à sa gauche, aux murs de son temple: qu'on y attache aussi les flambeaux, les leviers, et les haches, qui menaçaient les portes fermées.

Déesse, qui tiens sous ton empire l'île fortunée de Chypre, et Memphis où l'on ne vit jamais les neiges de la Thrace, reine des amours, touche seulement de ton fouet divin l'altière Chloé.

ODE XXVII.

A GALATÉE.

Que l'impie ait pour présage le cri répété de la frésaie, une lice pleine, une louve rousse descendant des coteaux de Lanuvie[1], ou la femelle du renard avec ses petits; et qu'un serpent interrompe son voyage, en passant comme une flèche devant ses chevaux épouvantés. Mais, si je crains pour un ami, avant que l'oiseau précurseur de l'orage regagne l'eau dormante des marais, vigilant augure, mes vœux appelleront de l'Orient un corbeau favorable.

[1] Bourg de la Pouille.

Sois heureuse, ô Galatée, en quelque lieu que tu veuilles l'être; vis, sans m'oublier; et que ni la corneille errante, ni le sinistre pivert ne s'oppose à ton départ. Vois cependant de quelle tempête nous menace le coucher d'Orion : je connais les vagues noires de l'Adriatique, et la sérénité perfide du zéphyr. Que les femmes, les enfants de nos ennemis, éprouvent seuls les sourdes secousses de l'Autan qui s'élève, et le mugissement d'une mer ténébreuse qui fait trembler ses rivages!

Ainsi la blanche Europe osa se confier au taureau trompeur; mais bientôt, au milieu des écueils et des monstres qui peuplent l'abîme, l'audacieuse pâlit. Naguère, dans les prairies, elle cherchait des fleurs pour tresser la couronne promise aux Nymphes; et, à la faible lueur des étoiles, elle ne voit plus que le ciel et les eaux. A peine a-t-elle touché la Crète aux cent villes :

« O mon père! s'écrie-t-elle, nom chéri méprisé par ta fille! Doux et pieux devoirs, que j'ai trahis dans mon délire! D'où viens-je? Où suis-je? C'est trop peu d'une mort pour une fille coupable. Veillé-je quand je pleure ma honte? Ou pure encore, suis-je le jouet d'une vaine illusion, d'un songe échappé à la porte d'ivoire? Valait-il mieux traverser la mer immense, que de cueillir les fleurs nouvelles?

« Ah! si dans ce moment on livrait cet infâme taureau à ma colère! Je trouverais la force de le mettre en pièces, de briser les cornes du monstre que j'ai trop aimé. Sans pudeur, j'ai fui les dieux paternels; sans pudeur, j'hésite à mourir! O dieux, s'il en est qui m'entendent, que ne suis-je errante et nue au milieu des lions! Avant qu'une hideuse maigreur ait flétri mes joues, et desséché cette faible proie belle encore, je veux être la pâture des tigres.

« Misérable Europe! ton père absent te crie : que tardes-tu à mourir? Cet arbre, cette ceinture qui heureusement ne t'a pas quittée, peuvent terminer ta vie; ou si la mort t'appelle sur la pointe aiguë de ces écueils, va, élance-toi dans la tempête : à moins que tu n'aimes mieux, fille des rois, tourner les fuseaux pour une maîtresse étrangère, et servir de concubine à son époux! »

Vénus l'écoutait avec un perfide sourire, ayant près d'elle son fils, appuyé sur son arc détendu. Lorsqu'elle se fut assez jouée de sa douleur : « Europe, lui dit-elle, retiens ces cris et

ces transports de colère, quand l'odieux taureau te livrera ses cornes, pour les briser. Tu ne sais pas être l'épouse du grand Jupiter? Apaise tes sanglots; apprends à soutenir ta haute fortune : une des parties du monde te devra son nom. »

ODE XXVIII.

A LYDÉ.

Que faire de mieux, le jour consacré à Neptune? Allons, Lydé, tire le cécube caché au fond du cellier, et force ta sagesse dans ses retranchements. Tu vois le soleil qui décline; et, comme si les heures suspendaient leur vol, tu crains d'arracher à son repos une vieille amphore du consulat de Bibulus [1].

Nous chanterons tour à tour, moi, Neptune et les vertes chevelures des Néréides, toi, sur ta lyre d'ivoire, Latone et les flèches rapides de Diane : nos derniers chants seront pour la déesse qui règne à Gnide, aux brillantes Cyclades, et qui vole à Paphos sur un char attelé de cygnes. La Nuit ne sera pas non plus oubliée.

ODE XXIX.

A MÉCÈNE.

Descendant des rois d'Étrurie, Mécène, depuis longtemps je te réserve une amphore de vieux vin, avec des roses et des parfums pour tes cheveux. Viens, que rien ne te retienne : faut-il contempler toujours l'humide Tibur, les coteaux d'Esule [2], et les monts du parricide Télégon [3]? Quitte les ennuis de l'opulence, et ce palais dont le faîte s'élève jusqu'aux nues; laisse admirer à d'autres la fumée, le luxe, le fracas de l'heureuse Rome. Le changement amuse quelquefois les riches; et sous l'humble toit du pauvre, un repas frugal, sans pourpre ni tapis, déride leur front soucieux.

Déjà le père [4] d'Andromède montre ses feux étincelants, Procyon [5] fait sentir ses fureurs, le Lion rugit, et le soleil a ra-

[1] L'an 604 de Rome. — [2] Ville voisine de Tibur. — [3] Télégon, fils d'Ulysse, après avoir tué son père sans le connaître, vint fonder en Italie la ville de Tusculum. — [4] Céphée, roi d'Éthiopie, changé en constellation. — [5] Constellation qui précède la canicule.

mené les jours arides. Déjà le pâtre, avec son troupeau languissant, cherche fatigué l'ombre, les ruisseaux, les buissons du sauvage Sylvain; et les vents dorment sur la rive silencieuse.

Toi, cependant, tu médites les moyens d'assurer le bonheur de Rome; ta pensée inquiète veut pénétrer les projets des Sères, des Bactriens domptés par Cyrus, et des peuples du Tanaïs déchirés par la discorde. La prudence des dieux couvre l'avenir d'une nuit profonde, et rit du mortel qui s'agite dans ces ténèbres. Songe à régler le présent avec sagesse : le reste suit son cours comme le fleuve qui, tantôt renfermé dans son lit, s'écoule paisiblement vers la mer de Toscane, tantôt, avec un fracas que répète l'écho des monts et des forêts voisines, roule les pierres, les arbres déracinés, les troupeaux, les maisons, lorsque les torrents ont irrité ses eaux tranquilles. Celui-là seul est heureux et maître de lui-même, qui chaque soir peut se dire : J'ai vécu ! Demain, que Jupiter charge le ciel de noirs nuages ou qu'il l'éclaire d'un soleil pur, le passé n'est plus à lui; il ne peut changer ni détruire ce qu'une fois l'heure fugitive a emporté.

La fortune se complaît dans le mal, et obstinée à ses jeux bizarres, elle va portant son incertaine faveur, aujourd'hui chez moi, demain chez un autre. Je l'accueille à mon foyer; si elle déploie ses ailes rapides, je lui rends ses dons, et, m'enveloppant de ma vertu, j'épouse sans dot une honnête pauvreté. Que d'autres, si la tempête mugit dans les mâts, descendent à de misérables prières, et composent avec les dieux, pour que leurs richesses n'aillent pas grossir celles de l'avare Océan. Moi, je me confie à une simple barque, et à travers les flots tumultueux, Pollux et les vents me poussent au rivage.

ODE XXX.

ÉPILOGUE.

J'ai achevé un mouvement plus durable que le bronze, plus élevé que les royales pyramides : rien ne saurait le détruire, ni la pluie qui ronge, ni le fougueux Aquilon, ni l'innombrable série des années, ni la fuite des temps.

Je ne mourrai pas tout entier, et la meilleure partie de moi-même évitera la Parque. Ma gloire toujours nouvelle grandira

dans l'avenir, tant qu'au Capitole montera le pontife avec la vierge silencieuse.

Sur les bords de l'Aufide[1] impétueux, dans les arides campagnes où Daunus régna sur des peuples rustiques, on dira qu'illustrant mon humble naissance, le premier je transportai dans la poésie latine le mètre éolien. Prends un légitime orgueil, ô Melpomène, et viens couronner ma tête du laurier d'Apollon.

[1] Rivière de la Pouille.

LIVRE QUATRIÈME.

ODE I.

A VÉNUS.

Après une longue trêve, ô Vénus, tu me déclares de nouveau la guerre! Grâce, je t'en supplie, grâce! Je ne suis plus ce que j'étais sous le règne de l'aimable Cinara; je vais compter dix lustres; n'essaie plus, mère cruelle des tendres amours, de courber sous ton joug autrefois si doux un cœur devenu rebelle! Va où t'appellent les vœux passionnés de la jeunesse; transporte, sur l'aile de tes cygnes éblouissants, les plaisirs et la volupté dans la demeure de Maxime[1], si tu cherches un cœur fait pour l'amour. Noble, beau, éloquent, appui de l'accusé en deuil, jeune et orné de mille talents, Maxime portera au loin tes étendards; et quand, malgré l'or et les présents de ses rivaux, il jouira de leur défaite, il t'élèvera près du lac Albain une statue de marbre sous un dôme de citronnier. Là, tu respireras des flots d'encens; et, pour charmer tes oreilles, la lyre, la flûte phrygienne, le hautbois uniront leurs sons mélodieux. Là, deux fois le jour, un cœur d'adolescents et de jeunes vierges chantera tes louanges, et de leurs pieds d'albâtre ils frapperont la terre en cadence.

Pour moi, adieu les amants, les femmes, le crédule espoir d'un tendre retour; adieu les combats du vin, et les fleurs nouvelles dont j'aimais à couronner ma tête! Mais, hélas! pourquoi, Ligurinus, pourquoi ces larmes furtives qui coulent sur ma joue? Pourquoi, au milieu de mon discours, ma voix expire-t-elle dans le silence de l'embarras? La nuit, dans mes songes, c'est toi que je tiens embrassé; toi, que je poursuis sur

[1] Paulus Fabius Maximus fut consul l'an de Rome 743, avec Jules-Antoine, auquel est adressée l'ode suivante.

les gazons du Champs-de-Mars, cruel, et dans les eaux du Tibre !

ODE II.

A JULES-ANTOINE.

Vouloir égaler Pindare, c'est, comme le fils de Dédale, s'élever sur des ailes de cire, pour donner son nom au cristal des mers. Tel qu'un torrent, grossi par les orages, franchit ses rives et se précipite du haut des montagnes, ainsi bouillonne, ainsi déborde à flots immenses et profonds le génie de Pindare. A lui la couronne d'Apollon, soit que, dans ses audacieux dithyrambes, il déroule un nouveau langage, une harmonie désordonnée ; soit qu'il chante les dieux et les enfants des dieux, ces héros, dont le bras vengeur fit tomber les Centaures et les flammes de la terrible Chimère ; soit qu'il célèbre l'athlète ou le coursier que la victoire a ramenés de l'Élide, chargé de palmes immortelles, et qu'il lui élève un monument plus durable que cent statues ; soit qu'il pleure le jeune époux ravi à son épouse désolée, et qu'élevant jusqu'au ciel sa force, son courage, ses vertus de l'âge d'or, il le dérobe à la nuit infernale. Un souffle vigoureux soutient le cygne de Dircé[1], quand il s'élance dans le séjour des nuages ; et moi, semblable à l'abeille, qui va recueillant à force de travail les sucs parfumés du thym, le long des bois et des ruisseaux de Tibur, humble poëte, je compose des vers laborieux.

C'est à toi, Jules-Antoine[2], de chanter César sur ta lyre puissante, lorsque, le front couronné de lauriers, il traînera au Capitole les farouches Sicambres[3]; César, le plus beau présent que les dieux aient fait à la terre, et le plus beau qu'ils lui feront jamais, quand ils nous ramèneraient à l'âge d'or. C'est à toi de chanter nos jours de fête, Rome dans les jeux, et le Forum veuf de procès, au retour si longtemps désiré d'Auguste. Moi-même alors, si ma voix peut se faire entendre, je la joindrai aux acclamations de la foule : « O jour fortuné ! douce lumière ! » m'écrierai-je, heureux de retrouver César. Et

[1] Dircé, fontaine de Béotie, auprès de Thèbes. — [2] Fils du triumvir ; Auguste lui accorda sa faveur, après la mort de son père ; il fut consul l'an de Rome 743. — [3] Peuple germanique, qui habitait les bords du Rhin.

pendant la marche triomphale : « Victoire ! triomphe ! » répéterons-nous mille fois, avec Rome entière ; « Victoire ! » Et nous offrirons aux dieux propices des flots d'encens. Dix taureaux, dix génisses, voilà l'hommage que tu leur dois ; moi, je leur destine un jeune veau, qui déjà séparé de sa mère, grandit au milieu de gras pâturages, pour acquitter mes vœux. Ses cornes imitent les feux recourbés de la lune, à son troisième lever ; son front est marqué d'une blanche étoile, le reste du corps est fauve.

ODE III.

A MELPOMÈNE.

O Melpomène, celui que tu regardes à sa naissance d'un œil favorable n'ira point, vigoureux athlète, s'illustrer aux combats de l'Isthme ; de rapides coursiers ne l'emporteront pas dans la carrière olympique, et la victoire ne le montrera pas au Capitole, le front couronné de laurier pour avoir terrassé l'orgueil menaçant des rois ; mais inspirés au bord des ruisseaux qui arrosent Tibur, et sous l'épais ombrage des forêts, ses chants le rendront célèbre.

Rome, la reine des cités, a daigné m'accorder une place dans l'aimable chœur des poëtes ; et déjà l'envie se lasse de me déchirer. O toi, qui modères le doux frémissement de ma lyre, ô toi, qui donnerais la voix du cygne aux muets habitants des eaux, muse, si mes concitoyens se disent en me montrant : Voilà le maître de la lyre latine ! c'est à toi seule que je le dois ; c'est par toi que je respire et que je plais, si toutefois j'ai le don de plaire.

ODE IV.

A DRUSUS[1].

Tel que l'aigle, ministre de la foudre, à qui le roi des dieux accorda l'empire sur le peuple errant des oiseaux, pour avoir enlevé le blond Ganymède : un jour sa jeunesse et la vigueur de sa race le poussèrent hors du nid, ignorant la peine et le péril, et, dans un ciel pur, soulevé par les zéphyrs, il essaya

[1] Fils de Livie et de Néron, frère de Tibère, et beau-fils d'Auguste.

tremblant ses premières ailes; bientôt, d'un vol impétueux, il s'abattit sur les bergeries épouvantées; aujourd'hui l'amour des combats et la faim le précipitent sur le serpent qui se redresse contre lui; ou, tel un lionceau, que sa mère a repoussé de ses fauves mamelles, apparaît, au milieu des joies du pâturage, à la chèvre qui doit périr sous sa dent naissante; tel Drusus, portant la guerre au pied des Alpes rhétiennes, apparut aux Vindéliciens, à ce peuple de tout le temps armé de la hache des Amazones, par une coutume dont je n'ai point recherché l'origine, tout savoir n'étant donné à personne. Ces hordes, longtemps et au loin victorieuses, vaincues à leur tour par le génie d'un jeune héros, sentirent ce que pouvait une grande âme, un grand caractère nourri à une divine école, ce que pouvait l'amour paternel d'Auguste sur les enfants des Nérons.

Des héros naissent les héros; dans le taureau, dans le coursier, respire l'ardeur de leurs pères; et l'aigle belliqueux n'engendre pas la timide colombe. Mais l'éducation développe ces germes féconds; une sage culture fortifie l'âme; où elle manque, les vices déshonorent le plus heureux naturel.

O Rome! que ne dois-tu pas aux Nérons? Témoin le fleuve Métaure [1] et Asdrubal vaincu; témoin ce beau jour où les ténèbres qui couvraient le Latium se dissipèrent, où la Victoire nous sourit pour la première fois, depuis que le terrible Annibal volait à travers l'Italie, comme l'incendie dans une forêt, ou comme l'Eurus déchaîné sur les flots de la Sicile. Dès lors nos légions marchèrent de succès en succès, et les temples, dévastés par la fureur impie des Carthaginois, virent relever leurs dieux. Enfin le perfide Annibal s'écria :

« Cerfs timides, proie des loups ravisseurs, nous allons provoquer ceux à qui notre plus beau triomphe serait d'échapper et de nous soustraire! Ce peuple, sorti des cendres d'Ilion, et qui, longtemps ballotté sur toutes les mers, transporta dans l'Ausonie ses enfants, ses vieillards et ses dieux, pareil au chêne que la hache impitoyable a dépouillé dans les noires forêts de l'Algide, malgré ses pertes, malgré ses blessures, tire du fer même une nouvelle vigueur. L'hydre, multipliant ses têtes abattues, renaissait moins terrible sous la massue d'Her-

[1] Rivière de l'Ombrie, près de laquelle Claudius Néron défit et tua Asdrubal, lorsqu'il conduisait une armée au secours de son frère Annibal.

cule, indigné de se voir vaincu ; jamais Thèbes ni Colchos [1] n'enfantèrent des monstres plus redoutables. Plongé dans l'abîme, il reparaît plus brillant ; terrassé dans la lutte, il se relève couvert de gloire, terrasse son vainqueur, et livre des combats dont les mères parleront longtemps. Non, je n'enverrai plus à Carthage d'orgueilleuses nouvelles ; c'en est fait, c'en est fait ! tout mon espoir et ma fortune sont tombés avec Asdrubal. Rien n'est impossible au bras des Nérons ; Jupiter les entoure de sa faveur ; et leur prudente activité les dirige à travers les hasards de la guerre. »

ODE V.

A AUGUSTE.

Toi, dont la naissance est un bienfait des dieux, protecteur des enfants de Romulus, ton absence a duré trop longtemps ; ce n'est point là le prompt retour que tu promis à l'auguste assemblée des sénateurs : reviens, digne chef de l'empire, rends la lumière à ta patrie ; comme au printemps, dès que tes regards ont brillé sur le peuple, les jours deviennent plus beaux et le soleil plus éclatant. De même qu'une mère soupire après son fils que les vents jaloux retiennent depuis une année loin de la maison paternelle, au delà des mers de Carpathos [2] ; de même qu'elle ne cesse de l'appeler par ses vœux, ses offrandes et ses prières, sans pouvoir détacher ses yeux du rivage : ainsi, tourmentée de regrets fidèles, la patrie redemande César.

Grâce à toi, le bœuf se promène en sûreté dans ses prairies ; Cérès et l'heureuse abondance fécondent nos campagnes ; les vaisseaux volent en paix sur toutes les mers ; la bonne foi s'alarme d'un soupçon ; l'adultère ne souille plus l'honneur des familles ; les mœurs et les lois ont étouffé de scandaleux désordres ; la mère retrouve avec orgueil dans son enfant les traits d'un époux ; la peine s'attache aux pas du crime.

Qui redouterait le Parthe, ou le Scythe glacé, ou les hordes sauvages qu'enfante la Germanie, ou les rébellions du farou-

[1] Allusion au dragon de la Colchide, qui gardait la Toison d'or ; et au dragon tué par Cadmus, fondateur de Thèbes. — [2] L'île de Carpathos se trouve entre Rhodes et la Crète.

che Ibérien, tant que César respire? Nous passons le jour sur nos coteaux, mariant la vigne aux arbres solitaires; et, le soir nous revenons gaiement à nos coupes. Alors, dieu des Romains, nous ne t'épargnons ni les prières ni les libations d'un vin pur. Nos tables sont tes autels, et ton nom se mêle à ceux des Pénates, comme, dans la Grèce reconnaissante, les noms de Castor et d'Hercule. Oh! puisses-tu donner à l'Italie de longs jours de fête! disons-nous avant le repas du matin; disons-nous le soir, entre les bras de Bacchus, quand le soleil disparaît sous l'Océan.

ODE VI.

A APOLLON.

C'est toi que j'invoque, dieu puissant, qui fis sentir ta colère aux enfants de l'orgueilleuse Niobé, à l'impudique Tityе, au fier Achille près de renverser le superbe Ilion; Achille, si redoutable pour d'autres, trop faible pour toi. En vain, fils de la reine des mers, il ébranlait de sa lance puissante les tours de Pergame. Comme un pin blessé par la hache, ou comme un cyprès déraciné par les vents, il tomba, couvrant au loin la terre, et son front reposa sur la poussière troyenne. Ce n'est pas lui qu'on aurait vu s'enfermer dans les flancs du cheval, vœu imposteur fait à Minerve, pour surprendre les Troyens au milieu de leurs fêtes insensées, et la cour de Priam au milieu des danses. Mais à la clarté du jour, terrible aux vaincus, ô horreur! il eût étouffé dans les flammes des Grecs et les enfants au berceau et ceux que recélait encore le sein maternel, si, désarmé par tes prières et celles de l'aimable Vénus, le père des dieux n'eût accordé au fils d'Anchise des murs élevés sous de meilleurs auspices.

Dieu de la lyre, qui inspiras les muses de la Grèce, toi qui baignas ta chevelure dans les eaux du Xanthe [1], brillant Apollon, soutiens la gloire des muses latines. Apollon m'a donné le génie; Apollon m'a donné l'art des vers et le nom de poëte.

Vous que protége la déesse de Délos dont la flèche inévitable arrête le lynx et les cerfs dans leur fuite, jeunes Romaines, et vous, jeunes Romains, rejetons des plus nobles

[1] Rivière de Lycie, qu'on ne doit pas confondre avec le Xanthe de la Troade.

familles, observez le rhythme de Lesbos qui résonne sous mes doigts, quand, selon les rites antiques, vous chanterez le fils de Latone, et l'astre des nuits qui féconde les moissons et entraîne les mois fugitifs dans sa course rapide.

Un jour vous direz à vos époux : « Au retour des fêtes séculaires [1], j'ai chanté l'hymne qui appelle la faveur des dieux, docile aux leçons d'Horace, le prêtre des muses. »

ODE VII.

A MANLIUS TORQUATUS.

Les neiges ont disparu; les champs reprennent leur verdure et les arbres leur feuillage : la terre change de face, et les fleuves débordés rentrent paisiblement dans leur lit : déjà les Nymphes osent former des danses avec les Grâces demi-nues. Songez à la mort, nous disent l'année qui s'écoule, et les heures qui emportent nos plus beaux jours. Les zéphyrs adoucissent les frimas; l'été chasse le printemps, dès que l'automne chargé de fruits répand ses trésors, et bientôt l'hiver revient engourdir la nature. Mais, dans leur cours rapide, les mois ne cessent de réparer leurs pertes; nous, une fois descendus auprès du pieux Énée, du puissant Tullus [2], nous ne sommes plus qu'ombre et poussière.

Qui sait si les dieux ajouteront à la somme de nos jours le jour de demain? Ce que tu auras donné au plaisir échappera seul aux mains avides d'un héritier. Quand tu ne seras plus, et que Minos aura prononcé ton arrêt suprême, ô Torquatus, ni ta noblesse, ni ton éloquence, ni tes vertus ne te rendront à la vie. Diane elle-même n'a pu délivrer des infernales ténèbres le chaste Hippolyte; le bras de Thésée n'a pu rompre les fers de son ami Pirithoüs.

ODE VIII.

A CENSORINUS.

Je donnerais volontiers à mes amis des coupes, des bronzes

[1] Tous les cent dix ans, on célébrait à Rome des fêtes où l'on chantait un hymne à Phébus et à Diane. L'ode 6e du IVe livre est une sorte de prélude au chant séculaire composé par Horace pour une de ces fêtes. — [2] Troisième roi de Rome.

précieux ; je leur donnerais de ces trépieds qui furent chez les Grecs le prix du courage (et tu ne serais pas, Censorinus, le plus mal partagé), si je possédais les chefs-d'œuvre de Parrhasius et de Scopas [1], dont le génie crée, avec du marbre ou des couleurs, tantôt un homme, tantôt un dieu. Mais je n'en ai pas le pouvoir ; et d'ailleurs ta fortune et ton goût ont déjà prévenu tes désirs. Tu aimes les vers, je puis te donner des vers, et te dire la valeur d'un tel présent.

Ni les marbres chargés d'inscriptions publiques, où revivent et respirent après leur mort les grands capitaines ; ni la fuite précipitée d'Annibal, et ses menaces rejetées sur Carthage ; ni cette perfide cité réduite en cendre, ne proclament avec plus d'éclat que la muse d'Ennius [2] les louanges du héros qui mérita de joindre à son nom celui de l'Afrique domptée. Oui, si les livres se taisent, la vertu perd sa récompense. Que serait le fils de Mars et d'Ilia, si un silence jaloux eût étouffé sa mémoire? C'est le génie, c'est la faveur et la voix puissante des poëtes qui dérobent Eacus au fleuve infernal et qui le divinisent dans les îles fortunées [3]. Tu ne mourras point! disent les muses au héros ; et les muses lui ouvrent le ciel. Ainsi l'infatigable Hercule est assis, selon ses désirs, au banquet de Jupiter ; l'astre étincelant des fils de Tyndare sauve de l'abîme les vaisseaux battus par la tempête ; et Bacchus, couronné de pampres verts, exauce les vœux des mortels.

ODE IX.

A LOLLIUS.

Ne crois pas qu'ils périront jamais ces vers que, par un art nouveau, poëte né sur les bords du bruyant Aufide, je marie au son de la lyre. Si le chantre de Méonie occupe le premier rang, il n'a fait oublier ni Pindare ni Simonide, ni la muse menaçante d'Alcée [4], ni le sublime Stésichore [5]. Le temps respecta les jeux d'Anacréon ; l'âme de Sapho respire encore dans

[1] Parrhasius, peintre célèbre, contemporain de Zeuxis. Scopas, sculpteur fameux, contemporain de Parrhasius. — [2] Né à Rudi, en Calabre, avait écrit un poëme sur les guerres puniques et l'histoire de Rome. — [3] Dans l'océan Atlantique ; les anciens y plaçaient les Champs-Élysées. — [4] Allusion aux invectives poétiques d'Alcée contre les tyrans de sa patrie. — [5] Poëte lyrique, né à Himère, en Sicile. Il florissait à la fin du septième siècle avant J.-C.

ses vers, et les feux qu'elle confiait à sa lyre ne sont pas éteints.

Hélène n'est pas la seule qui brûla d'une flamme adultère, séduite par une belle chevelure, des vêtements tissus d'or, un faste royal et un brillant cortége. Teucer n'est pas le premier qui sut manier l'arc des Crétois; Ilion soutint plus d'un siége [1]; Sthénélus et le grand Idoménée ne livrèrent pas seuls des combats dignes d'être chantés par les muses; avant le fier Hector et le bouillant Déiphobe [2], d'autres avaient reçu le coup mortel pour la défense de leurs chastes épouses et de leurs enfants; une foule de héros vécurent avant Agamemnon; mais, sans éveiller ni regrets ni souvenir, tous sont ensevelis dans une nuit profonde : il leur a manqué un poëte.

Le génie inconnu diffère peu de la nullité obscure. Ton nom survivra dans mes chants, ô Lollius [3]; je ne souffrirai pas que l'oubli dévore impunément tes travaux. Ame forte et éclairée, à l'épreuve de la bonne et de la mauvaise fortune, vengeur de la fraude, insensible à l'or qui attire tout à soi, tu exerces un consulat, non d'une année, mais éternel comme la vertu, toi, dont l'inflexible équité préfère toujours l'honnête à l'utile, repousse avec mépris les dons du coupable, et sort victorieuse de tous les périls qui l'assiégent. La richesse n'est pas le vrai bonheur : le nom d'heureux appartient à celui qui sait faire des présents du ciel un noble usage et souffrir courageusement la pauvreté, à celui qui craint le déshonneur plus que la mort, et qui ne craindrait pas de mourir pour ses amis ou sa patrie.

ODE X.

A LIGURINUS.

O toi, cruel encore et fier des présents de Vénus, quand un duvet inattendu viendra humilier ton orgueil, quand la chevelure qui flotte sur tes épaules sera tombée, quand ce teint, plus vermeil que la rose, aura disparu sous une barbe épaisse : « Hélas, diras-tu en te voyant dans un miroir si différent de toi-même, que n'ai-je autrefois pensé comme aujourd'hui retrouver la fraîcheur de ma jeunesse ! »

[1] Troie avait été assiégée par Hercule, ensuite par les Amazones, et par les Grecs. — [2] Frère d'Hector. — [3] Consul l'an 732 de Rome; il avait fait la guerre en Thrace et en Gaule avec gloire, mais il se déshonora plus tard par ses exactions et sa cupidité.

ODE XI.

A PHYLLIS.

Je conserve une amphore de vin d'Albe qui touche à sa dixième année; j'ai dans mon jardin, Phyllis, de l'ache pour tresser des couronnes, et le lierre, dont tu aimes le brillant feuillage dans tes cheveux, y croît en abondance. L'éclat des coupes réjouit ma demeure; l'autel, entouré de chastes verveines, ne demande plus que le sang d'un agneau; tout s'agite et s'empresse; garçons et jeunes filles vont et viennent en courant; la flamme pétillante chasse vers le toit des tourbillons de noire fumée.

Sais-tu à quelle fête je te convie? il s'agit de célébrer les ides d'avril qui partagent le mois consacré à Vénus, fille de la mer; jour solennel pour moi, et plus saint que le jour de ma naissance, puisque c'est de lui que Mécène, mon cher Mécène, compte les années qui s'accumulent sur sa tête.

Télèphe, que tu désires, n'est pas né pour toi; jeune, voluptueuse et riche, une autre s'est emparée de lui, et le retient dans un doux esclavage. L'exemple de Phaéton foudroyé, de Bellérophon que Pégase, impatient du frein d'un mortel, rejeta sur la terre, doit réprimer des espérances trop ambitieuses. Ne regarde pas au-dessus de toi; et, tremblant d'élever trop haut ton espoir, ne cherche que ton égal. Viens, ô mes dernières amours! car après toi je ne brûlerai pour aucune autre; apprends des airs que me répétera ta voix adorée : les chants adoucissent les noirs chagrins.

ODE XII.

A VIRGILE.

Compagnons du printemps, déjà les vents de Thrace aplanissent les mers et enflent la voile des vaisseaux; les prairies ne sont plus hérissées de frimas; on n'entend plus le mugissement des fleuves gonflés par les neiges de l'hiver. Progné pose son nid en appelant Itys d'une voix plaintive; oiseau malheureux, éternel opprobre de la maison de Cécrops [1], pour s'être

[1] Pandion, roi d'Athènes, était père de Progné.

vengée trop cruellement de la brutale passion d'un roi barbare. Couchés sur le tendre gazon, au milieu de leurs grasses brebis, les bergers chantent sur leurs pipeaux rustiques, et charment le dieu qui aime les troupeaux et les sombres collines de l'Arcadie.

Virgile, la saison invite à boire; si tu désires vider une coupe de Calès, favori de nos jeunes princes, apporte-moi des parfums en échange. Pour la moindre fiole tu verras paraître une des amphores qui reposent dans les celliers de Sulpicius; remède puissant contre l'amertume des soucis, elle te versera l'espérance à longs flots. Si l'offre te sourit, accours, et n'oublie pas le prix que j'y mets; je ne prétends pas, comme dans une maison où tout abonde, faire savourer mon vin sans qu'il en coûte. Hâte-toi donc, trêve aux calculs d'intérêt; songe aux flammes du noir bûcher; et tandis qu'il en est temps encore, mêlons à la sagesse un grain de folie : il est doux de s'oublier à propos.

ODE XIII.

A LYCÉ.

Lycé, les dieux ont entendu mes vœux; oui, Lycé, mes vœux s'accomplissent! Te voilà vieille, et tu veux encore paraître jeune; tu folâtres, tu bois sans pudeur, et, d'une voix chevrotante, quand tu as bu, tu sollicites l'amour devenu rebelle : il repose sur les joues brillantes de Chias, et n'obéit qu'à l'appel mélodieux de sa lyre. Il dédaigne en son vol l'arbre qui se dessèche; il fuit loin de toi, parce que tes dents jaunies, tes rides et tes cheveux blancs lui font peur. Ni la pourpre de Cos, ni l'éclat des perles ne te rendront les années que le temps rapide a une fois ensevelies dans nos fastes. Où sont, hélas! ces charmes, cette fraîcheur, cet abandon plein de grâce? Que reste-t-il de celle en qui tout respirait l'amour, et qui m'avait ravi à moi-même; de celle qui, après Cinara, obtint l'empire de la beauté? Mais les dieux accordèrent à Cinara de courtes années; et ils te laisseront vivre autant que la corneille centenaire, pour offrir aux ris moqueurs de la jeunesse un flambeau dont il n'est resté que la cendre.

ODE XIV.

A AUGUSTE.

Par quels honneurs, quels hommages, l'amour du peuple et du sénat romain pourra-t-il éterniser sur le marbre ou dans nos fastes le souvenir de tes vertus, Auguste, ô le plus grand des princes que le soleil éclaire, toi qui viens d'apprendre aux Vindéliciens indomptés ce que pouvaient tes armes! Avec tes légions, plus d'une fois Drusus a renversé le farouche Génaune, les Breunes [1] impétueux, et les citadelles menaçantes assises sur le sommet des Alpes. Bientôt, sous tes heureux auspices, l'aîné des Nérons [2] livre un sanglant combat, et triomphe des Rhètes sauvages. Qu'il était beau de voir, au milieu de la mêlée, les coups terribles dont il accablait ces barbares, déterminés à mourir libres! Comme l'aquilon chasse devant lui les flots rebelles, quand le chœur des Pléiades perce les nuages; ainsi Tibère enfonçait les bataillons ennemis, et lançait à travers les feux son coursier frémissant. Tel l'Aufide, dans les contrées où régna Daunus, roule en fureur, et menace les moissons d'un affreux ravage; tel le fils des Claudes entr'ouvrit sous un choc impétueux les rangs hérissés de fer, moissonna la foule des barbares, et joncha la terre au loin de leurs cadavres : victoire sans larmes, remportée avec tes légions, ton génie et tes dieux! Le jour même [3], où, trois lustres auparavant, Alexandrie suppliante t'ouvrit ses portes et ses palais vides, par un nouveau triomphe, la Fortune a comblé tes vœux et couronné tes exploits.

Le Cantabre jusqu'alors indompté, le Mède, l'Indien, le Scythe errant te vénérent, dieu visible de l'Italie et de Rome, la reine des nations. Le Nil, aux sources mystérieuses, le Danube, le Tibre rapide, l'Océan, peuplé de monstres, qui grondent autour des rivages lointains de la Bretagne, la belliqueuse Ibérie, le Gaulois impassible devant la mort, obéissent à tes lois; et le Sicambre, altéré de sang, dépose à tes pieds ses armes.

[1] Peuple de la Norique, aujourd'hui Autriche et Bavière. — [2] Claudius Tibérius Néron, frère de Drusus, beau-fils d'Auguste. — [3] La victoire de Tibère sur les Rhètes fut remportée le même jour où, quinze ans auparavant, Auguste, vainqueur à Actium, était entré dans Alexandrie.

ODE XV.

A AUGUSTE.

Je voulais chanter les combats et les cités vaincues ; mais Apollon, d'un coup de sa lyre, m'avertit de ne pas exposer mon faible esquif sur une mer orageuse.

Sous ton règne, César, je vois l'abondance ramenée dans nos champs, les aigles romaines arrachées aux temples orgueilleux du Parthe et rendues à notre Capitole [1], la guerre chassée du temple de Janus, la licence domptée par les lois, le vice banni, et les antiques vertus rappelées, elles qui firent la grandeur du nom romain, la force de l'Italie, et qui portèrent du couchant à l'aurore la gloire et la majesté de l'empire.

Tant que César veillera sur le monde, rien n'en troublera le repos, ni les fureurs civiles, ni la vengeance qui forge les épées, et qui arme les unes contre les autres les malheureuses nations. Non, jamais ceux qui boivent les eaux profondes du Danube, jamais les Sères, les Gètes, les Parthes sans foi, jamais les enfants du Tanaïs n'enfreindront les lois de César.

Et nous, les jours de fête, tous les jours, au milieu des présents joyeux de Bacchus, avec nos enfants et nos femmes, d'abord nous invoquerons les dieux ; puis, à l'exemple de nos pères, aux sons des flûtes lydiennes, nous chanterons les héros qui ont embrassé la vertu, nous chanterons Pergame, Anchise, et les descendants de Vénus [2].

[1] Les Parthes renvoyèrent à Auguste les étendards pris à l'armée de Crassus. — [2] César et Auguste faisaient remonter à Énée leur origine.

LE LIVRE DES ÉPODES.

ODE I.

A MÉCÈNE.

Tu iras donc, Mécène, sur nos légers navires, affronter des citadelles flottantes [1], résolu de partager tous les périls de César? Et nous, que faire d'une vie, heureuse si les dieux te conservent; sinon, bien à charge? Faut-il, pour obéir à tes ordres, prolonger un repos sans douceur, si je ne le goûte auprès de toi; ou supporter les fatigues de cette guerre, avec le courage qui convient aux hommes de cœur? Ce courage, nous l'aurons; et, sur le sommet des Alpes, dans les sauvages défilés du Caucase, jusqu'aux extrémités de l'Océan, nous te suivrons avec constance. Tu demanderas peut-être de quel secours te sera un compagnon si faible, et si peu fait pour les combats? Mais, près de toi, j'éprouverai moins d'alarmes; tu sais les tourments de l'absence : si l'oiseau, qui veille sur une tendre couvée, craint le serpent qui se glisse; éloigné d'elle, il le craindra plus encore, quoique, présent, il ne puisse pas davantage pour leur défense.

Oui, je ferai volontiers cette campagne, et bien d'autres, dans le seul espoir de te plaire; non pour que mes charrues gémissent sous l'effort d'un plus grand nombre de bœufs; que mes troupeaux, avant les chaleurs de la canicule, changent les pâturages de la Calabre pour ceux de la Lucanie [2]; et que ma villa étende ses palais de marbre jusqu'aux remparts de Tusculum. Ton amitié prodigue a comblé mes vœux. Irais-je amasser des richesses, pour les enfouir, comme l'avare Chrémès [3], ou pour les dissiper en folles débauches?

[1] Les vaisseaux d'Antoine étaient grands et lourds; ceux d'Auguste, plus petits, étaient aussi plus légers. — [2] Quand les chaleurs de l'été devenaient trop fortes, les troupeaux passaient de la Calabre dans la Lucanie, où ils trouvaient une température plus douce. — [3] Avare d'une des comédies de Térence.

ODE II.

ÉLOGE DE LA VIE CHAMPÊTRE.

« Heureux celui qui, loin des affaires, à l'exemple des premiers hommes, cultive avec ses bœufs le champ paternel, libre des soucis de l'usure! Il n'est point réveillé en sursaut par le son menaçant de la trompette, ou saisi d'épouvante à la vue d'une mer irritée; il évite le forum et le seuil orgueilleux des puissants.

« Tantôt il marie les jeunes ceps de la vigne aux fiers peupliers, et, la serpe en main, il retranche les rameaux inutiles, pour en greffer de plus heureux; tantôt, au fond d'une vallée solitaire, il suit du regard ses troupeaux mugissants; tantôt, il dépose son miel dans une argile pure, ou il fait tondre ses douces brebis. Et quand l'automne élève dans les campagnes sa tête couronnée de fruits mûrs, quelle joie de cueillir ces poires qu'il a greffées, ces raisins à la couleur de pourpre, dont il vous fait hommage, Silvain [1], et toi, Priape, [2] gardien des vergers.

« Aime-t-il à s'étendre sous un vieux chêne, ou sur un épais gazon? le fleuve roule auprès de lui dans ses rives profondes, les oiseaux gazouillent dans les bois, et les claires fontaines coulent avec un doux murmure comme pour l'inviter au sommeil. Mais quand le dieu du tonnerre a ramené la saison des pluies et des neiges, avec sa meute il pousse dans les toiles le sanglier fougueux; sur des baguettes polies il suspend le filet à larges mailles, où vient donner la grive gourmande; il prend au lacet le lièvre peureux et la grue voyageuse, qui le paient agréablement de ses peines. Qui, parmi de tels passe-temps, n'oublierait les soucis importuns de l'amour?

« Que de son côté une chaste épouse, telle que nos Sabines, ou la compagne basanée de l'Apulien, veille sur la maison et sur sa douce famille; qu'elle garnisse le foyer de bois sec, à l'heure où rentrera son époux fatigué; que, renfermant ses heureuses brebis dans une enceinte d'osier, elle soulage leurs mamelles traînantes; et que, tirant du tonneau un vin de l'an-

[1] Dieu des champs et des bois. — [2] Dieu des jardins.

née, doux comme le miel, elle prépare des mets qu'elle n'a point achetés : non, je n'envierai pas les huîtres du Lucrin, les turbots, les sargets, que la tempête peut chasser de l'Orient vers nos parages ; ni la poule d'Afrique, ni le faisan d'Ionie, ne flatteront mon palais mieux que l'olive cueillie sur mes rameaux les plus fertiles, que l'oseille des prairies et la mauve rafraîchissante, que l'agneau tué aux fêtes du dieu Terme, ou le chevreau arraché à la dent du loup. Au milieu du repas, quel plaisir de voir les brebis rassasiées accourir à la bergerie, les bœufs traîner d'un cou languissant le soc renversé, et un essaim d'esclaves, richesse de la maison qui les vit naître, se presser autour de la flamme brillante du foyer ! »

Après ce beau discours, déjà tout résolu de vivre en campagnard, l'usurier Alphius fit rentrer tous ses fonds le jour des ides : il cherche à les replacer aux calendes.

ODE III.

A MÉCÈNE.

Si jamais un fils a de ses mains impies étranglé son vieux père, qu'on le condamne à manger de l'ail plutôt qu'à boire de la ciguë ! O moissonneurs !... estomacs de fer ! Quel poison me déchire les entrailles ? Le sang de vipère a-t-il assaisonné ce mets perfide ? Canidie [1] l'a-t-elle apprêté ?

Quand Médée, au milieu des Argonautes, eut remarqué le beau Jason, pour qu'il pût soumettre au joug les taureaux indomptés, elle le frotta de ce suc ; elle en imprégna les dons vengeurs qu'elle offrit à sa rivale, avant de fuir sur les ailes de son dragon. Non, jamais les feux de la Canicule n'embrasèrent ainsi la Pouille altérée ; et la robe du Centaure fut moins brûlante sur les épaules d'Hercule.

Tu ris, Mécène ! ah ! si un jour la fantaisie te prend de goûter un tel poison, que ta maîtresse oppose sa main à tes baisers, et se réfugie à l'extrémité de ta couche !

[1] Nom d'une sorcière.

ODE IV.

CONTRE L'AFFRANCHI MÉNAS [1].

Toute l'antipathie que la nature a mise entre le loup et l'agneau, je l'éprouve pour toi, dont les flancs sont encore noirs des coups d'étrivières, et les jambes meurtries par les entraves. En vain tu relèves la tête, fier de ton or : la fortune ne change pas la naissance. Vois-tu, lorsque tu balaies la voie sacrée avec ta robe de six aunes, les passants détourner la tête avec indignation ? « Le voilà, disent-ils, ce misérable, déchiré par le fouet des triumvirs [2], jusqu'à enrouer le crieur [3] ; et il laboure mille arpents à Falerne ! et ses chevaux fatiguent la voie Appienne ! et, noble chevalier, au mépris de la loi d'Othon [4], il prend les premières places au théâtre ! Pourquoi donc envoyer tant de vaisseaux de guerre contre des pirates [5] et des esclaves, s'il est lui, tribun des soldats ! »

ODE V.

CONTRE CANIDIE.

« Ah ! par tous les dieux qui gouvernent la terre et le genre humain, pourquoi tous ces apprêts ? pourquoi ces farouches regards que vous lancez sur moi ? Et toi, par tes enfants, si jamais Lucine t'assista dans un enfantement véritable [6], par ce vain ornement de pourpre [7], par Jupiter que tu outrages, pourquoi, je te supplie, m'envisager avec les yeux d'une marâtre, ou d'une bête féroce que le chasseur a blessée ? »

Ainsi se plaignait l'enfant d'une voix tremblante ; on lui arrache sa robe, on le dépouille ; ce corps délicat eût attendri le cœur impitoyable d'un Thrace. Canidie, les cheveux épars et entrelacés de vipères, ordonne de brûler dans un feu magique

[1] Il était affranchi de Pompée ; puis il devint partisan d'Auguste, qui le fit chevalier romain et tribun des soldats. — [2] Ces magistrats étaient chargés de juger les procès des hommes de la dernière classe, et de poursuivre les vagabonds, les voleurs, les esclaves, etc. — [3] Le crieur lisait tout haut la sentence pendant l'exécution du coupable. — [4] Par laquelle les nobles étaient séparés au théâtre des plébéiens et des affranchis. — [5] Ceux que Sextus Pompée commandait. — [6] Les sorcières élevaient des enfants supposés, pour servir à leurs opérations magiques ; ces enfants étaient dérobés à leurs parents ; et pour cacher leur larcin, les magiciennes feignaient d'être accouchées. — [7] Bordure de pourpre qui ornait la robe prétexte.

le figuier sauvage arraché sur les tombeaux, le cyprès funèbre, les plumes et les œufs de la chouette trempés dans le sang du crapaud, les herbes que produisent Iolchos [1] et l'Ibérie [2] féconde en poisons, et des os ravis à la gueule d'une chienne affamée.

Cependant Sagana, la robe retroussée, arrose toute la maison des eaux de l'Averne : ses cheveux se dressent comme les dards du hérisson marin, comme les soies du sanglier lancé par une meute. Véia, que le remords n'arrêta jamais, creuse péniblement la terre avec un lourd hoyau, en gémissant sous l'effort : c'est là qu'enseveli jusqu'au menton, comme le nageur dont la tête apparaît au-dessus de l'eau, l'enfant doit lentement mourir, à la vue des viandes deux ou trois fois renouvelées devant lui, dans le cours d'une éternelle journée ; et quand ses prunelles, fixées sur les mets interdits, se seront enfin éteintes, sa moelle et son foie desséchés composeront un breuvage d'amour. Folia était présente : du moins l'oisive Parthénope et les cités voisines l'ont pensé ; Folia de Rimini[3], ce monstre de débauche, dont les magiques accents détachent du ciel la lune et les étoiles.

Alors, de ses dents livides rongeant ses ongles difformes, que n'osa point dire Canidie ?

« O fidèles témoins de mes œuvres, nuit, et toi, Diane, qui entoures de silence nos sacrés mystères, venez, venez maintenant, tournez contre la demeure de mon ennemi votre puissance et votre colère ! A l'heure où les bêtes sauvages, retirées dans l'épaisseur des forêts, sont engourdies par le sommeil, que tous les chiens de Subure [4] aboient après ce vieux débauché [5], et qu'il devienne la risée de toute la ville : je le couvre de l'essence la plus parfaite qu'aient préparée mes mains... Que vois-je ? les poisons de la barbare Médée ont-ils perdu leur pouvoir ? Ne sont-ce plus ces poisons qui la vengèrent dans sa fuite, quand elle vit son orgueilleuse rivale, la fille de Créon, consumée par la robe dévorante dont elle lui fit présent ? Cependant pas une herbe, pas une racine cachée dans les lieux les plus sauvages, qui m'ait échappé ; et il dort paisible sur le

[1] Ville de la Thessalie. — [2] Contrée d'Arménie. — [3] Ville de l'Ombrie. — [4] Quartier de Rome habité par les femmes de mauvaise vie. — [5] Varus, qui se dérobait à l'amour de Canidie, pour s'abandonner à d'autres courtisanes.

lit de ses maîtresses ; il m'oublie !.... Ah ! ah ! une magicienne plus savante a rompu ses fers ! des philtres inconnus... O Varus, que de larmes tu vas répandre ! oui, des philtres inconnus te forceront bien de revenir à moi, et tous les charmes des Marses [1] ne rappelleront pas ta raison. Je préparerai, je te verserai moi-même un breuvage vainqueur de tes dégoûts. Oui, les cieux s'abaisseront au-dessous des mers, la terre s'élèvera au-dessus des cieux, ou tu brûleras pour moi, comme le bitume dans ces feux sombres !

Alors l'enfant renonce à désarmer ces furies par de touchantes prières ; et, dans l'égarement du désespoir, il les charge d'imprécations dignes de Thyeste :

« Vos poisons, vos sortiléges infâmes ne sauraient changer l'ordre des destins. Je vous maudis ; et les malédictions, nulle victime ne les détourne. Arrachez-moi la vie ! mais, furie nocturne, j'apparaîtrai devant vous ; mon ombre vous déchirera le visage de ses ongles, ce qui est la vengeance des mânes ; je pèserai sur vos poitrines haletantes, et la terreur vous ravira le sommeil. De rue en rue, la populace vous poursuivra à coups de pierres, et vous assommera sans pitié, vieilles immondes ! les loups et les corbeaux se disputeront vos membres privés de sépulture ; et mes parents, désolés de me survivre, jouiront de ce spectacle. »

ODE VI.

CONTRE CASSIUS SÉVÈRE [2].

Pourquoi tourmenter des passants inoffensifs, aboyeur, si lâche devant les loups ? Tourne contre moi, si tu l'oses, tes vaines menaces ; attaque qui te peut mordre. Comme le dogue d'Épire ou le limier fauve de Laconie, fidèle appui du berger, la première bête qui part devant moi, je la poursuis, l'oreille haute, au travers des neiges. Toi, quand tu as épouvanté la forêt de tes aboiements, tu flaires la pâture qu'on te jette. Prends garde ! terrible aux méchants, je suis toujours prêt à leur courir sus, comme le gendre dédaigné du parjure Lycambe [3], ou

[1] Les Marses étaient enchanteurs et devins. — [2] Avocat, attaquait tout le monde dans ses plaidoyers et ses écrits. — [3] Il avait promis sa fille Néobule à Archiloque, et refusa de tenir sa parole. Le poëte fit contre lui des vers si sanglants, qu'il le réduisit à se pendre.

l'implacable ennemi de Bupalus [1]. Crois-tu, si quelque chien hargneux me déchire, que je me contente de pleurer comme un enfant?

ODE VII.

AUX ROMAINS.

Où courez-vous, impies? Pourquoi dans vos mains ces armes à peine déposées? Trop peu de sang romain a-t-il coulé sur la terre et sur les flots? non pas, hélas! pour réduire en cendres les orgueilleux remparts d'une jalouse Carthage, ou pour voir l'indomptable Breton descendre la voie Sacrée chargé de chaînes; mais pour combler les vœux du Parthe, et lui montrer Rome s'égorgeant de ses propres mains! Les tigres et les loups sont moins féroces; ils ne se déchirent pas entre eux. Est-ce une fureur aveugle, une invincible fatalité, vos crimes, qui vous entraînent? Répondez... Ils se taisent; une affreuse pâleur couvre leur visage; l'effroi les rend stupides. Oui, Romains, c'est une destinée de fer qui vous pousse! Le fratricide crie vengeance, depuis que l'innocent Rémus arrosa la terre d'un sang qui retombe sur sa postérité.

ODE VIII.

CONTRE UNE VIEILLE LIBERTINE [2].

Tu me demandes, ruine séculaire, ce qui amollit ma vigueur, toi dont les dents sont noires, dont le front est labouré de rides, et dont le hideux anus bâille entre tes fesses décharnées comme celui d'une vache qui a la diarrhée! Sans doute que ta poitrine, ta gorge putride et semblable aux mamelles d'une jument, que ton ventre flasque et tes cuisses grêles, plantées sur tes jambes hydropiques, devraient exciter mes désirs!... Mais qu'il te suffise d'être opulente; qu'on porte à tes funérailles les images triomphales de tes aïeux; qu'il n'y ait pas une femme au monde qui se pavane chargée de perles plus élégantes que les tiennes!... Pourquoi d'ailleurs étaler complaisamment sur tes coussins de soie des livres de philosophie!

[1] Sculpteur, avait représenté le poëte Hipponax sous des traits ridicules; Hipponax s'en vengea par de cruelles satires. — [2] Cette épode n'est pas du même traducteur.

Serait-ce que le manque de lettres dans un homme ait la vertu soit d'exciter, soit de faire languir ce membre dont tu ne peux vaincre les orgueilleux dégoûts qu'en le sollicitant avec ta langue ?

ODE IX.

MÉCÈNE.

Mécène, puisque César est vainqueur [1], ce cécube réservé pour les jours de fête, quand pourrons-nous le boire dans ton palais, aux sons de la lyre dorienne mariée aux flûtes de Phrygie? Notre joie est agréable aux dieux; comme naguère [2], quand le prétendu fils de Neptune, chassé des mers de la Sicile, s'enfuit à la lueur de ses vaisseaux embrasés, lui, qui menaçait Rome des mêmes fers dont il avait, d'une main amie, délivré de perfides esclaves.

Des Romains [3] (siècles futurs, vous ne le croirez pas!), des Romains vendus à une femme ne rougissent pas de porter pour elle leur bagage et leurs armes! Ils peuvent obéir à des eunuques décrépits; et parmi nos aigles, ô infamie! le soleil voit le lâche pavillon d'une Égyptienne! Indignés, deux mille Gaulois tournent bride, en criant : Vive César! Des vaisseaux ennemis se refusent au combat, et vont cacher dans le port leurs poupes fugitives.

Pompe triomphale! où sont tes chars rayonnants d'or et tes génisses consacrées? Hâte-toi, divin triomphe! Moins grand fut le héros que tu ramenas vainqueur du roi des Numides [4], moins grand fut l'Africain, dont la gloire a élevé le tombeau sur les débris de Carthage. Vaincu sur la terre et sur l'onde, l'ennemi a déposé la pourpre, et s'est revêtu de deuil. Trahi par les vents, il s'efforce de gagner la Crète aux cent villes ou les Syrtes battues par les orages du midi, ou peut-être il s'abandonne à la merci des flots. Apporte-nous, esclave, de plus larges coupes, et les vins de Chio et de Lesbos; verse-nous le cécube, qui ranime le cœur prêt à défaillir. Nous avons tremblé pour César : noyons nos alarmes dans le vin.

[1] Auguste venait de remporter la victoire d'Actium. — [2] Quelques années auparavant, Sextus Pompée, qui se faisait appeler fils de Neptune, avait été chassé des mers de la Sicile par la flotte d'Auguste. — [3] Ceux qui suivaient Antoine et Cléopâtre. — [4] Marius, vainqueur de Jugurtha.

ODE X.

CONTRE MŒVIUS [1].

L'ancre est levée ; le vaisseau part sous de funestes auspices, il porte le sale Mœvius. Vents du midi, n'oubliez pas de soulever contre lui des vagues furieuses ; que le sombre Eurus, sur les mers bouleversées, disperse les débris de ses cordages et de ses rames ; que l'Aquilon se lève, tel qu'au sommet des monts il brise les chênes tremblants ; que, dans l'horreur des ténèbres, pas une étoile amie n'apparaisse au coucher du triste Orion ; qu'il soit emporté sur une mer orageuse, comme les Grecs victorieux, quand Pallas détourna sa colère d'Ilion en cendres sur le vaisseau impie d'Ajax [2] !

Oh ! que de sueurs attendent tes matelots ! Quelle livide pâleur couvrira ton visage ! Quelles lamentations de femme, quels vœux a Jupiter qui t'abhorre, quand la tempête mugissante aura fracassé ton navire ! Que ton corps, étendu sur le rivage, offre aux oiseaux de mer une joyeuse pâture, et j'immole un bouc lascif et une brebis aux Tempêtes.

ODE XI.

A PETTIUS.

Pettius, je ne trouve plus, comme autrefois, de charme à écrire des vers, depuis que l'amour m'a fait une profonde blessure, l'amour qui s'acharne après moi, et m'enflamme pour les adolescents et les jeunes filles. L'hiver a trois fois dépouillé les forêts depuis qu'Inachia cesse de troubler ma raison. Hélas ! (je ne puis m'en souvenir sans honte), j'étais la fable de toute la ville. Je rougis encore de ces festins où ma langueur, mon silence, mes profonds soupirs, où tout trahissait mon ardeur.

« Quoi ! préférer l'or, un gain sordide, au cœur ingénu du pauvre ! » m'écriais-je, en pleurant dans ton sein, quand Bacchus étouffait la honte et arrachait de mon âme échauffée par le vin les secrets de son amour. « Ah ! si je pouvais, dans la

[1] Méchant poëte. — [2] Ajax, fils d'Oïlée, fut puni de son impiété par Minerve, qui le foudroya au milieu d'une tempête, à son retour de Troie.

colère qui me transporte, si je pouvais chasser loin de moi ces plaintes inutiles, remède impuissant à ma blessure! je céderais, sans rougir, la victoire à d'indignes rivaux. »

Ainsi, ferme un instant, je prenais devant toi une sage résolution : tu m'ordonnais de rentrer dans ma demeure; et toujours mes pas chancelants me ramenaient, hélas! à cette porte ennemie, dont le seuil inexorable a brisé tant de fois mes membres.

Maintenant c'est Lyciscus que j'aime; Lyciscus plus beau et plus voluptueux qu'une femme. Ni les reproches de mes amis, ni les dédains, rien ne saurait m'en détacher; rien, si ce n'est un autre amour pour une blanche jeune fille, ou pour un bel adolescent à la longue chevelure.

ODE XII.

CONTRE UNE VIEILLE DÉBAUCHÉE [1].

Que demandes-tu, ô femme digne d'être accouplée avec de noirs éléphants? Pourquoi m'envoyer des présents, des tablettes, à moi, qui ne suis pas un gars vigoureux, et dont l'odorat n'est pas éteint? A moi qui ai le nez plus fin pour flairer un polype, ou le bouc immonde caché sous des aisselles velues, que le chien pour flairer la retraite d'un sanglier? Quelle sueur et quels miasmes malfaisants s'échappent de tous ses membres, quand après avoir épuisé, sans se rassasier, un amour languissant, elle s'agite pour tromper son impudicité mal satisfaite, quand de son visage dégouttent la craie et ce fard composé des excréments du crocodile, et que, dans ses mouvements lascifs comme ceux du porc, elle rompt son lit et en disperse les couvertures!

Mais combien n'est-ce pas plus immonde encore, quand elle essaie de vaincre mes dégoûts par ces amers reproches : « Tu es moins languissant avec Inachie qu'avec moi. Trois fois dans une nuit tu sers Inachie; avec moi, c'est toujours trop d'une fois pour ta mollesse! Malheur à Lesbie à qui je demandais un taureau, et qui m'a indiqué un amant impuissant! N'avais-je pas sous la main Amyntas de Cos, lui dont le membre est

[1] Cette épode n'est pas du même traducteur.

mieux planté et plus indomptable qu'un jeune arbre que ses racines enchaînent à la colline? Pour qui avais-je préparé ces tissus deux fois teints dans la pourpre de Tyr, si ce n'est pour toi, si ce n'est pour qu'il n'y eût pas un convive, parmi les hommes de ton âge, qui fût plus aimé de sa maîtresse que toi? Malheureuse moi-même, moi, que tu fuis et que tu redoutes comme la brebis les loups, comme la chèvre les lions!

ODE XIII.

A SES AMIS.

Un temps affreux attriste le ciel; les nuages amoncelés fondent en pluie et en neige; l'Aquilon mugit sur la mer et dans les bois. Amis, saisissez le moment au passage; et tandis que vos genoux ne tremblent pas encore, chassez de votre front les ennuis de la vieillesse. Toi, fais couler ce vin sorti du pressoir l'année de ma naissance, sous le consulat de Torquatus; oublions le reste... Peut-être les dieux nous ramèneront-ils les beaux jours; maintenant, ne songeons qu'à répandre sur nous les parfums de l'Asie; et que les accords de la lyre bannissent de nos cœurs la noire inquiétude. C'était le conseil du fameux Centaure [1] à son héroïque élève : « Invincible enfant, disait-il, né mortel de la divine Thétis, la terre de Dardanus t'appelle, cette terre qu'arrosent les eaux glacées du faible Scamandre, et le tortueux Simoïs. Mais les Parques, sur leur trame immuable, t'en ont coupé le retour; et ta mère aux cheveux d'azur ne te ramènera pas dans le palais de ton père. Que du moins les douces consolations du vin et de la lyre éloignent de toi la sombre mélancolie. »

ODE XIV.

A MÉCÈNE.

Pourquoi la molle indolence qui engourdit ma pensée? Pourquoi cet oubli de mes promesses, comme si j'avais étanché ma soif dans les eaux assoupissantes du Léthé? Tu me fais mourir, cher Mécène, avec tes éternelles questions : c'est un dieu,

[1] Chiron, précepteur d'Achille.

oui, c'est un dieu qui m'empêche de terminer les ïambes que je t'ai promis. Ainsi, dit-on, brûla pour Bathylle le vieillard de Téos, Anacréon qui, sur une lyre mélodieuse, pleura bien souvent son amour en vers un peu trop faciles. Tu brûles aussi, malheureux! mais du moins, la flamme qui embrasa Ilion[1] n'était pas plus belle; et tu dois encore te réjouir de ton sort : moi, je me consume pour une affranchie, pour Phryné, qui ne se contente pas d'un seul amant.

ODE XV.

A NÉÉRA.

Il était nuit, et dans un ciel serein la lune brillait au milieu des étoiles, quand, prête à outrager par un parjure la majesté des dieux, tu prononças le serment que je dictais, enlacé dans tes bras flexibles plus étroitement que le chêne dans les rameaux du lierre; tu disais : « Tant que le loup poursuivra l'agneau; qu'Orion, la terreur des matelots, soulèvera les mers agitées par la tempête, et que le zéphyr caressera la longue chevelure d'Apollon, je te rendrai amour pour amour. »

O Nééra, ma fermeté te coûtera bien des larmes! non, si j'ai le cœur d'un homme, non, je ne souffrirai pas que tu prodigues tes nuits à un rival préféré; dans ma colère, je chercherai un amour qui réponde au mien; et ne crois pas que ma résolution cède à ton odieuse beauté, quelle que soit un jour ta douleur.

Et toi, amant plus heureux, fier aujourd'hui de ma disgrâce, qui que tu sois, quand tu posséderais de riches troupeaux et vastes domaines, et que le Pactole roulerait pour toi, quand tu aurais pénétré les secrets de Pythagore, quand tu serais plus beau que Nirée, hélas! tu pleureras aussi ton amour délaissé pour un autre, et je rirai à mon tour.

[1] C'est-à-dire l'amour d'Hélène et de Pâris.

ODE XVI.

AUX ROMAINS.

Les guerres civiles[1] dévorent une seconde génération, et Rome succombe sous ses propres forces; Rome que n'ont pu détruire les Marses ses voisins, ni les Toscans du redoutable Porsenna, ni les efforts jaloux de Capoue[2], ni le bouillant Spartacus, ni l'Allobroge[3] ami du changement et de la révolte; Rome, que n'ont pu dompter les blonds enfants de la farouche Germanie, ni cet Annibal en horreur aux mères; c'est nous, race impie et maudite, nous qui la détruirons, et le sol qu'elle occupe redeviendra l'asile des bêtes sauvages! Un barbare, hélas! foulera vainqueur la poussière des vieux Romains; son coursier frappera d'un pied retentissant les débris de la reine des cités; et ses mains insolentes, ô sacrilége! jetteront aux vents la cendre de Romulus.

Tous peut-être, ou du moins les plus sages, vous cherchez les moyens d'échapper à cet avenir de malheurs. Voici le plus sûr : Comme les Phocéens[4] fuyant leur ville après l'avoir maudite, et abandonnant leurs terres, leurs pénates, leurs temples, aux sangliers et aux loups dévorants, allez où vous porteront vos pas, où vous appellera le souffle du Notus ou de l'impétueux Africain. Le voulez-vous? quelqu'un a-t-il mieux à proposer? Sous des auspices favorables, que tardons-nous à nous jeter dans nos vaisseaux? Mais prononçons d'abord ce serment :

« Quand les rochers se détacheront du fond des mers pour nager à leur surface, que le retour nous soit permis! que nos voiles se tournent vers notre ancienne patrie, quand le Pô baignera le sommet du Matinum[5]; quand les cimes de l'Apennin se plongeront sous la mer; quand de monstrueux amours uniront le tigre à la biche, et prostitueront la colombe au milan; quand les troupeaux ne craindront plus les lions farouches, et

[1] Les guerres entre Auguste et Brutus, suivies de celles entre Auguste et Antoine. La génération précédente avait péri dans les guerres de Marius et de Sylla, de Pompée et de César. — [2] Annibal avait voulu faire de Capoue la capitale de l'Italie. — [3] Le pays des Allobroges, la Savoie. — [4] Peuple de l'Ionie ; assiégés par les Perses, ils abandonnèrent leur ville, et vinrent fonder Marseille, 600 ans avant J.-C. — [5] Montagne de la Calabre.

que le bouc, revêtu d'écailles, jouera dans l'onde amère? »

Après toutes les imprécations capables de nous interdire à jamais le retour, partons, citoyens de Rome, partons tous, ou du moins les plus sages d'entre nous. Que le reste, indocile troupeau, sans énergie, sans espoir, s'endorme auprès de ses foyers maudits. Nous, hommes de cœur, laissons les regrets aux femmes; volons par delà les mers de l'Italie. L'Océan qui entoure le monde nous appelle. Gagnons, gagnons ces heureux rivages, ces îles fortunées où la terre prodigue sans culture tous les trésors de Cérès, où la vigne se couvre de fleurs sans le secours de la serpe, où jamais l'olivier ne dément l'espoir de ses bourgeons, où la figue se colore et mûrit sur l'arbre paternel, où le miel coule du creux des chênes, où de limpides ruisseaux bondissent avec bruit du haut des montagnes. Là les chèvres s'offrent d'elles-mêmes à la main qui veut les traire; la brebis rapporte avec joie sa traînante mamelle; l'ours ne gronde pas le soir autour des bergeries, et de hideux reptiles ne soulèvent pas le sein de la terre. Là, point de contagion qui désole les troupeaux, point d'astre malfaisant qui les consume de ses feux. Terre de bonheur et de merveilles, où jamais les orages ne labourent le sol par des torrents de pluie, où d'arides sillons ne brûlent pas les semences : tant le souverain des dieux a soin d'y tempérer les saisons!

Le vaisseau des argonautes n'approcha point de ces rivages, et l'impudique Médée n'y porta point ses pas; ni les matelots de Tyr, ni les compagnons aventureux d'Ulysse, n'y dirigèrent leurs voiles. Fortuné séjour, que Jupiter a réservé pour la vertu, dès le moment où l'âge d'airain vint souiller l'âge d'or; c'est maintenant le siècle de fer; mais, hommes vertueux, croyez-en ma voix prophétique, vous pouvez le fuir.

ODE XVII.

VARUS ET CANIDIE.

VARUS. Oui, je cède à la puissance de ton art; et je t'en conjure à genoux, par le royaume de Proserpine, par la majesté redoutable de Diane, par ces livres mystérieux qui peuvent arracher les astres du ciel, ô Canidie, épargne-moi tes formules

sacrées et fais tourner, tourner en sens contraire, le cercle magique.

Télèphe [1] sut fléchir le fils de Pelée, contre qui, dans son orgueil, il avait rassemblé les bataillons de la Mysie, et dirigé ses flèches meurtrières. Le cadavre d'Hector, ce cadavre promis aux chiens et aux vautours, fut enseveli par les Troyennes, quand Priam, désertant ses remparts, quand un roi, hélas! eut embrassé les genoux de l'impitoyable Achille. Les rameurs d'Ulysse, les compagnons de ses fatigues, purent dépouiller leurs peaux hérissées de soies, et reprendre, avec la figure de l'homme, la parole et la raison : Circé pardonnait.

Tu ne m'as fait que trop sentir ta vengeance, amante des matelots et des courtiers ! Ma jeunesse a passé comme une ombre ; mes os sont recouverts d'une peau livide; tes philtres ont fait blanchir mes cheveux; nul repos ne suspend mes douleurs; la nuit chasse le jour et le jour la nuit, sans que ma poitrine haletante puisse soulever le poids qui l'oppresse. Ah ! je suis vaincu ; je crois maintenant ce que j'ai nié ; oui, les sortiléges du Sabin torturent le cœur, et les chants lugubres du Marse font éclater le crâne. Que veux-tu de plus? O ciel ! ô enfer ! je brûle d'un feu plus dévorant que celui qui consumait Hercule couvert du sang venimeux de Nessus, que la flamme qui rugit dans les fournaises de l'Etna ; et les poissons de la Colchide, jusqu'à ce que mes cendres soient le jouet des vents, bouillonnent sur tes foyers magiques.

Quand finira mon supplice? Que faire pour me racheter? Ordonne, et tu seras fidèlement obéie; je veux expier mon crime. Faut-il une hécatombe? Exiges-tu de ma lyre menteuse un hymne à ta louange? Salut, ô pudique, ô vertueuse Canidie, étoile d'or qui régne dans les cieux !

Vengeurs d'Hélène outragée, Pollux et le divin Castor furent désarmés par la prière, et rendirent au poëte la vue dont ils l'avaient privé. Imite-les, Canidie; tu le peux : fais cesser mon délire. Non, ta naissance n'est pas infâme, non, tu ne vas pas dans les tombeaux, hideuse magicienne, disperser la poussière des pauvres ; toi dont le cœur est si bon, les mains si pures ! Pactuméius est bien ton fils; c'est bien ton sang que la matrone va laver, quand tu t'élances du lit de douleur, légère et forte.

[1] Roi de Mysie, vaincu par Achille.

CANIDIE. Inutiles prières ! mes oreilles sont fermées pour toi. Les rochers battus par la tempête sont moins sourds aux cris des naufragés. Quoi ! tu te serais impunément moqué des mystère de Cotytto[1] et de l'Amour libre ! Nouveau pontife, juge souverain des rits magiques, gardien des tombeaux, tu aurais impunément rempli la ville de mon nom ! Et que me servirait d'avoir enrichi les sorcières pélignienne[2], et composé les poisons les plus subtils ?... La mort viendra trop lente à ton gré ; tu traîneras une vie misérable et odieuse pour servir de pâture à des souffrances toujours nouvelles. Le repos, c'est le vœu du père de Pélops, du coupable Tantale, que la faim dévore au milieu de l'abondance ; c'est le vœu de Prométhée sous les ongles du vautour ; c'est le vœu de Sisyphe, quand il s'efforce d'asseoir son rocher sur la cime de la montagne : mais l'arrêt de Jupiter s'y oppose. Tantôt, dans les accès d'un sombre désespoir, tu voudras te précipiter du haut d'une tour, ou t'enfoncer un poignard dans le cœur ; tantôt, mais en vain, tu entoureras ta gorge du lacet funeste. Triomphante, je m'élancerai de terre ; et tu me sentiras bondir sur tes épaules. Quoi ! je puis animer des images de cire, comme tes regards indiscrets te l'ont appris ; je puis arracher la lune du ciel, réveiller la cendre des morts, composer des philtres enivrants, et je pleurerais l'impuissance de mon art contre toi !

[1] Cotytto, déesse de l'impudicité chez les Grecs. — [2] Sorcières de Pélignum, c'est-à-dire de Samnium, regardé ainsi que le pays des Sabins et des Marses, comme le séjour et la patrie des magiciens.

CHANT SÉCULAIRE[1].

LES DEUX CHŒURS.

Phébus, et toi, Diane, reine des forêts, radieux ornement du ciel, divinités toujours adorables et toujours adorées, exaucez nos prières dans ces jours solennels où la Sybille ordonne que des vierges choisies, que de chastes enfants célèbrent les dieux protecteurs des sept collines.

CHŒUR DES JEUNES GARÇONS.

Ame de la nature, soleil, dont le char étincelant dispense ou ravit la lumière, astre toujours le même, toujours nouveau, puisses-tu ne rien voir de plus grand que Rome!

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

Toi, qui ouvres le sein maternel à l'homme mûr pour la vie, douce Ilithya, Lucine ou Génitale, sous quelque nom que tu veuilles être invoquée, protége les mères, multiplie leurs enfants, fais prospérer les décrets du sénat sur le mariage, et que la loi conjugale soit féconde en nouveaux citoyens.

LES DEUX CHŒURS.

Ainsi le cercle de cent dix années ramènera ces chants et ces fêtes, que nos neveux célébreront en foule pendant trois jours et trois nuits d'allégresse. Et vous, Parques véridiques, dont l'immuable destin n'a jamais démenti les oracles, ajoutez à nos prospérités passées des prospérités nouvelles; que, riches en moissons et en troupeaux, la terre couronne le front de Cérès; que des eaux salutaires et un air pur fécondent tous les germes.

[1] La sibylle avait ordonné aux Romains, pour l'agrandissement et la conservation de leur empire, de célébrer tous les cent dix ans une fête en l'honneur des dieux, et particulièrement de Diane et d'Apollon. Cette fête durait trois jours ; le troisième jour, un chœur de jeunes garçons et un chœur de jeunes filles chantaient dans le temple d'Apollon, sur le mont Palatin, un hymne à ce dieu et à Diane. Ce fut pour une de ces fêtes, célébrée sous Auguste, l'an 736 de Rome, qu'Horace composa cet hymne, connu sous le nom de *Carmen seculare*.

CHŒUR DES JEUNES GARÇONS.

Laisse reposer tes flèches, ô Apollon; écoute avec bonté les jeunes Romains qui t'implorent.

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

Reine des astres, déesse au croissant de feu, écoute la voix des jeunes Romaines.

LES DEUX CHŒURS.

Si Rome est votre ouvrage; si c'est par vos ordres qu'une partie des Troyens, changeant de ville et de foyers, vint aborder aux rivages sauveurs de la Toscane, sous la conduite du pieux Énée, qui, survivant à sa patrie, leur ouvrit un passage à travers les flammes d'Ilion, pour leur assurer plus qu'ils n'avaient perdu; dieux puissants, donnez à la jeunesse un cœur docile et des mœurs pures, le repos à la paisible vieillesse, au peuple de Rome l'empire, une race nombreuse, et tous les genres de gloire. Que l'illustre descendant de Vénus et d'Anchise, qui vous immole aujourd'hui des taureaux sans tache, commande à l'univers, vainqueur de l'ennemi qui résiste, clément pour les vaincus.

CHŒUR DES JEUNES GARÇONS.

Déjà, sur la terre et sur l'onde, le Mède redoute son bras puissant et les faisceaux de Rome; déjà le Scythe et l'Indien, naguère si superbes, viennent demander ses ordres.

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

La paix, la bonne foi, l'honneur, la probité antique, la vertu, si longtemps négligée, osent reparaître; et l'heureuse Abondance est revenue avec sa corne féconde.

CHŒUR DES JEUNES GARÇONS.

Dieu des augures, dieu à l'arc d'argent, Apollon, chéri des neuf sœurs, et dont l'art salutaire ranime les corps épuisés, si tu regardes d'un œil propice le mont Palatin, prolonge les destinées de Rome et de l'Italie dans un siècle nouveau et plus fortuné encore.

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

Toi qu'on adore sur l'Aventin et sur l'Algide, Diane, exauce les prières des quinze pontifes, et prête aux vœux des enfants une oreille amie.

LES DEUX CHŒURS.

Jupiter et tous les dieux nous entendent; c'est l'espoir, c'est la douce assurance que nous emportons dans nos foyers, après avoir célébré les louanges de Phébus et de Diane.

SATIRES.

par M. Génin

LIVRE PREMIER.

SATIRE I.

D'où vient, Mécène, que chacun, dans l'état qu'il tient de son propre choix ou du caprice du sort, est mécontent de sa fortune et vante les autres professions? Bienheureux les marchands ! dit le soldat qui gémit sous le poids des armes, le corps brisé par de longues fatigues. Et le marchand, ballotté par la tempête : Ah! qu'il vaut mieux être soldat! car enfin, on se bat; en un clin d'œil la mort vous prend, ou la victoire vous couronne! L'homme de loi envie le laboureur, quand, au premier chant du coq, le client frappe à sa porte. Celui qu'un procès dans lequel il s'est porté caution arrache à ses champs pour l'amener à Rome : Le bonheur, s'écrie-t-il, n'est que pour les gens de ville! A compter les exemples du même genre, la langue de Fabius y renoncerait! Sans autre préambule, écoute, ô Mécène, où j'en veux venir.

Si quelque dieu disait à tout ce monde : Tenez, je vais vous satisfaire : tu étais soldat, toi? tu seras marchand. Toi, jurisconsulte? tu seras paysan. Allons, changez de rôle et tirez chacun de votre côté. — Hé!..... Nul ne bouge?..... point de nouvelles! Et pourtant ils ont leur bonheur en main! à quoi tient-il que Jupiter en courroux et les joues gonflées ne leur déclare que désormais il sera moins facile à leurs vœux? et il aurait raison. En outre, car je ne veux pas ressembler à ces rieurs qui se contentent d'effleurer un sujet, quoique, après tout, qui empêche de dire la vérité en riant? les précepteurs parfois donnent bien des friandises à leurs marmots pour les

engager à apprendre les premiers éléments ; mais laissons la plaisanterie et prenons le ton sérieux.

Ce laboureur, dont le soc retourne péniblement la glèbe, ce cabaretier fripon, ce soldat, ces hardis matelots qui sillonnent les mers, vous diront qu'ils supportent la fatigue à telle fin, que sur leurs vieux jours ils puissent se retirer tranquillement, et vivre en sécurité après avoir amassé de quoi. Ils imitent (car c'est la comparaison obligée), ils imitent la petite fourmi, grande travailleuse, emportant au bec tout ce qu'elle peut traîner, pour en grossir le magasin qu'elle bâtit dans sa prévoyance de l'avenir. Mais quand le Verseau attriste l'année qui recommence, on ne la voit plus trotter nulle part ; alors elle jouit en sage du fruit de son labeur ; tandis que toi, rien ne peut suspendre ton amour du gain : ni les ardeurs de l'été, ni l'hiver, ni le feu, ni l'eau, ni le fer. Point d'obstacle qui t'arrête quand il s'agit d'empêcher la fortune d'autrui de surpasser la tienne.

Tu vas d'un pied furtif creuser la terre pour lui confier timidement un immense dépôt d'argent ou d'or ; qu'est-ce qui t'en revient ? — Ah ! le trésor entamé se réduirait bien vite à un misérable as ! — mais sans cela, vraiment, où est la beauté de cet amas métallique ? Que ta grange batte cent mille mesures de blé, ton estomac en sera-t-il plus vaste que le mien ? Et si, dans une troupe d'esclaves, ton épaule meurtrie était chargée du filet au pain, en recevrais-tu une plus grosse part que ton camarade cheminant à vide ? Qu'importe, dis-moi, à qui se renferme dans les bornes de la nature, de cultiver cent arpents ou d'en cultiver mille ? — Mais il est agréable de puiser à un gros tas. — Hé, si tu m'en laisses prendre autant à un petit, en quoi tes greniers immenses sont-ils préférables à mon humble corbeille [1] ? C'est précisément comme si, ayant besoin d'une cruche d'eau, ou même d'un verre, tu disais : J'aime mieux le puiser à un grand fleuve qu'à cette petite fontaine. Hé bien ! voilà comme ces gens si charmés d'une abondance excessive, l'Aufide impétueux, en déracinant le rivage, les emporte au cours de ses flots ! Mais celui qui n'en veut puiser que son nécessaire, celui-là ne boit pas d'eau trouble, et ne risque pas non plus de se noyer.

[1] Les Romains serraient leur blé dans des corbeilles d'osier ou des jarres de terre de la capacité de cinq à six boisseaux.

Mais la plupart des hommes, aveuglés par la convoitise, se font ce beau raisonnement : On ne vaut que ce qu'on a ; on n'a donc jamais assez. Que faire à cet insensé ? le laisser être misérable tout à son aise. Cela me rappelle ce vieil Harpagon d'Athènes qui méprisait les huées de la populace : « Ils me sifflent, disait-il, mais je m'applaudis, moi, quand rentré au logis je contemple mes écus dans mon coffre-fort ! » Tantale dans un lac poursuit l'eau qui fuit ses lèvres brûlantes ; tu ris ? change le nom : cette fable est ton histoire. Sur tes sacs, à grand'peine amassés, tu t'endors bouche béante ; il te faut les respecter comme des objets sacrés, en jouir comme d'une peinture. Ignores-tu donc la destination d'un écu et tout ce qu'il peut donner ? Achète-moi un pain, des légumes, un setier de vin ; en un mot, ce dont on ne saurait priver la nature sans la faire souffrir. Veiller à demi mort de frayeur ; jour et nuit redouter les larrons, le feu, des esclaves qui te pilleront pour s'enfuir après, est-ce là ton plaisir ? Ah ! puissé-je toute ma vie rester pauvre de ces biens-là !

Ce n'est pas tout : la fièvre qui glace ton corps endolori, ou n'importe quel accident te cloue sur ton grabat ; as-tu quelqu'un pour veiller à ton chevet, préparer les médicaments, parler au médecin, enfin pour te remettre sur pied et te rendre à tes enfants et à ta chère famille ? Non ! ta femme ne souhaite pas ta guérison, ni ton fils. Voisins, connaissances, filles, garçons, tout le monde te déteste. Et toi, qui as toujours mis l'argent en première ligne, tu es surpris, n'est-ce pas, de n'obtenir de personne une affection que tu n'as jamais voulu gagner ? Hé bien, malheureux ! tes parents eux-mêmes, ces amis donnés par la nature, si tu veux les attacher à toi, les conserver, tu perdras ta peine, comme celui qui voudrait dresser au frein et au manége du Champs-de-Mars une bourrique.

Cesse enfin d'amasser ; à mesure que ta fortune augmente, diminue un peu de ton horreur pour la pauvreté ; tu tiens le but, borne là tes travaux, et ne va pas faire comme un certain vieil Umidius (le conte n'en est pas long), riche à mesurer ses écus au boisseau, avare au point d'être toujours vêtu comme un esclave. Jusqu'à sa dernière heure il n'eut qu'une crainte, celle de mourir de faim. Un jour son affranchie le coupa en deux d'un coup de hache, la brave Clytemnestre. — Que me conseillez-vous donc ? de vivre comme Ménius ou comme No-

mentanus? — Mais quelle obstination à rapprocher les extrêmes! Quand je te défends d'être avare, est-ce pour faire de toi un ivrogne, un ignoble mauvais sujet? Il y a de la place entre Tanaïs et le beau-père de Vitellius! En toutes choses il est certain tempérament, il y a des limites fixées, et le bien ne peut se trouver en deçà ni au delà.

J'en reviens à mon texte. Quoi! personne qui n'imite l'avare, et ne vante la condition d'autrui! qui, voyant à la chèvre de son voisin la mamelle plus gonflée, ne maigrisse de jalousie! Personne qui se compare jamais à la foule des plus pauvres que soi! qui ne s'évertue au contraire à surpasser un tel et puis un tel! et nous trouvons toujours plus riche que nous sur notre chemin. C'est le cocher dans la lice : quand les pieds des chevaux emportent les chars loin de la barrière, il s'allonge sur l'attelage qui précède le sien, méprisant celui qu'il a dépassé et qui se perd au dernier rang. Aussi voit-on rarement un homme qui dise avoir vécu heureux, et qui, satisfait de l'emploi de sa vie, se retire comme un convive rassasié.

Mais c'est assez; vous me soupçonneriez d'avoir pillé le portefeuille de Crispin le chassieux; je n'ajouterai pas un mot.

SATIRE II.

Le corps entier des flûteuses, les charlatans, les mendiants, les comédiennes, les parasites, toute cette race est triste et désolée de la mort du chanteur Tigellius; car il était libéral. Un autre, au contraire, pour fuir le renom du prodigue, ne donnerait pas à un ami nécessiteux de quoi résister aux tourments du froid et de la faim. Demandez-lui pourquoi il dissipe en sales gloutonneries la brillante fortune de son père et de son aïeul, achetant d'emprunt des mets de toute sorte : je ne veux pas, répond-il, passer pour un avare, pour une âme rétrécie. Les uns le louent, les autres le blâment.

Fufidius craint la réputation de débauché, de coureur; Fufidius, riche en biens fonds et en numéraire bien placé. Il commence par retenir sur le capital cinq pour cent; plus dérangé est son débiteur, plus il le pousse. Il est toujours en quête des débutants soumis à un père rigide et qui viennent de prendre la robe virile. Puissant Jupiter! va s'écrier d'abord chacun de

ceux qui m'entendent ; mais Fufidius fait une dépense proportionnée à ses bénéfices. Vous ne croiriez pas au contraire combien il est dur à lui-même ! C'est au point que ce père, que la comédie de Térence nous montre si malheureux de l'expulsion de son fils, ne s'impose pas de plus rudes pénitences.

A présent, me demande-t-on où j'en veux venir ? le voici : En se garant d'un excès, les sots tombent dans l'excès opposé. Malthinus marche sur le bord de sa robe ; tel effronté la relève indécemment par-dessus la ceinture. Rufillus exhale le parfum de l'ambre, Gorgonius sent le bouc. Jamais de juste mesure ! Il en est qui ne voudraient toucher de femmes que celles dont les talons disparaissent derrière la bordure de leur robe ; d'autres ne prennent les leurs qu'imprégnées de l'odeur d'un mauvais lieu. Un homme connu en sortait un jour : « Courage, lui dit Caton, dans sa sagesse divine ; car sitôt que l'âcre luxure a gonflé leurs veines, c'est là que doivent descendre les jeunes gens, et non pas abuser des femmes d'autrui. »

Ce compliment ne serait pas de mon goût, dit Cupiennius, partisan déclaré des beautés de haut rang.

Il est bon de vous exposer ici, ô vous qui ne souhaitez que malheur à ces galants, quelle foule d'inconvénients tombent sur eux ; comment leur plaisir est empoisonné par la peine, et comment ils ne l'atteignent parfois qu'au milieu d'affreux périls. L'un a été forcé de sauter du haut de la maison ; l'autre, battu de verges, est resté pour mort sur la place ; celui-ci, fuyant, est tombé dans une bande de voleurs ; celui-ci a racheté sa peau par sa bourse ; cet autre a été sali déshonnêtement par des valets. On en a vu même à qui un rasoir retranchait les causes de leurs chaleurs ! C'est bien fait, criait le public ! Galba n'était point de cet avis.

Mais combien le commerce est plus sûr dans la classe inférieure, celle des affranchies, pour qui Salluste égale les folies des adultères. Du moins s'il voulait renfermer sa générosité, sa munificence dans les limites que lui prescrivent sa fortune, la raison et les convenances, il les paierait encore assez cher, et ne se causerait ni honte ni dommage ; mais c'est la seule chose où il s'aime, la seule qu'il prise, la seule qu'il vante ! « Jamais je ne touche une honnête femme ! » Marsæus disait comme lui, cet ancien amant d'Origo, qui mangea ses terres et sa maison avec cette comédienne : « Je n'ai jamais affaire à la femme

d'autrui. » Non, mais vous avez affaire aux baladines, aux coureuses, qui ruinent la réputation encore plus que la bourse.

Vous suffit-il d'éviter les personnes sans éviter aussi tout ce qui vous peut nuire, n'importe où et comment? Perdre une bonne réputation, écorner son patrimoine, c'est toujours un mal; que ce soit avec une dame, une servante, une courtisane, où est la différence?

Villius, mari de Fausta et gendre de Sylla, séduit, le pauvre homme! par la gloriole uniquement, en fut puni autant et plus que de raison, car le poing ni le fer ne lui firent grâce. Il était jeté à la porte tandis que Longarenus était en visite chez lui! Or supposons qu'à l'aspect de ces indignités, certain membre, devenant l'organe du bon sens, lui eût tenu ce langage: «Qu'est-ce à dire? dans les moments où ma colère s'allume, t'ai-je demandé jamais des appas issus d'un consul glorieux et enveloppés d'un habillement noble? » Qu'eût répondu Villius? « Mais elle est fille d'un grand personnage. » Ah! qu'ils sont bien différents et bien plus sages les avis de la nature, toujours riche de son propre fonds, si seulement tu veux en faire un bon emploi et ne pas confondre ce qu'il faut fuir et ce qu'il faut rechercher! Crois-tu indifférent que le mal provienne de ta faute ou de celle des circonstances? Hé bien, pour éviter des regrets, cesse de poursuivre les belles dames; il y a plus de peine à y gagner que de plaisir réel. Une belle dame, avec tous ses diamants et ses émeraudes, n'en a pas la cuisse plus polie ni la jambe mieux faite (soit dit sans blesser vos goûts, Cérinthus!); très-souvent on rencontre mieux chez les courtisanes. Ajoutez encore que la marchandise de celles-ci n'est point fardée; elles étalent à tout venant ce qu'elles ont à vendre. Ce qu'elles ont de beau, elles ne le vantent point, et ne cherchent point aussi à cacher ce qu'elles ont de laid.

Les hommes riches, quand ils veulent acheter des chevaux, les font découvrir pour les examiner en détail, de peur (et le cas n'est pas rare) que des formes élégantes, assises sur des jambes faibles, une belle croupe, une tête petite, une encolure hardie, ne séduisent l'acquéreur ébahi. Ils ont raison; n'ayez pas des yeux de lynx pour les beautés d'une femme, et pour ses défauts un aveuglement pire que celui d'Hypséa. Oh! la belle jambe, les beaux bras! mais point de hanches, un immense nez, point de taille et le pied long! Sauf le visage, vous ne

voyez rien d'une belle dame ; le reste, à moins d'être une Catia, elle vous le dérobe sous un ample vêtement. Cherchez-vous les appas secrets, fortifiés d'un retranchement, car c'est là ce qui vous fait tourner la tête ; que d'obstacles ! des gardes, une litière, des coiffeurs, des parasites, une robe traînante et un manteau par-dessus ! Tous intermédiaires qui défendent à la vérité de se révéler.

Avec l'autre, point de ces obstacles. La gaze vous la laisse voir à peu près nue. N'a-t-elle pas la jambe mal tournée, le pied vilain ? Vous mesurez sa taille des yeux. Aimeriez-vous mieux être dupé et qu'on vous fît payer avant de vous montrer la marchandise ? — « Le chasseur poursuit le lièvre au sein des neiges épaisses ; il n'y touchera pas sur la table : il veut l'attraper et le servir. C'est l'image de mon amour : ce qui est à la portée de tous, il le fuit à tire d'aile, et court après ce qui fuit. »

Voilà de jolis vers, et vous croyez qu'ils chasseront de votre âme les souffrances, les agitations et les soucis importuns ? La nature n'a-t-elle pas établi des bornes à nos désirs ? n'est-il pas plus essentiel de les étudier, de savoir ce que la nature peut ou non souffrir qu'on lui retranche, et ainsi de distinguer le nécessaire du superflu ? Quand la soif brûle votre gosier, cherchez-vous une coupe d'or ! Quand vous avez faim, dédaignez-vous tout autre mets que le paon ou le turbot ? Quand la luxure vous échauffe les reins, si vous avez à portée du choc une servante ou quelque petit laquais, aimez-vous mieux laisser éclater vos muscles ? Non, fais-je, moi ! J'aime des amours faciles et commodes. Celle qui vous dit : « Tout à l'heure, laissez partir mon mari ; nos plaisirs en seront plus vifs ! » Laissons-la, dit Philon, aux prêtres de Cybèle. Il en veut une pour lui qui ne soit pas trop chère, et qui, lorsqu'on l'appelle, vienne sur-le-champ. Qu'elle soit fraîche, droite, arrangée, mais non pas jusqu'à vouloir être plus blanche ou plus grande que la nature ne l'a faite. Celle-là, quand mon flanc droit presse son flanc gauche, c'est mon Ilie, mon Égérie ; je l'appelle comme il me plaît. Et je ne crains pas de voir, au moment le plus tendre, son mari rentrer des champs ; d'ouïr briser la porte, aboyer le chien ; la maison, ébranlée du haut en bas, retentir de vacarme. La femme pâle comme une morte saute à bas du lit, la servante crie qu'elle est perdue ; l'une a peur pour ses jambes, l'autre pour sa dot, et moi, je tremble pour mon compte. Il faut se

sauver demi-vêtu et nu-pieds, sinon gare à ma bourse, à mon derrière, à ma réputation! Il est triste d'être attrapé, je m'en rapporte à Fabius.

SATIRE III.

Tous les chanteurs ont le même défaut : on est entre amis; priez-les de chanter, vous n'en tirerez rien; ne les priez pas, ils ne se tairont plus! C'était celui de ce fameux Tigellius, de Sardaigne. César qui pouvait l'y forcer, s'il l'en priait par l'amitié de son père, par la sienne, ne gagnait absolument rien. Son caprice le prenait-il? depuis les œufs jusqu'au fruit, mon homme chantait *io Bacchus!* passant tour à tour de la voix de tête la plus aiguë à la note la plus grave du tétracorde. C'était l'inégalité en personne; quelquefois il allait comme un fuyard devant l'ennemi; quelquefois, comme s'il eût porté les vases mystiques de Junon : il avait aujourd'hui deux cents esclaves et demain dix. Tantôt il n'avait à la bouche que rois et tétrarques, il était tout grandiose! Et puis tout à coup : « Un guéridon à trois pieds, une coquille de sel blanc, une toge grossière, pourvu qu'elle me tienne chaud, et je suis content. » Vous lui auriez donné un million à ce pauvre honnête homme, si facile à contenter; cinq jours après sa bourse était vide! Il veillait toute la nuit jusqu'au jour, mais toute la journée il dormait. Enfin l'on n'a jamais vu tant d'inconséquence.

Ici quelqu'un me dit : Et vous, êtes-vous sans défauts? vraiment non, j'en ai et peut-être de pires. Un jour Ménius daubait Novius absent : holà! cria quelqu'un, penses-tu qu'on ne te connaisse pas, toi, ou comme si l'on ne te connaissait pas, nous en donner à garder sur ton compte? — Oh! mais, dit Ménius, c'est que je me pardonne à moi-même. — Sotte indulgence et coupable, et à stigmatiser. Pourquoi, myope que vous êtes pour vos propres défauts, avez-vous pour ceux de vos amis l'œil perçant de l'aigle ou celui du serpent d'Épidaure? Mais les amis prennent leur revanche et vous épluchent à votre tour.

Un tel est un peu susceptible, il n'entend pas la plaisanterie des malins de notre temps; il prête à rire, parce que ses cheveux sont coupés rustiquement, ou que sa robe traîne, ou que

son soulier est toujours sur le point de dire adieu à son pied; mais après tout, c'est un brave et digne homme, tel qu'il n'en existe pas de meilleur; mais c'est votre ami; mais un grand génie se cache sous cette enveloppe inculte! Enfin, sondez bien votre propre cœur, si jadis la nature n'y aurait pas déposé quelques germes de vices; la nature ou vos habitudes, car la mauvaise herbe destinée au feu croît dans les terrains négligés. Mais voici un meilleur exemple à suivre : un amant s'aveugle sur les graves imperfections de sa maîtresse, ou même il en fait des beautés comme Balbinus du polype d'Hagna. Je voudrais que nous eussions en amitié de ces aveuglements, et que la vertu leur eût trouvé quelque nom honnête. Un père comment est-il pour son enfant? Soyons de même pour notre ami, et s'il a un défaut, n'en soyons pas dégoûtés. L'enfant louche? il a, dit le père, quelque chose dans les yeux. C'est un nabot? il est mignon, comme autrefois cet avorton de Sisyphe. Bancroche? il marche un peu en dedans. Boiteux? il n'est pas, murmure le père, très-bien planté sur ses jambes.

Un tel vit chichement; dites qu'il est économe. Tel autre est un sot bavard; il tâche de paraître amusant à ses amis. Mais c'est un vrai butor qui pousse le sans-gêne au delà des bornes. Prenez que c'est un homme franc et sans apprêt; ses emportements, ce sont des vivacités. A mon avis, voilà ce qui fait naître l'amitié et la fait vivre ensuite. Mais nous, bien loin de là, les vertus mêmes nous les prenons à l'envers, et sur un vase irréprochable nous mettons un méchant vernis. Y a-t-il parmi nos relations un honnête homme; c'est un esprit terre à terre; celui-là conçoit lentement, c'est un cerveau bouché; cet autre, dans un monde où l'envie et la médisance sont toujours aux aguets, évite tous les piéges, et ne donne prise d'aucun côté; nous appelons sa sagesse, sa prudence, de la politique et de la ruse.

Cet autre est un maladroit, et comme il m'est plus d'une fois arrivé, Mécène, il vient par un propos en l'air interrompre votre lecture ou votre méditation. Le sot homme! disons-nous, il n'a vraiment pas le sens commun. Hélas! que nous portons imprudemment un arrêt sévère contre nous-mêmes! car nul ne vient au monde sans défauts; le plus parfait est celui qui en a la moindre charge. Un ami indulgent, comme on doit l'être, faisant la balance de mes qualités et de mes défauts, se lais-

sera emporter du côté des qualités (supposé qu'elles l'emportent, s'il veut être aimé ; à cette condition, j'userai pour lui du même procédé. Qui ne veut pas que sa bosse choque les yeux de son ami, doit lui pardonner ses verrues. Vous réclamez l'indulgence des autres, il est juste d'en avoir pour eux. Enfin, puisqu'il est impossible d'extirper du cœur de notre sotte espèce la colère ni les autres vices, pourquoi la raison n'apporte-t-elle pas ici son poids et sa mesure, afin de proportionner les peines aux fautes? Voilà un esclave qui, en desservant, a escamoté un reste de poisson ou lapé un peu de sauce encore tiède; le mettrez-vous en croix? On serait aux yeux des gens sensés plus extravagant que Labéon. Eh! combien ne sommes-nous pas encore plus coupables et plus absurdes! Votre ami a un léger tort, et tel que s'y arrêter vous ferait passer pour mal gracieux, inflexible. Hé bien, vous le haïssez, vous le fuyez comme le débiteur fuit Ruson [1], quand au retour de ces calendes de malheur, n'ayant pu lui ramasser ni intérêts ni principal, le cou tendu comme un pauvre captif, il avale, en faisant la grimace, les histoires de son créancier.

Mon ami largement abreuvé a gâté son lit, renversé de dessus la table un vieux petit plat qui venait du roi Évandre, ou bien, mourant de faim, il aura happé le poulet placé vis-à-vis moi, et je l'en aimerais moins pour cela? Que ferai-je donc s'il a commis un vol, ou trahi un secret, ou manqué à sa foi? Ceux qui veulent faire aller de pair toutes les fautes sont très-embarrassés lorsqu'on aborde la vérification : le sens commun, la morale, tout y répugne, jusqu'à l'intérêt, source à peu près unique de la justice et de l'équité.

Du temps que les premiers humains, véritable troupeau de brutes, sortirent comme des rats du sein de la terre naissante, ils se battaient pour du gland, pour une tanière, à coups d'ongles, à coups de poing, ensuite à coups de bâton et avec les armes que leur fabriqua l'expérience; tant qu'enfin ils inventèrent un langage, des mots pour traduire la voix et la pensée. On commença, dès lors, à s'abstenir de la guerre; on bâtit des villes, on fit des lois pour réprimer le vol, le brigandage et l'adultère; car, déjà avant Hélène, cela avait allumé plus d'une guerre effroyable. Mais ils périrent d'une mort obscure, tous

[1] Cet usurier se mêlait d'écrire l'histoire.

ces ravisseurs d'une femelle en litige : un concurrent plus robuste les massacrait brutalement, comme le taureau terrasse son rival. La crainte de l'injustice a fait les lois : on est forcé de l'avouer quand on parcourt les annales du monde dès l'origine ; car la nature ne distingue pas le juste de l'injuste, comme elle distingue le plaisir qu'il faut chercher et la douleur qu'elle doit fuir, et jamais le raisonnement ne lui fera entendre que d'écraser un carré de choux au voisin ou de dépouiller la nuit les temples des dieux, ce soit un crime égal.

Ayons une règle qui inflige des peines proportionnées. Qui mérite un coup de lanière, ne le déchirez pas sous le fouet impitoyable. Car de vous voir punir de quelques férules un crime digne d'un plus grand châtiment, je ne le crains pas, puisque vous égalez une filouterie, par exemple, et le brigandage à main armée, et nous promettez que les vices comme les défauts seront abattus par vous de la même serpe, quand on vous aura nommé roi du genre humain. Mais si le sage est riche, s'il est bon cordonnier, s'il est le seul beau, il est aussi roi ; et alors pourquoi demander ce que déjà vous possédez ? — Non, vous n'entendez pas la parole de notre maître Chrysippe. Le sage ne s'est jamais fabriqué sa chaussure, et pourtant le sage est cordonnier ; comment? comme Hermogène, lorsqu'il se tait, n'en est pas moins un excellent chanteur; comme ce fripon d'Alfénus quand il eut déposé le rasoir et fermé sa boutique, n'en était pas moins barbier. De la même façon, le sage peut se dire le seul bon ouvrier en tout genre, le seul roi. — Les petits polissons vous tirent la barbe ; si le respect de votre canne ne les contient, ils vous pressent et vous assaillent ; vous criez comme un malheureux, vous vous égosillez, ô le plus plus grand des rois !

Pour le faire court, tandis que sans autre cortége que l'insipide Crispin, votre majesté ira se baigner pour un liard, mes amis auront l'indulgence de pardonner aux fautes de ma fragilité ; moi, à mon tour, je supporterai volontiers les leurs, et, dans mon obscurité, je vivrai plus heureux que vous avec votre couronne !

SATIRE IV.

Eupolis, Cratinus, Aristophane et tous les autres poëtes de la vieille comédie, s'ils rencontraient quelque caractère digne d'être mis en scène, un méchant, un voleur, un adultère, un coupe-jarret, ou n'importe quel autre vaurien, le signalaient librement. C'est tout le fait de Lucile, leur imitateur, à cela près de la mesure et de la cadence des vers qu'il changea. Il est plaisant, malin, versificateur sans scrupule, car c'était là son défaut; souvent en une heure il dictait deux cents vers tout d'une venue, pensant faire un bel exploit! Hé bien, ce fleuve d'eau trouble charriait telle paillette d'or que vous auriez voulu recueillir. Bavard au demeurant, et ne pouvant s'assujettir au travail d'écrire, j'entends de bien écrire; car d'écrire beaucoup, je n'en tiens compte. Voilà Crispin qui, du petit doigt, m'appelle au combat : Prenons, vous et moi, des tablettes, voulez-vous? qu'on nous donne un lieu, une heure, des surveillants; voyons qui pourra en écrire le plus. — Que les dieux sont bénins, qui m'ont fait un esprit timide, parlant rarement et peu à la fois! Mais pour toi, si c'est ton plaisir, imite les soufflets de forge, soufflant et haletant jusqu'à ce que la flamme ait amolli le fer. O bienheureux Fannius qui s'en va donnant aux bibliothèques ses portefeuilles et son portrait! tandis que moi, personne ne lit mes vers; aussi pourquoi ai-je si peur de les réciter? C'est que bien des gens ne se plaisent point du tout au genre satirique; il y a tant de justiciables! Prenez le premier venu dans la foule : il est malade d'avarice, il a une mauvaise fièvre d'ambition. Celui-ci raffole des femmes mariées; cet autre, des jeunes garçons; tel s'éprend d'une pièce d'argenterie bien ciselée, Albius tombe en extase devant les bronzes. En voici un qui court échanger ses marchandises des contrées où le soleil se lève, aux bords qu'il échauffe de ses derniers rayons. Il se jette dans mille maux comme un atome de poussière, emporté dans un tourbillon, pourquoi? pour ne rien perdre de sa fortune, ou bien pour l'étendre. Tout ce monde craint les vers, déteste les poëtes. — Il a du foin aux cornes! fuyez, fuyez! pour peu qu'il vienne à bout de se faire rire, il n'épargne aucun ami, et, son papier une fois barbouillé, il n'aura ni paix ni trêve, qu'il n'ait débité ce fatras à toutes les

vieilles femmes, à tous les petits polissons qui reviennent du four ou de la fontaine. — Or, écoutez un peu ma réponse. Avant tout je m'exclus des rangs de ceux que je reconnais poëtes ; et certes vous ne prétendez pas qu'il suffise de mettre un vers sur ses pieds, et d'écrire en style familier comme le mien pour mériter le titre de poëte. Celui qu'anime le génie, l'inspiration d'en haut, celui dont les lèvres laissent échapper de sublimes accents, réservez-lui l'honneur d'un si beau nom. Aussi l'on a mis en doute si la comédie pouvait, à proprement parler, s'appeler un *poëme*, parce que l'enthousiasme et l'énergie majestueuse ne s'y rencontrent ni dans les actions ni dans le langage. Simple conversation avec la différence du rhythme obligé. — Cependant on y voit un père en courroux tonner contre la folie de son fils, qui, par amour d'une courtisane, refuse une épouse avec une riche dot, et, pour comble de déshonneur, se montre dans les rues ivre et escorté de flambeaux avant la nuit. — Dites-moi, si Pomponius avait encore son père, pensez-vous qu'il en reçût de plus légères mercuriales? Il ne suffit donc pas de renfermer des paroles dans la mesure exacte du vers, de telle sorte que le mètre étant dérangé, la colère du père de théâtre s'exprimât comme celle du premier père venu. Otez à mes écrits, à ceux du vieux Lucile, le mètre et le rhythme, bouleversez les mots, vous n'y trouverez plus les membres épars du poëte, qui au contraire reparaîtront toujours si l'on décompose ce passage d'Ennius :

« Quand l'affreuse Érynnis fit voler en éclats les deux portes d'airain du temple de Pallas. »

Mais c'est assez de ce propos ; une autre fois j'examinerai si la satire peut ou non s'appeler un poëme ; pour aujourd'hui, voyons seulement si ce genre mérite de vous être suspect. L'inexorable Sulcius et son camarade Caprius rôdent partout avec leurs voix enrouées et leurs listes d'accusation ; ils sont l'effroi des voleurs ; mais qui vit honnêtement, les mains pures, peut se moquer de tous les deux. Mettons que vous ressembliez à Cœlius et à Birrius, qui sont des voleurs ; moi, je ne ressemble ni à Caprius, ni à Sulcius ; pourquoi me craindre? Point de boutique, point de pilier qui offre mes écrits aux passants, et appelle sur eux les mains suantes du vulgaire et d'Hermogène Tigellius. Je n'en lis qu'à mes amis, encore lorsqu'on m'y force, et non partout ni devant tout le monde ; tan-

dis que vous avez une foule de gens qui récitent leurs ouvrages en plein forum, ou même dans les bains. La voix résonne si bien dans un lieu voûté! C'est la récréation des sots, qui ne s'inquiètent jamais avant d'agir, ni de l'à-propos, ni de la raison. — Non, vous aimez à mordre, c'est votre goût, c'est votre nature maligne. — Où prenez-vous cette accusation que vous me lancez? De tous ceux avec qui j'ai vécu, qui l'a autorisée? Celui qui déchire son ami absent, ou le laisse attaquer par d'autres sans le défendre; qui cherche à provoquer les éclats de rire et court après la réputation d'homme à bons mots; l'homme capable d'inventer ce qu'il n'a point vu, incapable de taire un secret confié, celui-là est vraiment un pervers! défiez-vous de lui, Romains! Parmi douze convives répartis sur trois lits, on en voit souvent un qui se délecte à faire pleuvoir ses plaisanteries bonnes ou mauvaises sur tous les autres, excepté sur l'Amphitryon; et celui-ci perd lui-même son privilége, lorsque notre homme a bien bu, et que Bacchus le véridique lui ouvre le cœur. Hé bien, il vous paraît un convive aimable, un bon vivant plein de franchise, à vous qui détestez les méchants; et moi, pour avoir ri du sot Rufillus qui sent le parfum et de Gorgonius qui sent le bouc, vous me trouvez hargneux, mauvaise langue? Si dans le cours de la conversation, l'on vient à parler devant vous des larcins de Pétillius Capitolinus, vous le défendrez selon votre usage: « Capitolinus a été mon commensal; c'est mon ami d'enfance; il a obligé beaucoup de monde à ma prière; je suis charmé qu'on le laisse vivre tranquille à Rome; mais j'admire comment il a pu se tirer de cette méchante affaire! » Voilà qui est distiller le plus noir venin; c'est du fiel tout pur! Jamais cette malice ne souillera mes écrits ni mon cœur; si je puis prendre un engagement personnel, c'est bien celui-là. Mais pour un mot léger, pour une plaisanterie qui m'échappera, il faut me les passer avec indulgence. Mon excellent père m'apprit à fuir les vices en me les montrant personnifiés dans des exemples. Ainsi voulait-il m'exhorter à une vie économe et frugale; à me contenter de la fortune qu'il m'avait amassée: « Ne vois-tu pas, me disait-il, le fils d'Albius? quelle déplorable existence! et la misère de Barrus! grande leçon pour ces dissipateurs tentés de manger leur patrimoine! » Il me détournait aussi du goût ignoble des courtisanes: « — Ne ressemble pas à Sectanius! »

des amours adultères lorsque je pouvais jouir de plaisirs permis ; « — Trébonius y a été attrapé ; sa réputation n'est pas brillante. Un philosophe, ajoutait-il, t'analysera le bien et le mal, et pourquoi il faut chercher l'un et fuir l'autre ; pour moi, il me suffit si je puis conserver en toi les mœurs de nos pères et garantir de péril ton honneur et ta santé, pendant que tu as besoin d'un tuteur. Quand l'âge aura fortifié ton corps et ton âme, tu nageras tout seul en pleine eau. » Ainsi formait-il mon enfance par ses discours. S'il voulait me pousser dans une bonne voie : « N'hésite pas, voilà ton guide. » C'était un des juges choisis par le préteur. M'éloigner d'une mauvaise : « C'est honteux, c'est mal, en peux-tu douter quand tu vois tel et tel flétri par la censure publique ? » De même que l'enterrement de son voisin terrifie le malade affamé, et l'oblige de s'observer de peur de prendre la même route, ainsi l'ignominie des autres détourne souvent du vice une âme encore tendre. De là vient que je suis exempt de tous vices dangereux, mais non pas de défauts excusables, lesquels encore se réduiront sans doute, et largement, par l'influence de la vieillesse, ou d'une amitié franche, ou de mes propres réflexions. Car lorsque je goûte le repos du lit ou l'ombre du portique, je ne fais point défaut à mon propre tribunal : « Voilà le bon chemin ; faisons ainsi, ma conduite y gagnera ; cela me rendra plus agréable à mes amis ; ah ! voici qui ne vaut rien ; est-ce que, sans m'en apercevoir, je serais dans la même route ? »

Telles sont les pensées que je roule sans desserrer les lèvres, et dès qu'il me vient un moment de loisir, je m'en prends à mon papier. C'est là un de ces petits défauts dont je disais : Si vous ne me le passez, j'appelle à mon aide l'armée des poëtes, qui n'est certes pas petite, car nous sommes tant ! Alors comme des juifs convertisseurs, nous saurons bien vous pousser dans notre parti !

SATIRE V.

Sorti de Rome la grande, Aricie m'offrit une modeste hospitalité. Je faisais route avec le rhéteur Héliodore, le plus savant de tous nos Grecs. De là, nous gagnons le marché d'Appius, fourmilière de mariniers et de cabaretiers fripons. Notre

paresse fit deux étapes là où de meilleurs piétons n'en font souvent qu'une. La voie Appienne est moins rude pour les mauvais marcheurs. L'eau était abominable dans ce pays ; je mis mon estomac en pénitence, et d'un œil impatient je regardai souper mes compagnons. Déjà la nuit s'apprêtait à envelopper la terre de ses ombres et à parsemer le ciel d'étoiles ; assaut de nos laquais contre les mariniers et des mariniers contre nos laquais : — Aborde ici ! — Tu entasses l'univers dans ta barque ! holà, assez ! — Pendant qu'on ramasse l'argent du péage, qu'on attelle la mule, une mortelle heure s'écoule ; les odieux cousins et les grenouilles du marécage mettent en fuite le sommeil. Ivres de piquette, le batelier et le passager chantent à l'envi leur maîtresse absente ; tant que le passager fatigué commence à s'endormir, et que l'indolent batelier, attachant à une borne les rênes de sa mule, la laisse paître à l'aise, et ronfle sur le dos.

Déjà l'aube blanchissait quand nous nous apercevons que la barque ne bouge pas ; à la fin, un voyageur à la tête chaude saute à terre, et d'une branche de saule apostrophe la tête et les reins de la mule et de son maître. On nous met à terre à dix heures à grand'peine. O nymphe Féronie, dans ta fontaine nous lavons notre visage et nos mains ; puis, lestés d'un déjeuner nous gravissons trois milles, et nous entrons dans Anxur hissée sur des rochers éblouissants. On y attendait Mécène et notre excellent Coccéius, tous deux chargés d'une mission importante ; ils savent si bien raccommoder les amis brouillés[1] ! Là, il fallut frotter mes yeux malades de collyre noir. Cependant Mécène arriva, et Coccéius, et en même temps Fontéius Capiton, la perfection humaine et le meilleur ami d'Antoine.

Nous quittons sans regret Fondi et son préteur Aufidius Luscus en riant des nobles prérogatives de cet imbécile de greffier, à savoir la robe prétexte, le laticlave et la cassolette. Ensuite la fatigue nous retint dans la ville des Mamurra, où nous eûmes chez Muréna le logement, et la table chez Capiton.

Le lendemain fut un jour de bonheur : nous rencontrâmes à Sinuesse, Plotius, Varius et Virgile, les plus belles âmes que la

[1] Il s'agit ici de la réconciliation d'Antoine et d'Auguste. Le premier avait pour représentant dans cette négociation Fontéius Capiton, le second Mécène ; Coccéius Nerva, également agréable à Antoine et à Mécène, y jouait le rôle d'intermédiaire.

terre ait jamais portées, et à qui nul n'est plus dévoué que moi. Oh! quelles embrassades! quels transports de joie! Non, à moins de perdre sens et raison, je ne préférerai jamais rien à un aimable ami.

Près du pont de Campanie, une petite ferme nous donna le couvert, et les pourvoyeurs publics le bois et le sel qu'ils nous devaient. De là, nos mulets purent quitter de bonne heure leur bât à Capoue. Mécène va jouer une partie; Virgile et moi nous allons dormir, car la paume est également ennemie des yeux et des estomacs souffrants.

Nous fûmes reçus après dans la très-opulente ferme de Coccéius, laquelle vaut un peu mieux que les cabarets de Caudium. Ici, muse, raconte-moi brièvement les combats de Sarmentus et de Messius Cicerrus; dis-moi la race ce ces dignes adversaires. La famille de Messius est illustre chez les Osques; la propriétaire de Sarmentus vit encore. Sortis de ces nobles aïeux, ils en vinrent aux mains. Sarmentus commence : — Je prétends que tu as l'air d'un cheval sauvage. — Nous rions. — Accepté, dit Messius en branlant la tête. — Oh! si la corne de ton front n'était coupée, que ferais-tu, puisque, tout mutilé, tu menaces encore! — (c'est qu'une vilaine cicatrice poilue le défigurait, placée à gauche du front). Après maints quolibets sur le mal de Campanie, sur sa figure, il le pria de nous danser le cyclope; il ne lui faudrait ni masque ni cothurne tragique. Cicerrus ne demeurait pas en reste! — As-tu, lui demandait-il, donné la chaîne en *ex voto* aux dieux Lares? Parce qu'il était greffier, sa maîtresse ne perdait rien de ses droits; et comment l'idée de déserter avait-elle jamais pu lui venir, car une livre de farine par jour, c'était bien assez pour une chétive marionnette de son espèce? La durée du souper se prolongea ainsi fort gaiement.

De là nous tirons droit sur Bénévent, où notre hôtelier empressé faillit brûler sa maison en faisant rôtir des squelettes de grives; car la cuisine étant vieille, l'incendie gagna vite, et déjà ses langues de feu caressaient avidement le plafond. Alors on eût vu les convives affamés et les marmitons tremblants rivaliser de zèle pour sauver les plats et éteindre les flammes.

A Bénévent, la Pouille commence à me montrer ses montagnes bien connues, brûlées par le sirocco. Jamais nous ne fussions venus à bout de les franchir, si nous n'eussions trouvé

d'abord du repos dans une ferme voisine de Trivicum; du repos et une fumée *lacrymatoire*, car au foyer brûlaient des branches mouillées et garnies de leurs feuilles. Là, j'eus la bonhomie d'attendre jusqu'à minuit une fillette menteuse : cependant le sommeil me prend au milieu de mes dispositions érotiques, et, grâce à un rêve peu chaste, comme je dormais sur le dos..., mon ventre et mon vêtement de nuit en furent tout gâtés.

Une voiture nous traîne ensuite l'espace de vingt-quatre milles, jusqu'à la couchée, qui fut dans une bourgade dont le nom ne va pas en vers; mais il est très-facile de la désigner autrement. La chose du monde la plus commune, l'eau s'y vend; en revanche le pain y est superbe, tellement que le voyageur bien avisé en emporte une charge, car celui de Canosa est pierreux, sans que l'urne des Naïades y soit mieux fournie. Cette ville fut fondée jadis par le vaillant Diomède. Là, Varius se sépara de ses amis, et les larmes coulèrent de part et d'autre. Puis nous arrivons à Rubi, très-las d'une longue route, rompue encore par la pluie.

Le lendemain, le temps fut meilleur et le chemin plus mauvais, jusque sous les murs de Barium baignés par la mer. Ensuite Gnatia, maudite en naissant par les nymphes des eaux, nous fournit matière à rire et à plaisanter par sa prétention de faire accroire que, dans son temple, l'encens brûle tout seul. Le juif Apella peut le croire; moi, non; car je tiens que les dieux vivent dans une paisible indifférence, et que si la nature produit parfois un phénomène, ce ne sont pas eux dont la sollicitude nous l'envoie de là-haut.

Voici Brindes, le terme de mon long voyage et de ma longue épître.

SATIRE VI.

Mécène, si de toute cette colonie lydienne qui peupla l'Étrurie, personne n'est plus noble que vous; si vos aïeux paternel et maternel ont jadis commandé de puissantes armées, cependant vous n'en prenez pas occasion de mépriser, suivant l'usage général, les citoyens obscurs comme moi, né d'un père affranchi; car il n'importe, dites-vous, de qui l'on est fils,

pourvu qu'on soit honnête homme. Vous êtes persuadé, et vous avez raison, qu'avant la règne de Tullius, qui porta sur le trône une basse origine, une foule d'hommes sans généalogie s'élevèrent par leur vertu aux dignités les plus hautes; tandis qu'un Lévinus, descendant de ce Valérius Publicola, qui chassa les Tarquins de Rome, n'a jamais été estimé plus d'un sou, aux enchères mêmes de ce peuple que vous connaissez, qui donne souvent, insensé! les honneurs aux moins dignes, adore stupidement la renommée, et s'ébahit devant des titres et des portraits de famille! Que devons-nous donc faire, nous si fort éloignés des préjugés du peuple?

Car, enfin, soit, ce peuple donnerait son suffrage à Lévinus plutôt qu'à Décius, homme nouveau; et le censeur Appius m'exclurait du sénat si je n'étais fils d'un père libre. Ce serait bien fait, parce que j'aurais dû rester tranquille dans ma sphère; mais la gloire traîne pêle-mêle enchaînés à son char radieux nobles et roturiers.

Que t'a servi, Tillius, après avoir quitté le laticlave, de le reprendre, et de devenir tribun? L'envie, plus clémente au simple particulier, s'est déchaînée sur toi; car à peine un fou s'est-il empêtré la jambe dans la bottine de chevreau noir, à peine a-t-il fermé sur sa poitrine le laticlave, qu'il entend à ses oreilles : Quel est celui-ci? quel est son père? Supposez un homme pris de la maladie de Barrus, la rage d'être beau garçon; qu'il aille où il voudra, il fait naître aux jeunes filles l'envie d'analyser minutieusement sa personne, sa figure, sa jambe, son pied, ses dents, ses cheveux. De même, qu'un individu s'engage à veiller au salut des citoyens, de Rome, de l'Italie, de l'empire et de la religion; il oblige tout le monde à s'informer soigneusement, et quel était son père, et si sa mère ne lui a pas transmis quelque vice original. « Toi, fils de Syrus, de Dama, de Denys, tu oseras précipiter de la roche tarpéienne des citoyens romains, les livrer à Cadmus! » — Hé! mais, Novius, mon collègue, est encore d'un degré au-dessous de moi; il est, lui, ce qu'était mon père. — Et là-dessus tu te crois un Messala, un Paul-Émile! Ce Novius, si deux cents charrettes et trois pompes funèbres se heurtent dans le forum, sa voix tonnera par-dessus les cornets et les trompettes du convoi. Voilà du moins un mérite séduisant!

Maintenant je reviens à moi, fils d'un père affranchi, à qui

tout le monde reproche ce père affranchi; aujourd'hui, Mécène, parce que vous m'admettez à votre table; autrefois, parce que j'avais, comme tribun, le commandement d'une légion romaine. Mais distinguons bien : l'envie peut-être peut contester mes droits à la gloire militaire, mais non pas certes à votre amitié, surtout attentif comme vous l'êtes à bien choisir et à repousser l'ambition. Et ce bonheur d'être votre ami, je ne puis dire que je le doive au hasard, car le hasard n'est pour rien dans l'affaire. Mon excellent Virgile, puis Varius vous parlent de moi; on me présente; je dis quelques paroles entrecoupées, car le respect et la timidité m'empêchèrent d'en dire plus. Je ne me vantai point d'un glorieux père, ni de visiter mes biens sur un cheval d'Apulie; ce que j'étais, je le dis. Vous me répondez selon votre usage, deux mots, et je pars. Neuf mois écoulés, vous me rappelez, vous voulez que je sois au rang de vos amis. Je tiens à grand honneur d'avoir su vous plaire, à vous, si habile à démêler un honnête homme d'avec un misérable; de vous avoir plu, non par une noble naissance, mais par la pureté de mon cœur et de ma vie.

Hé bien! si ma nature, bonne au demeurant, n'a que de légers défauts, et en petit nombre (quelques taches de rousseur sur un beau corps); si nul, à moins de mentir, ne peut me reprocher d'être convoiteux, avare, débauché; si ma pureté, mon intégrité (pardon de ces éloges), me rendent cher à mes amis, c'est grâce à mon père. Pauvre du revenu de son petit champ, il ne voulut point m'envoyer à l'école chez Flavius, où les riches bambins de nos magnifiques centurions s'en allaient, l'ardoise et la bourse de jetons au poing, calculer l'intérêt de l'argent pour l'époque des ides. Mais il conduisit son fils droit à Rome, apprendre tout ce que le chevalier et le sénateur fait montrer aux siens. J'avais un costume et des valets de pied à faire croire, si l'on m'eût aperçu fendant les flots du peuple, que tout cet équipage était défrayé par les revenus de mon patrimoine. Mon père lui-même, gardien à l'œil sévère, me suivait chez tous mes maîtres. Que vous dirai-je? mon innocence, cette fleur de la vertu, fut préservée, non-seulement de toute action, mais encore de tout soupçon honteux. Il ne craignit pas de s'attirer un jour des reproches, si, ce dont je ne me serais pas plaint, je n'eusse été qu'un modeste huissier ou un pauvre collecteur, comme il l'était lui-même; il en a d'autant plus de mérite et de

droits à ma reconnaissance. Non, tant que je serai dans mon bon sens, je ne cesserai de me féliciter d'un tel père ! et je n'emprunterai pas l'excuse de tant de gens qui assurent qu'il n'y a point de leur faute s'ils n'ont pas d'illustres aïeux. Ma pensée et mon langage sont bien différents ; car si la nature, certaine période d'années accomplie, permettait à l'homme de remonter le temps et de se choisir d'autres parents au gré de sa vanité, satisfait des miens, je n'irais point en chercher de plus relevés au milieu des faisceaux et des chaises curules ; dupe au jugement du peuple, mais sans doute sage à vos yeux de ne vouloir point charger mes épaules d'un fardeau inaccoutumé.

Car tout de suite il faudrait songer à grossir ma fortune, aller en cent lieues faire la révérence, et de peur qu'on ne me vît sortir ou voyager seul, traîner avec moi un ou deux acolytes, nourrir une bande de valets et de chevaux, m'embarrasser de fourgons......... Aujourd'hui, grimpé sur un petit mulet, à qui ma valise écorche le dos, et son maître les flancs, je trotte si je veux jusqu'à Tarente, et nul ne me reproche des vilenies dans le goût des vôtres, Tullius, quand, sur la route de Tibur, on voit derrière M. le préteur cinq galopins portant un baril et une chaise percée. Voilà comment, illustre sénateur, je vis avec moins de façons que vous et mille autres. Partout où me pousse ma fantaisie, je vais seul ; je demande combien les légumes ? combien le froment ? Vers le soir, je fais ma promenade au Forum, au Cirque, rendez-vous des fripons ; je vois dire la bonne aventure, et puis je reviens trouver mon plat de poireaux, de pois ou de beignets ; trois petits esclaves servent mon souper ; un guéridon de marbre blanc supporte deux verres avec un cyathe ; auprès d'un hérisson une burette commune et une patère, le tout en argile de Campanie.

Je me couche ensuite, libre du souci d'avoir à me lever matin pour aller rôder autour de ce Marsyas[1], si dégoûté de la face d'usurier de Novius cadet ; je reste au lit jusqu'à dix heures, ensuite je me promène, ou je lis, ou j'écris ; enfin j'amuse ma pensée en silence. Je me fais frotter d'huile, non pas d'huile volée à la lampe comme ce vilain Natta. Mais quand les traits du soleil m'avertissent de porter ma fatigue au bain, je m'y mets à l'abri des ardeurs de la saison. Après un repas léger,

[1] Statue placée dans le forum. On s'y donnait rendez-vous pour traiter d'affaires.

suffisant pour que le jour ne dure pas trop à mon estomac, je passe chez moi le reste du temps.

Telle est la vie d'un homme indépendant des misères et des peines de l'ambition ; elle me dédommage de tout en m'assurant une existence plus douce que si mon aïeul, mon père et mon oncle eussent été questeurs !

SATIRE VII.

Le bâtard Persius s'est bien vengé du pus et du venin dont le salissait le proscrit Rupilius Rex, ou Le Roi ; il n'est pas, je crois, un barbier, pas un chassieux nouvelliste qui n'en sache la façon.

Persius, riche commerçant, avait de grandes affaires à Clazomène et de fâcheux démêlés avec ce Roi ; c'était un brutal, haïssable au moins autant que l'autre, et gonflé de présomption ; si amer en paroles qu'il dépassait de bien loin les Sisenna et les Barrus.

Revenons à ce Roi : tout accord entre eux était devenu impossible, car ces caractères hargneux ressemblent aux héros que la guerre oppose l'un à l'autre. Entre Hector, fils de Priam, et le bouillant Achille, l'inimitié fut poussée à ce point que la mort seule y mit un terme ; et pourquoi ? uniquement parce qu'ils étaient tous deux extrêmement braves. Si la discorde se met entre deux hommes mous, ou si la guerre oppose face à face deux courages inégaux, par exemple, Diomède et le Lycien Glaucus, le plus faible se retirera et enverra encore des présents au plus fort.

Donc, Brutus étant préteur dans l'opulente Asie, Rupilius et Persius, digne couple, descendent dans l'arène ; impossible de mieux assortir les rivaux : c'est Bithon et Bacchius [1]. Pleins de feu, ils s'élancent au tribunal, offrant chacun un merveilleux spectacle. Persius expose le procès ; l'assemblée entière éclate de rire. Il appelle Brutus un soleil ; les compagnons du préteur sont des astres bienfaisants, hormis Le Roi ; celui-là est le Grand Chien, l'astre fatal aux laboureurs. Son éloquence roulait comme un fleuve débordé en hiver, qui ne laisse sur ses bords rien à faire à la cognée.

[1] C'étaient deux gladiateurs renommés, qui, après avoir tué un grand nombre de rivaux, finirent par s'entretuer eux-mêmes.

Cette séve d'injures, abondante et caustique, excite la verve du prénestin, grossier vendangeur, qui a toujours eu le dernier mot, et qui souvent a poursuivi le passant en lui criant *coucou !*

Le pauvre Grec, noyé dans ce déluge de vinaigre italien, s'écrie alors : Au nom des dieux tout-puissants, Brutus, vous, habitué à expédier les rois, que ne faites-vous donc étrangler ce Roi que voici ? c'est, croyez-moi, une besogne qui vous revient.

SATIRE VIII.

J'étais autrefois un tronc de figuier, bois inutile. L'ouvrier, incertain d'abord s'il ferait de moi un banc ou un Priape, se décida pour le dieu. Ainsi je suis dieu ; l'épouvantail des voleurs et des oiseaux, car ma main arrête les voleurs, ma main et ce pieu malhonnête qui se dresse là, tout rouge ! Quant aux oiseaux maudits, le roseau planté sur ma tête les effraie et les chasse de ces nouveaux jardins.

C'est ici que naguère l'esclave apportait, dans un méchant cercueil, le cadavre de son camarade, ramassé à la porte de son cabanon ; ce lieu était la sépulture commune du petit peuple, du bouffon Pantolabus et du débauché Nomentanus. Un cippe donnait au terrain mille pieds de large sur la route, et trois cents de profondeur sur les champs, avec la formule : *à l'exclusion des héritiers.* Aujourd'hui l'on peut, sans exposer sa santé, habiter les Esquilies, et prendre le soleil sur une terrasse, là où l'œil n'apercevait qu'un champ hideux, couvert d'ossements blanchis. Mais les voleurs et les bêtes accoutumées à fréquenter cette place me donnent encore moins de peine et d'ennui que ces vilaines femmes qui, par leurs philtres et leur grimoire, troublent la raison des gens. Je ne puis du tout m'en défaire, ni les empêcher, dès que la courrière des nuits a montré son beau visage, de venir ramasser des os et des plantes vénéneuses.

J'ai vu, de mes yeux vu, Canidie relevant sa robe noire, nu-pieds, les cheveux épars, hurlant avec Sagana l'aînée. Leurs faces blêmes faisaient peur à voir ; elles se mirent à fouiller la terre avec leurs griffes et à déchirer, à belles dents, une brebis noire. Le sang coulait dans la fosse pour faire monter les om-

bres des morts qui devaient répondre. Il y avait aussi une poupée de laine et une de cire; celle de laine était plus grande et avait la mine de châtier l'autre, laquelle se tenait en posture suppliante, servile, et semblait attendre la mort.

Cependant une sorcière évoque la cruelle Hécate, l'autre Tisiphone; alors vous eussiez vu errer les serpents et les chiens infernaux, et la lune sanglante, pour ne pas regarder ces impiétés, disparaître derrière les grands sépulcres. Si je mens d'un seul mot, je veux que les corbeaux me viennent fienter sur la tête; je veux que Julius, et la tendre Pédiatia [1], et Voranus le voleur fassent contre moi leur urine et le reste.

A quoi bon tout raconter? et comment les ombres, causant avec Sagana, faisaient ouïr une petite voix triste et claire; et comment les nécromanciennes enterrèrent furtivement une barbe de loup avec les dents d'une couleuvre bigarrée; comment un grand feu dévora la poupée de cire; comment enfin je me vengeai de ces vieilles furies, et leur fis payer l'horreur d'avoir assisté à leurs conjurations; car mes fesses de figuier, éclatant soudain, pétèrent comme une vessie que l'on crève; et mes vieilles de courir vers la ville, semant sur la route, Canidie ses dents, Sagana sa perruque pyramidale, et leurs herbes et leurs bracelets magiques. C'était un spectacle à mourir de rire!

SATIRE IX.

Je suivais un jour la rue Sacrée, selon mon usage, préoccupé de je ne sais quelles bagatelles; j'y étais tout entier. Accourt un quidam que je connais seulement de nom, et me saisissant la main : Comment va la santé, mon très-cher ami? — Assez bien pour le moment, lui dis-je, et prêt à vous rendre mes devoirs. — Comme il ne s'en allait pas, je suis le premier à reprendre : Souhaitez-vous quelque chose de moi? — et lui : Eh! vous nous connaissez bien! nous sommes un savant aussi. — Je vous en estime d'autant plus; — et tâchant de m'en dépêtrer, je presse le pas, je m'arrête, je fais semblant de parler à l'oreille à mon valet; la sueur me coulait de la tête aux pieds.

[1] Il s'agit d'un homme nommé Pédiatius, et dont on féminisait le nom par allusion à ses débauches.

Oh! pensais-je en moi-même, ô Bolanus! qu'on est heureux d'avoir son franc parler! L'autre cependant jasait à tort et à travers : les belles rues! la belle ville! Je ne répondais mot. — Vous grillez d'être débarrassé de moi, je l'ai vu de prime abord; mais non, je m'accroche à vous, je ne vous lâche point. Où allez-vous de ce pas? — Ce n'est pas la peine de vous faire promener; je vais rendre visite chez quelqu'un que vous ne connaissez pas et qui demeure fort loin de l'autre côté du Tibre, près des jardins de César. — Je n'ai rien à faire, et ne suis point paresseux, j'irai partout avec vous. — Ici je baisse les oreilles comme un âne contrarié de se sentir sur le dos une charge extraordinaire. Mon homme reprend de plus belle : Si je me juge bien, vous ne me préférerez ni votre ami Viscus, ni Varius. En effet, qui pourrait fabriquer plus de vers que moi et en moins de temps? danser avec plus de grâce? Hermogène envierait mon talent de chanteur!... Il était bien temps de l'interrompre : —Avez-vous encore une mère, des parents, intéressés à vous conserver? — Pas une âme! je les ai tous enterrés! — Qu'ils sont heureux, il ne reste plus que moi! Achève, bourreau, car, je le vois, l'horoscope va s'accomplir, que m'a tiré dans mon enfance une vieille sorcière du pays des Sabins, après avoir consulté son urne magique : Cet enfant ne mourra ni par le poison, ni par l'épée des ennemis, ni d'un point de côté, ni d'un catarrhe, ni de la goutte; un bavard occasionnera sa cruelle agonie. Quand il sera grand, qu'il évite les bavards, s'il est sage.

Nous étions arrivés au temple de Vesta; il était déjà plus de neuf heures, et de fortune mon fâcheux avait une assignation à comparoir; s'il y manquait, il perdait son procès. Si vous êtes mon ami, dit-il, attendez un peu ici. — Je veux mourir si je puis m'arrêter, ou si j'entends rien à la chicane! et puis je cours où vous savez! — Me voilà bien en peine! Que dois-je faire? vous abandonner, ou mon procès? — Ah! s'il vous plaît! — Non, non, je suis décidé... et il passe le premier. Moi, comme il ne faut pas lutter avec son vainqueur, je le suis. Il recommence : Et Mécène? comment êtes-vous ensemble? — Peu de gens lui conviennent; c'est un homme d'un sens exquis. — Oui, personne n'a mieux tiré parti de son bonheur! vous auriez un bon auxiliaire, très-capable du second rôle, si vous vouliez introduire près de lui votre serviteur. Je veux mourir

si vous n'évincez tous les autres ! — On ne vit pas chez Mécène comme vous vous le figurez ; il n'y a point de maison plus pure, plus étrangère à ces sortes d'intrigues. Celui-ci est plus riche que moi, celui-là plus savant, cela ne me fait absolument aucun tort ; chacun a sa place marquée. — Voilà qui est prodigieux et à peine croyable ! — C'est pourtant la vérité. — Vous enflammez encore mon désir d'être admis ! — Vous n'avez qu'à vouloir ; avec votre mérite, la place est à vous. Il sent bien qu'on peut le vaincre, aussi les premiers abords sont-ils difficiles. — Oh ! je ne me manquerai pas à moi-même ! Je gagnerai ses domestiques ; repoussé aujourd'hui, je ne quitterai pas la partie : je guetterai l'instant dans la rue ; je me trouverai sur son passage, et me mettrai à sa suite. C'est la condition humaine ; on n'a rien sans beaucoup de travail.

Sur ce point nous rencontrons Fuscus Aristius, qui est mon ami et qui connaissait fort bien le personnage. On s'arrête : d'où venez-vous ? où allez-vous ? Après la question, la réponse. Je le tire par l'habit, je lui serre la main ; ses bras sont morts ! Je lui fais des yeux à en devenir louche pour qu'il me tire d'affaire ; le mauvais plaisant sourit et ne comprend pas ! Je brûlais de dépit ! — A propos ! vous aviez à me communiquer je ne sais quel secret, n'est-ce pas ? — Oui, oui, mais je prendrai mieux mon temps : c'est aujourd'hui le trentième sabbat ; voulez-vous insulter aux circoncis ? — Oh ! je n'ai point de scrupules ! Oui, bien moi ! J'ai les idées un peu un peu étroites comme le peuple. Vous m'excuserez ? ce sera pour une autre fois.

Hélas ! que ce jour s'est mal levé pour moi ! Le traître s'enfuit et me laisse sous le couteau ! Par bonheur sa partie adverse vint à passer, et lui crie : Où vas-tu, canaille ?... Voulez-vous être mon témoin ? — Eh vite ! je tends l'oreille [1]. L'autre le traîne en justice ; grand bruit des deux parts ; la foule s'amasse... et voilà comment Apollon me sauva !

[1] En signe de consentement. Coutume romaine : le requérant touchait le bout de l'oreille, et l'on était engagé à paraître devant le tribunal.

SATIRE X[1].

Oui, j'ai dit que les vers de Lucile couraient sans grâces sur sur leurs pieds; qui est si aveugle partisan de Lucile que de nier cette proposition? Mais dans la même satire je le loue d'avoir sur ses compatriotes jeté le sel à pleines mains. Je lui accorde ce point, mais tout le reste ne s'ensuit pas nécessairement, car alors je serais conduit à admirer aussi comme de beaux poëmes les mimes de Labérius. Il ne suffit donc pas de faire épanouir les lèvres de l'auditeur (ce qui, pourtant, ne laisse pas que d'avoir son mérite); il faut de la rapidité; il faut que l'idée vole et ne s'entortille point dans des mots qui surchargent l'oreille fatiguée; il faut un style parfois sévère, souvent léger; que l'écrivain se fasse tour à tour orateur, poëte, homme du monde ménageant les ressources de son talent, et sachant à propos en affaiblir l'éclat. Presque toujours, dans les grandes questions, la véhémence aiguisée de plaisanterie est plus incisive. C'est là tout le fait des auteurs de la vieille comédie; c'est par là qu'il faut imiter ces poëtes inconnus au bel Hermogène et à ce petit singe qui ne sait réciter autre chose, sinon les vers de Calvus [2] et ceux de Catulle.

Mais Lucile a fait une grande tentative en mêlant des mots grecs dans ses écrits latins. O savants arriérés! il était donc, à votre avis, bien admirable de renouveler le succès de Pitholéon de Rhodes [3]! Mais, je m'en rapporte à vous, ce style marqueté des termes des deux langues, à peu près comme si l'on mettait ensemble une tonne de vin de Chio et une de Falerne, ce style vous paraît-il bien charmant quand vous avez à fabriquer des vers ou à soutenir en justice la triste cause de Pétillius [4]? Sans doute quand Pédius Publicola et Corvinus plaident avec le plus de chaleur, vous aimeriez mieux, qu'oubliant et leur patrie et notre bon vieux père Latinus, leur éloquence fût bigarrée de mots étrangers à la mode des Canusiens

[1] Dans quelques éditions, cette satire est précédée de huit vers qui passent avec raison pour apocryphes. Nous avons cru devoir les supprimer. Le début de la satire nous en semble plus vif et plus dans la manière libre et naturelle d'Horace. — [2] C. Licinius Calvus était auteur de poésies érotiques. — [3] Avait composé des épigrammes où sa muse ridicule mêlait le grec au latin. — [4] Ce Petillius avait été accusé d'avoir dérobé la couronne d'or sur la tête du Jupiter Capitolin. Il fut absous par les juges, en considération d'Auguste, dont il était l'ami.

bilingues ! Hé bien, moi, né en deçà de la mer Ionienne, quand je m'exerçais jadis à de petits vers grecs, Quirinus m'apparaissant après minuit, à l'heure où les songes ne trompent pas, me fit cette défense : Ne porte pas de bois à la forêt ; tu serais plus fou que de prétendre compléter de ta seule personne l'immense armée des Grecs !

Tandis que ce gros enflé d'Alpinus égorge Memnon dans ses vers, et nous sépare du tronc la tête limoneuse de Rhécus, je me joue dans ces satires, qui n'iront point au temple des Muses disputer le prix que décerne Tarpa, ni ne se présenteront sur la scène aux applaudissements, de la foule. Seul parmi nos contemporains, toi seul, Fundanius, peux faire babiller tes élégantes comédies et nous montrer une fine courtisane d'accord avec Dave pour tromper le vieux Chrémès. Pollion chante les hauts faits des rois en vers où la mesure tragique ramène une triple césure ; à conduire la sublime épopée, l'impétueux Varius n'a point de rival ; la grâce piquante appartient à Virgile ; les muses bocagères en ont fait son partage. Restait la satire essayée et manquée par Varron d'Atace, sans parler des autres, le seul genre dans lequel je pusse espérer une place immédiatement au-dessous de l'inventeur ; aussi n'oserai-je jamais tenter de ravir la couronne que le suffrage général affermit sur sa tête ! Mais j'ai dit que c'était un fleuve un peu trouble, roulant dans ses eaux moins de sable encore que de paillettes précieuses. Hé bien ! voyons, votre délicatesse ne trouve-t-elle rien à reprendre dans le grand Homère? Ce brave Lucile n'a-t-il rien à changer dans les tragédies d'Accius ? Ne se moque-t-il pas de la poésie informe d'Ennius, et ne parle-t-il pas de lui-même comme d'un homme supérieur à tous ceux qu'il critique ? Et nous aussi, lecteurs de Lucile, qui nous empêche d'examiner s'il faut reprocher à la nature du poëte ou à la nature de ses sujets cette facture de vers pénible, négligée, comme on pourrait l'attendre d'un homme qui s'engagerait, seulement par forme de tâche, à fabriquer deux cents hexamètres avant dîner, et autant après ?

Cette espèce de génie bouillonnant comme un fleuve rapide était celui de Cassius le Toscan, le même qui fut, dit-on, flambé au milieu de ses manuscrits et de ses portefeuilles.

Lucile, je le veux bien, était homme d'esprit et d'un esprit aimable ; il est plus châtié que l'auteur d'un poëme barbare,

sans modèle chez les Grecs. Mais, Ennius, si le sort eût reculé sa vie jusqu'à notre époque, retrancherait beaucoup à ses œuvres ; il couperait tout ce qui traîne au delà du bien, et en faisant ses vers, souvent il se gratterait la tête et rongerait ses ongles jusqu'au vif.

Voulez-vous écrire des pages dignes de rester, employez-y souvent l'autre bout du stylet, et ne travaillez point pour gagner l'approbation de la foule, mais pour un petit nombre de lecteurs choisis. Auriez-vous la sottise de préférer que vos vers devinssent sujets de dictée dans les moindres écoles? Non pas moi; il me suffit de l'applaudissement des chevaliers, comme disait un jour cette effrontée d'Arbuscula, faisant fi des autres qui la sifflaient. M'émouvoir, moi, des critiques de Pantilius-la-Punaise? Me soucier de ce qu'en mon absence Démétrius m'a entrepris, ou des attaques de l'inepte Fannius dînant chez Tigellius Hermogène? Plotius et Varius, Mécène et Virgile, Valgius et l'excellent Octavius, sans oublier Fuscus, voilà ceux à qui je veux plaire, et plût aux dieux que je fusse loué des deux Viscus et de vous, que je nomme ici sans arrière-pensée de fortune, Pollion, Messala et toi, son frère! et vous, Bibulus et Servius, et toi, candide Furnius, et vous tous, amis éclairés, dont je sais bien les noms si je ne les dis pas! C'est vous que je voudrais voir sourire à ces écrits tels quels; c'est vous qui me chagrinerez si je n'obtiens votre suffrage! Mais, toi, Démétrius, toi, Tigellus, allez pleurnicher au milieu des fauteuils de vos disciples femelles!

Va vite, petit, et copie-moi cela sur le livret de mes satires.

LIVRE DEUXIÈME.

SATIRE I.

HORACE.

Certaines gens m'accusent d'être trop vif dans mes Satires et de passer la permission; selon d'autres, tous mes écrits manquent de nerf, et des vers comme les miens on en pourrait desserrer mille par jour; que faire, Trébatius[1]? dites-le-moi.

TRÉBATIUS.

Rester tranquille.

HORACE.

Quoi? renoncer absolument à la poésie?

TRÉBATIUS.

Absolument!

HORACE.

Je veux mourir si ce ne serait le meilleur parti! mais je ne puis dormir.

TRÉBATIUS.

Sera tenu, quiconque voudra goûter un sommeil profond, de traverser trois fois, bien et dûment frotté d'huile, le Tibre à la nage; lui enjoignons de plus de se tenir à l'heure du crépuscule l'estomac humecté de vin pur; ou enfin, si la rage d'écrire vous tient si fort, osez chanter les exploits de l'invincible César; votre labeur au moins ne sera pas sans fruit.

HORACE.

Je le voudrais, mon bon père, si j'avais assez d'haleine; mais tout chacun ne peut décrire les bataillons hérissés de piques, le Gaulois expirant avec une lance brisée dans le corps, ou le Parthe blessé qui glisse à bas de son cheval.

[1] Jurisconsulte célèbre. Cicéron lui a adressé plusieurs lettres où l'on voit que Trébatius était grand mangeur et grand buveur.

TRÉBATIUS.

Soit, mais vous pourriez louer sa justice et sa bravoure comme fit le sage Lucile pour les vertus de Scipion.

HORACE.

Je n'y manquerai pas quand s'offrira l'occasion; les paroles d'Horace choisiront bien leur temps pour aller frapper l'oreille de César, car c'est un coursier qui, maladroitement caressé, regimbe et se rend inabordable.

TRÉBATIUS.

Hé! que cela vaudrait bien mieux que d'insulter, d'un vers satirique, le bouffon Pantolabus et le débauché Nomentanus! Faites-vous craindre à tous pour que tous vous détestent, même ceux que vous épargnez.

HORACE.

Mais que faire? Milon danse quand le vin lui tape au cerveau et double à ses yeux les lumières; Castor aime les chevaux; son frère, éclos du même œuf, les lutteurs; autant de têtes, autant de goûts. Moi, mon plaisir est d'enfermer des mots dans la mesure du vers, à l'exemple de Lucile, qui était plus sage que vous et moi. Comme on confie ses secrets à de fidèles camarades, lui, les confiait à ses ouvrages, et soit dans l'adversité, soit dans la prospérité, il n'allait jamais chercher ses confidents ailleurs; d'où il résulte que la vie de ce bon vieillard s'y étale tout entière, comme on pourrait la voir dans une peinture d'*ex-voto*. Je marche sur ses traces, Apulien que je suis (Apulien ou Lucanien, car le paysan de Venouse laboure sur les frontières des deux pays. Suivant la vieille tradition, cette colonie fut envoyée là après l'expulsion des Sabins, pour boucher à l'ennemi le chemin du territoire de Rome, si jamais l'Apulie ou la fougeuse Lucanie s'avisait de courir aux armes). Mais jamais ma satire n'attaquera la première âme qui vive; elle me protégera comme une épée dans le fourreau, et pourquoi prendrais-je la peine de l'en tirer, si je n'ai rien à craindre des brigands? O Jupiter, père et souverain, puisse mon arme oubliée à l'écart être consumée par la rouille, et que nul mortel ne vienne me provoquer, moi, l'ami de la paix! Mais celui qui m'échauffera la bile (on fera mieux de me laisser tranquille, je le dis bien haut), celui-là s'en repentira, et son nom sera par toute la ville glorieusement chansonné!

Cervius en colère vous menace des lois et de l'urne aux sen-

tences ; Canidie, fille d'Albutius, promet à ses ennemis du poison ; Turius vous garde quelque mauvais tour s'il est arbitre dans votre procès. Chaque animal tâche d'effrayer son adversaire par les moyens qu'il possède, ainsi le veut la nature toute-puissante ; voyez plutôt : le loup attaque de la dent, le taureau de la corne ; qui leur a montré cette leçon ? l'instinct,

Confiez au libertin Scéva sa vieille mère trop vivace ; sa pieuse main ne l'égorgera pas ; oh non ! (beau miracle aussi, que le loup s'abstienne de ruer, et le bœuf de mordre !) mais un peu de ciguë assaisonnée au miel emportera la bonne femme.

Pour couper court, que je sois réservé à une vieillesse paisible ou que la mort aux ailes noires plane déjà sur ma tête, riche ou pauvre, à Rome ou dans l'exil, comme il plaira au destin, en quelque position que je me trouve, j'écrirai.

TRÉBATIUS.

Mon cher enfant, je crains que vous ne soyez pas né viable, et que, fort d'une haute protection, quelqu'un ne vous mette à l'ombre.

HORACE.

Hé quoi ! lorsque Lucile le premier osa composer des poésies satiriques et arracher le masque brillant sous lequel l'hypocrite voilait dans le monde son visage hideux, est-ce que Lélius et le héros qui gagna son surnom sur les ruines de Carthage furent offensés des traits de son génie ? Ont-ils plaint Métellus attaqué, ou Lupus flagellé par les verges du poëte ? Or Lucile fit bonne justice des grands aussi bien que du bas peuple ; il n'eut d'égards que pour la vertu et les amis de la vertu. Hé bien ! quand, loin du monde et de son théâtre, s'était refugiée à la campagne la vertu de Scipion et la douce sagesse de Lélius, ils jouaient avec Lucile, et tous trois s'amusaient comme des enfants, en attendant que les légumes du souper fussent cuits. Tel que je suis, quoique inférieur à Lucile par le talent et la fortune, l'envie sera toujours forcée d'avouer que j'ai vécu avec les grands, et croyant m'entamer de sa dent venimeuse, elle me trouvera de marbre.... sauf meilleur avis de votre part, docte Trébatius.

TRÉBATIUS.

Je n'ai pas un mot à dire à cela. Cependant pour que vous soyez bien averti, et de peur que votre ignorance de nos saintes lois ne vous attire quelque vilaine affaire : « Celui qui aura com-

« posé contre un autre des vers méchants, il y a contre lui cita-
« tion et sentence ! »

HORACE.

Sans doute, si les vers sont méchants ; mais s'ils sont bons ; si César lui-même les loue ; si je crie contre un misérable, moi, à qui l'on ne peut reprocher rien ; le rire fera tomber les tablettes des mains du juge, et vous serez renvoyé absous.

SATIRE II.

Quelle belle et bonne vertu, mes chers amis, que de vivre de peu (ce n'est pas moi qui fais cette leçon, c'est le rustique Ofellus, philosophe sans maître, doué d'une Minerve épaisse) ! Venez l'apprendre, non pas au milieu des plats et des tables brillantes de luxe, quand l'œil est ébloui de lueurs insensées, quand l'esprit séduit par le mensonge repousse la vérité ; mais traitons cette question ici à jeun. — Pourquoi à jeun ? — Je tâcherai de vous le dire. Tout juge corrompu recherche mal la vérité. Courez un lièvre, ou montez un cheval fougueux, ou, si les exercices de la milice romaine répugnent à vos habitudes de débauche, chassez la balle rapide, trompant doucement la peine par le plaisir ; ou bien, à votre choix, lancez le disque qui fend l'air ; et puis quand la fatigue aura vaincu vos délicatesses, venez, le gosier sec et l'estomac creux, mépriser un repas grossier ! refusez de boire, sinon du falerne adouci par le miel du mont Hymette ! Le maître d'hôtel est sorti, et la tempête qui bouleverse les flots protége les poissons dans leurs noires retraites. Un morceau de pain saupoudré de sel apaisera voluptueusement les cris de votre estomac. Pourquoi, à votre avis ? c'est que la source de la volupté n'est pas dans un fumet précieux, elle est en vous-même. Assaisonnez vos ragoûts par la fatigue. Gastronome lourd et pâle, rien ne réveillera votre appétit, ni les huîtres, ni le sarget, ni le lagoïs, cet oiseau apporté de si loin.

Cependant, j'aurai grand'peine à obtenir que vous préfériez à ce paon qui orne votre table un poulet succulent : la vanité vous séduit. C'est parce que l'oiseau rare se vend au poids de l'or, n'est-ce pas ? et que les peintures de sa queue étalent un beau spectacle, comme si cela faisait quelque chose à l'affaire ?

Mangez-vous ce plumage que vous louez ? Quand la bête est cuite, qu'est devenue sa beauté ? Mais quoique la chair du poulet soit supérieure mille fois à celle du paon, il est clair que vous êtes déçu par la différence de leur habit.

Hé bien ! soit. Mais ce loup de mer à la gueule béante, où prenez-vous la faculté de discerner s'il a été pêché dans le Tibre ou dans la mer? Si les vagues le berçaient entre les ponts de Rome ou à l'embouchure du fleuve toscan ! Vous admirez, ô fou ! un surmulet de trois livres qu'il faut couper menu pour l'apprêter. L'apparence, je le vois, vous entraîne. Mais vous ne pouvez souffrir la grosseur dans un loup de mer; pourquoi? c'est que la nature la lui a donnée, et qu'elle a fait le surmulet léger Rarement un estomac à jeun méprise les mets vulgaires. Un grand poisson couché sur un grand plat, la belle chose à voir ! s'écrie un glouton, digne frère des harpies, par la gueule ! Ah ! venez, brûlants Austers, venez accommoder les viandes de tels gourmands ! Après tout, le sanglier, le turbot le plus frais sont gâtés et corrompus quand l'estomac malade est surchargé de mets, quand il lui faut, pour exciter son appétit, des radis et l'acidité de l'oseille.

Néanmoins les plats des pauvres ne sont pas encore tout à fait exclus du festin des rois, car l'œuf vulgaire et les noires olives y ont leur place. Il n'y a pas si longtemps que la table du héraut Gallonius fut réputée infâme, parce qu'il y avait paru un esturgeon. Quoi donc? l'Océan, dans ce temps-là, nourrissait-il moins de turbots? Le turbot et la cigogne vivaient paisibles et en sûreté, jusqu'au jour où un préteur vous apprit à les manger. Maintenant, qu'un autre vienne proclamer l'excellence des plongeons grillés, la jeunesse romaine, docile pour toutes les sottises, acceptera ce bel édit.

Ofellus distingue entre un régime sordide et un régime sobre, car rien ne servirait d'éviter un excès si l'on se jetait dans l'excès opposé. Avidiénus, si justement surnommé *le chien*, mange des olives de cinq ans et des cornouilles sauvages. Il se garde bien de toucher son vin avant qu'il soit tourné; et lorsqu'en robe blanche il célèbre un lendemain de noces, un jour natal ou telle autre fête, sa corne qui tient deux livres distille goutte à goutte sur ses choux une huile dont l'odeur vous ferait évanouir ; à la vérité, il n'épargne pas le vieux vinaigre.

Quel régime choisira donc le sage? d'Ofellus ou d'Avidiénus, qui prendra-t-il pour modèle? Le voilà, comme dit le proverbe, entre le chien et le loup. Il sera propre, de manière à ne point offenser les sens, et sa tenue ne devra faire pitié par un excès ni par l'autre. En répartissant à chaque esclave son emploi, il n'aura pas la sévérité impitoyable du vieil Albutius, ni le laisser-aller de Nævius, qui donne à laver à ses convives avec de l'eau grasse; c'est là aussi un grand tort!

Parlons à présent des bénéfices très-réels de la frugalité. D'abord, on se porte bien; la diversité des mets nuit à l'homme: pour vous le prouver, souvenez-vous, quand vous ne mangiez à votre repas qu'un seul plat, comme vous vous en trouviez bien! Mais dès que vous mêlez rôti, bouilli, poisson et gibier, les sucs les plus doux se tournent en bile, et une pituite épaisse porte le désordre dans votre estomac. Voyez chaque convive quitter, la pâleur sur la figure, ce repas magnifiquement varié! Ce n'est pas tout. Le corps écrasé du poids de l'orgie d'hier fait plier aussi l'âme, et traîne dans la fange cette parcelle de l'intelligence divine.

L'homme sobre, quand après un souper de quelques minutes, le sommeil a réparé ses forces, se lève leste et vigoureux pour vaquer à ses devoirs. Il pourra cependant faire quelquefois meilleure chère, quand la marche de l'année ramène un jour de fête, quand il s'agit de se fortifier après une maladie, lorsque les années commenceront à s'accumuler et que la vieillesse débile réclamera un régime plus doux. Mais vous, qui, jeune et valide, anticipez cette mollesse, que pourrez-vous y ajouter, quand viendront vous surprendre ou la vieillesse ou la maladie?

Nos aïeux vantaient le sanglier rance, non pas qu'ils manquassent d'odorat, mais j'imagine, parce qu'un hôte inattendu pouvant survenir sur le tard, il valait mieux lui servir cette chair, même corrompue, que si la gloutonnerie du maître l'eût consommée dans sa fraîcheur. C'était leur façon de voir, et plût aux dieux que je fusse né parmi les héros du monde primitif!

Comptez-vous pour quelque chose la renommée qui retentit à l'oreille humaine, plus douce que la musique des vers? Hé bien! ces vastes turbots et toute cette batterie de cuisine, outre l'argent qu'il en coûte, traînent à leur suite de mauvais bruits;

ajoutez-y la colère d'un oncle, les propos des voisins, le mécontentement de vous-même et le désir de la mort, désir stérile quand vous n'avez plus de quoi acheter un licou! — Faites, dites-vous, cette querelle à Thrasius, il la mérite. Mais, moi, j'ai des revenus considérables, une fortune qui suffirait largement à trois rois. — Hé quoi! n'avez-vous pas un meilleur usage à faire de votre superflu? Vous êtes riche, et il existe encore un seul honnête homme dans la misère; et les vieux sanctuaires des dieux s'écroulent? Pourquoi, homme pervers, ne pas consacrer à votre patrie une part de ce monceau d'or? Vous croyez donc que vous serez seul heureux et toujours heureux? Oh! comme vos ennemis riront un jour! Lequel trouvera en lui-même le plus de ressources contre les vicissitudes du sort? Celui qui a créé à son esprit et à son corps orgueilleux un plus grand nombre de besoins, ou celui qui, satisfait de peu, et redoutant l'avenir, a, comme le sage, préparé en temps de paix ses armes pour la guerre?

Et pour donner plus d'autorité à ces leçons, j'ai vu dans mon enfance cet Ofellus user de son opulence aussi modérément qu'il en emploie aujourd'hui les débris. On peut le voir, le fermier courageux, dans ce champ qui fut jadis à lui, au milieu de ses troupeaux et de ses enfants. « Moi, dit-il, les jours ordinaires, je n'ai jamais osé manger autre chose que des légumes avec le bout enfumé d'un os de jambon. S'il m'arrivait un hôte que je n'avais pas vu depuis longtemps, ou une visite d'un voisin quand la pluie me donnait un peu de repos, nous nous régalions, non pas avec du poisson acheté à la ville, mais avec un poulet, un chevreau, le raisin de ma treille, les noix; une couple de figues ornaient le dessert; ensuite on se donnait le plaisir de vider la maîtresse coupe, et buvant à Cérès pour obtenir d'elle de beaux épis, le vin effaçait de notre front les rides soucieuses.

« Que la fortune sévisse, qu'elle fasse éclater de nouveaux orages, que m'enlèvera-t-elle? Vous ou moi, mes enfants, avons-nous beaucoup maigri depuis que ces champs ont passé à un nouveau maître? C'est que la terre appartient à la nature: elle ne l'a cédée en propre ni à celui-ci, ni à celui-là, ni à moi, ni à un autre. En voici un qui nous chasse; il sera chassé à son tour par son inconduite ou par la chicane, dont il ignore les détours, ou bien infailliblement par un héritier qui lui survi-

vra. Ce champ est aujourd'hui sous le nom d'Umbrénus, c'était naguère celui d'Ofellus; ce n'est le champ de personne, mais il a des locataires : aujourd'hui moi, demain un autre. Ainsi donc, mes enfants, vivez tranquilles, et présentez une poitrine courageuse aux coups de l'adversité. »

SATIRE III.

DAMASIPPE.

Vous mettez si rarement au net, qu'il ne vous arrive pas quatre fois l'an de demander du parchemin, toujours occupé à raturer vos vers, et fâché contre vous-même de ce que, pour trop aimer le vin et le dormir, vous ne produisez rien pour la gloire. Et puis, vous vous êtes réfugié ici contre les saturnales; vous êtes à jeun; voyons quelque effet de vos grandes promesses; commencez... rien! Vous avez tort d'accuser vos plumes, de battre ce pauvre mur né dans la colère des dieux et des poëtes! vous aviez pourtant la mine de faire merveilles, sitôt que votre petite ferme vous aurait recueilli sous son tiède abri! A quoi bon avoir emballé Platon sur Ménandre, et traîner à votre suite le génie d'Eupolis et d'Archiloque? Songez-vous, en quittant la vertu, à désarmer l'envie? Hélas! vous serez méprisé! Il faut éviter cette dangereuse Sirène, l'oisiveté, ou bien, résignez-vous à perdre tout l'honneur acquis par une meilleure vie.

HORACE.

Damasippe, votre conseil est sage : que les dieux et les déesses vous régalent d'un barbier! mais d'où me connaissez-vous si bien?

DAMASIPPE.

Depuis que ma fortune a fait naufrage contre la statue de Janus [1], débarrassé du soin de mes affaires, je surveille celles d'autrui. Autrefois j'étais en quête de quelque cuvette où ce fripon de Sisyphe eût lavé ses pieds; de quelque figure mal sculptée ou mal fondue. En bon connaisseur, je mettais sur cet objet cent mille sesterces! moi seul, je savais acheter des jar-

[1] Il y avait trois de ces statues qui servaient de points de rendez-vous aux faiseurs d'affaires.

dins et des palais ! Aussi les habitués des carrefours m'avaient surnommé l'ami de Mercure.

HORACE.

Je le sais et j'admire que cette maladie vous ait passé.

DAMASIPPE.

Tout simplement ! Une nouvelle a chassé l'ancienne, comme on voit une affection du côté ou de la tête se jeter sur le cœur ; comme on voit un léthargique se réveiller athlète, et tomber à coups de poing sur son médecin.

HORACE.

Pourvu que vous ne m'en fassiez pas autant, soyez comme il vous plaît.

DAMASIPPE.

Mon cher ami, ne vous abusez point : vous êtes fou, nous sommes tous fous, tous, ou à peu près, s'il y a un mot de vérité dans les belles phrases de Stertinius. C'est à lui que j'ai emprunté ces doctrines, dans le temps où il me décida à porter, pour ma consolation, une barbe philosophique, et me ramena calmé du pont Fabricius. Car, après ma déroute, quand j'allais la tête couverte me lancer dans le fleuve, mon bon génie le plaça à mes côtés : Prends garde ! me dit-il, ne manque pas à ta propre dignité ! Une fausse honte te tourmente, de craindre de paraître fou au milieu des fous ! Et d'abord qu'est-ce que la folie ? si tu en es seul atteint, je n'ajoute pas un mot, péris bravement. Tout mortel aveuglé par l'ignorance ou l'erreur, Chrysippe et sa docte cabale le déclarent fou. Cette proposition embrasse dans sa généralité les peuples et les rois, hors le sage. Écoute maintenant comment ils sont tes semblables, les gens qui te traitent de fou. Des voyageurs sont égarés dans une forêt : l'un tire à droite, l'autre à gauche ; chacun se trompe également, mais par une illusion différente. C'est l'histoire de ta folie ; tel qui s'en moque n'est pas plus sage, et son dos est aussi paré d'une petite queue.

Il est un genre de folie qui consiste à trembler là où il n'y a pas l'ombre de danger. Elle se plaint en rase campagne d'avoir devant soi des feux, des fleuves, des rochers ; une autre, toute opposée mais non préférable, se rue au beau milieu de la flamme et de l'eau. Une tendre mère, une sœur vertueuse, un père, toute la famille ont beau crier : Voilà un large fossé ! un roc chenu ! Gare ! le fou ne les entend pas plus que ne faisait

Fufius, ce soir d'ivresse, où représentant Ilione endormie, deux cent mille Catiénus lui criaient : « Ma mère, je t'appelle! » Je vais prouver que le commun des hommes est fou d'une folie pareille.

La folie de Damasippe est d'acheter de vieilles statues. Le marchand qui les lui vend à crédit est-il bien sage? Si je te dis : Tiens, prends cela, à ne jamais rendre; seras-tu fou d'accepter? ne le serais-tu pas davantage de repousser le présent que Mercure t'envoie?

Écrivez : Reçu dix mille sesterces de Nérius. Ajoutez à la précaution de ce billet les cent rubriques du cauteleux Cicuta, et mille chaînes par-dessus; ce scélérat de Protée saura encore s'y soustraire! Quand vous le traînerez au tribunal, il rira à vos dépens, il se fera sanglier, oiseau, rocher, arbre, s'il le faut. Si faire mal ses affaires est folie; si les faire bien est sagesse, croyez-moi, de vos deux cerveaux le plus malade est celui de Périllius, dictant une obligation que vous ne pourrez jamais remplir.

Arrangez commodément votre robe et écoutez-moi, vous tous que travaille ou l'ambition funeste, ou la pâle avarice; vous, dont la luxure, ou le sombre fanatisme, ou tout autre maladie morale brûle le cœur. Approchez, venez chacun à votre tour, que je vous prouve à tous votre folie.

La plus forte dose d'ellébore, la plus forte de beaucoup revient de droit aux avares. Je ne sais même si la raison ne leur réserve pas l'île entière d'Anticyre. Les héritiers de Stabérius gravèrent sur sa tombe le chiffre de sa succession. S'ils y eussent manqué, ils devaient au peuple cent couples de gladiateurs, un festin à la discrétion d'Arrius et autant de blé qu'en moissonne l'Afrique. — « J'ai tort ou j'ai raison, mais je le veux ainsi. Ne faites pas avec moi le tuteur! » Voici, je crois, la pensée prévoyante de Stabérius.

DAMASIPPE.

Oui, quelle était sa pensée quand il ordonna à ses héritiers de graver ce chiffre sur sa pierre?

STERTINIUS.

Toute sa vie la pauvreté lui avait paru un vice capital; il n'évita rien plus diligemment, en sorte que, mourant avec un quart d'as de moins, il se serait cru moins honnête homme. En effet, vertu, renommée, honneur, le ciel et la terre, tout

obéit à l'or. L'homme qui amasse des tas d'or sera illustre, juste, courageux...

DAMASIPPE.

Et sage aussi ?

STERTINIUS.

Et sage, et roi, et tout ce qu'il voudra, Stabérius pensa donc que sa fortune, résultat supposé de son mérite, lui vaudrait une gloire immense.

DAMASIPPE.

Qu'avait de commnn avec lui Aristippe, ce Grec qui fit jeter son or au milieu des déserts de Libye, parce que ce fardeau retardait ses esclaves? Lequel de ces deux hommes est le plus fou?

STERTINIUS.

Un exemple ne prouve rien, qui substitue une question à une autre. Un homme achète des cithares, il en remplit un magasin; cependant il n'a aucun goût ni pour la cithare ni pour aucune des neuf muses. Un autre amasse des formes et des tranchets, et il n'est pas cordonnier; il fait provision de voiles et d'agrès, et il déteste le commerce maritime; n'aura-t-on pas raison de le traiter partout d insensé? En quoi diffère des exemples cités celui qui enfouit ses écus et ses lingots, incapable de se servir de son trésor, et craignant d'y toucher comme de commettre un sacrilége? Supposons un homme armé d'un long bâton en sentinelle auprès d'un grand tas de blé dont il est le maître, et dont il n'ose, mourant de faim, détourner un seul grain. Son avarice aime mieux se nourrir de feuilles amères! Son cellier renferme mille, non, c'est trop peu! trois cent mille tonnes de chio et de vieux falerne; et il boit du vinaigre! Il couche sur la paille, à soixante-dix-neuf ans! Il possède bien un matelas, mais c'est pour nourrir, au fond d'un coffre où il pourrit, les mites et les vers! Hé bien, peu de gens le trouveront fou, parce que la plupart sont travaillés de la même maladie.

Vieillard haï du ciel! est-ce donc pour l'avarice altérée d'un fils ou d'un affranchi que tu gardes ce bien? Est-ce de peur de manquer toi-même? Hé! quel atome chaque jour enlèverait-il à ton trésor, si tu employais de l'huile un peu meilleure pour assaisonner tes choux et lustrer tes cheveux sales et mal peignés? Pourquoi, si tu vis de rien, pourquoi te parjurer, escroquer, voler partout? Es-tu de bon sens? Si tu te mettais à la-

pider dans les rues les passants ou les esclaves que tu as payés bien cher, tous, filles et garçons crieraient à l'insensé; et lorsque tu étrangles ta femme, que tu empoisonnes ta mère, ta cervelle est-elle en bon état? Car enfin, tu n'es point ici à Argos! Tu n'es pas le visionnaire Oreste égorgeant sa mère! Crois-tu donc que sa folie ait commencé seulement après le meurtre de Clytemnestre? Les Furies ne le poursuivaient-elles pas avant l'heure où il échauffa la pointe de son épée dans le gosier de sa mère? Je dirai plus : du moment où il est réputé fou, Oreste ne commet certainement pas une seule action blâmable. Il ne tourne le fer ni contre Pylade, ni contre sa sœur Électre; il se contente de les maudire l'un et l'autre, en appelant Électre furie et Pylade de tous les noms que lui suggère son courroux.

Opimius pauvre de tout l'or et l'argent qu'il thésaurise, Opimius qui boit dans une tasse de terre du vin de Véies, les jours de fêtes, et tous les jours de la lie tournée; Opimius tomba un jour dans une profonde léthargie. Son héritier alerte et joyeux courait déjà à la bourse et aux clefs des coffres. Un médecin expéditif et consciencieux réveille le malade par le procédé suivant : il fait approcher une table; on y verse des sacs d'écus, et plusieurs mains commencent à les compter. Notre homme revient à lui. Le médecin ajoute : Si vous ne gardez votre argent, un avide héritier est prêt à s'en saisir. — Quoi! de mon vivant? — Mais pour vivre, éveillez-vous, allons! — Et comment faire? — Vos forces ne pourront revenir, si vous ne soutenez par une nourriture indispensable votre estomac épuisé. Vous hésitez? courage! prenez-moi cette eau d'orge. — Combien? — Peu de chose. — Mais combien? — Huit as. — Hélas! qu'importe d'être tué par la maladie, ou assassiné par des fripons, des voleurs!

DAMASIPPE.

Qui donc est sage?

STERTINIUS.

Celui qui n'est pas fou.

DAMASIPPE.

Et l'avare?

STERTINIUS.

Sot et fou!

DAMASIPPE.

Quoi! n'est-il aucun avare raisonnable?

STERTINIUS.

Aucun !

DAMASIPPE.

Et pourquoi, stoïcien ?

STERTINIUS.

Écoute. Ce malade (c'est Cratérus qui parle), ce malade n'a rien au cœur. — Il est donc bien portant, il va se lever ? — Non, dit le médecin, car une douleur aiguë déchire son flanc ou ses reins. Un tel n'est ni parjure ni ladre ; il doit donc à ses dieux lares un porc en actions de grâces ? Mais il est ambitieux, imprudent : qu'il s'embarque pour Anticyre, car jeter son bien au fond d'un précipice ou le garder sans oser y toucher jamais, où est la différence ?

Servius Oppidius, héritier de l'opulence de ses aïeux, partagea, dit-on, entre ses deux fils deux terres situées près de Canosse, et les ayant appelés à son lit de mort, il leur dit : Aulus, quand je t'ai vu porter tes osselets et tes noix dans le pli flottant de ta robe, les prêter ou les risquer sans hésitation ; toi, Tibérius, compter les tiens et les cacher d'un air sombre, j'ai craint de vous voir en proie à deux folies opposées ; que vous ne suivissiez, toi, Nomentanus, toi, Cicuta. Ainsi, au nom des dieux, au nom de vos pénates, prenez bien garde, toi, Aulus, de diminuer, toi, Tibérius, d'accroître ce bien que votre père estime suffisant, et dont la nature se contente. En outre, pour éviter qu'une fausse gloire ne vienne chatouiller vos cœurs, je vous lierai par un serment : celui de vous qui sera édile ou préteur, je le prive de ses droits civils, je le maudis ! Tu dépenserais donc ton patrimoine en largesses de fèves, pois et lupins, pour arriver à te pavaner au large dans le Cirque, et à faire figure en bronze, pauvre imbécile, quand tu serais dépouillé des champs et des écus paternels ! Oui, pour obtenir, n'est-il pas vrai, les applaudissements qui accueillent Agrippa ? Méchant petit renard, qui veux imiter le lion généreux !

Fils d'Atrée, tu défends l'inhumation d'Ajax, pourquoi ? — Je suis roi. — Je n'ai rien à répliquer, moi, plébéien. — Je n'ordonne rien que d'équitable. Cependant, si quelqu'un me trouve injuste, je lui permets de s'en expliquer impunément. — O roi des rois ! que les dieux t'accordent de ramener ta flotte victorieuse des Grecs. Ainsi, tu me permets de t'interroger et de te répondre ensuite. — Je te le permets. — Pourquoi Ajax,

le premier de nos héros après Achille, Ajax, qui tant de fois sauva l'armée, pourquoi pourrit-il ignominieusement? Est-ce pour donner à Priam et à son peuple la satisfaction de voir privé de sépulture celui qui en priva naguère tant de jeunes Troyens? — Ce fou n'a-t-il pas tué mille brebis en hurlant qu'il m'égorgeait, moi, avec Ulysse et Ménélas! — Et toi, lorsqu'en Aulide tu conduis à l'autel, en guise de génisse, ta fille chérie, et que tu répands sur sa tête l'orge sacrée, dis-moi, cruel, étais-tu de bon sens? — Comment? — Oui, Ajax, dans son délire, immolant un troupeau de moutons, qu'a-t-il fait? il a su respecter sa femme et son fils, tout en maudissant les Atrides; il n'a tourné sa rage ni contre Teucer, ni même contre Ulysse. — Mais, moi, il s'agissait d'arracher mes vaisseaux cloués à un fatal rivage; ma sagesse apaisa les dieux par une offrande de sang. — De ton sang, furieux! — Oui, du mien; mais je n'étais pas un furieux. — Confondre les apparences si contraires du crime et de la sagesse, c'est avoir le cerveau dérangé. Que cette confusion soit produite par la folie ou par la colère, n'importe. Ajax, massacrant de paisibles agneaux, est fou; et toi, commettant de sang-froid un crime pour de vains titres d'honneur, tu serais sage? et ton cœur gonflé d'orgueil serait pur de tout vice? Un homme se plaît à porter dans sa litière une charmante brebis; il lui donne des habits, des suivantes, des bijoux : c'est sa fille, sa mie, sa mignonne, et il lui destine un époux illustre. Le préteur interdira cet homme de tous ses droits, et on le mettra sous la tutelle de sages parents. Eh bien! celui qui, au lieu d'une brebis, d'une brute, sacrifie sa fille, celui-là a la tête saine? tu ne l'oserais dire. Ainsi, là où se réunissent sottise et méchanceté, là il y a folie; un scélérat est un fou furieux; le guerrier, esclave d'une vaine renommée, la sanglante Bellone lui a paralysé le cerveau du bruit de son tonnerre.

Viens maintenant dauber avec moi la mollesse et Nomentanus; car la raison démontre que tout débauché est fou. Nomentanus vient de toucher les mille talents de son patrimoine. Il mande solennellement un matin le pêcheur, le fruitier, l'oiseleur, le parfumeur, toute la canaille de la rue de Toscane, le rôtisseur avec les bouffons, le Vélabre et le marché tout entier. Et puis? la troupe accourt; le *ruffien* qui les conduit prend la parole : « Tout ce que je possède, tout ce qu'ils ont chacun

chez eux, c'est le vôtre; prenez-le aujourd'hui, prenez-le demain. » Voici maintenant la réponse de cet honnête jeune homme : « Toi, tu couches botté dans les neiges de Lucanie pour me faire manger du sanglier à souper; toi, tu vas arracher les poissons au sein de la tempête; moi, je suis un paresseux indigne de ma grande fortune; tiens, prends-moi ces dix mille sesterces; à toi autant; à toi le triple, et que ta femme se dépêche, quand à minuit je la ferai appeler. »

Le fils d'Ésope [1], pour avaler d'un trait un million de sesterces, décroche la boucle d'oreille de Métella, et dissout dans le vinaigre une perle prodigieuse : est-il plus sage que s'il l'eût jetée dans la rivière ou dans un égout?

Les fils de Quintus Arrius, noble couple de frères, vrais jumeaux en fait de frivolités, de malice et de dépravation, se font servir des rossignols achetés à grands frais; où les classer? parmi les sages? Faut-il les marquer à la craie ou au charbon?

Construire des maisonnettes, atteler des souris à un petit chariot, jouer à pair ou non, galoper sur un long roseau, ces amusements, quand on porte barbe au menton, supposent de la folie! Or, si la raison vous démontre que l'amour est plus puéril encore; qu'il n'est aucune différence entre jouer dans la poussière, comme vous faisiez étant petit polisson, et pleurer passionnément aux genoux d'une courtisane; que ferez-vous, dites? Imiterez-vous la conversion de Polémon [2]? Quitterez-vous les livrées de votre folie, bandelettes, petit manteau, cravates, comme il déchira furtivement, dit-on, sa couronne,

[1] Pline rapporte que déjà, bien avant Cléopâtre, Clodius, fils d'Æsopus le tragédien, et qui avait hérité de son père d'une immense fortune, voulut un jour savoir quel goût ont les perles, et, dans un festin, il en avala en effet plusieurs d'un prix excessif. Le goût lui en plut merveilleusement, et, pour ne pas être le seul à en savourer les délices, il donna d'autres perles à avaler à ses convives. Ce fut lui qui fit dissoudre une grosse perle qu'il avait arrachée à l'oreille de Métella, sa maîtresse, et qui la but ensuite. Quant à cette Métella, on ne sait pas précisément ce qu'elle était, car il y eut beaucoup de femmes de ce nom. Cicéron parle d'une Métella, maîtresse de Dolabella, et d'Æsopus. C'est peut-être d'elle qu'il s'agit ici, et peut-être faisait-elle aussi partie de la succession que Clodius recueillit d'Æsopus. — [2] Polémon était un jeune Athénien fort dissolu. Un jour qu'il était ivre et courait çà et là dans les rues, il entendit la voix de Xénocrate discourant devant un nombreux auditoire. Il entra dans la salle, encore tout parfumé et couronné de fleurs, pour se moquer du philosophe. Mais le vieillard, loin d'être intimidé, se déchaîna de plus belle contre le luxe et la débauche, et força soudain Polémon à se repentir et à jeter ses couronnes. Depuis, Polémon acquit une telle réputation dans la philosophie, qu'il fut jugé digne de succéder à Xénocrate.

l'lorsqu'au sortire porgie la voix d'un maître à jeun vint frapper son oreille ?

Vous présentez des fruits à un enfant en colère, il les refuse : prends, mon bichon ; il persiste ; retirez-les, il les demande. Où est la différence avec cet amant mis à la porte, qui discute en lui-même s'il retournera ou non chez sa maîtresse? qui y serait déjà si on ne le rappelait, et ne peut s'arracher de cette porte odieuse? A présent qu'elle me rappelle la première, n'irai-je pas? Ne ferai-je pas mieux de songer à finir mes maux? Elle me chasse, me rappelle ensuite; irai-je? non, quand elle m'en supplierait! Son valet, bien plus sensé, lui dit : Mon maître, ce qui n'admet ni calcul ni sagesse ne veut pas être pesé au poids de la sagesse et du calcul. Ce sont les inconvénients de l'amour, des alternatives de guerre et de paix. Ce sont choses aussi mobiles que l'aquilon, flottantes au gré d'un sort capricieux; prétendre les fixer pour soi seul, c'est vouloir porter au sein d'une folie délirante la mesure et la raison.

Quoi! lorsqu'en lançant les pepins d'une pomme vous vous applaudissez d'avoir touché le plafond, êtes-vous dans votre bon sens?

Quoi! votre bouche édentée balbutie des paroles d'amour, et vous vous croyez plus sage que de bâtir des maisonnettes? Encore n'est-ce ici que folie : mais joignez-y du sang, attisez le feu avec l'épée; par exemple, Marius assassine Hellas [1], et se précipite; n'était-il qu'un insensé? L'absoudrez-vous du reproche de folie pour l'accuser d'un crime, établissant, selon l'usage, une distinction à l'aide de mots réellement synonymes?

Il y avait un vieil affranchi qui, à jeun et les mains purifiées, parcourait les carrefours en criant cette prière : Moi, moi seul, ce n'est pas trop! dérobez-moi à la tombe, grands dieux! cela vous est si facile! Homme, du reste, parfaitement sain; l'ouïe, la vue excellentes : mais le vendeur n'aurait pu garantir sa cervelle, à moins d'aimer fort les procès. Chrysippe veut que cette racaille superstitieuse aille grossir encore la famille déjà si considérable des Ménénius.

« Jupiter, qui envoies et qui guéris les grandes douleurs, dit

[1] Ce Marius ne nous est connu que par la citation du poëte. Emporté par son amour furieux pour une jeune fille du nom d'Hellas, il la tua, et se donna ensuite lui-même la mort en se précipitant.

la mère d'un enfant alité depuis cinq mois, si le frisson de la fièvre quitte mon fils le matin du jour où tu nous ordonnes de jeûner, je le baignerai tout nu dans le Tibre. Le hasard ou le médecin tire d'affaire le malade ; sa folle de mère, en le clouant debout sur la rive glacée, va lui ramener la fièvre et l'assassiner! Quelle maladie lui a dérangé le cerveau ? la superstition. »

Voilà les armes que me mit en main l'amitié de Stertinius, ce huitième sage, afin que désormais je ne fusse plus attaqué impunément. Qui m'appellera fou, ce nom lui sera renvoyé, et je prierai ce besacier de regarder la poche de derrière qui lui pend sur le dos.

HORACE.

A merveille, stoïcien! puissiez-vous après votre naufrage vendre plus cher votre marchandise; mais puisqu'il y a tant de genres de folies, quelle est la mienne, à votre avis? car, moi, je me trouve fort sage.

DAMASIPPE.

Et Agavé, lorsque, dans son délire, elle porte la tête de son fils, a-t-elle la conscience de sa fureur?

HORACE.

Je suis timbré, soit, je l'avoue, je veux céder à l'évidence ; je suis même un fou complet; seulement apprenez-moi quelle maladie de l'âme vous m'attribuez?

DAMASIPPE.

Écoutez; d'abord vous bâtissez, en d'autres termes, vous imitez les géants, vous pygmée, qui n'avez pas en tout deux pieds de haut, et vous raillez encore la démarche et l'air martial de Turbon, qui grandit sous les armes! votre exiguïté est-elle moins ridicule? Tout ce que fait Mécène, n'est-il pas vrai qu'on vous voit l'imiter, vous, si petit, si chétif auprès de lui? La grenouille était absente; un veau écrase ses petits; un seul échappé raconte à sa mère comment ses frères ont été broyés par le pied d'un monstre effroyable. — Bien gros? gros comme cela? demande-t-elle en se gonflant. — Plus gros de moitié. — Comme cela? et elle se gonflait de plus en plus. — Vous vous crèveriez sans l'égaler. Cette peinture vous ressemble assez. Maintenant, ajoutez à cela vos vers (c'est bien jeter de l'huile sur le feu)! Au reste, si jamais poëte fut sensé, vous l'êtes. Je passe sous silence les emportements effroyables.....

HORACE.

Assez, assez !

DAMASIPPE.

Une tenue au-dessus de vos moyens.

HORACE.

Mêlez-vous, Damasippe, de vos affaires.

DAMASIPPE.

Ces amours furieux pour tant de jeunes filles, tant de jeunes mignons !

HORACE.

Oh ! notre aîné, épargnez un peu votre cadet en folie !

SATIRE IV.

HORACE.

D'où vient Catius ? où va-t-il ?

CATIUS.

Je n'ai pas le temps ! j'ai hâte de fixer par la mnémotechnie des leçons qui dépassent de bien loin celles de Pythagore, de la victime d'Anytus et du docte Platon.

HORACE.

Je reconnais mon tort de vous avoir arrêté si mal à propos ; mais ayez la bonté de m'excuser : si votre mémoire laisse maintenant échapper quelque détail, vous le rattraperez bien vite, soit naturellement, soit par les secours artificiels ; sur ces deux points vous êtes un prodige.

CATIUS.

Précisément ! je cherchais le moyen de ne rien omettre ; car ce sont de telles subtilités exprimées en style si subtil !...

HORACE.

Le nom de l'auteur ? est-il Romain ou étranger ?

CATIUS.

Je vous redirai ses préceptes ; son nom je le tairai.

Souvenez-vous d'offrir toujours les œufs de forme plus allongée ; ils ont un goût plus fin, un lait plus blanc que les ronds ; c'est que leur coquille plus rude contient un germe mâle.

Le chou de nos marais est moins savoureux que le chou venu dans une terre sèche. Rien de si fade que les produits d'un jardin humide.

Si le soir un convive inattendu vient vous surprendre, pour que la poule fraîchement tuée ne soit pas coriace, vous ferez bien de la baigner vivante dans du falerne trempé d'eau. Elle en sera plus tendre.

Les champignons de prés ont une nature excellente; on a tort de se fier aux autres.

Pour passer l'été sainement, mangez à la fin de votre dîner des mûres noires, cueillies avant la chaleur du soleil.

Aufidius mêlait à son vieux falerne du miel. Erreur! il ne faut introduire dans l'estomac vide rien que de doux; humectez-le plutôt par une boisson douce.

Vous êtes resserré? rien ne va? la moule et d'autres menus coquillages balaieront la place. L'humble oseille y est également bonne, mais il faut y joindre le vin blanc de Cos.

Les nouvelles lunes remplissent les coquillages; mais toute mer ne les fournit pas d'une délicatesse pareille. La palourde du lac Lucrin surpasse le murex de Baïes; ayez des huîtres de *Circeium*, des hérissons du cap Misène; les larges pétoncles font la gloire de la voluptueuse Tarente.

Que nul ne se donne les airs d'entendre la gastronomie s'il n'a d'abord approfondi l'art de déguster minutieusement. Ce n'est rien de dépeupler la poissonnerie de ses plus magnifiques produits, si vous ignorez lesquels réclament une sauce, et quelle sauce, et lesquels servis grillés redresseront sur son coude le convive languissant.

Qu'un sanglier d'Ombrie, nourri de glands d'yeuse, fasse plier votre table sous sa pesanteur, si vous fuyez une chair insipide; car le sanglier de Laurente, engraissé de roseaux dans les marais, est détestable!

Les pays vignobles fournissent des chevreuils qui ne sont pas toujours mangeables.

D'une hase pleine un connaisseur préfère l'épaule.

Reconnaître la patrie et l'âge d'un poisson, d'un oiseau, c'est un art qui se révéla pour la première fois à mon palais scrutateur. Je vois des hommes dont le génie se borne à l'invention d'un petit pâté! Il ne s'agit pas de concentrer ses facultés sur un point unique, par exemple, de veiller à la qualité du vin exclusivement, sans penser à celle de l'huile qui arrosera le poisson.

Exposez par un beau temps le massique en plein air; s'il est

épais, le serein de la nuit le rendra léger et lui ôtera cette odeur qui attaque les nerfs; mais passé par le lin, son bouquet diminue.

Le fin gourmet qui jette son vin de Sorente sur la lie du falerne le clarifie parfaitement avec un œuf de pigeon, dont le jaune précipite avec lui toutes les impuretés.

Le buveur qui s'endort, on le réveille avec des squilles rôties et des escargots d'Afrique. En effet, la salade par-dessus le vin nage dans l'estomac et l'aigrit; c'est au jambon, surtout aux cervelas qu'il demande un nouvel appétit; il préférera encore les rogatons qui sortent brûlants d'un cabaret malpropre.

Il est bon de connaître à fond la composition de deux sauces. La sauce simple a pour base l'huile d'olive; on y ajoute du gros vin pur, et de la saumure, mais point d'autre que celle obtenue par la macération de l'orque [1] de Byzance! Vous faites bouillir avec un mélange d'herbes hachées, après quoi vous saupoudrez de safran du mont Corique, et vous remettez de l'huile de première qualité, sortie des pressoirs de Vénafre.

Les fruits du Picénum l'emportent sur ceux de Tibur, qui sont pourtant plus beaux. Le raisin de Vénucle se conserve dans des pots; celui d'Albe s'accommode mieux d'être séché à la fumée. C'est moi qui ai imaginé de faire mettre devant chaque convive, dans un beau petit bassin, de ce raisin d'Albe avec des grenades, une sardine dans de la lie, et un mélange de poivre blanc et de sel gris.

Il est absurde de dépenser au marché trois mille sesterces, pour entasser sur un plat étroit et mesquin des poissons qui ont l'air de s'enfuir! Quel dégoût soulève le cœur quand un laquais imprime sur un verre ses doigts graisseux, qu'il lèche à la dérobée! ou quand on aperçoit de vieux sédiments collés au fond d'une tasse! Les balais communs, les torchons, la sciure de bois sont-ils donc si chers? s'en passer est vraiment un crime! Ferez-vous écorcher une riche mosaïque par un balai crotté? déploierez-vous des tapis tyriens sur des coussins qui n'ont jamais vu l'eau? oubliant que si ces menus détails

[1] Orca. « L'ogre, dit Pline, est un monstre ennemi de la baleine; on n'en peut avoir une plus juste idée qu'en se figurant une masse de chair armée de dents. » C'est là sans doute l'origine de cette *orca befana* qui joue le rôle de nos ogres dans les contes dont l'Arioste et les nourrices italiennes amusent les grands et les petits enfants.

exigent peu de dépenses, aussi est-on plus répréhensible de les négliger, que s'il s'agissait d'un luxe réservé aux seules tables opulentes.

HORACE.

Docte Catius, au nom de notre amitié, au nom des dieux, n'importe où vous irez entendre ce professeur, souvenez-vous de m'y conduire avec vous. Car, bien que votre mémoire fidèle me redise tous ces enseignements, cependant un répétiteur ne fait jamais le même plaisir, et puis la physionomie, tout l'extérieur du grand homme! Vous qui avez joui du bien de sa présence, vous n'estimez pas assez votre félicité; mais moi, je n'ai pas une médiocre envie d'approcher de cette source cachée au vulgaire, et d'y puiser des règles qui feront le bonheur du reste de ma vie.

SATIRE V.

ULYSSE.

Encore une question, Tirésias; vous avez répondu aux autres; mais comment, par quel art pourrai-je réparer les brèches de ma fortune? Vous riez?

TIRÉSIAS.

Ne te suffit-il pas, rusé que tu es, de revoir ton Ithaque, et les pénates paternels?

ULYSSE.

O vous qui n'avez jamais menti, vous voyez comme je rentre chez moi (c'est vous qui le dites), misérable, tout nu; et là-bas, les prétendants de ma femme n'ont épargné ni ma cave ni mes troupeaux; or, la naissance, la vertu, sans argent sont plus viles que l'algue marine.

TIRÉSIAS.

Puisque tu avoues sans façon ton horreur pour la pauvreté, écoute par quel moyen tu pourras t'enrichir. Si l'on te fait un cadeau, soit d'une grive, soit de quelque autre rareté, que le cadeau s'envole vers cette maison où brille l'opulence et dont le maître est vieux. Les premiers fruits mûrs, et en général les prémices choisies de ton enclos, seront offertes d'abord, non pas au dieu lare, mais à ce riche, plus vénérable que les dieux lares. Il est sans foi ni loi, sans naissance, dégouttant du sang

de son frère, un échappé de l'esclavage? n'importe! s'il veut sortir avec toi, ne le refuse pas et prends à sa gauche le bas du pavé.

ULYSSE.

Moi! que j'aille servir de paravent à ce vilain Dama? Je ne me suis pas conduit ainsi à Troie, où l'on me vit toujours le disputer aux plus nobles!

TIRÉSIAS.

Tu seras donc pauvre.

ULYSSE.

Je plierai mon courage à la nécessité! J'en ai jadis supporté bien d'autres!... Continuez, sage devin; comment pourrai-je attirer chez moi la fortune, accumuler des monceaux d'or?

TIRÉSIAS.

Je te l'ai dit et je le répète: sache avec adresse capter de tous côtés les testaments des vieillards, et pour un vieux routier ou deux, qui en escamotant l'appât auront évité l'hameçon, ne va pas te décourager et de dépit quitter la ligne! Un beau matin il se plaide au barreau une cause plus ou moins importante: l'un des deux adversaires est riche et sans enfants; c'est un coquin, qui a l'impudence de traîner au tribunal un honnête homme! sois son défenseur; l'autre a pour lui sa bonne renommée et son bon droit: méprise-le s'il a au logis un fils ou une épouse féconde. « Quintus, ou Publius (ses oreilles mignardes sont caressées par ce surnom), votre vertu m'a gagné le cœur! Je connais tous les détours de la chicane; je puis défendre une cause. Non: l'on m'arrachera les yeux avant que je vous laisse offenser ou appauvrir seulement d'une coquille de noix! Vous ne serez ni volé ni berné; j'en fais mon affaire. » — Invite-le à rentrer et à bien soigner sa petite santé. Toi cependant suis son procès, roidis-toi, tiens ferme, soit que la canicule embrasée

> Fasse éclater le bois de la tendre statue,

ou que ce gros enflé de Furius[1]

> Crache aux sommets alpins la neige éblouissante.

Voyez-vous, dit un assistant en poussant du coude son voi-

[1] Poëte plein de grands mots néologiques. (Voyez Aulu-Gelle, XVIII, 11.)

sin, voyez-vous quelle patience ! quel dévouement à ses amis ! quelle activité ! — Et le poisson arrive et ton vivier s'emplit.

Voici maintenant un chétif héritier qu'on élève au sein d'une immense fortune. Il ne faut pas te trahir par des complaisances trop assidues auprès du père veuf ! fais-lui doucement la cour ; glisse-toi sur la route de l'espérance ; tâche d'être porté en second pour succéder, et si quelque accident emmène le petit chez les ombres, tu rempliras sa place. Cette chance ne trompe guère.

N'importe qui voudra te faire lire, son testament, souviens-toi de refuser et de repousser les tablettes, de façon pourtant à saisir du coin de l'œil ce que dit la deuxième ligne de la première page. Qu'un regard rapide t'apprenne si tu es seul ou si l'on t'adjoint beaucoup de cohéritiers. Parfois un vieux greffier retors, jadis quinquévir [1], dupera maître corbeau ébahi, et Nasica l'enjôleur sera la risée de Coranus.

ULYSSE.

Est-ce la fièvre de l'inspiration, ou si vous voulez vous moquer de moi par des prophéties obscures ?

TIRÉSIAS.

O fils de Laërte, toutes les miennes s'accompliront... ou ne s'accompliront pas, car c'est le grand Apollon qui me révèle l'avenir.

ULYSSE.

A la bonne heure ; mais expliquez-moi cette histoire, s'il vous plaît.

TIRÉSIAS.

Dans le temps qu'un jeune homme, la terreur des Parthes et rejeton de l'antique Énée, sera puissant sur terre et sur mer, le brave Coranus épousera la longue fille de Nasica, qui frémit à l'idée de payer ses dettes. Alors que fera le gendre ? il présentera son testament au beau-père, et le priera de lire. Nasica, après de longs refus, prendra les tablettes, lira tout bas et trouvera qu'à lui et aux siens on ne laisse que leurs yeux pour pleurer.

Autre recommandation : si quelque affranchi, une femme artificieuse gouvernent un vieux radoteur, mets-toi de leur parti ; fais leur éloge, pour qu'en ton absence ils fassent le tien.

[1] Magistrat subalterne.

Ce moyen peut servir sans doute, mais le meilleur est toujours de viser directement à la tête du bonhomme. Le vieil imbécile fabrique des poésies? Admire. Est-il libertin? Ne te laisse pas prévenir par sa demande : il passe avant toi ; livre-lui donc complaisamment Pénélope.

ULYSSE.

Ah! croyez-vous qu'on puisse ainsi maquignonner une femme si vertueuse, si pudique? une femme que tant de soupirants n'ont pu faire forligner du droit chemin?

TIRÉSIAS.

Parce qu'elle est à l'encan et que cette jeunesse n'y veut pas mettre le prix : pour eux, l'amour passe après la bonne chère. Voilà ce que c'est que la vertu de ta Pénélope! Mais qu'elle tâte une fois d'un barbon pour en partager avec toi le profit, on ne l'en pourra meshui ravoir, non plus qu'un chien d'un cuir graissé.

Écoute une histoire du temps de ma vieillesse. Il y avait à Thèbes une maligne vieille qui fit son testament. Son héritier fut obligé de prendre sur ses épaules son cadavre inondé d'huile et de le porter à la sépulture. Apparemment elle voulait lui glisser entre les mains après sa mort, parce qu'il l'avait, je suppose, serrée de trop près pendant sa vie. Vas-y donc avec précaution; ne te relâche pas dans ton service, n'y mets pas d'excès non plus. Un patron quinteux et morose serait choqué de ton babil; que ton silence aussi n'ait rien d'affecté. Sois le Dave de la comédie : la tête penchée, l'air timide, gagne du terrain à force de petits soins. Si le vent se lève un peu, avertis-le de bien couvrir sa tête précieuse; fais-lui un rempart de tes épaules pour le tirer de la presse; sois tout oreilles à son bavardage. Est-ce un fat qui veut être loué en face? Va toujours, et jusqu'à ce que, les mains levées au ciel, il demande grâce, continue à gonfler le ballon du vent de tes louanges. Lorsque enfin il t'aura délivré de ce long et ennuyeux esclavage, et que bien éveillé, tu entendras lire : *Je laisse à Ulysse le quart de mon bien,* alors d'une voix entrecoupée : *O ciel! Dama, mon excellent ami! Je l'ai donc perdu! Où retrouver tant de courages? tant de fidélité?* jette même quelques larmes, si tu peux, cela fait bien pour dissimuler la joie prête à éclater sur ton visage. Le monument est laissé à ta discrétion : élève-le sans vilenie; que les voisins louent la pompe du convoi funèbre. Un vieillard ton cohéritier

fait entendre une mauvaise toux? dis-lui que s'il désire la maison, ou un champ, tu vas avec plaisir lui en céder ta part pour un écu[1]... Mais l'impérieuse Proserpine me rappelle; bonsoir, porte-toi bien.

SATIRE VI.

Le terme de mes désirs était un bien de campagne d'une étendue modeste, où j'aurais eu un jardin, près de la maison une source intarissable, et avec cela un petit bosquet : les dieux m'ont donné plus et mieux; qu'ils soient loués! Je ne te demande, fils de Maia, que de m'assurer la propriété de ces dons. Je n'ai point ajouté à ma fortune par des voies illicites; je n'y ôterai rien aussi par mes dissipations. Je ne forme pas de vœux insensés, comme, par exemple : Oh! si je pouvais allonger mon champ de ce coin de terre qui le défigure! Oh! si le hasard me faisait tomber sur quelque vase d'argent, comme ce paysan qui trouva un trésor, et, riche par la protection d'Hercule, laboura pour son compte le champ dont il était le métayer! Mais non, je suis heureux et reconnaissant de ce que j'ai; et voici mon unique prière : O Hercule, épaissis mon troupeau et le reste, sauf mon esprit, et continue toujours d'être mon puissant protecteur.

Lorsque, loin de la ville, je me suis réfugié dans mes montagnes et dans mon fort, que soignerai-je avant tout, sinon mes satires et ma muse pédestre? Là, je ne redoute ni les soucis ambitieux, ni le sirocco de plomb, ni les fièvres d'automne, source des revenus de Libitine.

Père du matin, ou, si tu préfères ce nom, Janus, toi qui chaque jour présides aux premiers travaux des hommes (tel est le bon plaisir de Jupiter), permets que ton nom se place également en tête de ce poëme. Suis-je à Rome? Tu me traînes à l'audience, cautionner tel ou tel. — Allons, dépêchons! que personne ne te devance au tribunal! — Que l'aquilon gerce la terre, ou que le brouillard rétrécisse le cercle parcouru par un soleil d'hiver, il faut marcher. Et puis, lorsque, à mon dam

[1] Il ne pouvait la céder gratuitement, une loi s'y opposait; mais on simulait une vente moyennant la plus petite somme possible.

peut-être, je me suis lié bel et bien, il faut attaquer, percer la masse compacte des retardataires. « Que veut donc ce fou ? que cherche-t-il? » Ce sont les bénédictions de la mauvaise humeur. « Il renversera tout ce qui lui fait obstacle, pourvu qu'il rejoigne son Mécène, qui ne lui sort pas de la tête ! » — En effet, je l'avoue, c'est là mon plaisir, mon bonheur.

Mais à peine arrivé aux sombres Esquilies [1], mille affaires m'assaillent et me prennent au collet. « Roscius, pour vous demander un service, vous attend demain au puits de Libon [2] avant sept heures. — Les greffiers sont venus pour une affaire de corps importante et nouvelle. Ils vous prient de ne pas manquer l'assemblée [3]. — Ayez la bonté de faire signer ceci à Mécène. » — Répondez seulement : « J'essaierai. — Ah ! réplique le solliciteur, si vous le voulez, l'affaire est faite. »

Voilà près de huit ans que Mécène me reçut au nombre de ses amis, uniquement pour m'avoir dans sa voiture quand il voyage et me faire des confidences du genre de celles-ci : « Quelle heure est-il? Le Thrace Gallina vaut-il Syrus [4] ? Il faut s'envelopper ce matin : le froid commence à piquer ! » et autres secrets qui seraient parfaitement placés dans l'oreille la moins discrète. Depuis ce moment, de jour en jour, d'heure en heure, la jalousie n'a fait que monter. Si l'on m'a vu au spectacle auprès de notre Mécène, si nous avons joué à la paume ensemble, tout le monde aussitôt : *Ah ! c'est le mignon de la fortune !* Une mauvaise nouvelle, partie du forum, circule dans les rues ; on ne me rencontre plus sans me questionner : « Ah ! mon cher, vous devez être instruit, vous qui approchez les dieux ; savez-vous quelque chose des Daces ? — Mais non, rien ! — Vous raillerez donc toujours ? — Que tous les dieux me punissent si j'en sais un mot ! — Mais ces terres que César a promises aux soldats, les donnera-t-il en Italie ou en Sicile ? » Je fais serment de mon ignorance, et l'on m'admire comme un mortel unique, mystérieux, impénétrable ! Malheureux que je suis ! voilà comment je perds ma journée, non sans que je m'écrie souvent : O campagne ! quand te reverrai-je ! quand pourrai-je, partagé entre l'étude des anciens, le sommeil et les heures d'oisiveté, oublier

[1] C'était un ancien cimetière. (Voyez lib. I, sat. VIII, v. 49.) — [2] Sur le forum. C'était le rendez-vous des usuriers ; Horace insinue par là la nature du service qu'attendait de lui Roscius. — [3] Horace avait acheté une charge de greffier. — [4] Deux gladiateurs.

doucement les traces de ma vie actuelle! Oh! quand paraîtront sur ma table ces fèves, parentes vénérées de Pythagore, et ces menus légumes assaisonnés d'un lard friand! O veillées! ô festins des dieux! lorsque toute la maison soupe avec moi devant mon foyer, et que mes joyeux serviteurs se rassasient des mets auxquels j'ai touché à peine! Affranchi des sottes lois de l'étiquette, chaque convive vide au gré de son envie son verre grand ou petit, selon qu'il porte bien son vin, ou qu'il préfère se réjouir le cœur à petits coups. Alors la conversation s'établit; non pas sur les maisons et les propriétés d'autrui, ni sur le plus ou moins de mérite du danseur Lépos, mais sur des points qui nous touchent davantage et dont l'ignorance est funeste: si l'homme est heureux par la richesse ou par la vertu; quelle est l'origine de nos amitiés : l'habitude ou l'intérêt? quelle est la nature du bien? qu'est-ce que le souverain bien? Au milieu de ces propos, le voisin Cervius ne manque pas l'occasion de placer un conte de bonne femme. Quelqu'un vantera naïvement les grands biens d'Aurellius, cette source d'inquiétudes; aussitôt Cervius commence :

Il y avait une fois un rat des champs qui reçut un rat de ville dans son pauvre trou : vieux hôtes, vieux amis. Le mulot était un vrai cancre, chiche de son avoir, mais pourtant disposé à desserrer un peu sa rigueur en faveur de l'hospitalité. Pour faire court, il ne plaignit ni les pois ni l'avoine de son magasin, et, apportant d'un délicat museau des grains de raisin sec et des rogatons de lard presque tout neufs, il tâchait par la variété de vaincre les dédains du rat de ville, lequel touchait tout cela d'une dent dégoûtée; cependant que le patron du logis, sur de la paille nouvelle, grugeait des grains de blé et d'ivraie, laissant à l'étranger les plats distingués. Enfin le citadin : « Mon ami, dit-il à l'autre, quel plaisir trouves-tu à vivre de privations dans ce bois, au penchant de cette colline? Veux-tu préférer la ville et la société des hommes à tes forêts sauvages? Crois-moi, mon camarade, mets-toi en route; car tout ici-bas ne vit que pour mourir, et, grand et petit, nul ne peut fuir le trépas. Ainsi, mon cher, tandis que tu le peux, donne-toi du bon temps, et vis en te souvenant toujours de la brièveté de la vie. »

Ce discours frappe le rat des champs : il déloge d'un bond; tous deux ensuite s'en vont trottant vers la ville, avec l'intention de se glisser la nuit par-dessous les murs.

Déjà la nocturne courrière était arrivée au milieu du ciel, quand ils s'introduisirent dans une maison opulente. Des tapis d'une pourpre ardente s'étalaient sur les lits, et des corbeilles, placées en pyramide, contenaient les reliefs d'un grand festin donné la veille. Le campagnard installé tout à son aise au milieu d'un beau tapis, son hôte fait le bon valet, trotte menu, les mets arrivant à la file, et, en bon maître d'hôtel, avant de rien servir, il n'oublie jamais de déguster. L'autre s'étend, jouit de son changement de condition et de toutes ces bonnes choses en joyeux convive. Soudain un affreux bruit de portes les jette à bas du lit ; et de courir éperdus par toute la chambre, demi-morts, tremblant la fièvre. Là-dessus de gros dogues font retentir de leurs aboiements cette vaste maison. « Ah ! dit le rustique, cette vie-là ne me convient pas ! Adieu. La sécurité de mon nid dans la forêt me consolera de mes pauvres pois ! »

SATIRE VII.

HORACE, DAVE.

DAVE.

Depuis longtemps j'écoute, et désirant vous dire quelques mots, moi, pauvre esclave, je tremble.

HORACE.

C'est Dave ?

DAVE.

Oui, Dave, serviteur fidèle, bon serviteur, assez du moins pour que vous le jugiez digne de vivre.

HORACE.

Allons, nous sommes en décembre, et puisque nos aïeux ont voulu que vos langues fussent libres ce mois-ci, profites-en, parle.

DAVE.

La moitié du genre humain se plaît dans le vice et marche toujours en avant dans cette voie ; l'autre moitié flotte, tantôt s'accrochant au bien, tantôt emportée au torrent du mal. On a vu souvent Priscus avec trois bagues à la main gauche, et le lendemain elle était nue. Il était capricieux au point de changer de robe d'heure en heure ; il quittait un palais superbe pour

s'aller fourrer dans un réduit d'où un affranchi tant soit peu propre eût rougi qu'on le vît sortir. Aujourd'hui il voulait vivre à Rome, au sein des bonnes fortunes; demain, il partait pour Athènes enseigner la philosophie. Cet homme était né sous la malédiction de tous les Vertumnes du monde.

Le bouffon Volanerius, quand une goutte bien gagnée eut lié tous ses doigts, prit un homme de journée et le nourrit pour ramasser et jeter les dés à sa place. L'homme constant dans son vice allége d'autant sa misère, et je le mets encore avant le malheureux qui sue pour donner alternativement à sa corde un excès de tension et un excès de relâchement.

HORACE.

Ne saurai-je point aujourd'hui où vont tous ces raisonnements, coquin?

DAVE.

A vous, encore une fois.

HORACE.

Comment, drôle!

DAVE.

Vous vantez la condition et les mœurs des vieux Romains, et vous-même, si quelque Dieu voulait tout à coup vous y ramener, vous les repousseriez de toutes vos forces, soit parce que vous n'êtes pas convaincu de cette belle morale que vous prêchez, soit parce que vous ne l'embrassez pas fermement, et demeurez toujours attaché à la boue d'où vous tentez en vain d'arracher votre pied. A Rome, vous voulez les champs; aux champs, votre inconstance porte aux nues la vie de Rome qui vous manque. Personne par hasard ne vous a-t-il invité à souper? Vous vantez votre calme, votre plat de légumes, et à vous voir si heureux, si ravi de n'avoir à aller boire nulle part, il semblerait que d'ordinaire on vous y traîne avec des cordes! Mais qu'un billet de Mécène vous appelle à sa table, à l'heure où brillent les premières lumières: « Eh bien! ce parfum? je ne l'aurai donc pas? personne ne m'entend? » Ainsi votre patience crie et s'agite. Mulvius et ses bouffons se retirent en vous comblant de bénédictions qu'on ne vous répète pas. C'est vrai, dira-t-on de moi, et j'en conviens, je suis un peu l'esclave de mon ventre; la fumée de la cuisine me fait lever le nez; je suis mou, paresseux; mettez, si vous voulez, que je hante le cabaret; mais vous, qui êtes ce que je suis, et peut-être pis encore, vous vien-

drez me faire mon procès comme si vous étiez meilleur, vous habillerez votre vice de belles phrases! eh bien, si l'on vous prouvait que vous êtes plus insensé que moi, que moi, qui vous coûte 500 drachmes?.... Ah! laissons là cet air menaçant! contenons notre main et notre bile, jusqu'à ce que j'aie récité toute la philosophie que m'a enseignée le portier Crispinus.

Vous poursuivez la femme d'autrui; Dave court après une petite courtisane : lequel de nous mérite mieux la potence? Quand la nature fougueuse m'aiguillonne, la première venue qui, à la clarté d'une lanterne, reçoit toute nue les coups de ma fureur, ou, lascive, chevauche le chevalier renversé sur le dos, celle-là ne me renvoie d'auprès d'elle ni décrié, ni soucieux de la peur qu'un rival plus riche ou plus beau ne vienne se soulager au même lieu. Et vous, lorsque dépouillant vos insignes, votre anneau de chevalier et votre toge romaine, vous habillez le juge des haillons de l'esclavage, et vous cachez votre tête parfumée sous le pan d'un vieux manteau, n'êtes-vous pas réellement ce que vous paraissez être? On vous introduit tremblant et la fièvre de la crainte luttant contre celle de la passion. Où est la différence d'être fouetté jusqu'au sang, mis à mort, adjugé à un maître, ou bien de se faire petit, la tête aux genoux ramassée, dans ce coffre où vous a caché la complice des déportements de sa maîtresse? Le mari d'une belle dame qui pèche a-t-il des droits égaux contre les deux coupables, ou bien s'il en a davantage contre le galant? Elle pourtant ne s'est point déguisée, elle n'a point quitté sa maison, ne s'est point prêtée à de certaines complaisances, parce qu'elle vous craignait et ne se fiait point à votre amour. De propos délibéré donc, vous irez à la potence, et abandonnerez au mari furieux votre fortune entière, votre vie et votre honneur.

Vous êtes-vous échappé? vous vous en souviendrez, j'imagine, et l'expérience vous rendra sage? Non vraiment! Vous tâcherez à reprendre la fièvre, à remettre vos jours en péril. O mille fois esclave! dites un peu, quelle bête brute, ayant une fois rompu sa chaîne, a la sottise de revenir s'y mettre?

Je ne suis pas, dites-vous, un adultère : ni moi, par Hercule, un voleur; je passe bien sagement devant votre argenterie; mais ôtez le danger, et l'impétueuse nature, débarrassée du frein, va s'élancer et bondir. Vous mon maître? vous, assujetti par mille liens à l'empire des hommes et des choses? vous, qui

touché trois et quatre fois par la baguette de franchise, ne seriez jamais affranchi des angoisses de la peur ?

Écoutez encore cet argument-ci qui n'est pas le plus mauvais. Celui qui est soumis à un esclave l'est à titre de remplaçant ou de camarade (votre coutume le dit, n'est-ce pas ?); et moi, qu'est-ce que je vous suis, quand vous, qui me commandez, vous êtes l'esclave malheureux de tant d'autres, dont les mains tiennent les fils qui vous font mouvoir comme une marionnette ?

Qui donc est libre? Le sage, qui est à lui-même son maître ; que n'effraient ni la pauvreté, ni la mort, ni le cachot ; assez fort pour lutter contre ses passions et mépriser les dignités ; renfermé, retranché dans son for intérieur, et pareil à la boule dure et polie sur laquelle rien du dehors ne peut avoir prise ; enfin qui soutient victorieusement tous les assauts de la fortune.

Pouvez-vous dans un de ces traits vous reconnaître? une femme vous demande cinq talents, vous vexe, vous jette à la porte et vous arrose d'eau froide. Elle vous rappelle ; dérobez votre tête à ce joug honteux. Je suis libre, je le suis ! dites cela et prouvez-le. Impossible ! Un tyran impitoyable domine votre cœur, vous éperonne, vous dompte, et malgré vous vous fait tourner à son gré.

Et quand vous tombez en extase, comme un idiot, devant un tableau de Pausias, avez-vous plus de raison que moi, lorsque j'admire, le jarret tendu, les combats de Fulvius, de Rutuba ou de Placideianus charbonnés sur un mur, ou tracés à la craie rouge, et si naturellement, qu'on dirait de vrais hommes qui se battent, frappent et parent les coups ? Dave est alors un coquin, un flâneur ; mais vous, vous passez pour un fin connaisseur en vieille peinture ! Moi, quand je me prends à la fumée d'un gâteau, je suis un vaurien ; mais vous ! vous avez sans doute la vertu, le rare courage de faire la mine à un bon souper ? Au fait, la gourmandise, à moi, m'est plus funeste ; pourquoi? elle m'attire des coups de bâton ! En êtes-vous donc quitte à meilleur compte, vous, quand vous faites la cour à ces beaux plats hors de la portée des pauvres bourses? Vos interminables festins s'aigrissent dans votre estomac, et vos jambes incertaines refusent de porter votre corps débauché.

Il est coupable, n'est-ce pas, ce petit esclave qui, le soir,

échange un frottoir volé contre une grappe de raisin? et celui qui vend son héritage pour fournir à sa gloutonnerie, celui-là n'a rien de commun avec l'esclave?

Attendez encore! vous ne sauriez être une heure de suite avec vous-même, ni mettre à profit vos loisirs ; mais vous vous évitez, vous fuyez, vous vagabondez, cherchant à tromper le souci tantôt par le vin, tantôt par le sommeil. Inutilement! votre noir compagnon vous suit et presse votre fuite.

HORACE.

Oh! si j'avais là une pierre!...

DAVE.

Pourquoi faire?

HORACE.

Des flèches!...

DAVE.

Mon homme est fou, ou bien il compose!

HORACE.

Au plus vite ôte-toi de mes yeux, sinon tu iras faire le neuvième manœuvre à ma terre de Sabine!

SATIRE VIII.

HORACE.

Comment s'est passé votre souper chez l'opulent Nasidiénus? car étant allé hier pour vous inviter, on me dit que vous étiez là-bas à boire depuis midi.

FUNDANIUS.

De ma vie je ne me suis plus amusé.

HORACE.

Dites-moi, s'il vous plaît, que servit-on d'abord pour apaiser la grosse faim?

FUNDANIUS.

D'abord ce fut un sanglier de Lucanie; on l'avait pris, à ce que nous dit le maître de la maison, par un petit vent du midi. Tout autour il y avait des raves apéritives, des laitues, des radis noirs, tout ce qui peut stimuler un estomac paresseux, du chervis, des anchois à la lie de Cos. Ces plats enlevés, un laquais, retroussé galamment, essuya la table avec un torchon couleur de pourpre, et un autre fit disparaître ce qui ne servait

plus à rien et qui pouvait gêner les convives. Tel qu'une vierge athénienne qui porte les vases sacrés de Cérès, s'avance le noir Hydaspa, portant du vin de Cécube, et Alcon du vin de Chio qui n'avait jamais vu la mer. Ici le patron : « Mécène, si vous préférez à ces vins l'albano ou le falerne, nous avons de l'un et de l'autre. Ce sont richesses de pauvre ! »

HORACE.

Mais, Fundanius, qui partageait avec vous le bonheur de ce festin? Je suis en peine de le savoir.

FUNDANIUS.

J'occupais le milieu du premier lit ; à ma gauche, Viscus Thurinus ; à droite, Varius, si j'ai bonne mémoire ; Mécène entre Vibidius et Servilius Balatron, qui l'avaient suivi en qualité d'ombres[1] ; enfin Nomentanus, à gauche de notre amphitryon, et de l'autre côté Porcius, qui nous faisait rire en avalant d'une bouchée de petits gâteaux tout entiers. Nomentanus était là tout exprès pour, si quelque plat échappait à l'attention, nous le désigner du doigt ; car ces petites gens, je dis nous autres petites gens, nous étions là en face de gibier, de poissons, de coquillages, renfermant une saveur fort différente de celle que nous leur connaissions ; et j'en eus la preuve tout de suite quand il me présenta les entrailles d'un carrelet grillé et d'un turbot auxquelles personne n'avait touché.

Ensuite il m'enseigna que les pommes de paradis, cueillies dans le décours de la lune, deviennent rouges. La raison de cette différence, c'est ce qu'il vous dira mieux que moi.

Alors Vibidius s'adressant à Balastron :

« Il faut vider sa cave ou mourir sans vengeance ! »

Et il me demande de plus grands verres. Le patron blémit, sa figure se renverse, car il craignait par-dessus tout les francs buveurs, soit qu'ils ne se gênent pas pour fronder, soit parce que le feu du vin émousse la délicatesse du palais. Ceux-ci versent le cellier dans leurs alliphaniens[2] énormes. Les convives du dernier lit firent peu de tort aux bouteilles.

Une lamproie nous arrive étendue sur un plat, au milieu de squilles à la nage. Aussitôt Nasidiénus : « On l'a pêchée, dit-il, avant qu'elle eût jeté son frai : plus tard, la chair en eût été

[1] C'était le nom donné aux personnes non invitées qu'un convive amenait. — [2] Grands verres fabriqués à Alliphane, ville du Samnium.

moins friande. On a mis dans la sauce de l'huile fournie par le premier pressoir de Vénafre, de la saumure de scombre, du vin de cinq ans pour faire le court-bouillon (c'est-à-dire du vin d'Italie, car, après la cuisson, le vin de Chio est absolument le seul qui convienne), et du poivre blanc, sans oublier le vinaigre préparé avec de bon vin de Lesbos. C'est moi qui, le premier, ai trouvé la manière de faire cuire la verte roquette et l'aunée amère; Cartillus a inventé les hérissons de mer au naturel, cuits dans l'eau salée qui rend leur carapace. C'est bien mieux que de les laver. »

Ici une espèce de baldaquin se détache, tombe au milieu des plats avec des tourbillons de poussière comme jamais l'aquilon n'en fit lever aux plaines de Campanie. Nous qui d'abord avions été saisis d'effroi, voyant qu'il n'y avait point d'autre malheur, nous reprenons courage; mais Rufus baisse la tête, et, comme si une mort prématurée lui eût ravi son fils, il pleure. Il n'y avait pas de raison d'en finir, si le grand philosophe Nomentanus n'eût commencé cette apostrophe consolatoire : « Hélas!... Fortune, quelle divinité nous traite plus cruellement que toi? Comme tu aimes à te jouer des choses d'ici-bas! » Varius avait toutes les peines du monde à étouffer avec sa serviette son envie de rire. Balatron, qui raille de tout : « Voilà, dit-il, voilà le train de la vie, et comment on n'est jamais récompensé par un succès proportionné à son labeur! Vous voulez me recevoir splendidement, et vous vous donnez mille soins; vous mettez votre esprit à la torture pour qu'on ne nous serve pas du pain brûlé ou une sauce manquée; pour que tous vos petits laquais soient bien troussés et bien peignés; ensuite, mettez le chapitre des accidents : un baldaquin qui s'échappe, comme tout à l'heure; un lourdaud de palefrenier qui fait une glissade et vous brise un plat! Mais un maître de maison est comme un général : pour l'un comme pour l'autre, c'est la mauvaise fortune qui fait paraître leur génie ; la prospérité le voile. »

Sur quoi Nasidiénus : « Que les dieux vous accordent tout le bien que vous leur demanderez ; vous êtes si brave homme et si excellent convive! » Et il demande ses pantoufles. Lui dehors, vous eussiez vu sur chaque lit les conversations particulières s'établir à voix basse.

HORACE.

Je donnerais toutes les comédies pour avoir vu celle-là. Mais poursuivez. Qu'est-ce qui vint encore vous réjouir?

FUNDANIUS.

Tandis que Vibidius demande aux laquais si la bouteille est aussi cassée, puisqu'on le laisse mourir de soif; tandis qu'on rit des contes de Balatron, tu reparais, ô Nasidiénus, la physionomie triomphante, comme un homme sûr de corriger la fortune à force d'art. Derrière lui des valets portent dans un grand plat une grue dépecée et largement saupoudrée de chapelure et de sel; plus, le foie d'une oie blanche, en son vivant nourrie de figues; enfin des carcasses de lièvres auquels, pour plus d'honnêteté, on avait enlevé les râbles. Nous voyons en même temps servir des merles brûlés et des pigeons entiers moins les cuisses [1]. Toutes choses excellentes, s'il n'avait fallu subir un récit de leur origine et de leur nature; mais, pour nous venger du patron, nous prîmes la fuite sans y goûter, non plus que si ces mets eussent été empoisonnés du souffle de Canidie, pire que les serpents d'Afrique.

[1] C'est-à-dire que le meilleur manquait. Suivant l'opinion des gastronomes romains, qu'on peut lire dans Aulu-Gelle, il fallait *n'avoir point de palais* pour se résondre à manger dans les petits oiseaux autre chose que les cuisses; on faisait une exception à cette règle en faveur des becfigues.

ÉPITRES.

par M. Guiard

LIVRE PREMIER.

EPITRE I.

A MÉCÈNE.

A toi les prémices de ma muse; à toi ses derniers tributs. Mais quoi! n'ai-je pas fait mes preuves? n'ai-je pas reçu mon congé? Et tu veux, Mécène, que le vieil athlète se hasarde encore dans la lice. On n'a plus même âge, même cœur. Regarde Véjanius: il a cloué ses armes à la porte d'Hercule; il se cache, il s'est confiné dans son champ; il a peur de ce peuple qu'il supplia tant de fois des extrémités de l'arène. Et puis, ce sont des avis charitables que l'on vous glisse à l'oreille. Votre coursier vieillit. soyez sage; réformez-le à temps. Gare qu'il ne bronche et ne finisse par tirer les flancs : on rirait.

Maintenant donc, vers et bagatelles, je laisse tout cela de côté. Le vrai, l'honnête, voilà ce qui m'occupe, ce qui m'inquiète, où je suis tout entier. J'amasse, je recueille, et bientôt on verra de mes œuvres. Mais peut-être me diras-tu, quel est le chef, le drapeau que tu suis? Aucun. Moi, jurer par les paroles du maître! Je vais où m'entraînent mes folles bouffées; mais partout je suis à l'auberge. Un matin je m'éveille dispos; je me plonge dans l'océan des affaires. La solide vertu n'a point de plus fidèle, de plus rigide champion. Puis Aristippe me débauche; je retombe dans ses maximes, et plutôt que d'être l'humble serviteur des choses, c'est à les dominer que je m'applique. La nuit semble longue à qui une maîtresse fait défaut; le jour long, bien long au pauvre mercenaire. L'année se traîne pour le mineur que gêne le poids de la surveillance maternelle.

Bien plus lent, plus pénible encore, est pour moi tout emploi du temps qui ajourne l'espoir, le plan arrêté de faire bravement ce qui sert aux pauvres comme aux riches, ce que l'on se repentira de négliger, enfant ou vieillard.

Il est bien tard; mais du moins pour m'apprendre à me conduire, pour me consoler, les éléments sont là. Ma vue ne peut s'étendre aussi loin que la vue de Lyncée [1]. Faut-il donc par indifférence ne pas laver mes yeux malades? Vous désespérez d'égaler la force de l'invincible Glycon? mais la goutte aux doigts noueux, n'essaierez-vous pas de vous en défendre? Il est une limite que l'on peut atteindre, sinon dépasser. C'est l'avarice, c'est quelque misérable passion qui vous dévore le cœur? il est des mots, des paroles magiques, dont la vertu calmera cette frénésie, et enlèvera une grande partie du mal. L'amour de la gloire vous enfle l'âme? il y a moyen de vous purifier. Lisez trois fois avec respect tel petit livre, et vous êtes guéri. Fût-on envieux, colère, lâche, ivrogne, libertin, il n'est point de naturel si farouche qui ne puisse se régler. Mais il faut prêter aux lecons une oreille docile. Fuir le vice est vertu, et la première sagesse, c'est d'être exempt de folie. Voyez : on se fait des monstres de prétendus maux. C'est un revenu modique, c'est un échec humiliant. On les évite, ces maux; mais au prix de quelle fatigue d'esprit et de tête! Intrépide marchand, tu cours jusqu'aux bornes de l'Inde. Pour fuir la pauvreté, tu affrontes la mer, les écueils, les feux. Insensé! mais ces biens, objets de ton culte, de ta convoitise, pour les mépriser, que faut-il? Apprendre la vérité, l'entendre, la croire, et tu ne le veux pas? Trouvez-moi dans les carrefours, au coin des places, un fier-à-bras qui refuse par dédain les glorieuses couronnes d'Olympie; et cela malgré l'espoir, la douce assurance, de cueillir la palme, de la cueillir sans effort. L'argent est plus vil que l'or, l'or l'est plus que la vertu. L'argent, mes amis, l'argent! c'est ce que l'on doit rechercher avant tout. La vertu après les écus. Voilà ce que Janus prêche du haut en bas de la place où il préside [2]. Voilà la leçon que répètent les jeunes et

[1] Il y a eu deux Lyncées : l'un qui, dit-on, inventa l'art d'extraire les métaux du sein de la terre, prétendait avoir la vue assez perçante pour pénétrer les corps opaques ; l'autre voyait du port de Carthage les vaisseaux qui sortaient de celui de Syracuse. — [2] Il y avait à Rome une rue de Janus qui était celle des banquiers.

les vieux. Quatre cent mille sesterces sont de rigueur aujourd'hui. Vous en avez six ou sept mille de moins : eussiez-vous de l'esprit, des mœurs, de l'éloquence, de la probité, vous êtes peuple. Les enfants se conduisent au rebours ; car, lorsqu'ils jouent : « Fais bien, disent-ils, tu seras roi. » La conscience! Retranchez-vous derrière ce mur d'airain : l'innocence ne pâlit jamais. Franchement, dites, la loi Roscia [1] vaut-elle ce dicton enfantin : « Fais bien, et tu seras roi? » Ils chantaient sur la même note, les Curius, les Camille, ces mâles courages. Quel est le meilleur de ces deux partis, ou faire son affaire et réussir honnêtement si l'on peut, sinon réussir à tout prix, mais réussir, et cela pour entendre de plus près les drames larmoyants de Puppius ; ou bien braver la fortune, cette capricieuse, la braver d'une âme indépendante et fière : entre ce sage parti et l'autre, à quoi se décider? Mais si par hasard le peuple de Rome me demande pourquoi, fréquentant ses portiques, je ne me rends pas à ses idées, et ne montre nul goût pour ce qu'il aime, nulle aversion pour ce qu'il hait, ma réponse est facile : c'est la réponse du renard avisé au lion malade. « Ce qui me met en défiance, c'est que tous les pas regardent ta tanière, et que pas un ne marque le retour. » Le peuple, c'est l'hydre aux cent têtes. Et, de fait, à qui s'attacher, à quoi se prendre? Les uns soupirent après la ferme de l'état [2] ; d'autres vont à la chasse aux veuves : fruits et gâteaux sont en jeu. Prennent-ils au filet un vieil avare, ils ont des viviers pour le recevoir. Beaucoup s'engraissent de prêts usuraires. Soit. Autant d'hommes, autant de goûts, de penchants opposés. Mais le même homme peut-il rester une heure dans la même assiette? Parlez-moi de Baïes, s'écrie un riche ; est-il dans l'univers un site plus enchanteur? Soudain, c'est le lac, c'est la mer [3], qui subissent la loi d'un maître fantasque. Caprice, folie, tout lui est auspice infaillible. « Ouvriers, demain à Théano : vous y porterez vos outils. » Il se marie : le lit nuptial est dressé dans l'atrium : « Non, dit-il, rien ne vaut, rien n'égale la vie de garçon. » Est-il libre? « Il n'y a de bonheur que dans le mariage : » il le

[1] Suivant la loi de Roscius Othon, il fallait avoir environ cinquante mille livres de rente de notre monnaie pour être admis aux premiers emplois publics. — [2] La recette des deniers publics était affermée à un corps nombreux de personnes considérables que l'on appelait *publicani*, et qui répondaient à nos anciens fermiers-généraux. — [3] C'est le lac Lucrin.

déclare. C'est un Protée qui change de forme : comment le retenir, l'enchaîner?

Le pauvre s'en mêle : dérision! Il change de galetas, de couchettes, d'étuves, de tondeurs. Sur un bateau de louage il bâille d'ennui tout comme le riche qui a sa trirème à ses ordres. Un coiffeur maladroit m'a coupé les cheveux en échelle [1]; je me présente dans cet équipage, et tu ris. Si d'aventure ma tunique moelleuse laisse voir un par-dessous râpé, ou si ma toge pend d'un côté plus que d'un autre et grimace, tu ris encore. Quoi! mon esprit en lutte avec lui-même; des désirs, puis le dégoût; la passion éteinte qui se réveille; le flux et le reflux; une vie pleine de contrastes; la rage de détruire pour rebâtir; de faire des carrés avec des ronds; tu traites cette folie comme maladie générale, et tu ne crois pas qu'il me faille un médecin, un curateur donné par la loi, et pourtant tu es ma providence, et tu t'irrites de me voir un ongle mal taillé, à moi dont la vie dépend de toi, et qui n'ai d'yeux que pour toi! En somme, le sage ne le cède qu'à Jupiter. Il est riche, il est libre, il est honoré, il est beau : pour tout dire, c'est le roi des rois. Il a surtout la santé, hormis quand la pituite le travaille.

ÉPITRE II.

A LOLLIUS.

Tandis que vous pérorez à Rome, grave Lollius [2], moi j'ai relu à Préneste le chantre de la guerre de Troie. Homère! ce qui est beau, ce qui est honteux, l'utile, le contraire de l'utile, il en parle plus doctement et mieux que Chrysippe et Crantor [3] : c'est mon opinion. Sur quoi se fonde-t-elle? Vous êtes de loisir, écoutez :

Ce poëme qui raconte les amours de Pâris, et, par suite, le conflit, la longue collision de la Grèce et des Barbares, est un tableau fidèle des sottises des rois et des emportements populaires. Anténor parle de couper la guerre dans sa racine. Que fait Pâris?

[1] Les premiers Romains portaient les cheveux fort longs. On commença à les faire couper l'an de Rome 454. — [2] C'est-à-dire l'aîné des deux frères. Il est parlé du cadet dans l'épître XVIII. — [3] Chrysippe, philosophe stoïcien, disciple de Zénon; Crantor, disciple de Xénocrate, de la secte académique.

Lui, consentir à sauver l'état, à vivre heureux! Non, rien ne pourra l'y contraindre. Nestor s'empresse d'apaiser la noise survenue entre le fils de Pélée et le fier Atride. Achille est amoureux, de plus enflammé de colère, ce qui, du reste, est commun aux deux rivaux. Toutes les folies des rois, ce sont les Grecs qui en pâtissent. On ne voit que révolte, fourberie, crime, débauche, fureur, fautes de toutes sortes dans les murs comme hors des murs de Pergame. Ailleurs, le poëte nous montre le pouvoir de la vertu, l'utilité de la sagesse, et pour modèle il nous propose Ulysse. Nous le voyons, ce vainqueur de Troie, ce sage prince, visiter beaucoup de villes, observer les mœurs des hommes. Il traverse de vastes mers pour assurer son retour, le retour de ses compagnons. Il souffre bien des maux, bien des adversités, bien des tempêtes, mais il surnage toujours. Vous savez les chants des sirènes, les breuvages de Circé. Malheur à lui si, comme les siens, il avait eu l'imprudente tentation de boire! Esclave lâche et sans cœur d'une vile courtisane, il eût vécu sous la forme d'un chien immonde, d'un porc ami de la fange. Nous autres, à quoi sommes-nous bons? à faire nombre, à manger notre bien. Que sommes-nous? des soupirants de Pénélope, des libertins, comme cette jeunesse phéacienne [1], plus occupée que de raison à faire chère lie, débauchés qui trouvaient beau de dormir jusqu'au milieu du jour et de chasser les soucis aux accords de la cithare. S'agit-il d'égorger quelqu'un : dès la nuit les voleurs sont debout. S'agit-il de se sauver soi-même : on ne s'éveille pas. M'éveiller! pourquoi? — Vous soignerez-vous du moins, une fois hydropique? Sachez que si, avant le jour, vous ne demandez pas un livre, un flambeau, si vous n'appliquez votre esprit à l'étude des choses honnêtes, vous veillerez, torturé de jalousie ou d'amour. Chose étrange! qu'un fétu vous blesse l'œil, vous l'ôtez à l'instant. Et c'est un vice qui ronge votre âme, et vous différez!... Je me guérirai, dites-vous, l'an qui vient. Commencer, c'est avoir à moitié fait [2]. Osez vous montrer sage; commencez. Remettre à demain pour bien vivre, c'est attendre, comme ce paysan, que la rivière ait fini de couler. La rivière coule, elle coulera pendant toute la révolution des âges. Nous

[1] A la cour d'Alcinoüs la vie des jeunes gens était pleine de mollesse et d'oisiveté. — [2] Hésiode passe pour l'auteur de ce proverbe, ayant dit le premier que le commencement est la moitié de tout.

voulons de la fortune, une femme riche qui nous donne des enfants. On défriche une forêt, et le soc la fertilise. Comment, lorsqu'on a le nécessaire, peut-on souhaiter le superflu? Maisons, domaines, tas de cuivre et d'or, qu'est-ce que tout cela quand on souffre? Cela fait-il sortir la fièvre du corps, le tourment de l'esprit? Les richesses qu'on amasse, il faut de la santé pour être capable d'en bien jouir. Avec des désirs ou des craintes, un palais, des biens sont pour nos âmes ce qu'est un tableau de prix pour des yeux malades, un cataplasme pour un goutteux, un air de lyre pour l'oreille où se forme un douloureux abcès. Qu'un vase ne soit pas net, tout ce qu'on y verse s'aigrit. Fi de la volupté! Fi d'un plaisir qu'on paye d'une douleur! L'avare est toujours pauvre. Mettez à vos vœux une juste borne. L'envieux se dessèche à voir la prospérité d'autrui. L'envie! les tyrans de Sicile n'ont pas inventé un tourment plus affreux. L'homme qui ne sait pas modérer sa colère se repentira d'avoir fait ce que lui conseille l'ardeur de son ressentiment : il en appelle à la violence; mais sa haine le précipite et l'égare. La colère est la folie d'un instant. Réglez cette passion : où elle n'obéit pas elle commande. Il faut la soumettre au frein, il faut lui imposer des chaînes. Voyez ce jeune coursier : sa bouche est encore docile. Son maître le dresse à prendre les allures qu'il lui enseigne. Ce chien de chasse a d'abord jappé dans une cour contre un vain leurre; le voilà qui fait la guerre aux habitants des bois. Mon fils, tandis que votre cœur est pur, pénétrez-vous de ces maximes. Recherchez le commerce des sages. Le parfum dont une amphore neuve est une fois imprégnée, elle le gardera longtemps D'ailleurs, restez en arrière, allez, courez devant, je n'attends pas plus les traîneurs que je ne talonne les gens pressés.

ÉPITRE III.

A JULIUS FLORUS [1].

Cher Florus, dans quelle contrée du monde le noble Tibère, le beau-fils d'Auguste, déploie-t-il sa valeur? Je brûle de l'ap-

[1] Florus fut en 731 à la suite de Tibère en Dalmatie

prendre. Est-ce la Thrace, l'Hèbre captif dans ses chaînes de neige? Est-ce l'étroite mer roulant entre des continents voisins? Est-ce l'opulente Asie dont les champs et les collines vous retiennent? Et les docteurs de la compagnie [1], quel ouvrage ont-ils en chantier? cela aussi m'intrigue fort. Les exploits d'Auguste, qui se charge de les écrire? Guerres et traités de paix, qui donc en léguera la mémoire aux siècles futurs? Et Titius, dont le nom doit bientôt voler sur la bouche de nos Romains? Les ondes pindariques dont il s'abreuve sans pâlir font-elles toujours mépriser à son audace les sources connues du vulgaire? Comment va-t-il? Se souvient-il de nous? La lyre du Latium, montée sur le mode thébain, lui vaut-elle un sourire de la muse? La tragédie enfle-t-elle pour lui sa voix ambitieuse? Que fait l'ami Celsus [2]? On l'a bien averti, sans compter qu'il faudra l'avertir encore, d'exploiter son propre fonds et de ne pas toucher aux écrits qu'entasse Apollon dans les galeries du Palatin. Pourquoi? Parce qu'un beau jour le peuple des oiseaux viendrait réclamer ses plumes, et que la corneille prêterait à rire, dépouillée de ses couleurs d'emprunt. Toi-même, où s'adressent tes efforts? Sur quelles fleurs promènes-tu ton vol agile? Certes, ton esprit n'a rien d'étroit, rien d'inculte, rien qui le déshonore, pas une ronce. Tour à tour avocat à la parole incisive, légiste initié aux mystères du droit public, poëte aimable et charmant, c'est à toi que le lierre glorieux doit ses premières couronnes. Ah! si la sagesse pouvait dissiper tes froides alarmes, tu le suivrais partout, ce céleste guide. Voilà l'œuvre, la tâche qui doit exciter notre zèle, à tous tant que nous sommes, petits et grands, si nous voulons faire notre bonheur et l'orgueil de la patrie. Oblige-moi aussi de m'écrire s'il règne entre Munatius et toi toute l'union désirable. N'est-ce qu'une amitié plâtrée qui ne tiendra pas, qui menace ruine? Est-ce chaleur de sang? Est-ce ignorance des choses? Quelle mouche vous pique, écervelés, têtes folles? Dans quelque endroit que vous soyez, pour votre honneur, vivez en frères : point de rupture. J'engraisse une génisse; c'est un vœu pour votre retour.

[1] La cour de Tibère était pleine de gens de lettres qu'Auguste avait attachés à la personne de son beau-fils. — [2] C'est Celsus Albinovanus, à qui l'épître VIII est adressée.

ÉPITRE IV.

A TIBULLE [1].

Tibulle, critique loyal de mes écrits, puis-je savoir ce que tu fais dans ta banlieue de Pédum [2] ? Cassius de Parme [3], le poëte à la douzaine, va-t-il trouver son maître? Les bois silencieux te voient-ils, errant parmi leurs ombres salutaires, chercher soigneusement tout ce qui convient au sage, à l'homme de bien? Peu de beaux corps logent une belle âme. Mais à toi, les dieux ont donné figure, richesses, et de plus le grand art de jouir. Que peut souhaiter de mieux une nourrice à son tendre poupon, que d'être sage, de posséder, avec le talent d'exprimer ce qu'on pense, faveur, gloire, santé, tout cela dans une juste mesure, table délicate et bourse suffisamment garnie? L'espoir, l'inquiétude, la crainte et la colère se partagent notre existence. Regarde chaque jour comme ton dernier soleil. Il faut, pour leur trouver du prix, ne pas compter sur les heures. C'est mon avis : aussi me verras-tu gras, fleuri et bien en point quand tu voudras rire aux dépens d'un vrai pourceau d'Épicure.

ÉPITRE V.

A TORQUATUS.

Es-tu de force à t'étendre en brave convive sur un lit des plus antiques, et ne crains-tu pas un souper tout en légumes servi sur des assiettes à l'avenant? Dans ce cas, Torquatus, je t'attendrai chez moi à la tombée du jour. Je te ferai boire un petit vin que le second consulat de Taurus [4] vit couler à pleines tonnes entre les marais de Minturnes et les coteaux de Sinuesse. En as-tu de meilleur ? alors apportes-en, sinon résigne-toi. Depuis longtemps le feu de l'âtre brille à ton intention et

[1] Cette épître est dédiée au poëte Tibulle, qui a laissé de charmantes élégies, et qui mourut en 735 à l'âge de vingt-quatre ans. — [2] Pédum, ancienne ville du Latium. — [3] Poëte très-fécond, mais non pour cela sans mérite. Horace en parle avec éloge dans sa X[e] satire du livre I. — [4] Le second consulat de Statilius Taurus tombe l'an 728 ; ainsi ce vin était de cinq ou six feuilles.

se réfléchit dans la vaisselle polie. Arrière les vaines espérances, les rivalités ambitieuses! Arrière Moschus et son procès! Demain, naissance de César [1], jour de fête, permission de dormir la grasse matinée, liberté complète de passer toute une nuit d'été en agréables causeries. A quoi bon la fortune, s'il n'est pas accordé à l'homme d'en jouir? Se priver soi même en vue de son héritier, se réduire à la gêne, c'est folie ou quelque chose d'approchant. Du vin, des fleurs sur nos têtes! Je donnerai l'exemple. A ce prix, qu'on me taxe de folie moi-même, peu m'importe. Oh! l'ivresse! comme elle ouvre le cœur! Que de mystères elle dévoile! Par elle l'espérance est réalité. Elle pousse aux combats maint poltron. Les âmes troublées, elle les décharge du fardeau de leurs peines. Et puis, c'est la clef des arts. Féconde bouteille, quel buveur n'a puisé l'éloquence en ton sein! Quel cœur serré par l'indigence n'as-tu pas épanoui! Il est des soins qu'on m'abandonne : c'est mon talent, mon plaisir. Avec moi point de lit d'une propreté suspecte. Point de nappe sordide qui fasse froncer la narine; pas un vase, pas un plat où l'on ne puisse se mirer. Les confidences de l'amitié, personne qui les colporte au dehors. Sympathie parfaite entre convives. Je t'annonce Butra, Septicius, et, sauf meilleur écot ou projets d'amour, Sabinus, oui, Sabinus sera des nôtres! En outre il y aura place pour quelques ombres. Mais si les rangs sont trop pressés, gare l'odeur de bouquin. Sur ce, écris-moi combien vous viendrez. Puis, adieu les affaires, et tandis que le client s'impatiente dans l'atrium, file par la porte dérobée.

ÉPITRE VI.

A NUMICIUS.

Ne rien admirer, Numicius, c'est presque le seul, l'unique moyen d'être constamment heureux. — Quoi! le soleil! les étoiles! le cours réglé des saisons? — Il y a des gens qui regardent cela sans la moindre impression d'étonnement. — Que dis-tu? Quoi? les trésors de la terre? ceux dont la mer enri-

[1] C'est Caïus César, fils d'Agrippa et de Julie, qui vint au monde en 774.

chit les plages reculées de l'Arabie et de l'Inde? Et ces pompeux spectacles? les applaudissements, les faveurs d'un peuple idolâtre, de quel œil, réponds, sous quel point de vue faut-il les envisager? — Craindre le contraire de ces choses ou les désirer, cela revient à peu près au même. Admiration des deux parts; même trouble, même angoisse, même stupeur dans l'un et l'autre cas, en présence des événements fortuits. Joie ou douleur, désirs ou craintes, qu'importe, si devant les faits qui comblent ou renversent votre espérance, vous êtes là, les yeux hagards, l'esprit et le cœur abattus? La sagesse deviendra folie, la justice iniquité, si l'on va au delà du but dans la recherche de la vertu même.

Allez donc, argent, vieux marbres, bronzes, chefs-d'œuvre, merveilles, diamants, pourpre éclatante de Tyr, admirez tout cela. Vous parlez, et vous fixez les regards de la foule : bien du plaisir! Courage! au Forum dès le matin, et rentrez chez vous tard, pour empêcher que Mucius ne retire plus de froment que vous des biens de sa femme! Lui, Mucius, quelle honte! un homme de rien! vous à ses pieds, quand il devrait être à vos genoux! Tout ce qui est sous terre verra le jour à son heure : le temps engloutira, dévorera tout ce qui brille. On ne connaît que vous, que votre figure, du portique d'Agrippa à la voie Appienne. D'accord, vous n'en irez pas moins où sont allés les Numa, les Ancus.

Qu'un mal aigu vous déchire le flanc ou les reins, vous cherchez un remède à la douleur. Voulez-vous vivre heureux? sans nul doute. Eh! si la vertu peut seule vous donner le bonheur, laissez-moi bravement les plaisirs. Faites le bien; mais pour vous, peut-être, la vertu n'est qu'un mot : pour vous un bois sacré n'est qu'une futaie. Alors, gare qu'un autre ne vous devance sur la place, et qu'il vous faille dire : adieu les affaires de Cibyre et de Bithynie[1]. — Ayons mille talents, dites-vous, la somme ronde; ayons-en mille encore! bon : poussons jusqu'à trois mille; encore mille, pour faire le tas, le carré parfait. C'est le moyen d'épouser une dot. Faveur, amis, naissance, beauté, sa majesté l'argent donne tout cela. Les écus ont un charme, une séduction irrésistible. Le roi de Cappadoce a force

[1] Cibyre, grande ville de Phrygie. La Bithynie, province très-commerçante de l'Asie-Mineure.

esclaves ; mais d'argent, point du tout. Ne sois pas comme lui. On vint un jour demander à Lucullus s'il pourrait fournir cent chlamydes à un théâtre. — C'est beaucoup ; cependant je chercherai, dit-il, et ce que j'aurai, comptez dessus. Peu après, il mande qu'il a chez lui cinq mille chlamydes, et qu'on ait à prendre le tout ou bien partie. Il y a gêne là où il n'y a pas profusion. Il faut que le maître s'y perde, et que les voleurs y gagnent ; donc, si la fortune peut seule rendre constamment heureux, soyons les premiers à l'œuvre et les derniers à nous reposer.

Le bonheur dépend-il de la figure qu'on fait, du crédit qu'on a ? procurons-nous un esclave qui nous souffle le nom des gens [1], nous travaille les côtes, et, dans une cohue, nous force à distribuer les poignées de main à la ronde : Un tel est le coq de la tribu Fabienne ; cet autre de la tribu Véline. Un mot de lui, et vous avez les faisceaux ; s'il se fâche, d'un mot il vous enlève la chaire d'ivoire. A l'un dites mon frère, à l'autre mon père, selon l'âge de chacun. En avant les adoptions pour rire.

Le bonheur de la vie est-il dans la bonne chère : voici le jour, allons où la goinfrerie nous appelle ; pêchons, chassons, faisons comme autrefois Gargilius. Filets, épieux, esclaves, tout cela dès le matin passait en plein forum, en plein Champ-de-Mars. C'était l'ordre. Dans quel but ? afin qu'un des mulets de la troupe rapportât en triomphe, à la vue du peuple, un sanglier acheté à beaux deniers comptants. Gorgés d'aliments indigestes, plongeons-nous dans le bain [2]. Moral ou non, qu'importe ? à bas la cérémonie ! vivent les joyeux compagnons du roi d'Ithaque, qui préféraient à la patrie l'attrait du plaisir défendu.

S'il est vrai, comme le prétend Mimnerme, que sans les jeux et l'amour il n'est point d'agrément ici-bas, vivons dans l'amour et les jeux.

Là-dessus, bonsoir, et vis en liesse. Si tu connais de plus sages maximes, apprends-les-moi ; sinon pratique ma philosophie.

[1] Ceux qui aspiraient aux charges étaient accompagnés d'un esclave appelé *nomenclator*, dont la fonction était de dire à leurs maîtres les noms de tous ceux qui se présentaient. — [2] Prendre le bain après le repas était regardé comme une marque d'intempérance. Les débauchés le faisaient pour dissiper la réplétion et se remettre en appétit.

ÉPITRE VII.

A MÉCÈNE.

Je t'avais promis de n'être que cinq jours à la campagne, et tout le mois d'août je t'ai faussé compagnie. Entre nous, Mécène, si tu tiens à ce que je me conserve en bonne, en robuste santé, le congé que tu donnes au malade, tu l'accorderas au poltron. Aussi bien, voici que les chaleurs et les premières figues rendent au héraut des funérailles son cortége de noirs licteurs. Voici que chaque père, chaque mère en alarme, tremble pour sa géniture : c'est le temps où les assiduités de la cour et les fracas du forum amènent les fièvres et ouvrent les testaments. Quand l'hiver étendra sur les champs albains son froid manteau de neige, alors ton poëte descendra vers la mer, et là, il se choiera de son mieux, il s'enfermera avec ses livres. Toi, ô mon doux ami, il te reverrra, si bon te semble, avec les zéphyrs et la première hirondelle. Non, les dons que tu m'as faits ne sont pas les poires du Calabrais, qui prend son hôte à la gorge. « Mangez ces fruits, de grâce. — J'en ai suffisamment. — Prenez-en tant qu'il vous plaira. — Grand merci. — Vos petits enfants ne seront pas fâchés que vous leur portiez ces bagatelles. — Je vous sais gré de vos dons, comme si j'en emportais ma charge. — A votre aise ; ce que vous laisserez fera aujourd'hui le dîner des cochons. »

Voilà bien la prodigalité d'un sot : il donne ce qu'il méprise, ce qu'il rebute ; aussi le fruit que l'on recueille est-il l'ingratitude. Cela fut et sera toujours. Un homme de bien et de sens est prêt à obliger le mérite ; il sait qu'il y a loin de la fausse monnaie à la bonne. Pour moi, je prétends justifier une si glorieuse distinction. Quant à ne jamais m'éloigner d'un pas, j'y consens ; mais alors rends-moi ma large poitrine, mes cheveux noirs sur mon jeune front ; rends-moi mon doux parler ; rends-moi mon gracieux sourire ; rends-moi les regrets que je donnais en buvant à Cinare infidèle.

Certain mulot des plus fluets s'était un jour glissé, par une étroite fente, dans un vaisseau plein de froment. Là, faisant chère lie, le galant s'arrondit la panse ; puis il s'efforce de repasser par le trou : impossible. Une belette lui crie de loin : Veux-tu te tirer de là, mon cher? maigris. Maigre tu es entré,

maigre il te faut sortir. M'applique-t-on le sens de cette fable? à l'instant je me démets de tout. Je ne suis pas de ceux qui vantent sur l'édredon le somme du prolétaire. Le repos! la liberté! ce n'est pas moi qui échangerai ces biens contre les trésors de l'Arabie. Souvent tu as loué ma réserve. Mon roi, mon père, voilà les titres que je te donne en face; et, le dos tourné, mon langage n'est pas moins modeste. Tu verras si je renonce de bonne grâce à tes faveurs.

Ce fut une sage parole que celle de Télémaque, le digne fils du patient Ulysse. « Le sol d'Ithaque n'est pas propice aux chevaux : point de plaines, point de vastes emplacements, peu de gras pâturages. Atride, vos coursiers vous conviennent mieux qu'à moi, gardez-les. » Il faut peu aux gens de peu. Aujourd'hui Rome avec sa pompe royale ne vaut pas à mes yeux la solitude de Tibur et les loisirs de Tarente.

Philippe [1] était un homme de tête et de cœur : c'était en outre un orateur des plus habiles. Un jour il revenait du barreau vers la huitième heure à peu près, et la distance du forum aux Carènes pesait déjà à son grand âge. Il s'en plaignait, lorsqu'il aperçut, dit-on, un quidam, rasé de frais, qui, seul, sous l'auvent d'un barbier, le grattoir à la main, se faisait nonchalamment les ongles [2]. « Holà! Démétrius! dit Philippe (c'était l'esclave intelligent qu'il chargeait de ses ordres), va, dépêche et reviens. Sache d'où est cet homme, quel il est, ce qu'il a, le nom de son père ou de son patron. » L'esclave part, revient et fait son rapport. « L'homme a nom Vultéius Ménas; il est crieur public; il a peu de bien, mais de l'honneur. Tour à tour actif, indolent, s'il gagne quelque chose, c'est pour en jouir. Des amis de sa classe, une petite maison à lui, sa place au spectacle, et, ses affaires faites, un tour au Champ-de-Mars, avec cela il est heureux! — Je serais bien aise d'apprendre de lui tout ce que tu me racontes; invite-le à dîner de ma part. »

Ménas n'en veut rien croire : Il reste confondu, muet; bref il remercie. « Quoi donc? il me refuse? — Tout net; mépris ou crainte, il refuse en vrai brutal. »

Le lendemain, tandis que Vultéius vendait au petit peuple quelque menue ferraille, Philippe l'aborde et le salue le pre-

[1] Le Philippe dont il est ici question était un personnage consulaire, et beau-père d'Auguste. — [2] Il n'y avait que les petites gens qui se faisaient eux-mêmes les ongles. Les maîtres se les faisaient faire par un valet de chambre ou un barbier.

mier; notre homme s'excuse auprès de Philippe sur son travail, sur l'assujettissement de son état, qui ne lui a pas permis de lui rendre visite dès le matin. Il ne l'a pas aperçu d'abord : seconde faute. « Eh bien, je te pardonne, mais à condition qu'aujourd'hui tu dîneras avec moi. — Vous êtes trop bon. — C'est convenu; je t'attends après la neuvième heure. A revoir, je te laisse au soin de tes affaires. »

Mais Vultéius ne manque pas au dîner. Il jase à tort et à travers. Le soir vient; on l'envoie dormir. C'en est fait : il a mordu à l'hameçon; plus il va, plus il se prend à l'appât caché qui l'attire. Le matin client, le soir convive attitré, on le retient pour passer les fêtes Latines dans une campagne des environs. On vous le met en selle. Le terroir, le climat de la Sabine, tout a part à ses éloges. Philippe l'observe; il rit sous cape, et comme il lui faut un délassement, comme il cherche partout à rire, il fait don au bonhomme de sept cents livres, et s'offre à lui en prêter autant; bref, il lui persuade d'acheter un petit domaine : le marché se conclut.

Mais je m'aperçois que mon histoire devient longue. Pour faire court, de citadin qu'il était, le voilà campagnard. Sillons et bons plants, il n'a plus autre chose à la bouche. Il ne pense qu'à façonner ses ormeaux ; il se tue de travail : l'amour du gain le consume; il en vieillit. Mais alors ce sont ses brebis qu'on lui vole, ses chèvres qu'emporte une maladie, ses moissons qui trompent son espérance, ses bœufs qui meurent à la peine. Tant de pertes le désolent. Enfin, une belle nuit, il enfourche un bidet et va tout en courroux frapper à la porte de Philippe. Celui-ci le voyant jaune et mal peigné : « Bons dieux ! mon pauvre Vultéius, comme te voilà fait ! C'est trop, on n'est pas dur à la desserre comme cela. — Dites mieux, mon cher maître; appelez-moi misérable, et vous me donnerez mon vrai nom. Ah ! je vous en conjure, par votre génie, par vos dieux pénates, je vous en supplie à genoux, rendez-moi à ma vie première ! »

S'aperçoit-on que l'on a lâché la proie pour l'ombre, il faut promptement battre en retraite. Se chausser à son pied et à sa mesure, c'est le plus sage.

ÉPITRE VIII.

A CELSUS ALBINOVANUS.

A Celsus Albinovanus joie et prospérité. Ma muse, chargez-vous de rendre ce message au confident, au secrétaire de Néron. S'il vous demande ce que je fais, dites-lui que, malgré tous mes beaux desseins, je n'arrive ni à la sagesse ni au bonheur. Ce n'est pas que la grêle ait endommagé mes vignes, que mes oliviers aient senti la dent meurtrière du lion, ou qu'un de mes troupeaux languisse en un lointain pâturage. Non; c'est que je suis encore moins sain d'esprit que de corps; c'est que je ne veux rien entendre, rien croire de ce qui peut guérir mon mal; c'est que je me fâche contre mes fidèles médecins; c'est que je m'emporte contre mes amis, indigné de ce qu'ils prétendent me retirer de ma funeste torpeur; c'est que je cherche le poison, que je fuis tout ce qui me semble un remède; c'est qu'à Rome mon esprit mobile ne rêve que Tibur, qu'à Tibur je ne soupire qu'après Rome. Sachez comment il se porte, comment il se gouverne lui et ses affaires, comment il est avec le jeune prince, avec les personnes de sa suite. S'il vous dit : Bien : compliments d'abord. Puis, souvenez-vous de lui glisser ce petit mot à l'oreille : Celsus, tel tu seras dans la fortune, tel nous serons pour toi.

ÉPITRE IX.

A CLAUDIUS NÉRON.

Septimius, noble Tibère, suppose (il est apparemment le seul de son avis) que j'ai toute votre estime. Ne me prie-t-il pas (que dis-je? des prières, c'est une contrainte) de l'appuyer chaudement auprès de vous, de l'attacher à votre service, sous prétexte qu'il est digne d'entrer dans la maison, dans les secrets d'un prince plein de discernement comme Néron? Il pense que je suis auprès de vous sur le pied d'ami intime. Sans doute il juge mieux mon pouvoir que je ne le connais moi-même. J'ai fait mon possible pour m'excuser, pour esquiver. Mais j'ai craint en me rapetissant de paraître dissimuler mon crédit, et cela par

égoïsme. Voilà comme, pour éviter un reproche plus honteux encore, je me suis armé d'un front de courtisan. Si la modestie qui s'immole aux prières de l'amitié peut trouver grâce à vos yeux, enrôlez-le dans votre brigade, et comptez sur lui : il a de la tête et du cœur.

ÉPITRE X.

A FUSCUS ARISTIUS [1].

A l'ami des villes Fuscus, nous, amateur des champs, salut. Sur ce chapitre seul, désaccord formel entre nous. Quasi jumeaux d'ailleurs, frères en amitié, les antipathies de l'un, l'autre les partage : ainsi des goûts. Comme ces vieux pigeons de la fable, toi, tu gardes le nid; moi, je hante la campagne, les ruisseaux, les roches tapissées de mousse, le riant exil des bois. Que veux-tu ? je vis, je suis roi dès que j'ai quitté ces grandeurs que vous autres vous portez au ciel, que vous exaltez à l'envi. Je ressemble au valet du pontife. Merci des douceurs ! Vive le pain bis ! Qu'est-ce auprès que le miel des gâteaux d'offrande ?

Si l'on doit se rapprocher de la vie de nature, si pour bâtir une maison il faut d'abord choisir un terrain à souhait, est-il de meilleure assiette qu'une belle campagne ? Où trouver de plus tièdes hivers, des zéphyrs plus doux et qui tempèrent mieux les ardeurs de la Canicule, la rage du Lion, alors qu'il reçoit les traits acérés d'un soleil vertical ? où trouver un soleil moins troublé d'inquiétudes jalouses ? L'herbe des champs a-t-elle moins de parfum, moins d'éclat que les perles de Libye ? Est-elle plus pure l'eau qui dans nos carrefours use le plomb de ses canaux, que l'onde vive et légère qui fuit en murmurant sur la pente de la colline ? Vous avez de magnifiques colonnades ; n'est-ce pas pour y enclore des forêts ? Voici une maison qu'on admire, pourquoi ? c'est qu'elle domine un vaste horizon. La nature, vous la chassez à coups d'étrivières, et cependant elle revient toujours ; elle triomphe à la longue de vos injustes mépris.

[1] Fuscus Aristius était poete et rhéteur.

Cet homme ne peut distinguer la pourpre de Sidon d'avec les laines qui boivent la grossière teinture d'Aquinum [1]. Eh bien! il s'expose à de moindres dommages, à de moins amers repentirs que l'homme qui confond la vérité avec l'erreur. Vous êtes trop sensible aux charmes de la prospérité ; un revers vous accable. Un bien vous enivre ; vous le perdez, quel chagrin ! Fuyez les grandeurs ! on peut sous un humble chaume faire envie aux favoris des rois, aux monarques eux-mêmes.

Le cheval et le cerf se disputaient un pâturage. Après de longs différends, le cheval, vaincu, banni du commun domaine, implora l'adresse de l'homme et subit le frein qu'il lui imposa. Son ennemi à terre, le vainqueur voulut s'éloigner ; mais il ne put se défaire ni du cavalier ni du mors. Ainsi, quand pour fuir l'indigence on vend sa liberté (et qu'est-ce que l'or auprès d'elle ?), on porte le bât de la honte, on se condamne à un éternel esclavage ; car on n'a pas su régler ses désirs.

Un revenu sans proportion avec nos besoins, c'est un soulier trop grand ou trop petit : il nous fait choir ou nous blesse. Le sage vit content de son sort, Aristius. Je te permets de me tancer d'importance, quand tu me verras amasser sans bornes, sans relâche. C'est notre tyran ou notre esclave que ce métal objet de nos vœux. L'argent doit être le moyen, il ne doit jamais être le but.

Dicté près du temple en ruines de Vacuna. Regrets de ne pas t'avoir : joie entière d'ailleurs.

ÉPITRE XI.

A BULLATIUS.

Que te semble de Chios, Bullatius, de Lesbos, cette île fameuse? Que te semble de l'aimable Samos? Que dis-tu de Sardes, la royale ville de Crésus, de Smyrne, de Colophon? Valent-elles moins ou mieux que leur renommée? Le Champ-de-Mars et le Tibre ne te gâtent-ils pas tout cela? ou bien ton choix s'est-il fixé sur une des cités d'Attale? Est-ce à Lébédos

[1] Aquinum, ville du pays des Volsques, patrie de Juvénal et de saint Thomas d'Aquin.

que tu as donné ton cœur en haine de la mer et des courses ingrates? Lébédos, si je ne me trompe, est un bourg plus désert que Gabies et que Fidènes. Eh bien, me diras-tu peut-être, c'est là que je voudrais vivre, oubliant, oublié; c'est là que je voudrais contempler du bord Neptune et sa furie.

Écoute : je vais de Capoue à Rome. Je suis trempé de pluie, couvert de boue. Je me refais dans une auberge; mais ne n'est pas pour m'y établir. J'ai gagné froid; je bénis le bain qui me ranime; mais tout le bonheur de la vie n'est pas pour moi dans une étuve. C'est le fougueux Auster qui t'a ballotté sur les ondes : faut-il pour cela, au sortir de la mer Égée, te défaire de ton vaisseau? Sois sage, et Rhodes, et Mitylène la belle ne t'iront pas plus qu'un manteau dans la canicule, une blouse légère par la bise, le Tibre au cœur de l'hiver, le coin du feu au mois d'août. Tandis que tu es encore maître et que dame fortune te fait encore bon visage, reviens à Rome. Là, vante Samos, Chios et Rhodes, mais de loin. Oui, lorsque le sort daigne te sourire, quelle que soit son heure, prends-la et tiens-toi pour content. Le bonheur ne se remet pas à demain. Par là, dans quelque lieu que tu sois, tu pourras te flatter de vivre à ta guise. Car, si c'est la raison et la prudence qui chassent les peines, et non la vue de la mer et de ses perspectives grandioses, c'est changer de climat, ce n'est pas changer d'humeur que de courir au delà des mers; c'est se consumer dans un labeur inutile. On a des vaisseaux, de superbes attelages, à quelle fin? de bien vivre. On cherche le bonheur : il est ici, il est partout; il est dans Ulubre [1]. Mais il y faut un prix, l'égalité d'âme.

ÉPITRE XII.

A ICCIUS.

Elles sont à vous, Iccius, les riches productions de la Sicile que vous recueillez au nom d'Agrippa. Sachez vous en faire honneur, et il ne sera pas au pouvoir de Jupiter d'accroître votre opulence. Ainsi, trêve de plaintes. On n'est jamais pauvre lorsqu'on a de quoi vivre. Le ventre libre, l'estomac chaud,

[1] Ulubre, petit bourg à l'extrémité du Latium.

les pieds sains, voilà le bonheur. Toutes les richesses des rois ne peuvent rien ajouter à cela.

Mais si, au milieu de l'abondance, vous tranchez du pythagoricien, s'il vous plait de ne vivre que d'herbes et de langoustes, vous vivrez toujours de même, dût la fortune verser chez vous l'or à pleines tonnes. Pourquoi? parce que l'argent ne peut rien sur l'inclination, ou plutôt parce que vous regardez la vertu comme supérieure à tout le reste. Belle merveille que Démocrite [1] ait laissé le troupeau du voisin ravager ses champs et ses héritages, tandis qu'échappé des liens du corps son esprit voyageait dans les espaces, lorsque vous, dans un siècle infecté de la lèpre contagieuse du gain, méprisant une étroite sagesse, vous avez encore souci des grandes choses ! C'est la mer qu'enchaîne une force inconnue; c'est l'année en ses faces changeantes ; ce sont les étoiles dont le hasard ou la Providence règle le cours vagabond ; c'est la lune qui nous dérobe tour à tour et nous montre sa lumière ; c'est la puissance et la volonté qui président à l'union des éléments rivaux ; c'est Empédocle enfin ou Stertinius dont les rêves ingénieux vous attirent.

En somme, mangez fretin, poireaux, oignons, que tout y passe; mais traitez humainement Pompeius Grosphus. S'il vous adresse quelque requête, prévenez son désir. Grosphus ne vous demandera rien que de juste et de raisonnable. On se fait des amis à peu de frais, lorsque les bons sont dans la gêne.

Il faut pourtant que vous sachiez où en est la chose publique. Le Cantabre a succombé sous les coups d'Agrippa, l'Arménien sous la valeur de Tibère. Phraate a subi la loi et reconnu l'empire de César : il est à nos genoux. L'Abondance, du fond de sa corne d'or, a répandu sur l'Italie le trésor de ses largesses.

ÉPITRE XIII.

A VINNIUS.

Tu te souviens des longues instructions que je t'ai souvent

[1] Cicéron raconte que Démocrite laissa ses biens en friche pour s'adonner à la philosophie.

répétées au départ, Vinnius. Tu remettras le paquet de mes œuvres à Auguste, bien entendu s'il est en santé, de belle humeur, enfin, s'il demande à les voir. Ne va pas pécher par excès de zèle et attirer à mes livres une fâcheuse disgrâce par un empressement indiscret. Si d'aventure mes paperasses t'incommodent, si la charge te blesse, jette tout là plutôt que d'aller, au terme de ta course, vider le sac en lourdaud, et appeler sur ton nom patronymique d'Asina les railleries et les quolibets. Tire-toi de ton mieux des descentes, des ruisseaux, des fondrières. Quand, vainqueur des obstacles, tu seras arrivé au but, tu ne prendras rien de plus sur toi. Ne t'avise point surtout de porter mes livres en rouleau sous l'aisselle, comme fait un paysan d'un agneau, l'ivrogresse Pyrrhia de ses pelotons de laine volée, le prolétaire en frairie de ses pantoufles et de son bonnet. Ne crie pas non plus tout du haut de ta tête que tu as sué à porter des vers, des vers faits pour charmer les yeux et les oreilles de César. Sur ce, que le ciel te bénisse. Ferme du jarret. En marche, et bon voyage ! Prends garde de broncher et de casser les vitres.

ÉPITRE XIV.

A SON JARDINIER.

Quoi ! l'intendance de mes bois, du petit champ qui me rend à moi même, excite tes mépris ? Apprends que ma terre comptait jusqu'à cinq feux et qu'elle députait jadis autant de prud'hommes au sénat de Varie. Au reste, voyons qui de nous deux saura le plus bravement arracher les épines, ou moi de mon esprit ou toi de ton champ. Voyons ce qui vaut le mieux, en somme, du maître ou de la chose. Moi, ce qui me retient ici, c'est la touchante affliction de Lamia pleurant son frère, ce frère adoré, dont la perte le jette dans une douleur inconsolable ; et pourtant mon cœur est là-bas : mon âme franchit l'espace, la distance ; elle brûle de rompre ses fers. Bref, je ne vis qu'à la campagne, au rebours de toi, qui ne vois de bonheur qu'à la ville. L'envie du sort d'autrui suppose le dégoût du sien : folie des deux parts ; nous accusons à tort le lieu qui n'en peut mais : la faute en est à l'âme incapable d'échapper à elle même.

Toi, naguère marmiton, tu soupirais du fond du cœur pour la campagne; aujourd'hui, fermier, c'est la ville, ce sont les jeux, ce sont les bains que tu désires. Moi, je suis conséquent, tu le sais; tu vois ma tristesse au départ, toutes les fois que de fâcheuses affaires m'entraînent à la ville. Nous n'admirons pas mêmes choses : de là naît la différence de nos sentiments. Les lieux que tu crois déserts, inhospitaliers, sauvages, ont mille appas pour ceux qui, comme moi, n'ont que mépris pour les objets qui t'enchantent. C'est la fille, je le vois, c'est la nappe rougie du cabaret qui t'inspirent ce regret de la ville. Aussi bien, ce coin de la Sabine produirait du poivre et de l'encens plutôt que du raisin. Point de taverne aux environs où l'on trouve à sabler la piquette; point de franche aventurière dont la flûte t'invite à ébranler le sol de tes gambades avinées. Cependant, il te faut retourner des champs qui n'ont pas encore subi les charrues; ce sont des bœufs libres du joug à panser; c'est l'étable à remplir de litière nouvelle. De l'ouvrage toujours, du loisir jamais. S'il survient une ondée, c'est le ruisseau à contenir, une digue à élever pour lui apprendre à respecter le pré qu'il désaltère.

Or ça, veux-tu savoir ce qui cause entre nous ce désaccord? L'homme qui se montrait en toge légère, les cheveux brillants d'essence, l'homme qui se fit aimer pour lui-même, tu le sais, de l'avide Cynare, l'homme qui, du soir au matin, s'humectait de falerne étincelant, que lui faut-il? Une table frugale, un doux somme dans l'herbe, au bord du ruisseau. Je ne rougis pas de mes anciennes folies; mais je rougirais d'en faire encore. Ici, point d'envieux dont le louche regard attriste mon bonheur, et dont la haine sourde me déchire de ses morsures envenimées. Rien à essuyer que le rire de mes voisins, quand je remue des mottes et des pierres.

La pitance des esclaves est si délicieuse à la ville! Te réunir à leur troupe est le plus ardent de tes souhaits. Sache que mon porteur, garçon d'esprit comme toi, t'envie les bois, les troupeaux, le soin du jardinage. Le bœuf indolent demande à porter la selle; le bidet soupire après la charrue. Mon avis est que chacun fasse gaiement son métier.

EPITRE XV.

A C. NUMONIUS VALA [1].

Quel hiver a-t-on à Vélie, Numonius? Quel est le climat de Salerne ; le naturel des gens du lieu, l'état des chemins? Pour moi, les tièdes sources de Bayes sont sans vertu ; c'est Musa qui le déclare, ce qui n'empêche pas de m'y rendre odieux, en m'y plongeant dans l'eau glacée au cœur de l'hiver. Quitter ces bosquets de myrte, ces eaux renommées dont les vapeurs sulfureuses dissipent les humeurs sédentaires, c'est une indifférence dont le bourg se plaint avec raison. On en veut au malade qui court offrir sa tête et sa poitrine aux douches de Clusium ; au goutteux qui va chercher Gabies et ses froides campagnes. Force sera donc de changer mon itinéraire, de passer devant telle auberge connue et de pousser plus loin. — Où vas-tu, mon bon coursier? ce n'est ni à Cumes, ni à Bayes que nous allons. A gauche, ferai-je, en tournant bride avec dépit, à gauche. Mais, bah! les chevaux n'entendent que le frein et n'ont d'oreilles qu'à la bouche. Revenons. Lequel des deux pays recueille le froment en plus grande abondance? Est-ce l'eau du ciel, autrement dite eau de citerne, qu'on y boit, ou bien des puits intarissables y donnent-ils une onde saine et légère? Car en fait de vins, je prise médiocrement le vin de cette côte. Dans ma terre, je m'arrange de tout ; je trouve tout potable. Mais, au bord de la mer, il me faut quelque chose de généreux et de doux, quelque chose qui mette en fuite les soucis, quelque chose, enfin, qui coule avec les illusions de l'espérance dans mes veines, dans mon cœur, qui donne à mes lèvres une heureuse éloquence, et me fasse trouver jeune par ma Lucanienne. Des deux contrées laquelle a le plus de lièvres? Laquelle nourrit le plus de sangliers? Laquelle des deux recèle dans ses ondes le plus de poissons, le plus de friands morceaux? J'ai juré de revenir chez moi gras, gras comme un Phéacien. Écrivez-moi donc. Vous avez toute ma confiance, et c'est justice, en vérité

Ménius, après avoir dévoré bravement tout son bien paternel et maternel, se mit sur le pied d'écornifleur. Bouffon no-

[1] C. Numonius Vala fut lieutenant de Varus, en Germanie.

made, il n'eut jamais un râtelier de fondation. L'estomac vide, il ne connaissait personne : amis, ennemis, tous étaient en butte à ses plus mordantes railleries. C'était un fléau, un gouffre ; il eût englouti le marché. Il n'amassait que pour le compte de son ventre insatiable. Ménius avait des souteneurs, car on redoutait sa malice. Ne leur avait-il tiré que peu de chose, ou même rien, il se réduisait à quelques plats de gras-double ou de mauvais mouton; mais alors il aurait tenu tête à trois ours affamés. Ces jours-là, corrigé par la maigre chère, il ne parlait que de marquer tous les goinfres au ventre avec un fer chaud [1]. Mais quand notre censeur attrapait quelque franche lippée, tout y passait : il n'en restait pas miette. « Parbleu, disait-il, je ne m'étonne pas que l'on mange son affaire. Quoi de meilleur qu'une grive bien grasse, quoi de plus beau qu'une vulve bien succulente ! »

Voilà justement comme je suis. Le calme et la médiocrité m'enchantent quand ma bourse est à sec. Je fais contre mauvaise fortune bon cœur. Mais sitôt qu'il a plu dans mon escarcelle, pour moi, les seuls sages, les heureux du monde sont ceux qui, comme vous, ont leur argent placé en riches métairies.

ÉPITRE XVI.

A QUINCTIUS.

Vous me demandez quelques détails sur ma terre, aimable Quinctius. A-t-elle des champs assez pour nourrir son maître? des oliviers aux baies fécondes pour l'enrichir? A-t-elle des vergers, des prairies, des vignes suspendues à l'ormeau ? Je vais vous décrire au long l'assiette et la nature de mon bien. Imaginez une chaîne de collines que sépare une ombreuse vallée. Le soleil en naissant regarde d'abord le versant de la droite ; à gauche, l'astre fugitif abaisse son char derrière leurs pentes vaporeuses. La température est admirable. Que diriez-vous en voyant sur la ronce innocente rougir la prune et la cornouille ? Partout le chêne et l'yeuse prodiguent leurs fruits au troupeau, leur ombre à l'heureux possesseur. On croirait

[1] On marquait au ventre avec un fer chaud les esclaves sujets à la gourmandise.

être aux portes de la verte Tarente. La source qui l'arrose a la gloire de donner son nom à un ruisseau dont l'Hèbre aux champs de la Thrace envierait la fraîcheur et la pureté ! Son onde est bonne aux cerveaux faibles, bonne aux estomacs débiles. Voilà les douces retraites, disons mieux, les demeures enchantées, qui préservent votre ami des influences de l'automne.

Pour vous, vous êtes heureux, si vous justifiez votre réputation. Depuis longtemps, Rome entière exalte vos félicités. Mais j'appréhende que sur ce point vous ne teniez plus au jugement d'autrui qu'à votre propre témoignage. Je crains que vous ne placiez le bonheur hors de la sagesse et de la vertu ; je tremble qu'à l'heure même où le monde fait sonner bien haut votre santé, votre bonne mine, vous ne couviez une fièvre lente, comme ces malades qui se mettent à table d'un air délibéré, et n'ont pas les mains lavées que le frisson les saisit. Les sots rendent leur mal incurable en le cachant par fausse honte.

Si quelque flatteur vous parlait des grands combats que vous avez rendus sur terre et sur mer, et que, pour séduire vos oreilles à l'appât d'une louange insipide, il ajoutât : « Non, le peuple ne souhaite pas moins ardemment votre conservation que vous le salut du peuple ; c'est une question que laisse indécise le souverain protecteur de l'empire et de vous, le roi des immortels : » à cet éloge vous reconnaîtriez Auguste. Cependant vous souffrez que l'on vous appelle du nom de sage, d'homme accompli ; mais, dites, êtes-vous réellement la dupe de vous-même ? Certes, lorsque j'entends vanter ma vertu, ma prudence, je suis tout aussi charmé que vous. Le mal, c'est que tel me donne aujourd'hui son suffrage qui demain me le retirera, s'il lui plaît. Il en est de cela comme des faisceaux ; le peuple les défère à l'intrigue ; mais il sait bien les lui ravir. — « A bas, dit le monde ; à moi le contrôle des renommées ! à bas ! » Et, triste, je descends de mon piédestal. Ce même monde me traite tout haut de fripon ; il attaque ma moralité ; il prétend que j'ai tordu le cou à mon père, et je serais sensible à de pareilles calomnies, et je changerais de couleur ? Non pas. Pour se plaire aux fausses louanges, pour s'effrayer de vains outrages, il faut être bien taré, bien corrompu.

— Mais, à votre compte, quel est l'honnête homme ? —

C'est celui qui observe les arrêts du sénat, les lois, la justice; celui qui d'un mot tranche une foule de graves différends; celui dont la parole garantit un dépôt, décide le gain d'une affaire. — Fort bien; mais cet honnête homme est connu dans son domestique, dans tout le voisinage pour un coquin madré qui se couvre de la peau du renard. — Je n'ai ni volé ni déserté, dit un mien esclave. — Tant mieux, le fouet ne te caressera pas les épaules. — Je n'ai tué personne. — D'accord : tu ne régaleras point les corbeaux du gibet. — Je suis probe, rangé. — Oh! pour cela, nous sommes d'un avis contraire. Le loup, vois-tu, sent la fosse d'une lieue; l'épervier se défie du lac; le milan découvre l'hameçon sous l'amorce. La haine du vice n'est chez les bons que l'amour de la vertu. Ce qui te retient, toi, c'est la peur du châtiment. Qu'on t'assure de l'impunité, tu feras des tours pendables. J'ai mille mesures de fèves; tu ne m'en prends qu'une : la perte est peu de chose; mais le méfait est-il moindre?

Quant à votre homme de bien, il est vrai qu'au forum, dans les tribunaux, il attire tous les yeux. Offre-t-il aux dieux un porc, un bœuf de sacrifice, il a soin de crier haut, bien haut : « A toi, Janus! à vous, Apollon! » Puis il marmotte du bout des lèvres, de peur qu'on ne l'entende : « Belle Laverne, fais-moi la grâce de les duper, la grâce de paraître un juste, un saint personnage. Couvre mes fautes d'un voile, mes finesses d'une ombre propice. »

Vaut-il mieux qu'un esclave, est-il plus libre, cet avare qui, en pleine rue, se baisse pour ramasser un sou dans le ruisseau? Je ne vois pas cela. Quiconque désire, craint. Or, quiconque vit dans la crainte ne sera jamais libre pour moi. C'est jeter ses armes, c'est déserter le poste de la vertu que de s'intriguer sans cesse pour augmenter son avoir, que de se tuer à la peine. C'est se ravaler au-dessous d'un captif, car enfin, un captif, vous pouvez le vendre au lieu de le mettre à mort, et il rend d'utiles services. Il peut garder un troupeau, tracer un dur sillon, trafiquer sur mer pour votre compte en dépit de l'hiver et des glaces; il peut faire le marché, porter le blé, les provisions de bouche.

Le juste, le sage est celui qui osera dire comme Bacchus à Penthée : « Roi de Thèbes, quels sont les maux, les indignes traitements que tu me prépares? — Je t'ôterai tes biens. —

Quels biens? mes troupeaux, mes terres, mes meubles, mon argent? Prends tout, fais. — Je te garrotterai les mains et les pieds, je te retiendrai sous la garde d'un geôlier farouche. — Je n'aurai qu'à vouloir pour qu'un dieu me délivre. » Ce dieu, si je ne me trompe, c'est la mort. La mort! voilà le dernier terme.

ÉPITRE XVII.

A SCÆVA.

Vous avez, Scæva, toute la prudence désirable; vous savez comment il faut en agir avec les puissances. Apprenez toutefois ce que pense là-dessus un docteur à mettre sur les bancs, un petit homme de vos amis. C'est comme si un aveugle prétendait vous montrer le chemin. N'importe,pourvu qu'il y ait à gagner dans la morale qu'il débite.

Si le repos vous plaît, si vous aimez dormir la grasse matinée, si vous craignez la poussière, le bruit des chars, le vacarme du cabaret, croyez-moi, allez à Ferenti. Aussi bien, les riches n'ont pas seuls tout le bonheur en partage, et l'on n'a point tristement vécu pour être resté dans l'oubli, du berceau jusqu'à la tombe. Voulez-vous pousser les vôtres, et vous donner à vous-même un peu plus vos aises, vous êtes pauvre, mettez-vous de la maison d'un grand. — « Si le délicat Aristippe se résignait à user de légumes, il prendrait les rois en pitié. » — « Si l'austère Diogène savait user des rois, il prendrait en dégoût ses légumes. » Lequel, à votre avis, parlait et agissait le mieux, dites? Mais non, comme le plus jeune, apprenez en quoi la morale d'Aristippe est la meilleure. Voici, assure-t-on, comment il ripostait au mordant cynique : « Je fais le bouffon pour mon compte, toi pour les beaux yeux du peuple. Mais mon rôle, à moi, est bien plus relevé, bien plus honorable. Un bon cheval me porte, un prince me nourrit pour prix de mes complaisances. Toi, tu tends la main au dernier des passants, dont l'aumône te dégrade, et tu te vantes de ne manquer de rien! »

Aristippe s'accommodait de tout, sans distinction de couleur, d'état, de fortune. Il avait de l'ambition, sans doute; mais le

présent, il s'y conformait à peu près volontiers. Voilà un homme, au-contraire, qui drape d'un grossier manteau sa farouche vertu ; c'est miracle qu'un changement de position lui convienne. Le premier n'attendra pas après un manteau de pourpre ; sous quelque vêtement què ce soit, il se montrera dans les lieux les plus fréquentés, il soutiendra de bonne grâce l'un et l'autre personnage. Mais présentez à Diogène une chlamyde de fine étoffe de Milet. Il reculera comme à la vue d'un serpent, d'une bête enragée. Il mourra de froid, si vous ne lui rapportez ses guenilles ; rendez-les-lui, et qu'il vive à sa guise, le pauvre insensé. Signaler sa valeur, éblouir son pays de l'éclat de son triomphe, c'est s'élever au trône de Jupiter ; c'est toucher du front la voûte céleste. Mais plaire aux demi-dieux n'est pas non plus une médiocre gloire. Il n'est pas donné à tous d'arriver à Corinthe [1]. Tel craint de manquer la fortune, et se croise les bras, à la bonne heure. Tel autre parvient à la fixer : est-ce ou non se conduire en homme? Certes, c'est là, oui, là, le but que nous devons atteindre. Je suis faible d'âme et de corps, le fardeau m'épouvante : vous le soulevez, vous le portez, vous. Ou la vertu n'est qu'un vain nom, ou l'honneur et la richesse appartiennent de droit au mortel entreprenant. Le courtisan, qui devant le maître se tait sur son indigence, obtiendra plus que le mendiant famélique. Autre chose est d'accepter avec modestie, ou d'arracher de vive force. Voilà le grand art, le point capital. « J'ai une sœur à pourvoir, une mère à soutenir. Mon bien n'est pas vendable, il ne peut suffire à nos besoins. » Parler de la sorte, c'est crier : *L'aumône, s'il vous plaît.* Souvent un autre pleureur vient, qui, partageant avec moi, me rogne la moitié du gâteau. Mais, quoi ! si le corbeau savait se régaler sans rien dire, il aurait meilleure cuisine et moins d'envieux pour lui disputer sa proie.

Votre patron vous emmène à Brindes, aux champs délicieux de Sorrente. N'allez pas vous plaindre des cahots, de la pluie, de la rigueur du froid. Ne dites pas en gémissant : On m'a forcé ma valise ; on m'a volé ma bourse. Finesses connues, ruse de courtisane, qui tantôt a perdu sa chaîne, tantôt son bracelet, et qui pleure tant et si fort que bientôt on ne croit plus ni à ses pertes, ni à la sincérité de sa douleur.

[1] On attribue l'origine de ce proverbe à la courtisane Laïs qui rançonnait si fort ses adorateurs, que par là elle en rebutait un grand nombre.

On n'est trompé qu'une fois. Un gueux s'amuse à se faire ramasser dans la rue. Il se casse la jambe tout de bon, il verse d'abondantes larmes, il prend les dieux à témoins de sa disgrâce. « Croyez-moi, cè n'est pas raillerie; cruels! relevez un pauvre estropié. — Cherche ta dupe ailleurs, répondent durement les voisins. »

ÉPITRE XVIII.

A LOLLIUS.

Si je connais bien, Lollius, la parfaite droiture de votre cœur, vous craindrez de laisser paraître, sous les dehors de l'amitié, la bassesse d'un flatteur à gages. Autant la femme honnête se distingue de la courtisane et l'éclipse, autant l'amitié diffère de l'adulation rampante. Mais ce vice a son contraire dans un vice plus odieux peut-être encore; je veux dire cette rusticité, cette sauvagerie à la fois choquante et insoutenable, qui se recommande par des cheveux négligés, des dents noires, et qui veut se faire passer pour noble franchise et pour véritable vertu. La vertu tient le milieu entre deux vices, et s'éloigne également de l'un et de l'autre. Le flatteur pousse la complaisance jusqu'à ses dernières limites. Il daube sur les conviés du bout de la table; au moindre geste du maître, il se récrie. Il répète toutes ses paroles; chaque mot de sa bouche est relevé. Il semble voir un petit enfant récitant la leçon que lui dicte un pédant en furie, ou quelque comédien de rechange aux prises avec un rôle secondaire. Ce manant, toujours échauffé, et souvent à propos de bétail, prend feu et montre le poing pour une bagatelle. « Comment! dit-il, on ne me croira pas sur parole! Quoi! si j'ai quelque chose sur le cœur je ne pourrai pas débonder à mon aise! Ah! plutôt cent fois mourir! » Et de quoi s'agit-il? De savoir lequel de Castor ou de Dolichès est le plus fort; quel chemin, pour aller à Brindes, est le plus beau de la voie Minucia ou de la voie Appienne? Tel fait l'amour à ses risques et périls, et se jette tête baissée dans un jeu qui le ruine; tel autre, par vaine gloire, dépense au delà de ses moyens en habits et en essence; tel, enfin, brûle pour l'or d'une soif ardente, insatiable, et fuit la pauvreté comme un déshonneur. Qu'arrive-t-il?

c'est que le Crésus, ami de notre homme, bien que riche parfois de dix bons vices de plus, ne lui montre que haine, qu'aversion; ou, s'il ne le hait pas, il le tance comme une mère attentive. Mon richard veut qu'on ait plus de vertu que lui; il l'exige, et, en cela, il n'a pas tout à fait tort. « Qui, vous, marcher sur mes brisées? Mes folies, à moi, ma fortune les autorise. Vous, mon cher, vous avez peu de chose. Une mise modeste sied aux inférieurs; c'est de règle. Donc, plus de rivalité entre nous. » Eutrapélus [1] avait-il une dent contre quelqu'un, il donnait au personnage des habits somptueux. Voilà mon homme enchanté, pensait-il; avec ses belles nippes, il va prendre de nouvelles allures, des espérances nouvelles. Il fera du jour la nuit. Pour une maîtresse, il oubliera principes, devoirs; il empruntera, il nourrira sa dette, et, sous peu, nous le verrons gladiateur ou valet de jardinier, menant la charrette de son maître.

Votre ami a des secrets; ne cherchez pas à les pénétrer. Il vous les confie, soyez muet, fussiez-vous en proie à la colère ou à l'ivresse. N'allez pas exalter vos goûts et condamner ceux de l'autre. Il veut chasser, ne prenez pas la plume. Voilà ce qui rompit l'accord entre Zéthus et Amphion : pourtant ils étaient frères. La lyre du poëte choquait l'oreille du grossier pasteur; la lyre se tut. Amphion, dit l'histoire, céda aux goûts fraternels. Vous, ne céderez-vous pas aux vœux d'un ami puissant, à ses douces instances? Il parle de mener aux champs limiers, chevaux portant filets d'Etolie. Debout! trêve aux accents chagrins d'une muse hypocondriaque. Il faut que vous puissiez, comme lui, souper des fruits de vos exploits. D'ailleurs, n'est-ce pas l'exercice chéri de nos Romains? N'est-il pas favorable aux mœurs, à la santé du corps? Vous-même, n'êtes-vous pas plus qu'un autre robuste, capable de lasser la vitesse des chiens et la force des sangliers? Et puis, qui, plus que vous, excelle dans les jeux brillants d'une mâle escrime? Vous savez les cris de la foule, lorsque le Champ-de-Mars est témoin de vos prouesses. Que vous dirai, enfin? Une campagne terrible, la guerre des Cantabres fut l'école où votre enfance se forma, sous un prince qui vient de rendre à nos temples les étendards de Crassus, et qui maintenant, sur des bords éloi-

[1] Eutrapèle, qui en grec signifie plaisant, était le surnom du sénateur Volumnius, ami de Cicéron, et fameux par ses plaisanteries.

gnés, assure l'empire des armes romaines. Vous retirer, vous tenir à l'écart, serait impardonnable. Car, tout attentif que vous êtes à ne jamais franchir les bornes d'une exacte décence, il vous arrive parfois de badiner dans votre maison des champs. Deux flottilles sont en présence : c'est le combat d'Actium représenté à grand spectacle. Vous êtes, vous, le général en chef; vos gens sont les armées rivales; votre frère est Antoine; la pièce d'eau, la mer Adriatique. On se bat, jusqu'à ce que la victoire agile couronne de lauriers l'un ou l'autre prétendant. Celui que vous prenez ainsi par son faible ne manquera pas d'approuver vos jeux et d'applaudir à tour de mains.

Passons à d'autres avis : mais, que dis-je? des avis? vous sont-ils nécessaires? Réfléchissez souvent de qui vous parlez, à qui, dans quels termes? Fuyez les curieux, car ils sont bavards. Ces larges oreilles savent mal garder le secret qu'on y dépose. Une fois échappé, le mot blessant vole et sans retour. Point d'ardeur insensée pour la maîtresse ou l'esclave de votre ami. Respectez le seuil de marbre de son palais hospitalier. Vous donnât-il son bel esclave ou sa maîtresse chérie, le profit serait assez mince. S'il est jaloux, quel supplice! Vous recommandez quelqu'un, étudiez de près la personne, ou craignez que les torts d'autrui ne fassent bientôt rougir votre front. On se trompe souvent, on appuie d'indignes protégés. Du moins, quand leur bassesse est à jour, ne vous obstinez pas à les soutenir. Mais ménagez-vous le droit de défendre la vertu calomniée, et de lui venir en aide au premier appel. Lorsque le mérite est en butte aux sourdes attaques de la haine, ne sentez-vous pas que le danger est à votre porte? Il y va du vôtre, quand la maison du voisin brûle, et l'incendie qu'on néglige ne tarde pas à s'étendre.

Tout est douceur dans l'amitié des grands, pour qui n'en a point goûté; à l'essai, on apprend à la craindre. Vous, Lollius, tandis que votre barque est à flot, veillez, de peur que le vent ne tourne et ne vous rejette en arrière. La gaieté ne cadre pas avec la tristesse; la tristesse avec l'enjouement; la pétulance avec le calme; l'ardeur, la vivacité avec l'humeur paresseuse. Les buveurs, qui du soir au matin fêtent le brillant nectar de Falerne, méprisent le poltron qui refuse le verre provocateur, jurât-il ses grands dieux qu'il redoute les vapeurs nocturnes.

Point de front nuageux et rembruni. Le plus souvent la timi-

dité donne un air sournois, le silence un air morose. En somme, lisez, entretenez-vous avec les sages. Apprenez l'art de couler doucement la vie, d'échapper à l'âpre frénésie d'une cupidité dévorante, à l'inquiétude, à la folle recherche des biens imaginaires. Méditez sur la vertu : Est-ce un fruit de la science? un don de la nature? Comment diminuer la somme des maux? Comment se rendre ami de soi-même? Où trouver le bonheur pur, inaltérable? Dans la gloire, dans les jouissances de la fortune, ou bien dans la vie cachée, dans ses charmantes et mystérieuses douceurs? Pour moi, quand je me refais aux bords de la Digence, ce frais ruisseau que boit Mandèle, la chétive et frileuse bourgade, que croyez-vous que je sente, ô mon ami? Que pensez-vous que je demande au ciel? D'avoir ce que j'ai maintenant, moins s'il le faut; de vivre pour moi ce qui me reste de vie, ce que les dieux voudront bien m'en laisser. Bonne provision de bons livres, du blé pour un an, et cela dans la crainte de flotter éperdu au gré de l'heure décevante.

Voilà tout ce que j'attends de Jupiter, dont la main donne et reprend; la vie, l'aisance, c'est assez. L'égalité d'âme, j'en fais mon affaire.

ÉPITRE XIX.

A MÉCÈNE.

Au dire du vieux Cratinus [1], docte Mécène, jamais vers ne pourront charmer et vivre longtemps, s'ils ont pour pères des buveurs d'eau. Du jour que Bacchus enrôla d'écervelés poëtes parmi les Satyres et les Faunes, les bonnes muses sentirent le vin quasi dès l'aurore. Homère fait l'éloge du vin, j'en conclus qu'il aimait la bouteille. Le bonhomme Ennius lui-même était toujours en train, quand il embouchait la trompette héroïque. « *Au forum, les hypocondres, au puits de Libon! défense de chanter à sec!* » Depuis ce mémorable arrêt, nos poëtes n'ont pas cessé, la nuit de boire à outrance, le jour de cuver leur vin. Pauvres gens! comme si prendre l'air bourru, le ton brusque, les pieds nus, la robe écourtée de Caton, c'était reproduire les mœurs, et la vertu du personnage. C'est l'histoire de l'Afri-

[1] Cratinus, poëte athénien, connu par son ivrognerie.

cain, rival de l'éloquent Timagène. Il veut faire le bel esprit, le beau parleur ; il s'enfle, se travaille. Il finit par en crever. Un modèle imparfait égare les imitateurs. Si d'aventure je gagnais la jaunisse, mes gens se pâliraient à boire du cumin. O imitateurs, troupeau d'esclaves ! que de fois vos mouvements stériles ont excité mon humeur ou mes rires ! La première, ma muse indépendante ouvrit des chemins tout nouveaux, et ses pieds imprimèrent leur trace sur un terrain vierge encore. Le génie qui sent sa force est roi ; il marche, on suit. Les ïambes du chantre de Paros, c'est moi qui, le premier, les fis connaître au Latium. Mais Archiloque ne me prêta que sa mesure et son âme ; je lui laissai l'âpre colère, si funeste, hélas ! à Lycambe.

Ne retranchez pas toutefois quelques feuilles à ma couronne[1], parce que j'ai craint de changer son rhythme et la cadence de ses vers. Chez moi, la muse d'Archiloque a baissé de ton ; elle emprunte le luth énergique de Sapho, la lyre harmonieuse d'Alcée ; mais dans les choses et dans la marche, nulle ressemblance. Point de beau-père odieux qu'elle inonde du fiel le plus noir ; point de maîtresse dont ses vers diffamants brisent la vie infortunée.

Ce chantre, dont nulle autre bouche n'avait répété les accords, c'est moi qui l'ai popularisé parmi nous. Je suis fier, poëte créateur, de fixer d'illustres regards, d'occuper de nobles loisirs. D'où vient pourtant que tel ingrat lecteur applaudit à mes bluettes et les goûte à huis clos, qui, dans le monde, en fait une critique amère. C'est que je ne sais pas mendier le suffrage de ce peuple mobile, en prodiguant repas et vieux habits[2] ; c'est que nos beaux esprits modernes ne trouvent en moi ni un auditeur ni un champion ; c'est que je ne daigne point m'incliner devant le trône des pédants de nos écoles. De là tout ce grand courroux. — « Mes vers sont indignes du grand jour ; je rougirais de les lire sur un vaste théâtre, de donner de l'importance à des bagatelles. — Que dites-vous? me réplique-t-on : vous riez. Mais, non, vous les gardez sans doute pour l'oreille des dieux ; vous croyez que la poésie n'ouvre ses trésors qu'à vous seul ; vous vous adorez. » En pareil

[1] Il fait allusion à la couronne qu'on tondait au ciseau, pour la distinguer de la couronne non tondue qui était la plus honorable. — [2] C'était la coutume d'envoyer des présents d'habits à ceux dont on briguait les suffrages ; aux gens du commun on envoyait des habits qui avaient déjà servi.

cas, montrer les dents est scabreux : ils m'arracheraient les yeux de la tête. « Moi je leur dis : l'heure est avancée ; je demande un armistice. Aussi bien, les jeux amènent les querelles, les batailles : on se fâche, et, une fois fâchés, ce sont des haines à mort, des guerres interminables. »

EPITRE XX.

A SON LIVRE.

Mon livre, vous soupirez pour Vertumne et Janus [1]. Vous brûlez de paraître magnifiquement vêtu de la main des Sosies [2]. Vous maudissez les clefs, les verrous, chers à la modestie qui s'ignore. L'obscurité vous pèse, vous cherchez la lumière. Quel changement, ô dieux ! allez donc où votre impatience vous appelle : mais, une fois envolé, n'espérez plus de retour. Qu'ai-je fait, malheureux ? A quoi pensais-je ? direz-vous, quand vous sentirez l'atteinte de quelque trait caustique. Et vous savez ce qu'on fait d'un livre, quand le dégoût succède à l'amour blasé du lecteur.

Si un juste courroux ne m'abuse pas sur votre compte, vous charmerez la ville, tant qu'il vous restera un air de jeunesse. Mais dès que les mains du vulgaire vous auront souillé par leur contact flétrissant, vous irez dans un coin nourrir la mite paresseuse, ou peut-être vous verrai-je relégué dans Utique, ballotté jusqu'à Lérida. Et moi, dont vous aurez méprisé les avis, je rirai comme le bonhomme de la fable, qui, voyant son âne en faire à sa tête, le poussa de colère dans un fossé. Comment sauver un fou qui s'obstine à périr ?

Une autre gloire vous attend ; c'est d'aller dans un quartier perdu moisir aux mains de quelque vieux magister qui bredouille la syntaxe aux marmots.

Lorsqu'un chaud rayon de soleil vous amènera un nombreux auditoire, vous direz de moi que, né d'un simple affranchi sans fortune, j'osai hors du nid paternel déployer une aile ambitieuse. Que j'y perde en noblesse, pourvu que j'y gagne en

[1] La place romaine où Vertumne et Janus étaient placés était le quartier des libraires. — [2] Les Sosies étaient deux libraires en renom.

mérite. Ajoutez que j'ai su plaire à ce que Rome a de plus illustre dans la toge et dans l'épée. Peignez un petit homme court et tirant sur le grison, très-ami du soleil, très-prompt à s'emporter et s'apaiser de même. Que si, par hasard, on vous demande mon âge, dites que j'ai compté quatre fois dix hivers, surchargés de quatre ans, l'année que Lollius partagea les faisceaux avec Lépide.

LIVRE DEUXIÈME.

ÉPITRE I.

A AUGUSTE.

La grandeur des affaires dont vous soutenez seul le fardeau, l'Italie que vos armes protégent, qu'illustrent vos vertus, que réforment vos lois, déposeraient contre moi, noble César, si par de longs discours je dérobais au bien public les précieux instants qu'il réclame.

Romulus et le dieu des Vendanges, Castor et son frère Pollux, conquirent par leurs brillants exploits les honneurs de l'apothéose. Mais en vain, lorsqu'ils habitaient le séjour des hommes, les vit-on, pour le bonheur du monde, apaiser les guerres funestes, partager les champs, fonder les états, ils gémirent de cette dure ingratitude par laquelle on répondait à leurs bienfaits, à leurs espérances. Le héros qui dompta l'hydre sanguinaire et dont les fameux travaux triomphèrent des monstres et du Destin, Hercule éprouva que seule ici-bas la mort peut désarmer l'envie. Il blesse les yeux par l'éclat de sa couronne le génie qui éclipse les talents vulgaires. Vient-il à s'éteindre; on l'adore. Nous vous possédons encore, César, et déjà nous vous rendons des hommages mérités. Des temples s'élèvent : on y jure par votre nom, car vos vertus qui défient le passé étonneront les siècles futurs.

Mais ce peuple qui se montre sage, équitable sur un point, alors qu'il vous préfère aux héros de Rome et de la Grèce, n'applique pas aux autres choses le même esprit d'impartialité. Tout ce qui tient encore à la terre, tout ce qui se rattache au présent excite ses dégoûts ou sa haine. Il ne voit que les anciens. A l'entendre, ces vieilles formules légales que dix hommes [1] ont

[1] Les décemvirs vers l'an de Rome 300.

jadis inscrites sur la pierre, les traités conclus par nos rois avec Gabies [1] et ses durs Sabins, nos rivaux, les livres des pontifes [2], les vers des antiques sibylles, c'est la Muse en personne qui, sur le mont Albain, les a dictés à nos aïeux.

Si parce que les plus vieux écrivains de la Grèce sont aussi les meilleurs, on prétend mettre les Romains dans la même balance, il n'y a plus à discuter. *L'olive n'a point de noyau; la noix point de coquille.* Notre gloire est à son comble. Comme peintres, comme chanteurs, comme athlètes, les Grecs ont trouvé des maîtres.

S'il en est des vers comme des liqueurs que le temps rend meilleures, je voudrais bien savoir ce qu'un ouvrage peut gagner par chaque année révolue. L'auteur enterré depuis cent ans doit-il être rangé parmi les anciens, c'est-à-dire les modèles, ou parmi les méchants auteurs, les auteurs nouveaux? Pour prévenir toute chicane, expliquons-nous. Un auteur est ancien et excellent lorsqu'il a fait ses cent ans. Mais s'il manque au siècle un mois, une année, dans quelle catégorie faut-il le mettre? Est-ce au nombre des vieux poëtes, ou parmi ceux que l'âge présent livrera aux brocards de la postérité? — Parmi les anciens, sans nul doute. Qu'est-ce qu'un petit mois ou même une année de moins? Bon, j'use de la licence, et, comme dans la fable, j'arrache poil à poil la queue de ma jument [3]; j'en retranche un, puis un autre. Je bats en brèche, je ruine le système des critiques rétrogrades qui jaugent le mérite d'après les années, et n'en admirent que des ruines marquées du sceau de la Parque.

Ennius [4], le sage, le fort, le second Homère, au dire de nos censeurs, paraît se soucier médiocrement de justifier l'orgueil

[1] Le traité de Tarquin le Superbe avec ceux de Gabies était écrit sur un cuir de bœuf appliqué à une planche de bois. — [2] Les livres des pontifes institués par Numa et qui réglaient tout ce qui concernait la religion. — [3] Horace a eu ici en vue une action célèbre de Sertorius, qui, pour rassurer son armée qui venait d'être battue, et pour faire voir à ses soldats que peu à peu on vient à bout des choses qu'on ne saurait forcer tout d'un coup, fit venir devant eux deux chevaux, l'un faible et vieux, et l'autre jeune et fort; donna le faible à un jeune homme vigoureux, et le fort à un homme vieux et débile; et leur commanda à chacun d'arracher la queue au cheval qu'il tenait. Le jeune homme prit à deux mains la queue du cheval faible, mais tous ses efforts furent inutiles, il ne put l'arracher; au lieu que l'homme débile, en tirant un crin après l'autre, dégarnit en un instant la queue de son jeune cheval. — [4] Ennius, et sapiens. Ennius, entêté de la métempsycose, se piquait d'avoir été un *sage* dans Pythagore, un *homme de guerre* dans Euphorbe, et croyait que l'âme d'Homère avait passé en lui.

de ses rêves pythagoriciens. On ne lit pas Névius, mais on le sait par cœur : il est d'hier, tant c'est chose sacrée que tout vieux poëte. On s'évertue à comparer leur mérite respectif. A Pacuvius la palme du savoir; c'est un docte vieillard : toutefois Accius est plus profond. Afranius semble avoir emprunté la toge de Ménandre. Plaute suit à pas précipités la marche du rapide Épicharme. Cécilius est plein de dignité, Térence [1] plein d'art. Voilà des modèles ! voilà ceux que la reine du monde applaudit dans ces vastes théâtres où se presse une foule attentive ! voilà les seuls, les véritables poëtes que Rome ait produits jusqu'à nos temps depuis le siècle de Livius !

Parfois le peuple voit juste; mais aussi parfois il se trompe. S'il admire les anciens auteurs, s'il les exalte au point de ne rien trouver qui les surpasse, rien qui leur soit comparable, il s'abuse étrangement. Mais s'il admet que l'on rencontre chez eux une foule de termes surannés, rocailleux, un style presque toujours lâche, s'il en convient, il est dans le vrai, il pense comme moi; son arrêt est dicté par l'équité même. Je ne veux aucun mal à Livius; je ne pense pas qu'il faille anéantir ses vers que me dictait à moi, tout enfant, Orbilius de douloureuse mémoire. Mais qu'ils semblent beaux, polis, voisins, ou peu s'en faut, de la perfection, ce qui me passe. Est-il juste que pour un mot brillant qui pétille çà et là, pour un vers ou deux un peu plus coulants que le reste, on se pâme, on s'extasie devant un long poëme ! — N'est-il pas odieux d'entendre censurer un ouvrage, non parce qu'on le croit dépourvu d'esprit et d'élégance, mais parce qu'il est nouveau, tandis qu'on réclame pour les anciens, non pas de l'indulgence, mais des palmes et des couronnes ? Que je mette par malheur en question si la fable d'Atta marche bien sous une pluie de fleurs ou de parfums [2] : quelle effronterie ! vont s'écrier tous nos Gérontes. Quoi ! vous osez dénigrer des pièces que représentèrent jadis le sublime Ésope, l'inimitable Roscius [3]? A leur sens, il n'y a de bon que

[1] Nævius, poëte latin, encore plus ancien qu'Ennius; Pacuvius, neveu d'Ennius, et Accius, anciens poëtes tragiques ; Ménandre, poëte comique grec. Afranius imita celui-ci dans ses comédies dont le sujet était pourtant romain, et que par cette raison on appelait *togatæ*. Epicharme, poëte comique de Syracuse, contemporain de Pythagore ; Cécilius, Térence, autres poëtes comiques latins. Il nous reste six pièces du dernier. — [2] Les anciens couvraient leurs théâtres de toutes sortes de fleurs, et au milieu de l'arène il y avait des tuyaux cachés qui jetaient de l'eau de safran en si grande abondance, qu'elle coulait par tous les degrés du théâtre. — [3] Esope et Roscius, deux célèbres tragédiens.

ce qui leur a plu. Peut-être aussi rougiraient-ils de se rendre à l'avis des jeunes, et de consentir à oublier dans leur vieillesse ce qu'ils apprirent sans barbe au menton.

Tel me vante l'hymne des Sabins et la poésie de Numa qui partage mon ignorance sur tout ce qu'il se flatte d'entendre seul. Est-ce amour, enthousiasme pour ces génies éclipsés? Non; c'est colère contre les vivants, c'est notre envie contre nous et nos œuvres. Si les Grecs avaient eu cette horreur du nouveau, où serait aujourd'hui la vénérable antiquité? où seraient les écrits que se passe de mains en mains le peuple de lecteurs?

Du jour que la Grèce, abjurant ses querelles, se livra à d'aimables loisirs et se laissa gâter par la fortune, on la vit tantôt s'éprendre pour des athlètes, tantôt se passionner pour des chevaux. Le marbre, l'ivoire, le bronze s'animèrent sous le burin de ses artistes favoris. Une toile parlante captiva ses yeux et son âme. Musiciens, acteurs la ravirent tour à tour. Ainsi la jeune vierge s'ébat sous l'œil de sa nourrice; mais bientôt l'objet de ses vœux la trouve froide, indifférente. Est-il rien qui charme sans cesse ou qui déplaise éternellement? Tels furent les fruits que la douce paix fit éclore au souffle de la prospérité.

A Rome, on ne connut longtemps d'autres plaisirs et d'autres fêtes que d'ouvrir à l'aurore sa porte matinale, de guider ses clients dans le dédale des lois, de prêter sur de bons gages des écus sagement placés. On apprenait des anciens, on enseignait aux débutants l'art de grossir son épargne, de couper court aux ruineuses folies. Quelle révolution dans les mœurs! Peuple léger! La manie qui le possède aujourd'hui, c'est d'écrire : jeunes gens, vieillards austères, ne soupent plus désormais qu'avec des fleurs sur le front et des vers à la bouche.

Moi qui parle et qui me donne sans doute pour un ennemi des vers, je mens en cela comme un Parthe. Le soleil n'est pas levé que je suis debout, demandant plume, papier, portefeuille. On ne s'avise pas de conduire un vaisseau sans connaître la manœuvre; on ne va pas sans brevet prescrire l'antimoine aux malades. Le médecin ne répond que de sa médecine; le forgeron ne se mêle que de sa forge. Mais, savants ou ignorants, tout le monde écrit et poétise à qui mieux mieux.

Ce faible, ce travers d'esprit a pourtant son bon côté. Voici comment. Un poëte est rarement avare; il aime les vers : c'est

sa marotte. Son esclave le vole et décampe avec la bourse, sa maison brûle : il en rit. Ce n'est pas lui qui songe à tromper un associé, à dépouiller un pupille. Il vit de pois chiches et de gros pain. En guerre, triste et mauvais soldat; en paix, il a son mérite, si toutefois vous accordez que les petites choses influent heureusement sur les grandes. Le poëte prend au berceau l'enfant qui balbutie encore; il délie sa langue captive; il éloigne de son oreille les discours obscènes. Bientôt il forme son cœur par d'aimables leçons; il corrige en lui l'aigreur, l'envie, l'emportement; il célèbre les actions vertueuses; il éclaire l'avenir au flambeau de l'exemple; il console le pauvre, l'infortuné.

Jeunes garçons, chastes vierges, belles d'ignorance et de pudeur, qui donc vous enseignerait des hymnes, si la muse n'inspirait le poëte? Grâce à lui, le chœur innocent implore le secours des immortels, et des bienfaits attestent leur présence. A vos douces et mélodieuses prières, le ciel se fond en rosées [1], les maux s'enfuient, les sombres dangers s'évanouissent, la Paix descend sur la terre et l'année se couronne de fertilité. Pour apaiser les habitants de l'Olympe, comme les divinités de l'Érèbe, que faut-il? Des concerts pieux.

Les antiques laboureurs, hommes forts, heureux à peu de frais, après la moisson recueillie, quand revenait le temps des fêtes, se délassaient le corps et l'âme, soutenus qu'ils étaient dans leurs épreuves par l'espérance de les voir finir. Au milieu des compagnons de leurs travaux, entre leurs enfants et leurs épouses fidèles, ils offraient un porc à la Terre, du lait à Sylvain, des fleurs et du vin au Génie du foyer, qui sait le compte des fugitifs instants de la vie. Ces fêtes donnèrent naissance à la gaîté Fescennine, qui, dans un dialogue malin, aiguisa l'épigramme villageoise. L'âge suivant hérita de cette mode, et d'abord ce fut une liberté fort innocente en ses jeux. Mais bientôt le badinage devenu cruel se tourna en fureur, et son audace menaçante, impunie, pénétra dans l'asile de la vertu. Sous les traits sanglants de la satire, les victimes éclatèrent en plaintes : ceux même qu'elle respectait encore s'émurent du danger commun. Bref, une loi [2] porta des peines rigoureuses contre

[1] Dans les temps de sécheresse, pour fléchir la colère de Jupiter et pour obtenir la pluie, on faisait des sacrifices appelés *aquilicia* (*aquam elicere*) ; on faisait alors chanter des prières par des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles. — [2] Ce fut vers l'an 502 que cette loi fut portée.

tous vers empreints d'une offensante personnalité. On changea de note de peur du bâton [1]; les auteurs durent se borner à bien dire et à plaire.

La Grèce domptée subjugua ses farouches vainqueurs, et prêta ses arts au Latium sauvage. Ainsi s'amollit la rudesse du vieux mode saturnien dont la rouille grossière eut à subir la lime du bon goût. Mais il conserva durant bien des années, et il garde aujourd'hui même encore des traces de sa rusticité native. Ce fut tard, bien tard, que nos Romains jetèrent les yeux sur les chefs-d'œuvre de la Grèce. C'est après les guerres de Carthage que, tranquilles désormais, ils commencèrent à s'enquérir des beautés de Sophocle, de Thespis et d'Eschyle. Ils tentèrent même de les transporter dans leur idiome, et le succès couronna leurs efforts : car le génie latin, naturellement fier et sublime, a l'accent assez tragique et l'audace parfois heureuse; mais il croirait se déshonorer s'il risquait la moindre rature.

On s'imagine, parce que la comédie prend ses sujets dans la vie commune, que c'est une carrière bien moins épineuse; mais Thalie a d'autant plus d'obstacles à vaincre qu'elle a moins d'indulgence à espérer. Voyez comme Plaute soutient faiblement le rôle d'un jeune homme amoureux, d'un père intéressé ou d'un astucieux entremetteur? Et Dossenus [2] ! comme il abuse de ses éternels parasites ! comme il arpente lourdement la scène avec son brodequin qui grimace! C'est qu'il ne voit que des écus à empocher; peu lui importe d'ailleurs que sa pièce tombe ou que son action marche d'un pas ferme.

L'auteur que porta sur la scène le char vaporeux de la Gloire se sent défaillir quand le spectacle languit; on bat des mains, il s'enfle d'orgueil : tant il faut peu de chose pour abattre et relever un esprit amoureux de louanges. Adieu le théâtre, si je dois engraisser ou maigrir pour un laurier que donne ou que refuse le caprice!

Il est un autre déboire qui souvent effraie et rebute les poëtes : c'est l'ignorance et l'ineptie du grand nombre (car là, comme partout, la naissance et le mérite sont en minorité); c'est la bru-

[1] Par la crainte du bâton, c'est-à-dire du supplice appelé *fustuarium*, qui était d'être battu de verges jusqu'à la mort. — [2] Dorsennus ou Dossenus (Fabius) était du reste fort estimé pour la morale qu'il avait répandue dans ses pièces, comme il paraît par son épitaphe que Sénèque rapporte, lettre 99.

tale fureur de la canaille qui montre le poing aux chevaliers, en cas de dissentiment, et qui, au milieu de la pièce, demande l'ours et les lutteurs, spectacle bien digne de ses goûts. Mais que dis-je? Les chevaliers eux-mêmes sacrifient aujourd'hui le plaisir de l'oreille à l'amour du décor, à la stérile curiosité des yeux. La toile reste baissée pendant quatre heures et plus que remplit le défilé d'un escadron de cavalerie et d'un bataillon de fantassins; puis ce sont des rois, victimes de la grandeur, qui s'avancent les mains enchaînées. Après cela vient une procession de chars, de fourgons, de litières, jusqu'à des vaisseaux, des villes en ivoire, des Corinthes captives que l'on porte triomphalement.

Si Démocrite était encore du monde, oh! comme il rirait de bon cœur en voyant un monstre qui, par un bizarre hymen, unit la nature de la panthère à celle du chameau[1], ou quelque éléphant blanc[2] fixer les regards du vulgaire. Certes, il observerait le peuple avec plus d'intérêt que la pièce; le peuple lui donnerait la comédie plus que le comédien lui-même. Et l'auteur! il penserait qu'il conte son histoire à un âne, à un âne sourd[3]. Au fait, quelle voix de stentor pourrait dominer le bruit dont retentissent nos théâtres? On croirait entendre mugir les bois du Gargan ou la mer de Tyrrhène. C'est un fracas effroyable à la vue des raretés, des merveilles exotiques dont l'acteur étale la richesse. Dès qu'il entre en scène, ce sont des battements de mains à tout rompre. « A-t-il dit quelque chose? — Non, rien encore. — Alors qu'est-ce qu'on admire! — C'est sa robe où la couleur des violettes éclate dans la pourpre de Tarente. »

Mais peut-être me soupçonnera-t-on de ne louer ainsi avec réserve un genre où d'autres réussissent, que par impuissance d'en faire autant. Qu'on le sache donc : je tiens qu'un poëte est capable de danser sur la corde tendue, lorsque avec de pures fictions il jette le trouble dans mon cœur, l'ébranle, le calme, le remplit de terreurs imaginaires, et d'un coup de son art me transporte aujourd'hui à Thèbes, demain dans Athènes.

Croyez-moi, César, s'il est des écrivains qui aiment mieux

[1] La girafe, en latin *camelopardalis*, tient de la nature de la panthère et du chameau. — [2] Les éléphants blancs étaient les plus rares et les plus estimés. — [3] On disait communément en proverbe, faire un conte à un âne, faire un conte à un sourd. Horace, pour rendre la chose plus ridicule, de ces deux proverbes n'en a fait qu'un.

passer par les mains du lecteur que de subir les dégoûts d'un spectateur orgueilleux, accordez-leur un regard d'estime. Par là vous mériterez bien d'Apollon ; par là vous remplirez son temple de bons livres[1]. Ce sera un coup d'éperon donné aux poëtes, et vous les verrez d'une ardeur nouvelle gravir l'Hélicon verdoyant.

Souvent, il est vrai, nous faisons beaucoup de tort à nous-mêmes, nous autres poëtes (car il faut bien que je m'exécute sur mon propre compte) ; nous vous présentons un livre quand vous êtes chargé d'affaires ou excédé de fatigue. Nous prenons la mouche pour un vers qu'un ami s'est permis de critiquer ; nous revenons sur un passage déjà lu en dépit des auditeurs. Puis ce sont des doléances sans fin : on n'apprécie pas la difficulté de l'œuvre, ce qu'il y a de délicat dans la contexture du poëme. Surtout nous nous berçons de la flatteuse espérance qu'une fois notre talent connu de vous, vos dons viendront nous chercher d'abord, nous sauver de l'indigence et nous condamner à la gloire.

Cependant il importe de savoir à qui confier le sacerdoce des muses. Une vertu éprouvée à la fois dans la paix et dans la guerre n'est pas la matière d'un poëte de bas étage. Alexandre, le grand prince, aimait pourtant ce dur Chérile, qui, pour prix de ses vers incultes et mal venus, touchait en belle monnaie de bons et beaux philippes d'or. Mais comme l'encre s'attache aux doigts et y laisse sa trace impure, de même la rouille des méchants vers ternit et déshonore les plus brillantes actions. Ce même roi, dont la munificence prodigue payait si cher un poëme si ridicule, défendit par une loi qu'une main vulgaire osât représenter sur la toile et graver sur l'airain les nobles traits d'Alexandre : c'était le privilége d'Apelle et de Lysippe. Ce sentiment exquis des arts, Alexandre eût-il voulu l'appliquer aux livres, aux douces productions des muses, on eût juré qu'il était né dans l'air épais de la Béotie.

Vous, César, votre gloire n'a rien à craindre des erreurs de votre goût. Comblés de vos bienfaits, Virgile et Varius, les illustres poëtes, ont immortalisé leur généreux bienfaiteur. Non, les traits d'un héros ne revivent pas avec plus d'éclat dans

[1] Auguste avait fait élever, dans son propre palais, un temple en l'honneur d'Apollon, et il y avait joint une galerie avec une bibliothèque latine et grecque.

le bronze du statuaire que l'âme et les vertus d'un grand homme dans les chefs-d'œuvre du génie. Moi-même fuyant la terre où rampent mes vers familiers, combien j'aimerais à chanter les lieux, les fleuves témoins de vos fameux exploits; à peindre les monts couronnés de forteresses, les royaumes barbares soumis à votre empire, la discorde étouffée, tout l'univers en paix, le vieux Janus captif derrière les portes d'airain de son temple, et Rome désormais la terreur du Parthe sous les lois d'un prince adoré! Ah! pourquoi mes forces trahissent-elles mon ardeur? Mais la majesté de votre nom réprouve des chants obscurs, et ma muse timide n'ose aborder un sujet dont le poids accablerait sa faiblesse. Un zèle maladroit fatigue au lieu de plaire, surtout quand pour se faire valoir il prend le ton poétique. Le lecteur a plus tôt appris et se rappelle mieux les passages ridicules que les beaux endroits, les magnifiques tirades. Grand merci d'un hommage qui m'assomme. Je me soucie peu de voir exposer ma charge en cire dans tous les carrefours, non plus que de m'entendre célébrer en vers de mauvais aloi. J'aurais trop à rougir d'une louange fade ou grossière qui m'enverrait, en compagnie de mon panégyriste, figurer sur l'étalage de quelque boutique borgne où se débite l'encens, le baume, le poivre, et autres denrées vêtues de papier à la livre.

ÉPITRE II.

A JULIUS FLORUS.

Florus, ami fidèle du bon, du noble Tibère, un esclave est à vendre; on vous le propose. Il est né à Tibur ou à Gabie : « Voyez, dit son maître, quelle peau blanche! il est beau des « pieds à la tête. Eh bien, comptez-moi huit mille écus, je vous « le laisse, il est à vous. C'est un valet précieux; il comprend « un geste, un coup d'œil. La langue grecque lui est familière; « il s'en est pénétré. Point de talents qu'il ne possède : c'est « une molle argile qui recevra toutes les impressions. D'ail- « leurs, il chante sans art, il est vrai, mais non sans douceur : « vous en jugerez à table! Je sais que le trop de promesses ex- « cite la défiance : mal prend au vendeur qui fait sonner trop « haut sa marchandise. Moi, rien ne me presse. Le peu que j'ai ne

« doit pas une obole. Il n'est point de marchand qui vous trai-
« tât si bien que moi ; je ne serais pas non plus si coulant pour
« tout autre. A propos, une seule fois il s'est oublié, et, comme
« ses pareils, il courut se blottir sous l'escalier du logis : le pau-
« vre enfant avait peur de la fatale courroie. Faisons affaire si
« la faute vous semble vénielle. » Le marchand peut-il dès lors recevoir l'argent sans scrupule ? je le crois.

Vous étiez prévenu des défauts de l'esclave ; vous l'avez acheté en connaissance de cause ; maintenant vous chicanez le vendeur ; vous lui cherchez querelle contre toute justice. A votre départ, je vous ai dit que j'étais un franc paresseux, que l'obligation d'écrire me trouvait presque toujours manchot. Je pressentais de terribles reproches si mes lettres venaient à se perdre en route. Vaines précautions ! le bon droit est de mon côté, et vous ne m'en attaquez pas moins. Ce n'est pas tout : je vous ai promis des odes, je vous les fais attendre, et vous criez au parjure.

Un soldat de Lucullus avait amassé quelque argent à grand'-peine. Une nuit qu'il ronflait paisiblement, un voleur le dépouille jusqu'au dernier sou. Voilà mon homme furieux contre l'ennemi, contre lui-même ; la rage le transporte ; c'est un loup à jeun, qui aiguise ses dents meurtrières. Un détachement du roi occupait un poste ; il l'en débusque, dit-on. Le fort était inaccessible, contenait des trésors immenses ; il s'en empare. Cet exploit le couvre de gloire : on le comble de marques d'honneur ; il reçoit par supplément vingt mille sesterces bien comptés [1]. A quelque temps de là le préteur, voulant jeter bas je ne sais quelle autre bastille, s'adresse au même soldat, l'anime en des termes qui auraient pu donner du cœur au plus grand poltron du monde. « Va, mon brave, suis la noble impulsion de
« ta valeur ; va, le ciel te protége, et de magnifiques dons seront
« le prix de tes services. Quoi ! tu balances ?..... » Alors le drôle, qui n'était pas sot pour un rustre : « Ma foi, dit-il, ira
« là qui a perdu son havre-sac. »

J'eus le bonheur d'être élevé à Rome, et d'y apprendre combien les Grecs ont pâti du courroux d'Achille. Peu après, la bonne vieille Athènes développa mes talents, me rendit capa-

[1] Le grand sesterce dont il s'agit ici en valait mille des petits, ce qui fait 100 francs de notre monnaie.

ble de distinguer une courbe d'une droite, et me promena à la recherche du vrai dans les jardins d'Académus. Le malheur des temps m'arracha de cet aimable séjour, et l'orage des guerres civiles me jeta, novice encore, dans le tumulte des combats [1]; mais on avait compté sans Auguste et son bras redoutable.

Après Philippes, qui bientôt me renvoya sans ailes et tout honteux, dépouillé du bien et de l'héritage paternels, le besoin m'enhardit : je me fis poëte. Aujourd'hui que rien ne manque à mes souhaits, y aurait-il assez d'ellébore pour me purger le cerveau, si, au lieu de dormir, j'étais assez fou pour aligner encore des vers ?

Les années dans leur fuite nous emportent toutes quelque chose. Déjà elles m'ont enlevé les ris, les amours, les festins et les jeux : voici qu'elles s'apprêtent à me ravir la poésie. Qu'y faire ?

Et puis, autant d'amateurs, autant de goûts différents. L'ode a des charmes pour vous ; tel autre n'estime que l'ïambe ; un troisième est pour le style de Bion et le fiel de son âcre satire. Il me semble voir trois convives opposés sur le choix des morceaux, et qui tous prennent conseil de leur capricieux palais. Que servirai-je? que ne servirai-je pas? Vous refusez juste ce que le voisin demande ; ce qui vous convient paraît aux deux autres acide ou rebutant.

D'ailleurs, est-ce à Rome que je puis écrire? y pensez-vous? Des vers au milieu de tant de soins et de tracas! L'un m'appelle en témoignage, l'autre m'invite à une lecture, toute affaire cessante. Celui-ci loge au mont Quirinal, celui-là au bout de l'Aventin : on m'attend chez les deux. Vous le voyez, la distance est honnête. — Mais, direz-vous, les rues sont libres ; qui vous empêche de ruminer chemin faisant ? — Oui-dà ! mais arrêtez donc cet entrepreneur qui court tout échauffé avec ses mulets et ses manœuvres ! Tantôt c'est une pierre, tantôt une poutre énorme qu'ébranle un cabestan. Ici de lourdes charrettes rompent l'ordonnance lugubre d'un convoi ; là c'est un chien enragé qu'on poursuit ; plus loin, des pourceaux fangeux qui m'éclaboussent. Allez donc en pareille cohue cadencer des vers mélodieux !

[1] Horace n'avait encore jamais servi. Cependant, Brutus, qui avait besoin d'officiers, fit Horace tribun des soldats.

Toute la bande des poëtes aime les bois et fuit le séjour des villes. Les poëtes sont dévots à Bacchus [1], le dieu du sommeil et de l'ombre. Et dans ce fracas, qui m'assourdit du soir au matin, voulez-vous que je m'amuse à chanter, que je m'engage dans les étroits sentiers de la poésie? Tel s'est inspiré devant les ruines d'Athènes; sept ans donnés à l'étude ont blanchi ses cheveux; il s'est tué de lecture et de travaux. Un beau jour il sort de sa retraite plus muet que n'est un marbre. Il se montre; on rit aux éclats.

Et c'est moi, qui dans le tumulte des affaires, au milieu des orages de la grande cité, penserais à marier ma voix aux doux accords de la lyre?

Deux frères vivaient à Rome, l'un rhéteur, l'autre légiste. Ils faisaient de l'admiration mutuelle, et ne se parlaient qu'en compliments : « Vous êtes un Gracchus, disait l'un. — Vous « un Scévola, ripostait l'autre. » Est-elle moindre la manie qui possède les harmonieux nourrissons des Muses? « Vos odes « sont de vrais chefs-d'œuvre. — Et vous, vos élégies sont des « bijoux ciselés de la main des Neuf Sœurs. » Observez d'abord avec quelle superbe, avec quel air de majesté nous parcourons de l'œil le sanctuaire [2] vide encore des muses latines! Puis, si rien ne vous presse, suivez-nous d'un peu loin; prêtez l'oreille à nos propos. Voyez-nous tour à tour, et pour cause, nous repasser la couronne. C'est une escrime; on rend toutes les bottes que l'on reçoit. On dirait des Samnites [3] ferraillant avec des armes courtoises, à la lueur des flambeaux. Nous nous quittons, et mon homme me salue du nom d'Alcée. Et lui, quel est-il, à mon dire? Ce qu'il est? tout simplement un Callimaque. S'il n'est pas content, j'en fais un Mimnerme; il a le choix des pompeux sobriquets.

Je suis tenu à mille égards envers la gent irascible des poëtes tant que je me mêle d'écrire, tant que j'implore à genoux le suffrage du lecteur. Mais du jour que ma folie cesse, que la raison me revient, je puis fermer impunément l'oreille à ces endormeurs d'auditoire.

On se raille de ceux qui composent de méchants vers. Que

[1] Bacchus était aussi le dieu des poëtes. C'est pourquoi un des sommets du Parnasse lui était consacré. — [2] C'est le temple d'Apollon Palatin, où les juges établis par Auguste, pour décider du mérite et du prix des auteurs, tenaient leurs assemblées. — [3] Ces Samnites étaient une sorte de gladiateurs, ainsi nommés à cause de leurs armes.

leur importe? Leurs écrits les enchantent; ils s'admirent eux-mêmes; ils se donnent de leur chef les éloges qu'on leur refuse. Pour eux écrire est la suprême félicité.

Mais le poëte jaloux de faire un livre sérieux prendra avec la plume les sentiments d'un loyal critique. Une expression a peu d'éclat; une autre manque d'énergie; elle est dépourvue de dignité, de noblesse; point de pitié, il faut qu'elle déloge, quoiqu'il lui en coûte de céder la place, malgré la sainteté de l'asile qui la protége encore. Une forme heureuse est tombée dans l'oubli : notre poëte l'exhume ; il lui rend une vie, une beauté nouvelle, qui réfléchit le glorieux temps des Caton et des Céthégus, sous le vernis des années dont l'empreinte atteste sa vieillesse. Un terme est nouveau; mais l'usage, ce père des langues, l'a consacré; il l'adopte. Rapide et clair, semblable à un fleuve limpide, il épanche les trésors de son génie, et le Latium est enrichi du tribut de ses veilles. Les stériles ornements, il les émonde; les duretés, son goût prudent les efface; les endroits faibles, il les supprime. Il a l'air de se jouer, et il est à la torture. C'est le danseur qui se grime tantôt en satyre, tantôt en lourd cyclope. Ah! plutôt cent fois passer pour ridicule et détestable auteur, si j'aime mes défauts, ou du moins si je les ignore, que de bien faire en me rongeant les poings.

Argos avait un citoyen d'assez bonne maison qui ne bougeait du théâtre. La scène était déserte; n'importe, il s'imaginait ouïr des acteurs admirables, et il pleurait de tendresse. D'ailleurs il remplissait avec exactitude tous les devoirs de son état; bon voisin, hôte aimable, époux attentif, maître indulgent, il ne prenait pas feu pour une bouteille subtilement décoiffée. Il savait fort bien éviter une pierre, un puits ouvert sous ses pas. A force de soins et de dépenses, ses proches le guérirent. Une triple dose d'ellébore chassa les vapeurs de son cerveau. Mais à peine revenu à lui-même : « Ah! cruels amis, vous m'avez tué, « dit-il, loin de me rendre la vie, vous qui m'arrachez mes « plaisirs et m'enlevez malgré moi la plus délicieuse er- « reur. »

En somme, vive la sagesse, à bas les futilités! Laissons à l'enfance les jeux de son âge; au lieu de plier les mots à la cadence de la lyre latine, pensons à régler notre vie sur les lois de la morale.

Souvent je me prêche à part moi; je me dis en forme de monologue : « Si tu brûlais d'une soif que toute l'eau du monde ne pût éteindre, tu conterais le cas au médecin. Eh bien, ce qui te possède, c'est la cupidité, par exemple, et tu n'oses même en risquer l'aveu. Si tu étais blessé, et qu'on t'enseignât une herbe, une racine sans vertu, tu laisserais là cette herbe, cette racine impuissante à te soulager. On t'avait répété que la richesse était un présent des dieux, qu'elle délivrait d'un grand travers. Es-tu plus sage depuis que tu as plus de quoi ? non, et pourtant tu te diriges encore sur les mêmes principes. Ah ! si les richesses devaient te rendre prudent, si elles diminuaient ta lâcheté, ta convoitise, je comprendrais que tu rougisses de sentir sur la terre un mortel plus avare que toi. »

On devient propriétaire de ce qu'on achète sou par sou. Certaines choses même, au dire des légistes, s'acquièrent par l'usage. Donc, la terre qui te nourrit est à toi, et le fermier d'Orbius, lorsqu'il promène la herse sur les champs qui doivent bientôt fournir à ta subsistance, ne travaille que pour ton compte. Tu paies, et tu reçois raisin, poulets, œufs, feuillette de vin nouveau. De la sorte, tu achètes en détail une métairie qui peut-être a coûté plus de trois cent mille sesterces. Qu'importe que tu vives sur le courant ou sur un placement d'ancienne date? Le riche acquéreur d'Aricie ou du domaine de Veies ne mange pas un légume qu'il ne l'achète; il a beau s'imaginer le contraire. Il achète jusqu'au bois qui, à la nuit tombante, fait bouillir sa marmite. Et pourtant il appelle sien tout l'espace qui s'étend jusqu'à cette ligne de peupliers qui défend ses héritages des empiétements du voisin. Comme si l'on pouvait dire : « C'est à moi, » de quelque chose de si précaire, que, dans le court intervalle d'une heure, soit de force ou de gré, soit par décès ou par vente, cette chose va changer de maître et passer en d'autres mains.

Puis donc qu'il n'y a point de jouissance éternelle, que l'héritier succède à l'héritier comme l'onde succède à l'onde, à quoi bon ces fermes, ces greniers immenses ? Pourquoi joindre vos bois de Calabre à vos forêts de Lucanie, si la mort moissonne également les grandes fortunes comme les petites, si l'or la trouve inexorable ?

Perles, marbre, ivoire, vases toscans, tableaux, argent, habits somptueux où brille la pourpre de Gétulie, tous ces trésors,

combien ne les ont pas ! combien ne se soucient pas même de les avoir ? De ces deux frères, pourquoi l'un préfère-t-il le repos, les jeux, les festins aux superbes palmiers d'Hérode, tandis que l'autre, riche insatiable, se tourmente depuis l'aube jusqu'aux approches de l'ombre à dompter, la flamme et le fer à la main, un sol rebelle à la culture? Demandez-le au génie qui sur le berceau de l'homme règle son invariable étoile, à ce dieu de la vie humaine qui répand sur nos têtes ses influences divines, Protée à la face mobile, tour à tour sinistre et souriant !

Jouissons donc ! Usons du peu que nous avons ! Que m'importe la grimace de mon héritier s'il ne trouve pas mon patrimoine agrandi? Toutefois je saurai distinguer l'aimable et joyeux convive du grossier libertin, la sage économie de son contraire, la lésine. Autre chose est de se ruiner en folles dépenses ou de sacrifier à propos un écu, sans travailler à grossir son épargne. Faisons comme les enfants aux fêtes de Minerve. Profitons des instants. Jouissons des courtes heures que le plaisir dérobe au devoir. Loin de mon toit la misère hideuse ! Que d'ailleurs je vogue sur un grand vaisseau ou sur un frêle esquif, c'est toujours le même voyage ; ma voile ne s'enfle pas, il est vrai, au souffle heureux de l'aquilon, mais aussi ma barque n'est pas battue par l'aile orageuse de l'auster. Le crédit, le talent, la figure, la vertu, la naissance et le bien marquent ma place à la suite des premiers de la ville, à la tête des derniers.

Tu n'es pas avare ; soit, mais les autres vices, les as-tu chassés de même? Ton cœur est-il exempt de vaine ambition? Est-il inaccessible à la crainte de la mort, à la colère? Et les songes, les terreurs fantastiques, les prestiges de la magie, les sorcières, les spectres nocturnes, les talismans des enchanteurs thessaliens, as-tu la force d'en rire? Rends-tu grâce aux dieux de la vie qu'ils t'ont donnée? Sais-tu pardonner à tes amis? L'approche de la vieillesse augmente-t-elle en toi la douceur et la bonté? Tu es délivré d'une épine : la belle avance, si mille autres te déchirent encore ! Ne peux-tu vivre en homme de bien? alors place aux meilleurs ! Assez joui, assez mangé, assez bu ! Il est temps de quitter la place. Malheur à toi si tu passais les bornes ; les jeunes riraient en te poussant de l'épaule ; aux jeunes le privilége de la folie.

ART POÉTIQUE.

EPITRE AUX PISONS.

Qu'un peintre s'avise de poser une tête d'homme sur un cou de cheval, de rassembler de partout des membres divers et de les couvrir de plumes étrangement bigarrées, si bien qu'il fasse se terminer en un poisson hideux le plus charmant buste de femme : pourriez-vous, mes amis, y allant voir, vous retenir de rire? Eh bien, chers Pisons, ce tableau vous donne au juste l'idée d'un livre où se montreraient pêle-mêle de vaines imaginations semblables aux rêves creux d'un malade; où je ne verrais ni pieds, ni tête qui revînt à une seule et belle figure.

Mais les peintres et les poëtes ont toujours eu le commun privilége de tout oser : d'accord ; et cette liberté nous la demandons pour nous, comme sans peine nous vous l'accordons : est-ce à dire que dans nos ouvrages les contraires vont se chercher et s'unir ; que les vipères vont s'accoupler avec les colombes, les agneaux avec les tigres? Quelquefois, après un début pompeux et qui promet des merveilles, on coud au hasard deux ou trois lambeaux de pourpre, de quoi éblouir les yeux de loin : ou bien c'est un bois religieux et l'autel de Diane ; ou bien c'est une onde qui court en serpentant à travers de riantes campagnes ; ailleurs c'est le Rhin, le grand fleuve, ou l'humide écharpe d'Iris. Tout cela est fort beau : mais ce n'est pas sa place. Oui, vous peignez les cyprès à ravir ; mais à quoi bon? L'on vous demande de peindre un navire brisé, un misérable naufragé qui échappe à la nage ; n'avez-vous pas fait prix pour cela? Vous commenciez une amphore, d'où vient que votre roue qui tourne il sort une tasse? Faites donc que le sujet, quoi que vous inventiez, soit toujours un et simple!

Trop souvent, illustre Pison, et vous, dignes fils d'un tel père, trop souvent, nous autres poëtes, nous nous laissons prendre à l'apparence du beau. Je tâche d'être bref, et je deviens obscur :

si je cours après la grâce, je manque de nerf et de vigueur. L'un vise au sublime, il s'enfle outre mesure ; l'autre rampe à terre, qui s'en tient trop près et qui craint les tempêtes. On veut à force de merveilleux mettre de la variété dans un sujet qui est un, et voilà qu'on nous peint un dauphin dans les bois, un sanglier dans les mers. La peur d'un mal nous jette dans un pire, si l'art n'y a l'œil. Près du cirque Émilien, tel statuaire n'a pas son pareil pour le fini des ongles et pour donner à l'airain tout le souple des cheveux ; pauvre ouvrier en somme! il ne saura jamais faire un tout. Pour moi, si je me mettais à composer, je ne voudrais pas plus être cet homme-là qu'avoir un nez difforme avec de beaux yeux noirs et des cheveux d'ébène.

Écrivains, faites choix d'une matière qui aille à vos forces; essayez longtemps ce que vos épaules ne veulent pas, ce qu'elles veulent porter. Tenez-vous bien votre sujet, l'expression ne vous laissera pas en peine, non plus que l'ordre et la clarté. Ceci gagné, le talent et la grâce, si je ne me trompe, c'est de dire sur-le-champ ce qui ne peut attendre, de retenir le reste pour qu'il vienne en son temps ; c'est de savoir, dans un poëme promis au public, que soigner le plus, que toucher en passant.

Quant aux mots et à l'arrangement, n'y a pas qui veut la main fine et délicate. Voulez-vous qu'une expression marque, rendez-moi nouveau, par une heureuse alliance, un terme déjà usé. S'il arrive que de nouveaux signes soient nécessaires pour faire comprendre des idées nouvelles, on vous passera l'expression créée, et quoique étrangère à l'oreille de nos vieux Céthégus [1] : liberté n'est pas licence. Tout mot nouveau et né d'hier fera fortune, si, dérivé du grec, il passe sans grand détour au latin. Quoi donc! les Romains auront permis à Cécilius, à Plaute ce qu'ils défendront à Virgile, à Varius? Et pourquoi m'en voudrait-on d'avoir fait gagner quelque chose de plus à ma langue, quand celle des Catons et des Ennius s'est tant enrichie de leurs inventions, quand ils ont tous deux poussé aux termes nouveaux? Il a toujours été permis, il le sera toujours, de produire à la lumière un mot marqué au coin de l'usage. Comme on voit les forêts se dépouiller de leur verdure vers le déclin de l'année, et les feuilles les premières venues tomber

[1] Les Céthégus, ici pour les Romains de l'ancien temps.

les premières, ainsi périssent les vieux mots : d'autres viennent à fleurir qui sont tout brillants de force et de jeunesse. Nous sommes destinés à mourir, nous et nos vains travaux. Ces ports où Neptune, enfermé par les rois, retient les flottes loin des fougueux aquilons, ces marais qui, longtemps stériles et fatigués par la rame, nourrissent aujourd'hui les cités d'alentour et sentent partout le soc pesant de la charrue : ces fleuves, dont les eaux, jadis funestes aux moissons, apprirent à mieux couler ; tous ces ouvrages des mortels périront comme eux. Voulez-vous pas que les mots durent, et leur fleur première, et leurs grâces qui n'avaient rien d'immortel? Telle expression doit renaître, qui depuis longtemps est tombée; telle autre doit tomber qui est maintenant en honneur. C'est l'usage qui en décidera, l'usage, cet arbitre souverain, ce maître, ce régulateur du langage.

Le vers épique raconte les actions des rois, des chefs d'armées, les tristes guerres : Homère a montré comment. Le distique, aux pieds inégaux, exprima dès l'abord la douleur ; bientôt il dit les vœux comblés d'amour. Qui le premier fit soupirer la molle élégie? Les savants ne sont pas d'accord, et le procès reste encore à juger. La rage arma le poëte Archiloque [1] de son fameux ïambe : depuis, le brodequin modeste et le cothurne majestueux s'emparèrent de ce pied ; propre au dialogue, il domine les bruits du parterre, il est né pour l'action. Érato donna le ton à la lyre pour célébrer les dieux, et les héros, enfants des dieux, et l'athlète et le coursier vainqueurs, et les soucis des amants, et la liberté du vin. A chaque mètre son caractère propre, à tout sujet ses couleurs : si je ne puis ni ne sais m'y reconnaître, pourquoi me salue-t-on poëte? Pourquoi, par une mauvaise honte, aimerai-je mieux ignorer qu'apprendre! Un sujet comique ne veut pas être traité en vers de tragédie; de même je m'indigne, si l'on se met à me conter, en vers familiers et dignes à peine du brodequin, le festin de Thyeste. Chaque genre est bien à sa place et selon le goût ; maintenez-l'y. Quelquefois cependant la comédie élève aussi le ton, et Chrémès [2] irrité enfle sa voix pour gronder; à son tour, la tra-

[1] Le célèbre poëte grec satirique dont les vers étaient si méchants et touchaient si fort, que les gens, nommés par le poëte, s'en pendaient, dit-on, de désespoir. — [2] Personnage de la comédie de Térence. C'est un nom commun aux vieillards de la comédie grecque.

gédie souvent le prend fort bas pour gémir. Télèphe et Pélée [1], tous deux pauvres, tous deux exilés, rejettent bien loin les phrases ampoulées et les mots longs d'une aune, s'ils veulent que l'âme du spectateur soit touchée de leur plainte.

C'est peu qu'un poëme soit beau par le style ; j'y veux du pathétique et que le poëte remue à son gré les âmes des auditeurs. Comme le rire fait naître le rire, ainsi les larmes font couler les larmes : ce sont nos visages qui s'entendent. Si vous voulez que je pleure, commencez de pleurer vous-même, alors Télèphe, alors Pélée, vos infortunes m'iront au cœur. Si vous faussez votre rôle, ou je dors ou je siffle. Ayez l'expression pour le sentiment, triste, si vous êtes triste ; pleine de menaces, si vous êtes en colère ; badine, si vous badinez ; grave, si vous l'êtes au dedans. En effet, la nature, dès le commencement, nous dispose à l'intérieur pour être affectés par toutes sortes de fortunes ; tantôt elle nous fait nous réjouir, ou nous pousse à la colère ; tantôt elle nous abat jusqu'à terre, ne nous laissant pas respirer sous le chagrin : alors éclatent les mouvements du cœur par la langue, qui en est l'interprète. Si vos discours sont tout autres que votre fortune, chevaliers et plébéiens éclateront de rire à vos dépens. Il importe fort qu'un Davus [2] ne parle pas en héros, un vieillard mûri par les années, en jeune homme bouillant et dans la fleur de l'âge, une illustre matrone en nourrice de comédie, le marchand qui court les mers comme le cultivateur d'un petit champ fertile, le Scythe comme l'Assyrien, l'habitant de Thèbes comme celui d'Argos.

Auteurs, dans les caractères, ou suivez la tradition, ou, si vous inventez, soutenez la vraisemblance. Si c'est le glorieux Achille que vous remettez sur la scène, qu'il soit infatigable, irascible, impétueux, inexorable ; qu'il n'y ait pour lui droit qui tienne ; qu'il n'en appelle qu'à son épée. Que Médée soit barbare, impitoyable, Ino gémissante, Ixion, perfide, Io vagabonde, Oreste triste et misérable. Essayez-vous, au théâtre, d'un sujet auquel personne avant vous n'a songé ; est-ce un rôle neuf que vous osez créer ; que votre héros soit jusqu'à la fin tel qu'il s'est d'abord annoncé, et que tout en lui se tienne. Difficilement on se distingue dans les choses communes de la

[1] Télèphe, fils d'Hercule, et roi de Mysie. Pélée, fils d'Éacus, d'Égine. Euripide avait fait des tragédies sur Télèphe et sur Pélée. — [2] Nom commun des esclaves de comédie.

fiction : vous réussirez mieux à mettre en action quelque épisode de l'*Iliade* qu'à produire le premier sur la scène une fable inconnue et hors de la tradition. Tout sujet déjà traité et du domaine public deviendra le vôtre, si vous ne vous traînez pas honteusement dans l'ornière frayée, si vous n'allez pas, copiste platement consciencieux, vous évertuer à rendre syllabe pour syllabe; si l'on ne vous voit pas, en vrai singe savant, vous jeter dans un cercle d'où vous ne pourriez vous tirer qu'en perdant du même coup votre honneur et l'art avec.

N'allez pas, pour un commencement, nous crier, comme autrefois ce poëte cyclique [1] : « *Je chante la fortune de Priam et cette guerre fameuse !.....* » Qu'aurez-vous d'assez beau à nous dire, et pourquoi votre bouche s'est-elle ouverte si grande? C'est la montagne en travail. Attendez, elle accouche..... d'une souris. Que j'aime bien mieux ce poëte-ci, qui n'a pas pris de mal pour ce simple début : « *Dis, ô muse, ce mortel qui, après la prise de Troie, vit tant de cités et les mœurs de tant de peuples.* » Ce n'est pas lui qui tire du feu la fumée, mais qui de fumée fait flamme. Aussi voyez que de brillants miracles il nous montre : voyez Antiphate, Scylla; Polyphème et Charybde. Pour dire le retour de Diomède, il ne remonte pas jusqu'à la mort de Méléagre; et son siége de Troie ne commence point aux deux œufs de Léda. Toujours il se hâte et tire au dénoûment. Nous savions l'action; il nous jette si vite au milieu. Les choses que la poésie ne peut faire reluire, il les néglige; et il a tant d'art aux fictions, il mêle si bien le vrai avec le faux, que tout, dans son poëme, du commencement au milieu, du milieu à la fin, se suit et s'accorde.

Vous, écoutez ce que le public et moi exigeons de vous, si vous voulez des spectateurs attentifs jusqu'au bout, et qui tiennent jusqu'à ce que le chœur ait dit : « *Applaudissez, Romains !* » Chaque âge a ses mœurs; faites-en la différence; signalez par un trait éclatant les caractères, qui changent avec les années. L'enfant qui sait déjà dire les premiers mots et qui imprime sur la terre un pas plus ferme, aime à jouer avec ses pareils; pour un rien il se fâche, pour un rien il s'apaise; il n'est pas

[1] On ne sait de quel poëte Horace veut parler ici. On appelait poëtes cycliques ceux qui mettaient en vers un épisode pris au hasard dans les poëmes d'Homère, et se faisaient une sorte de plan facile et de peu d'apprêt, d'où ils ne s'écartaient pas plus que d'un cercle tracé d'avance.

le même une heure durant. Le jeune homme imberbe, enfin délivré d'un mentor incommode, ne se plaît qu'aux chevaux, aux chiens, aux exercices du Champ-de-Mars. Il est de cire pour le vice, se cabre contre la censure; il n'est pas pressé de se pourvoir de sagesse; prodigue d'argent, hautain, vif en ses désirs, ce qu'il a aimé il le quitte aussi vite. Voici venir l'âge viril : autres goûts, autres pensées : on songe à sa fortune, à se faire des amis; on se pousse auprès des grands; on ne risque rien qu'on voudrait bientôt après défaire. Mille maux assiégent le vieillard. Et d'abord il amasse incessamment; mais, gêné au milieu des biens, il n'y touche pas et craint d'en user. Timide et de glace dans toutes ses actions, toujours remettant, toujours dans les longues espérances, empêché pour rien, regardant l'avenir, qui le fait trembler; difficile à vivre, sans cesse à se plaindre, prôneur sempiternel du bon vieux temps de son enfance, dur aux jeunes gens et leur impitoyable censeur. Tant que les années sont à venir, c'est du bien qu'elles nous apportent; quand elles s'en vont, c'est du bien qu'elles nous ôtent. Pour ne point donner au jeune homme le rôle du vieillard, à l'enfant celui de l'homme mûr, ne perdons jamais de vue le naturel et ce qui sied bien à chaque âge.

Ou l'action se passse sur le théâtre, ou elle est toute en récit. L'âme a plus de peine à s'émouvoir des sons que lui envoie l'oreille, que des fortes images qui lui viennent par les yeux; alors, c'est le spectateur qui s'insinue la connaissance avec le plaisir. N'allez pas cependant montrer tout sur la scène; ceci est bon où il n'est pas vu : ôtez-nous des yeux ce qu'un récit pathétique va nous rendre au vrai. Que Médée n'égorge pas ses enfants aux yeux du peuple; je ne veux pas voir l'exécrable Atrée faisant bouillir des entrailles humaines; Procné se changeant en oiseau, Cadmus en serpent. Le genre vous en plaît, à merveille; moi, je n'y crois pas; j'en ai horreur.

Cinq actes, ni plus ni moins; c'est la bonne mesure pour qu'une pièce soit redemandée, et que, plus on la voie, plus on y revienne. Si vous faites intervenir un dieu, que le drame soit digne qu'un dieu le dénoue. Pas de quatrième personnage en scène; on ne l'y supporterait pas. Le chœur aussi a son rôle propre; il est acteur à son tour : qu'il ne chante rien, dans les entr'actes, qui ne concoure à l'action et ne s'y rattache naturellement. Le chœur est là pour prendre le parti des gens de bien

pour être leur ami, leur conseil : qu'il tempère les âmes qu'échauffe la colère ; qu'il se plaise avec ceux qu'effraie la pensée du crime ; qu'il vante les délices d'une table frugale, et la justice tutélaire, et les lois, et la paix, l'aimable gardienne de nos demeures ; qu'il sache tenir un secret, qu'il invoque et fléchisse les dieux, afin que la fortune se ravise pour les malheureux, qu'elle s'éloigne des superbes.

La flûte, autrefois, n'était pas comme aujourd'hui toute brillante d'orichalque incrusté, et rivale de la trompette : humble et simple, et percée de peu de trous, elle suffisait pour accompagner les chœurs et pour remplir de ses sons un amphithéâtre que la foule n'encombrait pas encore, où s'assemblait un peuple facile à compter sans doute, et encore à ses commencements, mais honnête, chaste et retenu. Depuis, quand ce peuple vint à s'étendre par la victoire, quand un mur plus vaste embrassa la ville, et que le vin ne cessa de couler les jours de fête en l'honneur du dieu de la joie et des folies, alors passa dans les vers et dans le chant cette licence nouvelle des esprits. Quel goût voulez-vous qu'ait ce paysan grossier, libre un moment de ses travaux, ce rustre sans gêne qui vient s'asseoir auprès du citadin poli et délicat? Ainsi, à l'art ancien, le joueur de flûte ajouta d'indécentes pantomimes, et, de sa robe ample et traînante, il balaya le théâtre. Ainsi, la lyre, jusque-là simple et sévère, s'accrut de nouveaux accords ; tout à coup le débit tragique s'enfla d'une manière inouïe, et pareil à un torrent ; et le chœur, soit qu'il expliquât les secrets de la sagesse, soit qu'il prédît l'avenir, le prit sur le ton des oracles de Delphes.

Celui qui disputa, sur la scène tragique, un vil bouc, y montra bientôt les satyres dans l'agreste nudité de leurs mœurs, et essaya, tout en sauvant la gravité du genre, d'y soutenir ce rude et piquant contraste. Il ne fallait pas moins qu'une aussi attrayante amorce de nouveauté pour captiver un spectateur, qui revenait des sacrifices, aviné et la raison à l'envers. Toutefois, ayez soin que vos satyres malins et railleurs ne se présentent à nous que de la bonne façon, et que le drame tourne décemment à la plaisanterie. Si c'est un dieu, si c'est un héros que vous venez de nous montrer tout brillant d'or et revêtu de la pourpre des rois, gardez qu'il ne tombe de si haut dans l'ignoble langage des tavernes, ou que, de peur de ramper, il n'aille se perdre dans les nues. La tragédie n'a pas le temps de s'amuser

aux vers plaisants : telle qu'une matrone respectable, que son devoir oblige à danser dans nos fêtes, c'est avec un peu de rougeur au front qu'elle doit paraître parmi les satyres pétulants.

Pour moi, chers Pisons, je n'aurais pas, dans un drame satirique, une manière de style brut et d'expressions courantes; et je ne me passerais pas de couleurs tragiques à ce point qu'on ne fît pas la différence entre les propos burlesques d'un Davus, ou d'une effrontée Pythias [1], escamotant les écus du bonhomme Simon [2], et les graves discours de Silène, serviteur et nourricier de Bacchus.

Quant à ma fable en elle-même, je la tirerais d'un fonds connu, m'arrangeant si bien que chacun pût se dire : J'en ferais autant; puis, l'entreprenant, en fût pour sa peine et ses prétentions malheureuses. Tant l'ordre et l'enchaînement ont de force! Tant l'art donne de lustre même à un sujet vulgaire!

Croyez-moi, prenez garde qu'au sortir des forêts vos satyres, comme s'ils étaient nés dans les carrefours ou au bel air du Forum, ne se lancent dans les propos galants, ou ne lâchent quelques mots immondes et par trop sentant l'ordure. Sénateurs, chevaliers, tout ce qui est de condition, a vite fait de s'offenser; il se pourrait que vous eussiez pour vous tous les mangeurs de pois chiches et de noix; mais ne comptez pas sur des suffrages délicats, sur une couronne librement décernée.

Une brève, suivie d'une longue, s'appelle *ïambe*, pied rapide qui a imposé au trimètre le nom d'ïambique, encore qu'il frappe six coups. Primitivement, l'ïambe régnait dans le vers du premier au dernier pied. Il n'y a pas longtemps que pour flatter l'oreille par un rhythme plus lent et plus grave, il a fait au majestueux spondée une part dans l'héritage paternel; et cela facilement et de bonne grâce, sans toutefois lui céder la seconde ou la quatrième place. On ne le rencontre que par-ci par-là dans les trimètres tragiques d'Accius [3] et d'Ennius. Un vers qui tombe ainsi sur la scène de tout le poids de ses spondées accuse dans le poëte le trop de rapidité et de négligence, ou, ce qui est pis, l'ignorance de l'art. Tout juge n'aperçoit pas le défaut du rhythme dans les vers, et à cet égard on a eu tort d'en souffrir tant des poëtes de Rome.

[1] Servante de comédie dans Lucilius et Térence. — [2] Vieillard de comédie. — [3] Poëte romain du temps.

M'en autoriserai-je donc pour écrire au hasard et sans règle? Ou bien, sachant que tout le monde verra mes fautes, me contenterai-je de l'espoir certain qu'elles me seront pardonnées? J'aurai échappé au reproche, mais non mérité la louange.

Pour vous, Pisons, aimez les modèles grecs; feuilletez-les la nuit, feuilletez-les le jour. Il est vrài que nos pères ont fort goûté les vers et les saillies de Plaute. Mais, à mon sens, leur admiration a été excès d'indulgence, pour ne pas dire sottise; si toutefois, vous et moi, nous savons distinguer un trait plaisant d'un trait grossier, et marquer du doigt et de l'oreille la juste cadence des mots.

Thespis fut, dit-on, le premier qui inventa le genre inconnu de la muse tragique, et qui promena sur des chariots le drame naissant, que jouaient et chantaient des acteurs barbouillés de lie. Après lui Eschyle imagina le masque et la robe traînante : il dressa la scène sur de petits tréteaux, et enseigna l'art de parler avec majesté et de marcher avec le cothurne. A Eschyle succéda, non sans beaucoup de gloire, la vieille comédie. Par malheur la liberté devint grossière et violente au point d'appeler la répression. La loi y avisa, et le chœur, auquel elle ôta le droit de nuire, se tut honteusement.

Il n'est aucun de ces genres auquel nos poëtes ne se soient essayés, et il ne leur est pas revenu peu d'honneur d'avoir osé quitter les traces de la Grèce, et mettre en scène des événements domestiques avec des personnages revêtus, soit de la robe prétexte, soit de la toge. Que dis-je? l'Italie ne serait pas moins puissante par ses écrits que par son courage et la gloire de ses armes, si nos poëtes n'étaient pas rebutés par la lenteur et les difficultés de la correction. O vous, race de Pompilius, soyez sans indulgence pour des vers que le temps et les ratures n'ont pas épurés, et auxquels dix retouches n'ont pas donné le poli de l'ongle!

Parce qu'il plaît à Démocrite d'estimer que le génie tout seul est plus heureux que l'art avec toutes ses gênes misérables, et d'exclure de l'Hélicon les poëtes qui sont dans leur sens, bon nombre ne se soucient pas de se couper les ongles ni de se faire la barbe; ils recherchent la solitude; ils évitent les bains publics. Le moyen d'avoir le relief et le nom de poëte, c'est donc de ne jamais confier au barbier Licinus une tête que ne guérirait pas l'ellébore de trois Anticyres. Sot que je suis de me dé-

livrer de ma bile tous les printemps! Personne ne ferait de meilleurs vers que moi; mais je m'en passe, et je fais l'office de la pierre à aiguiser, qui rend le fer coupant, ne pouvant couper elle-même. Si je ne puis écrire, j'en enseignerai du moins la tâche aux autres : je dirai d'où l'art tire ses ressources, ce qui nourrit et forme un poëte, ce qui convient, ce qui ne convient pas, où mène le savoir, où l'ignorance.

Le bon sens est la source et le principe des bons écrits : le fond des choses est dans les livres inspirés par Socrate; allez-y voir, et si votre sujet est bien conçu, les mots arriveront sans effort. Celui qui a appris ce qu'on doit à sa patrie et à ses amis, de quelle affection il faut aimer un frère ou un hôte, quel est le devoir d'un sénateur, celui d'un juge, le rôle d'un général chargé de conduire une guerre, celui-là, n'en doutez pas, saura donner à chaque personnage les traits qui lui conviennent. Je dirai au poëte de regarder en observateur savant de la vie humaine les types généraux, et d'en tirer des images vraies. Il est tel sujet où brillent de belles pensées et où les mœurs sont bien rendues, qui, quoique traité sans grâce, sans solidité et sans art, fait plus de plaisir au public et réussit mieux à le retenir que des vers vides de choses et des bagatelles sonores.

Aux Grecs appartient le génie, aux Grecs la muse a donné la charmante éloquence; mais de quoi étaient-ils avides? rien que de la gloire. Voyez nos jeunes Romains : on leur apprend, par de longs calculs, à diviser un as en cent parties. — Dites-moi, fils d'Albinus [1] : de cinq onces j'en ôte une, que reste-il? — Quelle question! Trois quarts d'as. — A merveille, jeune homme, vous voilà capable de conserver votre fortune! — Ajoutez une once : combien cela fait-il? — Six onces. — D'un esprit pénétré de cette rouille et plein de ce souci du pécule, irez-vous attendre des vers dignes d'être trempés dans l'huile de cèdre et conservés dans un coffret de cyprès?

Les poëtes se proposent d'instruire ou de plaire, ou d'instruire et de plaire à la fois. Donnez-vous des préceptes, soyez courts; des préceptes courts sont reçus avec plus de docilité et gardés plus facilement : tout ce qu'on dit de trop s'en va de l'esprit comme d'un vase trop plein. Que les fictions imaginées pour l'agrément soient vraisemblables, et qu'un auteur ne nous demande pas de

[1] Riche usurier.

croire à tout ce qu'il lui plaira d'inventer; qu'il ne retire pas tout vif du ventre d'une Lamie [1] un enfant dont elle s'est repue. Nos graves sénateurs rejettent ce drame, qui n'offre aucune leçon pratique; et cet autre, s'il est par trop triste, ne trouve pas grâce devant nos orgueilleux chevaliers; tous les suffrages sont au poëte qui a mêlé l'utile à l'agréable et qui a su plaire au lecteur en l'instruisant. Voilà le livre qui enrichit les Sosies, qui traverse les mers et qui fait vivre dans les âges les plus reculés le nom de son auteur.

Il est cependant des fautes pour lesquelles il faut être indulgent : la corde ne rend pas toujours le son que lui demandent l'esprit et la main, et pour une note grave qu'on veut en tirer elle rend souvent une note aigue. La flèche ne touche pas toujours où l'on a visé. Là où les beautés tiennent la plus grande place, je n'irai pas me choquer de quelques taches échappées à la négligence ou surprises à la faiblesse de notre nature. Quelle sera la règle? De même qu'on est sans pitié pour un copiste qui, quoique averti, fait toujours la même faute, et qu'on rit d'un joueur de cithare qui toujours pince à faux la même corde; de même le poëte qui bronche à chaque pas est pour moi ce Cherile où j'admire en riant trois ou quatre bons passages, moi, le même homme qui m'indigne aux rares endroits où sommeille le bon Homère. Et pourtant quoi de plus permis dans une œuvre si longue que quelques moments de sommeil?

Il en est de la poésie comme de la peinture : tel tableau vous saisira plus fortement vu de près, tel autre vu de loin; l'un fait mieux dans un demi-jour; l'autre veut être vu en pleine lumière et n'a pas peur de l'œil perçant du critique. Celui-ci ne plaît qu'une fois; celui-là, regardé dix fois, plaira encore.

Aîné des Pisons, quoique la voix paternelle te forme au bien et que tu aies par toi-même du sens, retiens ce que je vais te dire : il est de certaines choses où la médiocrité se fait bien supporter. Tel jurisconsulte, tel avocat ordinaire est bien loin de l'éloquence de Messala et du savoir d'Aulus Cascelius, et, toutefois, il a son prix; mais d'être un poëte médiocre, c'est ce que ne permettent ni les hommes, ni les dieux, ni les colonnes.

[1] Nom d'une femme ou plutôt d'un spectre monstrueux, ayant forme de femme, dont on faisait peur aux petits enfants.

De même que, dans un gai repas, une musique discordante, des parfums rances, du pavot dans du miel de Sardaigne choquent les convives, parce que le festin pouvait s'en passer; ainsi la poésie, cet art inventé pour charmer les âmes, quitte-t-elle un moment les hauteurs, elle tombe au plus bas. Celui qui ne se connaît pas aux jeux du Champ-de-Mars ne va pas s'y risquer; cet autre n'a jamais touché ni paume, ni disque, ni cerceau; il reste tranquille, de peur des huées qui fondraient sur lui de tous les gradins de l'amphithéâtre. Et vous ferez des vers sans être poëte!—Pourquoi non? Ne suis-je pas libre et noble? Et d'abord n'ai-je pas les revenus d'un chevalier? Ne suis-je pas le plus honnête homme du monde? — Vous, Pison, vous ne direz ni n'écrirez jamais rien malgré Minerve : vous avez trop de sens pour cela et trop bon esprit. Si pourtant vous écriviez un jour, que cela passe, quel qu'il soit, par les oreilles sévères de Métius, par celles de votre père, par les miennes aussi; que l'ouvrage dorme neuf ans enseveli. Il est toujours temps d'effacer la page inédite; le mot lâché dans le public ne revient plus.

Fils des dieux et leur interprète sublime, Orphée vint, qui détourna les premiers humains épars dans les bois du meurtre et de la vie dégradante des bêtes : de là ces bruits qu'Orphée amollissait les tigres et les lions pleins de rage. Amphion avait fondé les murs de Thèbes : on dit aussi que les pierres se mouvaient au son de sa lyre, et s'allaient placer d'elles-mêmes, comme à la douce prière du poëte. C'était beaucoup d'abord que la sagesse écrite enseignât à distinguer l'intérêt public de l'intérêt privé, le sacré du profane, empêchât le dévergondage des amours, réglât les droits des époux, bâtît des villes, gravât les lois sur des tablettes. De là vint aux premiers poëtes tant d'honneur; de là cette opinion répandue de leur divin génie. Après eux parut le grand Homère, et Tyrtée dont les chants animaient les fiers courages aux glorieux combats. Le ciel rendit en vers ses oracles; on n'apprit que par les vers à se bien guider dans la vie; les muses eurent des chants pour chatouiller l'oreille des rois, et l'on vit naître les jeux scéniques, doux délassements de l'esprit après de longs travaux. N'ayons donc pas de honte à cause des muses; elles touchaient de la lyre et Phébus chantait avec elles.

Est-ce la nature, est-ce l'art qui fait les bons poëtes? question souvent agitée. Pour moi, je ne vois pas ce que peut l'étude,

si la veine en vous n'est riche, ce que peut le génie sans la méthode. Les deux choses se doivent venir en aide l'une à l'autre, et veulent aller de concert. L'athlète, qui brûle d'atteindre au but marqué de sa course, a tout fait et tout enduré dans son enfance; il a souffert du chaud, du froid; il s'est passé d'amour et de vin. Avant de se faire entendre dans les assemblées pythiques, le joueur de flûte a tremblé sous un maître. Il ne suffit pas de dire : « Moi, des vers! j'en fais d'admirables. Tant pis pour celui qui arrive le dernier! Quelle honte pour moi de rester en arrière et d'avouer que j'ignore ce que je n'ai point appris! »

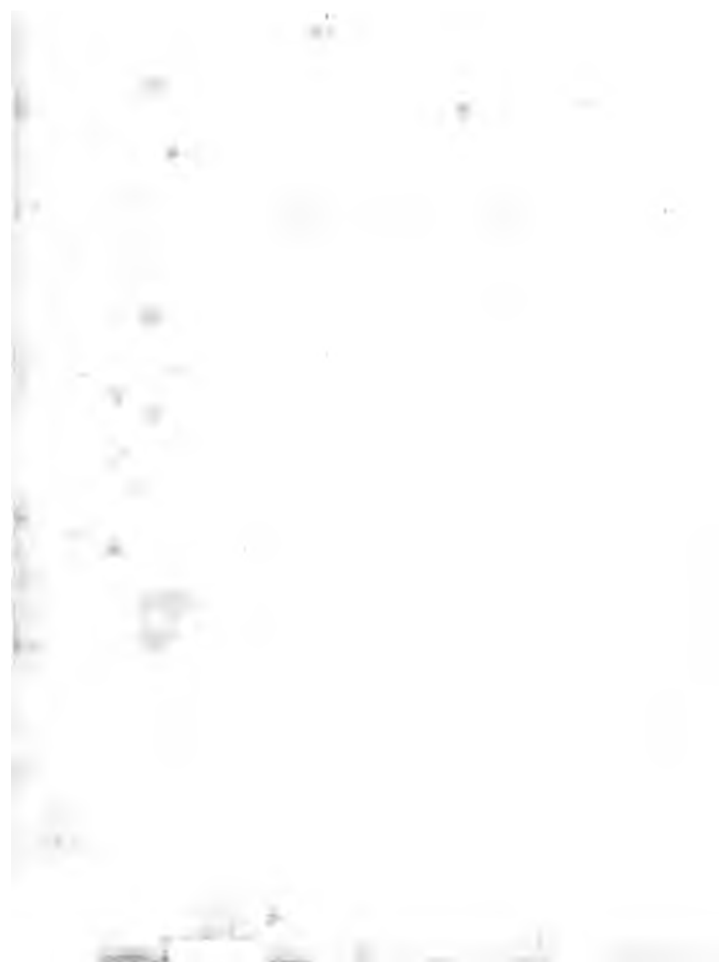
Comme à la voix du crieur des chalands s'amassent pour pousser à la vente, ainsi les flatteurs, que le gain affriande, se pressent chez le poëte riche en terres, riche en argent bien placé. Qu'il ait de plus table ouverte et le reste, qu'il soit homme à cautionner les petites gens insolvables, à tirer un pauvre plaideur des griffes de la chicane, oh! alors, je serai bien étonné si notre heureux du siècle sait distinguer un vrai d'un faux ami. Vous, si vous avez un présent à faire à quelqu'un, ou s'il est déjà fait, n'allez pas, pour lui lire vos vers, saisir cet homme dans l'ivresse de la reconnaissance. Je l'entends déjà qui s'écrie : Beau! parfait! divin! A chaque mot, il se pâme, il pleure de tendresse, il bondit, il trépigne. Comme les pleureurs à gage, dans nos obsèques, en disent et en font plus en simagrées que ceux qui ont une vraie douleur; ainsi, le flatteur qui s'en moque, se démène plus pour vous qu'un sincère approbateur. Les rois, dit-on, poussent à boire celui qu'ils veulent connaître à fond, et le vin est la douce torture qui fait se déclarer le plus digne de leur confiance. Poëte, ne soyez pas dupe d'un cœur faux qui se cache sous la peau d'un renard. Lisait-on quelque chose à Quintilius : « Allons, disait-il, corrigez ceci, retouchez cela. — Je ne puis faire mieux; deux et trois fois je l'ai essayé, sans en venir à bout. — Effacez, vous dis-je; ces vers sont mal tournés, remettez-les sous l'enclume. » Aimait-on mieux défendre l'endroit faible qu'y rien changer, il ne disait plus mot, et, sans prendre davantage de peine inutile, il laissait l'auteur s'adorer seul et sans rival, et encore lui et encore ses vers. Voilà ce que fait un sage et judicieux critique; les vers lâches, il les reprend net; il maltraite les vers durs; les endroits négligés, il les raie d'un re-

vers de plume; il retranche les ornements ambitieux; ceci est obscur, il le faut éclaircir; ce terme est équivoque, ôtez-le. Tout ce qui est à changer, il le note : c'est un Aristarque à son affaire. Il ne dira point : « A quoi bon chagriner un ami pour si peu ! » Pour si peu ! mais ces riens-là finissent pour le poëte par le plus grand des maux, qui est d'être moqué et sifflé par le public.

Comme on fuit un lépreux et un épileptique, ou encore le malheureux qu'agitent les furies et la colère de Diane, ainsi fuit-on, si l'on est sage, le poëte maniaque : on craint de le toucher; les enfants seuls le suivent étourdiment, et le font aller. Tandis que ce frénétique erre çà et là, poussant au ciel ses vers sublimes, si comme un guetteur de merles trop ardent à la pipée, il tombe au fond d'un puits ou dans une fosse, laissez-le crier tant qu'il voudra : *Au secours! à moi, citoyens!* gardez-vous de l'en tirer. Si, par bonté d'âme, vous tendez une corde à ce pauvre fou : Que savez-vous, dirais-je, s'il n'a pas fait le saut pour des raisons à lui, et s'il veut qu'on le sauve; et, à ce propos, je vous conterais la mort du poëte de Sicile. Il prend envie à Empédocle [1] de passer pour un dieu; vite et de sang-froid, il se jette dans le brûlant Etna. N'ôtons pas aux poëtes le droit de périr à leur idée. Sauver un poëte malgré lui ! mais c'est tout comme de le tuer. Au reste, le nôtre n'en est pas à son coup d'essai : vous le tireriez de là, qu'il n'en deviendrait pas plus un homme, et ne laisserait rien de sa belle passion des morts fameuses. On ne voit pas trop bien ce qui fait qu'il versifie; a-t-il souillé les cendres paternelles? y a-t-il eu de son fait quelque inceste, et cela dans un lieu touché par la foudre? Pour sûr, notre homme a quelque démon : comme un ours qui s'est échappé, rompant les barreaux de sa cage, ce lecteur furieux nous met tous en fuite, ignorants et savants; gare à celui qu'il a saisi : il le tient bien; il faut qu'il lui lise ses vers et qu'il l'en assassine; c'est la sangsue qui ne lâche prise que pleine de sang.

[1] Célèbre philosophe d'Agrigente, et qui, de plus, passait pour grand physicien.

JUVÉNAL.



NOTICE SUR JUVÉNAL.

Juvénal, au vers 319 de sa troisième satire, nous apprend qu'il était d'Aquinum, aujourd'hui Aquino, dans l'Abruzze, ancien pays des Volsques : ce fut aussi la patrie de saint Thomas. Suivant l'opinion la plus commune, il naquit vers l'an 795 de la fondation de Rome ou 42 de notre ère, sous le règne de Claude.

Les nom et prénom de Juvénal sont *Decimus Junius*. Quelques-uns l'ont dit fils, d'autres seulement le pupille d'un affranchi. Du reste, s'il en fut le pupille, il faut convenir que, dès ses plus tendres années, il devint, de la part de l'affranchi, l'objet d'une sollicitude toute paternelle. Après le bienfait de son éducation, héritier encore d'une portion, qu'on peut croire assez considérable, de sa fortune, Juvénal lui dut une aisance qui suffisait, comme il le fait entendre dans les satires XI et XII, à sa modeste ambition.

C'est une opinion généralement reçue, que Juvénal s'assit longtemps sur les bancs des rhéteurs, qu'il aimait à s'y produire, discutant avec eux dans leurs sujets ordinaires de déclamation; d'où l'assertion du poëte :

> Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
> Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
>
> BOILEAU, *Art poétique*.

Quels qu'aient été, du reste, ses maîtres comme ses études, il paraît constant qu'il ne songea point à rien produire avant l'âge de quarante ans, ou à peu près.

Le premier trait échappé à sa verve satirique fut un passage, inséré depuis dans la satire VII, et dirigé contre un historien favori de Domitien : « Mais quand Stace a excité de bruyantes acclamations, il « meurt de faim, s'il ne vend à Pâris les prémices de son Agavé, etc. » Cet essai, qu'il ne communiqua d'abord qu'à un petit nombre d'amis, lui valut leurs suffrages, et ce fut pour lui un encouragement qui le décida à se livrer à ce genre de composition.

Ce fut seulement sous le règne d'Adrien que Juvénal, alors au déclin des ans, pensa que le moment était venu de venger Rome et l'univers de leur oppression. Son ouvrage parut.

Mais le même trait de satire qu'il avait à son début lancé contre

l'histrion favori de Domitien avait paru atteindre un autre favori, Antinoüs, qui, d'esclave, puis de comédien, était devenu la honteuse idole de l'empereur; et le poëte, jugé trop audacieux à son insu, dut expier son offense. La vengeance d'Adrien, déguisée sous une faveur, relégua le vieillard octogénaire, revêtu du grade de commandant d'une cohorte, à Syène, suivant l'opinion de Saumaise; en Libye, selon Suidas; selon d'autres, à Pentapolis ou dans les Oasis : il y mourut de douleur.

C'est à ce petit nombre de faits, dont quelques-uns sont fort douteux, que se réduit tout ce qu'on sait de la vie de Juvénal. C'est là aussi que doit se borner notre notice. Quant à l'appréciation littéraire du poëte, considéré en lui-même et dans ses rapports avec son époque, nous renverrons le lecteur aux pages que M. Nisard consacre à l'examen de ce poëte dans ses *Études de mœurs et de critique sur les poëtes latins de la Décadence.* C'est le travail le plus récent et le plus complet qui ait été fait sur Juvénal.

SATIRES.

SATIRE I.

POURQUOI JUVÉNAL ÉCRIT DES SATIRES.

Toujours écouter ! ne répliquerai-je jamais, tant de fois fatigué de la Théséide de l'enroué Codrus ! Impunément donc l'un m'aura récité ses comédies, l'autre ses élégies ? Impunément il m'aura consumé un jour entier, l'immense Télèpe ou cet Oreste qui couvre et la marge et le sommet et le dos du livre, et n'est point achevé ?

Nul ne connaît mieux sa maison que je ne connais, moi, le bois consacré à Mars, et l'antre de Vulcain voisin des roches éoliennes. Quelles tempêtes soulèvent les vents, quelles ombres torture Éaque, d'où fuit cet autre dérobant l'or d'une chétive dépouille, quels ormes prodigieux lance le centaure Monychus, les platanes, les marbres ébranlés de Fronton [1] le crient sans fin ; c'est l'éternelle clameur qui rompt ses colonnes, et ce banal refrain, il faut l'entendre du meilleur et du plus mauvais poëte.

Et nous aussi nous avons tremblé sous la férule ; et nous aussi nous avons conseillé à Sylla de goûter, citoyen privé, un sommeil profond. C'est un sot scrupule, lorsqu'on rencontre partout des poëtes sur ses pas, de se refuser un papier qui doit périr.

Mais pourquoi préférer la carrière où l'illustre nourrisson d'Auronce [2] lança ses coursiers ? — Avez-vous le loisir, le calme nécessaire pour entendre mes raisons, écoutez :

Quand un tendre eunuque se marie ; quand Mævia chasse le sanglier étrusque, la gorge nue et le javelot en main ; quand

[1] L'opinion la plus commune est que ce Fronton était un des plus riches patriciens qui ouvraient fastueusement leurs jardins au public. Les poëtes y venaient déclamer leurs compositions. — [2] Caius Lucilius, chevalier romain, naquit à *Suessa*, nommé plus tar *Aurunca*, aujourd'hui *Sinuessa*, au pays des Auronces. Il est regardé comme le père la satire chez les Latins.

seul il défie les fortunes de tous les patriciens, celui dont le ciseau me dépouillait, jeune encore, d'une barbe importune; quand un enfant du peuple égyptien, un esclave de Canope, Crispinus, rejetant sur l'épaule la poupre tyrienne, évente ses doigts tout suants sous une bague d'été, et ne saurait endurer le lourd fardeau d'un anneau plus pesant, il est difficile de se refuser à la satire. Hé, quel homme, au sein d'une cité dépravée, est assez impassible, d'une trempe assez dure, pour se contenir en voyant l'avocat Mathon venir dans une litière, qu'il possède d'aujourd'hui, et toute pleine de cet obèse personnage? et à sa suite le délateur d'un illustre patron tout prêt à consommer la ruine des nobles qu'il dévora, que Massa redoute, que Carus s'efforce d'apaiser par ses présents, à qui le tremblant Latinus [1] fait les honneurs de sa Thymèle? quand tu te vois supplanté par des gens qui conquièrent, champions nocturnes, un testament, et qu'élèvent aux nues, ce qui est le meilleur moyen de parvenir aujourd'hui, les lubriques fureurs d'une vieille opulente? Proculéius obtient un douzième, mais Gillon tout le reste. Tel est le partage : il se fait au prorata de la virilité de chacun. Qu'ils trafiquent de leur sang, à la bonne heure, et qu'ils deviennent aussi pâles que celui qui a mis le pied nu sur un serpent, que le rhéteur qui s'avance vers l'autel de Lyon [2].

Dirai-je quel brûlant accès de fureur me dévore, quand je vois ce ravisseur des biens d'un pupille réduit au dernier opprobre, presser le peuple des flots de son cortége? quand je vois cet autre, vainement condamné (eh! qu'importe l'infamie si l'argent reste!), ce Marius, boire dans son exil dès la huitième heure, et jouir du courroux des dieux? Mais toi, province victorieuse, tu pleures! Et je ne rallumerai pas la lampe du poëte de Vénouse [3]? Je ne flétrirai pas de tels excès? J'irai retracer les fables d'Hercule ou de Diomède, le mugissement du Labyrinthe, la chute d'Icare au sein des flots, le vol hardi de Dédale, lorsqu'un infâme reçoit des amants de sa moitié un legs qu'elle ne saurait légalement recueillir, instruit qu'il est

[1] Ce Latinus était un mime dont il est parlé de nouveau dans la satire VI. — [2] Il s'agit d'une lutte académique pour un prix d'éloquence primitivement institué par Auguste La fête ou réunion avait lieu près d'un autel consacré à ce prince : elle était fort solennelle. On conjecture que c'est au même endroit où se trouve aujourd'hui l'abbaye d'Aisnay, nom corrompu du mot Athenæum, *Athénée*. — [3] Horace.

à fixer les yeux au plafond, à ronfler tout éveillé, le nez sur les coupes? lorsque cet autre prétend commander nos cohortes, parce qu'il s'est ruiné en coursiers, qu'il a dévoré tout le patrimoine de ses aïeux, occupé à faire voler un char sur la voie Flaminienne? Livrant les rênes à son jeune Automédon, il s'étale, lui, dans les bras d'une amante, sous la cape déguisée.

Et je ne remplirai pas mes vastes tablettes en plein carrefour, quand je vois porté sur la tête de six esclaves, dans une litière ouverte des deux côtés, presque transparente, affectant les airs d'un Mécène dédaigneux, un faussaire qu'un sceau contrefait, un testament supposé comblèrent d'honneurs et de richesses? Voici une puissante matrone qui présente aux lèvres altérées de son époux du Calène, dont la douceur recèle le venin d'un reptile, et qui, plus experte que Locuste, enseigne à ses parentes novices l'art d'envoyer au bûcher, à travers les rumeurs et les flots du peuple, les corps livides de leurs époux!

Ose quelque forfait digne de Gyare et des cachots, si tu veux parvenir : on vante la probité, et elle se morfond. C'est le crime qui donne ces jardins, ces palais, ces tables, ces bronzes antiques, et ces chevreaux en saillie sur une coupe. Le moyen de dormir, quand on voit un père corrupteur d'une bru avare, des épouses infâmes, un adultère vêtu de la prétexte! Faute de génie, l'indignation fait des vers, tels quels, comme Cluviénus et moi.

Depuis que Deucalion, soulevé par les eaux du déluge, s'éleva dans sa barque au sommet du Parnasse, qu'il consulta les oracles, que des cailloux amollis reçurent par degrés la chaleur du sentiment, qu'aux yeux des hommes Pyrrha fit éclore des vierges nues, tout ce que font les hommes, vœux, crainte, colère, volupté, joie, intrigues, voilà la matière de mon livre. Jamais le torrent du vice fut-il plus rapide, le gouffre de l'avarice plus profond, la passion du jeu plus effrénée? Un joueur ne marche plus escorté de quelques sacs : il apporte ét joue son coffre-fort. Vois quels assauts on se livre, muni des armes du jeu! N'est-ce que de la fureur de perdre cent mille sesterces, et de laisser un esclave transir de froid?

Nos aïeux bâtissaient-ils tant de maisons de plaisance? Seuls, soupaient-ils à sept services? Maintenant une mince sportule attend à l'entrée du vestibule la foule avide des clients. En-

core le patron inspecte-t-il d'abord les visages ; il craint que tu ne viennes sous un nom supposé, que tu ne réclames la part d'un autre : qu'on vous reconnaisse, et vous recevrez. Il ordonne au crieur d'appeler les fiers descendants des Troyens eux-mêmes ; car, ainsi que nous, ils assiégent sa porte : « Donnez d'abord au préteur, puis aux tribuns. » Mais un affranchi se trouve le premier : « Je suis le premier, dit-il, et je défends mon rang : qu'importe que je sois né sur les bords de l'Euphrate ? d'ailleurs les petits trous de mes oreilles seraient là pour me démentir, si je voulais nier. Mais cinq tavernes me donnent quatre cent mille sesterces de revenu : que peut offrir de mieux la pourpre, si Corvinus garde les troupeaux d'un maître dans les champs laurentins ? Je suis, moi, plus riche que Pallas et les Licinus ! ainsi, que les tribuns attendent. Honneur aux richesses ! » Il se gardera même de céder le pas au sacré tribuniciat, l'esclave qui vint naguère dans Rome, les pieds blanchis de craie : aussi bien, n'est-il parmi nous rien de plus sacré que la majesté de ton culte, funeste Argent, quoique nous ne t'ayons encore bâti aucun temple, érigé aucun autel, ainsi qu'à la Paix, à la Victoire, à la Bonne Foi, à la Vertu et à la Concorde, dont le sanctuaire retentit du bruyant salut de la cigogne à la vue de son nid.

Mais quand le premier magistrat suppute au bout de l'an ce que rapporte la sportule, de combien elle accroît ses revenus, que feront les clients qui n'ont que cette ressource pour se vêtir, se chausser, se nourrir et s'éclairer ? Cent litières se pressent à la quête d'un misérable as : l'époux y traîne son épouse malade ou près d'accoucher. Cet autre, usant d'un stratagème déjà connu, montre une litière vide et close, et demande pour sa moitié absente. C'est ma Galla, dit-il, vite, expédiez-nous. Vous insistez ? Galla, montrez-vous. — De grâce, ne la tourmentez pas, elle repose.

Le beau partage des occupations de la journée ! La sportule, puis visite au forum, visite à l'Apollon si connu des plaideurs, visite encore aux statues triomphales, parmi lesquelles je ne sais quel Égyptien, quel chef d'Arabes eut l'impudeur d'ériger la sienne, chargée de ses titres, monument que chacun peut souiller à son gré. Las enfin, les vieux clients désertent le vestibule : longtemps ils s'étaient flattés de l'espoir d'un dîner. Vains regrets ! ils vont, les malheureux, acheter un chou et

du bois pour le cuire. Cependant, leur monarque dévorera les meilleurs morceaux de la mer et des forêts ; seul, il reposera au milieu de lits déserts ; car, de cent tables, belles, spacieuses, antiques, une seule absorbe un immense patrimoine. — Nous n'aurons plus de parasites ! — Mais, ce luxe sordide, qui le supportera ? Quelle voracité, de se faire servir un sanglier tout entier, animal né pour les festins ! Du reste, le châtiment suit de près, lorsque, gorgé d'aliments, tu cours te dépouiller, et porter au bain un paon indigeste. De là, les morts subites, les vieillards intestats. La nouvelle s'en va égayer toutes les tables : furieux, les amis suivent le convoi en applaudissant.

La postérité n'ajoutera rien à la dépravation de nos mœurs : seulement nos neveux se souilleront des mêmes crimes, des mêmes passions. Le vice est à son comble : allons, déploie toutes tes voiles.... Un moment, vas-tu me dire : Où est le génie que réclame un pareil sujet ? as-tu cette franche simplicité de tes devanciers, cédant au brûlant transport de leur âme et que je n'ose appeler de son vrai nom. — Qu'importe que Mucius s'offense ou non de mes paroles ? — Nomme Tigellinus... Celui-là, je le vois, empalé aussitôt, luire et fumer comme une torche : traîné sur l'arène, il y tracera un large sillon. — Quoi ! cet empoisonneur qui fit périr trois de ses oncles sera porté sur de moelleux coussins, d'où il versera sur moi des regards de mépris ? — Si tu le rencontres, presse du doigt tes lèvres. *Le voilà !* c'en est assez pour être accusé. Tu peux avec toute sécurité mettre aux prises Énée et le fier Rutule ; Achille blessé n'offense personne, non plus que le jeune Hylas qui, suivant son urne dans les flots, fut vainement cherché par Hercule. Saisissant sa plume comme un glaive, l'ardent Lucilius vient-il frémir ; aussitôt rougit le criminel dont l'âme s'est glacée d'effroi. La sueur du remords s'épanche dans son sein : de là, la rage, les sanglots.... Réfléchis donc avant que la trompette ait donné le signal : le casque en tête, il n'est plus temps de reculer. — Voyons alors ce qu'on nous permet contre ceux dont les cendres reposent le long des voies Latine et Flaminienne.

SATIRE II.

DES HYPOCRITES.

Je fuirais volontiers par de là les Sarmates et l'Océan glacial, quand je vois s'ériger en censeurs des hommes qui, sous le masque des Curius, vivent en Bacchantes : gens ignorants d'abord, bien que partout, chez eux, s'étalent les bustes de Chrysippe [1]. Car la perfection, à leurs yeux, c'est de posséder un Aristote, un Pittacus ressemblants; c'est de placer en sentinelle, près de sa bibliothèque, l'original de Cléanthe.

Que le front de l'homme est trompeur ! On ne rencontre partout que des cyniques à face austère. Tu châties le vice, toi, le plus infâme cloaque de la bande socratique [2] ! Certes, ces membres velus, ces bras hérissés d'un poil rude, promettent une âme vigoureuse; mais le médecin sourit en taillant les excroissances qui t'obstruent le podex. Rarement ils parlent, ils affectent un grand amour du silence; leurs cheveux sont plus courts que leurs sourcils. Combien Péribonius a plus de franchise et d'ingénuité! J'impute à la fatalité son mal, qu'il me décèle dans ses traits, dans sa démarche. La simplicité de ses pareils excite ma pitié : ce sont des furieux, je leur pardonne. Mais opprobre à l'imprudent qui tonne, d'une voix d'Hercule, contre de pareils excès, et, le nom de vertu sur les lèvres, court se prostituer! Moi, je te rendrai hommage, cynique Sextus, s'écrie l'infâme Varillus? En quoi vaux-je moins que toi? Libre à celui qui marche droit de se rire du boiteux; au blanc, de l'Éthiopien. Qui supporterait les Gracques déclamant contre les factions? Qui ne confondrait ciel et terre, si Verrès condamnait le brigand, Milon l'homicide? si Clodius dénonçait l'adultère; Catilina, Céthégus? si les trois disciples de Sylla s'élevaient contre les proscriptions [3]? Tel que cet empereur, qui, naguère souillé d'un affreux inceste [4], renouvelait contre l'adultère des lois terribles, capables d'effrayer Mars et

[1] Célèbre dialecticien de la secte de Zénon. — [2] On ne peut supposer que Juvénal ait eu le dessein de flétrir un nom aussi vénéré que celui de Socrate. Il faut l'entendre de tous ces faux sages qui se disaient sectateurs de la philosophie de Socrate. — [3] Il s'agit du triumvirat d'Octave, d'Antoine et de Lépidus, disciples de Sylla ; peut-être surpassèrent-ils en cruauté leur heureux maître. — [4] Il est question de Domitien et de sa nièce Julie, fille de Titus et femme de Sabinus.

Vénus même, tandis que sa nièce Julie versait de ses flancs, si féconds en avortements, d'informes lambeaux qui, par leur ressemblance, déposaient contre son oncle. A-t-il tort, l'homme le plus corrompu, de mépriser ces faux Scaurus, de leur renvoyer les traits de leur censure?

Lauronia fut indignée d'entendre un de ces farouches enthousiastes s'écrier à chaque instant : Où es-tu, loi Julia? tu dors. Aussitôt de lui répliquer en souriant : « L'heureux siècle qui t'oppose au débordement du vice! Rome va renaître à la pudeur : un troisième Caton nous est tombé du ciel. Mais pourtant où achètes-tu ces parfums qu'exhale ta barbe épaisse? Ne rougis pas de m'enseigner la boutique du marchand.

« Quand on tourmente les lois et les édits, on devrait d'abord évoquer la loi Scantinia [1]. Voyons les hommes, et passons-les les premiers en revue. Les hommes! ils en font plus que nous! mais protégés par le nombre, en phalange serrée, ils se tiennent sous le bouclier : l'accord est si grand entre efféminés! Montrez-moi pareille turpitude dans notre sexe! Tædia ne lèche point Cluvia; ni Flora, Catulla; Hispo se soumet aux jeunes gens; sa pâleur décèle sa double infamie. Nous voit-on plaider, agiter des questions de droit? Faisons-nous retentir de quelques clameurs vos tribunaux? A peine quelques-unes de nous s'exercent à la lutte; à peine quelques-unes mangent le pain des athlètes. Vous, vous filez la laine, et la tâche finie, vous la rapportez dans une corbeille; le fuseau qui s'enfle sous une trame déliée, vous le tournez, plus habiles que Pénélope, plus agiles qu'Arachné : telle une hideuse courtisane enchaînée dans son bouge. On sait pourquoi Hister légua tous ses biens à son affranchi; pourquoi, de son vivant, il combla de présents son épouse restée vierge. Femme qui dort en tiers dans le vaste lit d'un époux [2] ne manque de rien. Bien! marie-toi, mais silence! discrète, tu auras des pierreries. Et puis on nous juge avec rigueur! la censure épargne les corbeaux et perce de ses traits les colombes. »

A ce discours frappant de vérité, nos stoïciens s'enfuirent déconcertés. Hé! le moyen de dire que tu mentais, Lauronia? Mais que ne feront pas les autres, lorsque toi, Créticus [3], tu

[1] Cette loi était dirigée contre ceux qui se rendaient coupables du crime contre nature. — [2] Assez vaste pour contenir avec l'époux et son épouse l'indigne favori qu'il admet à ses côtés. — [3] Il s'agit d'un magistrat du premier ordre.

revêts un tissu diaphane, et qu'en présence du peuple étonné de ce costume tu pérores contre les Procula et les Pollita? Labulla est adultère. Eh bien ! condamne Labulla ; condame encore Carfinia, si tu veux : mais condamnée, elle rougirait d'un pareil vêtement. — Juillet est si chaud ! je brûle. — Siége tout nu, il y a moins d'infamie. Ainsi équipé, il t'eût fallu venir dicter des lois et des ordonnances à ce peuple, lorsqu'il rentrait victorieux dans Rome et couvert de blessures encore sanglantes, ou qu'interrompant ses rustiques travaux, des montagnes il accourait au Forum. Tu te récrierais, si tu voyais un autre magistrat travesti de la sorte! Je le demande, ce vêtement siérait-il bien à un témoin ? Une robe soyeuse à l'inflexible Créticus, à ce grand maître de la liberté! L'exemple t'a corrompu, il en corrompra bien d'autres. Ainsi un seul porc infecté infecte tout un troupeau ; la grappe pourrie en pourrit une autre.

Un jour, tu oseras quelque chose de plus ignominieux que ce vêtement : on n'atteint pas de suite au comble de l'infamie. Ils vont insensiblement t'accueillir, ces prêtres qui, dans leurs secrètes assemblées, chargent leur tête de longs panaches et leur cou de nombreux colliers ; qui se concilient la bonne déesse par le sacrifice d'une jeune truie, ou l'offrande d'une vaste coupe de vin. Mais, fâcheux retour, les femmes sont exclues de l'enceinte mystérieuse : aux hommes seuls s'ouvre le sanctuaire de la déesse. Loin d'ici, sexe profane, s'écrient-ils ; vos joueuses de cor sont bannies de ces lieux. Tels les Baptes célébraient leurs nocturnes orgies à la lueur des flambeaux, habitués à fatiguer, dans Athènes, leur impure Cotytto. L'un promème obliquement sur ses sourcils une aiguille enduite de noir de fumée, et se peint les yeux en allongeant une paupière clignotante : l'autre boit dans un Priape de verre, rassemble ses longs cheveux sous un réseau d'or, vêtu d'une robe bleue brochée ou vert pâle unie et servi par un esclave qui ne jure que par Junon. Celui-là tient un miroir, trophée de l'impudique Othon, fastueuse dépoullle d'Auruns, dans lequel il contemplait son attitude guerrière, chaque fois qu'il marchait à l'ennemi. Mémorable exploit, digne de figurer dans les annales de notre siècle : un miroir pour bagage dans une guerre civile ! Sans doute, c'est être grand capitaine que d'assassiner Galba, et de soigner son teint ; noble et généreux citoyen, que de disputer, aux champs de Bébriac, la dépouille du palais, et de ses doigts

s'empâter le visage d'une croûte détrempée ! ce que ne firent jamais ni Sémiramis, endossant le carquois dans l'Assyrie, ni Cléopâtre, pleurant sur son bord le désastre d'Actium.

Là, nulle pudeur dans le langage, nulle décence à table ; là, toute la turpitude de Cybèle, en pleine liberté de soupirer de honteuses amours. Un vieux fanatique, à cheveux blancs, sert de grand prêtre, personnage à citer comme un modèle rare en fait de large gosier, maître impayable en son genre. Mais qu'attendent-ils, eux qui, d'après le rit phrygien, devaient depuis longtemps saisir le couteau et se débarrasser d'un membre superflu ?

Gracchus apporta, pour dot, quatre cent mille sesterces à un joueur de cor, si ce n'était un trompette. Le contrat est signé, le vœu solennel prononcé, un immense festin apprêté ; la nouvelle épouse repose sur le sein de son époux. Suprêmes magistrats, à qui recourir ? au censeur ou bien à l'aruspice ? Verrais-tu avec plus d'horreur, te semblerait-il plus monstrueux, qu'une femme enfantât un veau, ou une vache, un agneau ? Le voilà avec les bracelets, la robe et le voile des nouvelles mariées, ce pontife qui suait naguère en brandissant, à l'aide du lien mystérieux, les anciles sacrés [1]. Dieu, protecteur de ces murs, d'où vient tant de corruption à des pâtres du Latinum ? Quelle funeste ortie envenima tes enfants ? Un homme né dans la pourpre, au sein de l'opulence, se marie à un autre homme ! Et tu n'agites point ton casque ! tu ne frappes point la terre de ta lance ! tu ne réclames point les foudres de ton père ! pars donc, et renonce à ce champ formidable que tu négliges. — J'ai demain, au lever du soleil, une affaire qui m'appelle dans la vallée Quirinale. — Quelle affaire ? — Tu le demandes ! mon ami se donne un époux, et n'admet qu'un petit nombre de témoins. — Vivons seulement, et nous verrons tout cela se pratiquer en public. On voudra mieux : on le consignera aux archives. Toutefois, ces épouses restent en proie à de rudes tourments ; c'est de ne pouvoir devenir mères, de ne point fixer leurs époux. Heureusement, la nature ne s'en remet point à nos caprices du droit qu'elle exerce sur les corps. Ils meurent

[1] Ces boucliers nommés anciles, étaient confiés à la garde de douze jeunes patriciens qui composaient un ordre de prêtres nommés *Saliens, a salire*, parce que tous les ans ils promenaient ces boucliers sacrés par la ville en dansant et chantant des hymnes qui avaient rapport à la solennité. C'était une institution de Numa.

stériles : vainement l'épaisse Lydé lui vendit ses topiques mystérieux; vainement l'agile Luperque leur frappa dans les mains.

Phénomène plus révoltant ! un autre Gracchus, en tunique de gladiateur et le trident en main, a parcouru l'arène en fuyant. Et pourtant il était de plus noble race que les Capitolinus, et les Marcellus, et les Catulus, et les Émile, et les Fabius et tous les spectateurs assis au podium [1], que celui-là même qui le payait pour lancer le filet.

Qu'il y ait des mânes, un empire souterrain, un aviron et de noirs reptiles dans les gouffres du Styx; que les ombres par milliers traversent l'onde dans une seule barque, c'est ce que ne croient plus même les enfants, hormis ceux qui ne paient rien encore aux bains. Mais toi, garde-toi d'en douter. Eh bien ! que pensent un Curius et les deux Scipions, un Fabricius, un Camille, tant de jeunes héros moissonnés à Crémère ou à Cannes, vivants débris de tant de combats, quand une ombre pareille descend vers eux ? Vite, ils iraient se purifier, s'ils avaient aux enfers des torches soufrées, du laurier avec de l'eau lustrale. Voilà, malheureux, où chaque instant nous pousse ! Nous avons, il est vrai, porté nos armes aux confins de l'Hibernie; nous avons tout récemment soumis les Orcades et la Bretagne, où les nuits sont si courtes. Du moins ces turpitudes qui souillent le peuple vainqueur, les vaincus n'ont pas à en rougir; un seul, dit-on, excepté, l'Arménien Zalatès, qui, plus efféminé qu'aucun de nos adolescents, se soumit aux brutales fureurs d'un tribun.

Merveilleux effet du commerce des hommes ! il nous était venu comme otage : ici on devient homme. En effet, que de jeunes étrangers prolongent leur séjour en cette ville, le corrupteur s'est bientôt emparé d'eux : adieu leurs saies, leurs couteaux, leurs freins, leurs fouets; si bien qu'ils font revivre dans Artaxate les mœurs de nos jeunes patriciens.

[1] C'était la place réservée dans l'amphithéâtre au prince et aux personnages de sa suite.

SATIRE III.

LES EMBARRAS DE ROME.

Tout confus du départ de mon vieil ami, j'approuve néanmoins le parti qu'il a pris de se fixer à Cumes, cette ville solitaire, et de donner un citoyen à la Sibylle : c'est à la porte de Baïes, sur un charmant rivage, dans une retraite délicieuse. Pour moi, je préfère Prochyta [1] même au quartier de Suburre [2]. Eh ! quelle misérable solitude ne te semble préférable à l'horreur de voir tant de maisons brûler, tant d'édifices s'abîmer, d'être en butte, dans cette ville affreuse, à mille dangers renaissants, et, au mois d'août, aux clameurs des poëtes.

Tandis qu'on charge tout son bagage sur un seul chariot, il s'arrête près des vieux arcs de l'humide Capène, dans cet asile où Numa donnait des rendez-vous nocturnes à sa nymphe Égérie. Maintenant le bosquet de la source sacrée et le temple sont loués à des Juifs [3], dont une corbeille et un peu de foin composent le mobilier : car il n'est pas un arbre qui ne soit taxé au profit du peuple ; et les muses proscrites ont fait place aux mendiants. Nous descendons dans la vallée d'Égérie, vers ces grottes si différentes des véritables. Combien me semblerait plus imposante la divinité de cette onde, si un vert gazon en tapissait les bords, si le marbre n'outrageait point le tuf indigène !

Là Umbritius : « Puisque les ressources honnêtes, dit-il, sont bannies de Rome, que les travaux y sont sans récompenses, que mon avoir, moindre aujourd'hui qu'hier, doit y décroître demain, j'ai résolu de me retirer aux lieux où Dédale dépouilla ses ailes fatiguées, tandis que mon front blanchit à peine, que ma vieillesse première est droite, qu'il reste à Lachésis de quoi filer, et que, ferme sur mes jambes, je marche sans l'appui d'un bâton.

« Adieu, ô ma patrie ! J'y laisse vivre Arturius et Catulus ; j'y laisse vivre ceux qui savent parer le vice des couleurs de l'innocence, qui trouvent facile, à prix d'or, de réparer un

[1] Petite île, située dans le golfe de Naples, près d'Ischia ; elle a conservé son nom : *ital. Procita*. — [2] C'était un des quartiers les plus fréquentés de Rome. — [3] Les Romains confondirent longtemps, et cette distinction n'avait pu se faire au temps de Juvénal, les Juifs avec les premiers chrétiens : peut-être est-il ici question de ces derniers.

édifice, de nettoyer un port, un fleuve, un cloaque, de porter un cadavre sur le bûcher et de vendre à l'encan un esclave. Ces gens, autrefois joueurs de cor, éternel cortége des arènes de province, connus pour emboucher la trompette au sein des amphithéâtres, donnent aujourd'hui des spectacles : au pouce levé de la multitude [1], ils égorgent, pour lui plaire, le premier gladiateur. Sortis de là, ils vont affermer les latrines publiques. Et pourquoi non ? Ne sont-ils pas de ceux que la fortune se plaît à élever du rang le plus abject au faîte des grandeurs, chaque fois qu'elle veut se jouer ? Que puis-je faire à Rome ? Je ne sais point mentir. Un livre, s'il est mauvais, je ne sais ni le louer ni en demander copie. Je n'entends rien aux mouvements des astres. Promettre au fils la mort du père, je ne le puis, ni le veux. Jamais je n'interrogeai les entrailles d'un reptile. Que d'autres soient ingénieux à remettre à une épouse les dons ou les missives d'un adultère; moi je ne me prête aux larcins de personne. Aussi je pars tout seul, comme un manchot, un perclus, inutile au reste des humains. Qui fête-t-on aujourd'hui, si ce n'est le confident d'un crime, celui dont l'âme agitée de remords lutte contre un secret qu'il doit taire à jamais ? On croit ne vous rien devoir, on ne songe à vous rien donner, dès lors qu'on vous a rendu dépositaire d'un honnête secret. Pour être cher à Verrès, il faut, à son gré, pouvoir accuser Verrès. Au prix de tout l'or que le Tage roule, à l'ombre de ses bords, au sein de l'Océan, ne vous privez point du sommeil ; gardez-vous d'accepter des présents qu'on saura vous reprendre, malgré vous, et d'être à jamais un objet de crainte pour un ami puissant.

« Quels gens sont aujourd'hui le plus agréable à nos riches, et que je fuis principalement : je le dirai en peu de mots et sans détours. Non, Romains, je ne puis souffrir votre ville à la grecque. Que dis-je? elle n'en fait, cette lie Achéenne [2], que la moindre portion. Depuis longtemps, le Syrien Oronte a versé de ses rives, sur celles de notre Tibre, et sa langue, et ses mœurs, et ses instruments à cordes obliques avec ses tam-

[1] Le gladiateur qui manquait de grâce en tombant sous les coups de son adversaire, ou qui ne faisait pas une résistance capable d'intéresser les spectateurs, était inhumainement sacrifié sous les yeux mêmes de la multitude. Le pouce levé et dirigé vers lui, tel était, de la part des spectateurs, son arrêt de mort, arrêt qu'osait prononcer même la vierge modeste. — [2] C'est-à-dire ces misérables Grecs. C'est une province prise pour la Grèce entière, figure familière aux poëtes.

bours, et ses courtisanes vouées à la prostitution aux environs du cirque. Courez à elles, vous qu'électrise la mitre peinte d'une prostituée étrangère.

« Et c'est ton rustique peuple, Quirinus, qui prend la livrée du parasite, qui suspend à son cou frotté d'huile le futile trophée de sa victoire[1] ! Ils partent, l'un de la haute Sycione, l'autre d'Amydon, celui-ci d'Andros, celui-là de Samos, cet autre de Tralles ou d'Alabandes ; ils s'acheminent vers les Esquilies ou le mont Viminal, tout prêts à pénétrer au sein des maisons puissantes dont ils méditent la conquête. Ils ont un génie ardent, une audace effrénée, le débit plus prompt et plus rapide que celui d'Isée. Voyons, que penses-tu de ce Grec? C'est l'homme universel ; il est grammairien, rhéteur, géomètre, peintre, baigneur, augure, danseur de corde, médecin, magicien : il sait tout. Tu l'ordonnes? un Grec affamé va monter au ciel. Au fait, il n'était ni Maure, ni Sarmate, ni Thrace, celui qui endossa des ailes : il était né au sein d'Athènes.

« Et je ne fuirai pas leur pourpre insolente ! ce Grec signera avant moi ! il sera dans un festin, plus honorablement couché, celui qui débarqua dans Rome, avec des figues et des pruneaux ! N'est-ce donc rien que d'avoir, dans notre enfance, respiré l'air du mont Aventin, savouré l'olive des Sabins ? Ajoutez que, flatteurs adroits, ces gens vantent d'un sot le babil, d'un ami difforme la beauté, comparant la longue encolure d'un étique au cou nerveux d'Hercule qui soulève, loin de terre, le redoutable Antée. Ils se pâment aux accents d'un petit filet de voix, plus aigre que le cri du coq qui pince sa femelle.

« Nous aussi, nous pouvons flatter ; mais le Grec seul persuade. Peut-on mieux jouer une Thaïs, une matrone, ou Doris sortant nue du sein de l'onde ? vous diriez une vraie femme et non un comédien : tout est vide, uni au-dessous du ventre, seul un léger pli s'y montre. Au reste, ce talent merveilleux n'est point particulier à Antiochus, à Démétrius, à Stratole et au lascif Hæmus : c'est le talent de la nation. Le Grec naît comédien : tu ris, il rit plus fort ; il pleure s'il voit couler les larmes d'un ami, mais sans douleur. En hiver, tu demandes un peu de feu, il endosse un manteau : tu dis : « J'ai chaud, » il sue.

[1] Les vainqueurs des jeux du cirque étaient reçus à la table du prince, et pour se faire reconnaître, ils portaient suspendu au cou le trophée ou symbole de leur victoire.

« Nous ne pouvons donc rivaliser : cédons à qui peut nuit et jour composer son visage, envoyer de la main un baiser, crier merveille si le patron a bien roté, bien uriné, s'il s'est déchargé à grand bruit dans la chaise dorée. Rien, en outre, de sacré pour eux et qui soit à couvert de leur lubricité, ni la mère, fût-elle une Laris, ni la fille, une vierge, ni l'époux, un imberbe, ni le fils, un novice encore. A défaut d'eux, ils courbent l'aïeule de leur ami : leur but, c'est d'avoir le secret des familles, et, par là, de se faire craindre. Puisqu'il s'agit des Grecs, laissons le gymnase, écoute l'attentat d'un philosophe du premier ordre. Un ancien fait périr Baréas ; c'est un ami qui dénonce son ami, un maître son disciple, vieillard perfide, né sur les bords où s'abattit une aile du coursier issu du sang de la Gorgone.

« Romains, nous n'avons aucun accès là où règne un Protogène, un Diphile ou un Érimarque. Imbus du vice de leur nation, ces gens ne savent point partager un ami : ils le veulent pour eux seuls. L'un d'eux a-t-il distillé dans une oreille crédule une goutte du poison dont les pourvut la nature et le pays, me voilà éconduit. Adieu le souvenir de mon long esclavage ! Nulle part on ne sacrifie plus aisément un client. Mais, flatterie à part, quel mérite à nous autres indigents, de vêtir une toge, de courir avant le jour, alors que le préteur presse son licteur, l'expédie en toute hâte, sachant que les veuves sont éveillées depuis longtemps, l'envoie saluer Albina et Modia, de peur d'être prévenu par son collègue ! ce fils de nos patriciens escorte un esclave enrichi ! Cet autre donne bien à Calvina ou à Catiéna pour s'ébattre une ou deux fois sur leur sein, autant que reçoivent les tribuns d'une légion. Mais toi, qu'il te prenne fantaisie d'une courtisane tant soit peu vêtue, tu balances, tu hésites de faire descendre Chioné de son siége exhaussé.

« Produis-nous un témoin incorruptible, tel que l'hôte de la divinité d'Ida [1] un autre Numa, ou celui qui sauva Minerve tremblante du temple embrasé de Vesta [2] ; d'abord, on s'enquiert s'il est riche. A-t-il des mœurs ? cette question sera faite la dernière. Combien nourrit-il d'esclaves ? combien a-t-il

[1] Cybèle, lorsqu'elle fut envoyée à Rome, de Pessinunte, sous la forme d'une pierre brute, dut être reçue à son arrivée par le plus vertueux citoyen. Le choix tomba sur Scipion Nasica. — [2] Ce fut Lucius Cœlius Métellus. Ce trait de piété lui coûta la vue, ayant été aveuglé par les flammes.

d'arpents de terre? combien de services à ses repas? Plus on compte d'écus dans son coffre-fort, plus on est digne de foi. En vain tu attesterais les autels de Samothrace et les nôtres, on croit que le pauvre se rit de la foudre et des dieux, et que les dieux dédaignent son insolence:

« Le pauvre! dirai-je quelle prise il offre à la malignité publique? C'est un surtout sale et déchiré, une toge malpropre, un soulier rompu et entr'ouvert, ou qui, nouvellement recousu d'un fil grossier, étale de nombreuses cicatrices. Triste pauvreté! tu rends l'homme ridicule; c'est de tes rigueurs la plus insupportable. Qu'il sorte d'ici, s'écrie-t-on, s'il a quelque pudeur; qu'il déloge du banc des chevaliers, celui qui n'a pas le cens voulu par la loi. Ces places sont réservées aux rejetons de la prostitution, en quelque lieu suspects qu'ils aient été conçus [1]. Ici peut applaudir le fils d'un brillant crieur, parmi l'élégante postérité d'un gladiateur, d'un maître d'escrime. Voilà le bon plaisir, la vanite d'Othon qui nous prescrivit ces distinctions!

« Quel père agréa jamais un gendre moins riche ou moins bien pourvu que sa fille? Le pauvre est-il couché sur un testament? se trouve-t-il admis au conseil des édiles? d'un commun accord, jadis les Romains indigents auraient dû fuir la patrie. Difficilement le mérite se fait jour, quand il est aux prises avec le besoin. Mais à Rome, la lutte est bien autrement pénible : on paie si cher un misérable logis, si cher l'appétit de ses esclaves, si cher un humble et frugal repas! on rougit de manger dans l'argile. Placerait-il là le déshonneur, celui qui soudain se trouverait chez les Marses, assis à la table des petits Sabins : il y vivrait content d'une grossière casaque. Dans une grande partie de l'Italie, soyons vrais, on ne revêt la toge qu'au jour de ses funérailles. Si quelquefois, pour fêter un jour solennel, on élève un théâtre de gazon; si l'on reproduit enfin une vieille farce, dans laquelle un acteur à figure blême et la bouche béante fait frémir le nourrisson penché sur le sein de sa mère, vous y verrez, sans nulle distinction d'habits, se confondre l'orchestre [2] et le peuple : pour annoncer leur haute dignité,

[1] Nous voyons dans la satire VI de notre poëte que les femmes des chevaliers, des sénateurs, des plus illustres personnages de Rome, s'abandonnaient fréquemment aux gladiateurs et aux comédiens qui avaient su leur plaire. De là l'introduction au sein des premières familles de tous ces rejetons d'une infâme prostitution. — [2] Places réservées au bas des gradins.

les édiles se contentent d'une tunique blanche. Ici le faste des habits excède les moyens : ce qui suffit laisse toujours à désirer. Trop souvent on puise dans le coffre d'autrui. Voilà notre vice, à tous ; c'est de vivre dans une ambitieuse pauvreté. Abrégeons : tout se vend à Rome : combien pour être un jour admis au lever de Cossus? combien pour être honoré d'un regard de Véienton qui ne dit mot? Un patron fait-il couper la barbe, un autre les cheveux d'un favori [1] ; la maison s'emplit de cadeaux qu'on revend. Voilà, révoltante tyrannie ! comme on nous rançonne, pauvres clients, comme on nous force d'accroître le pécule de ces esclaves fortunés.

« Qui craint ou craignit jamais de s'ensevelir sous des ruines dans les frais asiles de Préneste, sous la croupe ombragée des monts où est bâti Volsinium, au milieu des bons habitants de Gabies ou sur le coteau de Tibur ? Nos maisons ne se soutiennent pour la plupart qu'à l'aide de faibles étais. Ces étais, l'intendant les a-t-il posés, a-t-il recrépi de vieux murs entre-ouverts, il vous dit : Dormez tranquilles ; et les ruines sont menaçantes. Vivons où il n'y a point d'incendie à redouter, où il n'y a point à trembler toutes les nuits. Ucalégon crie : de l'eau ! et déménage. Déjà ton troisième étage fume, et tu l'ignores. Que l'alerte parte d'en bas, il rôtit le dernier, le malheureux qui se blottit sous la tuile où la colombe amoureuse pond ses œufs.

« Codrus avait un grabat plus court que sa Procula, six petits vases, ornement d'un buffet, sous le buffet une petite coupe, près d'une statue couchée du centaure Chiron. Un vieux coffre restait dépositaire de quelques opuscules grecs, poëmes divins que rongeaient des rats ignorants. Codrus n'avait rien, soit ; mais ce rien, l'infortuné ! il le perdit tout entier. Pour comble de misère, nu et sans pain, personne ne le nourrira, personne ne le logera, ne l'abritera. Que le feu prenne au palais d'Asturius ; les dames déchirent leurs parures, les grands sont en deuil, le préteur ajourne ses audiences. Alors on gémit sur les malheurs de la ville ; l'on a le feu en horreur. Le palais brûle encore ; déjà accourt l'un qui fournit les marbres, et se charge

[1] Lorsqu'un patron faisait couper les cheveux ou la première barbe à ses enfants, ou même, comme le dit le poëte, à un esclave favori, il était d'usage de lui faire des visites et d'envoyer des présents ; on enfermait la première barbe dans une petite boite d'or ou d'argent que l'on consacrait à quelque divinité : c'était à vingt et un ans.

des dépenses ; un autre donne des statues d'une éblouissante nudité ; un autre quelques beaux morceaux d'Euphranor et de Polyclète, antiques ornements des dieux Phécasiens ; un autre des livres, des tablettes et un buste de Minerve ; un autre un boisseau d'or. Persicus est plus amplement pourvu encore, lui le plus opulent des vieillards sans enfants.! On serait tenté de croire qu'il a lui-même embrasé sa maison.

« Peut-on s'arracher aux jeux du cirque, on a le plus joli manoir à Sore, à Fabratère, à Frusinone, au même prix que coûte ici le loyer annuel d'un réduit ténébreux : un petit jardin un puits peu profond où l'on puise à la main l'eau qu'on verse sur ses légumes naissants. Vivez, ami de la bêche, et satisfait de cultiver un jardin qui fournisse au régal de cent pythagoriciens. C'est quelque chose de pouvoir se dire en quelque lieu, en quelque coin que ce soit, le maître du moindre trou de lézard. Combien de malades ici succombent à l'insomnie !— Mais cette langueur vient d'un aliment indigeste qui s'arrête et fermente dans l'estomac. — Eh ! quelle chambre à loyer est compatible avec le sommeil ! C'est à grands frais seulement qu'on dort dans cette ville : voilà ce qui nous tue. Ces chars qui s'embarrassent aux détours des rues, ces imprécations d'un muletier forcé de s'arrêter ; c'en est assez pour arracher au sommeil Drusus et les veaux marins: Le riche a-t-il une affaire qui l'appelle, il vole à travers la foule qui s'écarte, porté sur la tête de ses grands Liburniens. Chemin faisant, il lit, il écrit, il dort : une litière close provoque le sommeil. Pourtant il arrive avant nous. Nous avons beau nous presser ; arrêtés par le flot qui précède, nous sommes accablés par celui qui suit. L'un me heurte du coude, l'autre d'un ais qu'il porte sur l'épaule : ma tête, frappée par une poutre, va donner contre une cruche : on m'éclabousse jusqu'à la ceinture ; d'enormes pieds aussitôt me foulent de toutes parts : je sens empreinte sur mon orteil la chaussure ferrée d'un soldat.

« Voyez quelle épaisse fumée s'élève dans les airs : c'est la sportule qu'on distribue. Je compte cent convives : chacun traîne sa batterie de cuisine. Corbulon soutiendrait à peine autant de vases énormes, autant d'ustensiles qu'en porte sur son cou roidi un misérable petit esclave, qui rallume en courant son réchaud. Malheur aux tuniques recousues ! Puis survient un chariot chargé d'une longue poutre, un autre, d'une immense

sapin. Ces masses se balancent sur les têtes et menacent d'écraser le peuple. Si l'essieu se rompt sous ces marbres de Ligurie, et qu'il verse sur la foule sa montagne ambulante, où retrouver les membres, les os de tant de victimes? Il ne survit pas un atome de tous ces plébéiens, évanouis comme un souffle. Cependant, au logis, chacun lave tranquillement les plats, ranime les brasiers, prépare les frottoirs, parfume le linge destiné au bain. Pendant qu'on se partage entre esclaves les soins du ménage, l'infortuné assis déjà sur la rive du Styx frémit, nouveau-venu, à l'aspect de l'horrible nocher, et désespère, faute d'une obole, de passer dans la nacelle.

« Considérez maintenant que de périls divers on court pendant la nuit. Contemplez la hauteur immense des maisons, d'où l'on est foudroyé par tous les débris de vases et de pots qui pleuvent des fenêtres. Quelles traces profondes la chute de ces masses imprime sur le pavé! On pourrait vous prendre pour un indolent, un mal avisé, si vous alliez souper sans avoir fait votre testament : autant de morts à redouter que de fenêtres ouvertes sur votre passage. Faites des vœux, trop heureux encore! priez qu'on ne verse que le grand bassin.

« Un forcené, dans la fougue du vin, s'il n'a battu personne, est au supplice; la nuit, il se désole comme le fils de Pelée pleurant son ami; il se roule, tantôt sur le flanc, tantôt sur le dos. Et ne peut-il dormir autrement? Pour quelques-uns une rixe est un prélude au sommeil. Mais, tout bouillant qu'il est de jeunesse et de vin, il évite celui que le manteau de pourpre, la longue suite de clients, les nombreux flambeaux et le candélabre d'airain lui enjoignent d'épargner. C'est moi, qui n'ai pour me conduire que le clair de la lune, ou la faible lueur d'un bout de mèche que j'économise; c'est moi qui essuie ses mépris. Voyez le prélude de cette fâcheuse querelle, s'il y a querelle là où je reçois les coups sans me défendre. Posté devant moi : Halte-là, s'écrie le brutal. Il faut obéir; que faire avec un homme furieux et le plus fort? — D'où viens-tu? où t'es-tu gorgé de fèves et de vinaigre? quel savetier t'a fait part de ses poireaux hachés, de sa tête de mouton bouillie? Tu ne dis rien? parle, ou attrape ce coup de pied. Où loges-tu? dans quel bouge puis-je t'aller chercher? — Soit que vous méditiez une réponse ou la retraite, il n'en frappe pas moins; puis il court, l'enragé! vous intenter un procès. Telle est la liberté du

pauvre : battu, il prie ; meurtri, il conjure qu'on le laisse partir du moins avec le peu de dents qui lui restent.

« Nouveaux risques à courir. Dès que chacun sera clos chez soi, qu'on n'entendra plus le bruit des chaînes qui barricadent les boutiques, on guettera votre dépouille. Gare aussi de temps en temps aux poignards de ces brigands qui, à l'approche du guet, délogent des marais Pontins et de la forêt Gallinaire [1], et tous ensemble accourent à Rome comme à la curée ! Cependant, que de fourneaux et d'enclumes sont occupés à forger des chaînes ! On y consomme tant de fer, qu'on peut craindre que le soc, la houe et la bêche ne viennent à manquer. Heureux nos ancêtres ! heureux siècle où une seule prison suffisait à Rome gouvernée par des rois et par des tribuns !

« A ces raisons je pourrais en ajouter bien d'autres encore. Mais mon équipage m'attend, le soleil baisse ; il faut partir. Déjà le coup de fouet réitéré du muletier m'a donné le signal. Adieu, souviens-toi d'Ubritius. Chaque fois que tu seras pressé de venir dans Aquinum respirer l'air natal, mande-le-moi ; je m'arrache de Cumes, et je viens sacrifier à ta Cérès et à ta Diane Helvine. J'arriverai tout botté dans tes froides régions, prêt à décocher avec toi, si tu m'en juges digne, les traits de la satire. »

SATIRE IV.

LE TURBOT.

Encore Crispinus ! et j'aurai souvent à le citer ici : monstre qui ne rachète ses vices par aucune vertu ; lâche et débile, qui n'a d'autre élan que le délire de la passion et dont les feux adultères n'épargnent que les veuves. Hé, qu'importent les vastes portiques où il fatigue ses coursiers, et les sombres et immenses forêts où il se fait traîner, et tant d'arpents, et tant de palais qu'il acheta près du Forum ? Point de bonheur pour le pervers ; encore moins pour le corrupteur, l'incestueux, qui naguère entraînait dans sa couche une prêtresse de Vesta,

[1] Cette forêt était située dans la Campanie, à quelques milles de Rome. C'était un voisinage dangereux, au rapport même de Cicéron.

destinée à descendre toute vivante dans les entrailles de la terre [1].

Mais, pour le moment, il s'agit de moins graves délits. Cependant, qu'un autre en eût fait autant, il tomberait sous les foudres du suprême censeur [2]. Car ce qui flétrirait l'homme de bien, un Séius, un Titius, honore Crispinus. Que faire, lorsqu'il n'est point de crime plus hideux que son exécrable personne ? Il achète un surmulet six mille sesterces : il est vrai qu'il égalait le poids des sesterces, s'il faut en croire ceux qui grossissent jusqu'au merveilleux. Je loue le dessein du fourbe, si, par un présent, il supplante ses rivaux sur le testament d'un vieillard sans enfants. Je conçois mieux sa ruse encore, s'il l'a envoyé à une opulente matrone qui se fait porter dans une litière close par de larges vitraux ? N'attendez de lui rien de pareil ; il achète le poisson pour lui seul. Nous voyons bien des choses que n'eût point faites le misérable, le frugal Apicius [3]. Et c'est à ce prix que toi, Crispinus, qui jadis retroussé portas le papyrus de ton pays, c'est à ce prix que tu achètes des écailles ! Le pêcheur t'eût peut-être moins coûté que le poisson. La Province vend des terres à ce prix ; et même la Pouille en vendrait à meilleur compte.

Figurons-nous, dès lors, quels mets engloutissait l'empereur, lorsque tant de sesterces, modique portion prise au hasard à l'ordinaire du maître, étaient digérés par le bouffon d'une cour splendide, vêtu de la pourpre, puis prince des chevaliers, lui qui, jadis mercenaire dans nos villes municipales, vendait l'esturgeon à grands cris. Commence, Calliope ; on ne peut s'arrêter ici : il ne s'agit point d'une fiction, mais d'un

[1] Le supplice des vestales remonte à Tarquin. On se rendait au temple de Vesta ; on dépouillait la prêtresse coupable de ses ornements sacrés, puis le convoi se mettait en marche. Arrivée à la porte Colline, près de laquelle était une éminence destinée à ce genre d'exécution, la vestale, après une prière que le grand prêtre adressait aux dieux, était conduite au fatal caveau qu'on refermait sur elle pour jamais. Durant ces jours, les affaires publiques vaquaient, et la ville était dans la consternation. — [2] Allusion directe à Domitien qui, sous le titre imposteur d'*arbitre des mœurs,* faisait périr juridiquement tous ceux qui lui déplaisaient : Crispinus était le serviteur complaisant de ces cruautés. — [3] C'était le plus fameux gourmet ou gourmand de l'antiquité. Il tint une école publique de gourmandise à Rome, composa un traité intitulé de *gulæ irritamentis,* et s'empoisonna de désespoir, quand il n'eut plus les moyens de fournir à son appétit dévorant. Au rapport de Pline, il est l'inventeur d'une manière toute particulière d'apprêter le surmulet, qui consistait à le tuer dans la sauce, ou bien à le confire tout vivant.

fait réel. Racontez, vierges Piérides : qu'il me serve de vous avoir appelées vierges.

Le dernier des Flaviens déchirait l'univers expirant. Rome était esclave sous ce Néron à tête chauve [1], lorsqu'au sein du golfe Adriatique, vis-à-vis du temple de Vénus qu'on adore à Ancône, un turbot, d'une grosseur monstrueuse, fut pris dans un filet qu'il emplit tout entier. Il le disputait à ceux qui couvrent les glaces des Méotides, et que le dégel verse enfin dans l'immobile Pont-Euxin, engraissés d'un long froid, engourdis d'une longue inaction. Le maître de la barque et du filet destine ce monstre au souverain pontife [2]. Hé ! qui eût osé mettre en vente ou acheter un tel morceau? Les rivages étaient couverts de délateurs : et les inquisiteurs en sentinelle sur la côte devaient, dépouillant le pêcheur, le traîner en justice. Ils diraient sûrement que le poisson est un fugitif, nourri depuis longtemps dans les viviers de César ; qu'échappé de là, il doit revenir à son premier maître. Si nous en croyons Palfurius, si nous en croyons Armillatus, tout ce que la mer partout enferme de beau et de rare appartient au fisc. On le donnera donc, pour ne pas le perdre. Déjà l'automne faisait place aux frimas ; déjà les malades attendaient la fièvre quarte ; le triste Aquilon sifflait, et préservait de la corruption la proie récente. Le pêcheur se hâte pourtant, comme s'il redoutait le vent du midi.

Il a déjà franchi le lac voisin d'Albe, de cette ville presque détruite, qui conserve le feu troyen, et révère la petite Vesta. Il entre : la foule émerveillée l'arrête un instant ; elle s'écoule. Aussitôt, sur les gonds faciles roulent les portes du palais, les sénateurs attendent en dehors que l'offrande soit admise. On s'avance vers Atride [3]. Alors le Picentin : « Agréez, dit-il, ce qui est trop beau pour des foyers vulgaires. Que ce jour soit consacré au bon génie ; qu'à l'instant nettoyé, votre estomac se repaisse d'un turbot réservé pour votre siècle. Lui-même il s'est fait prendre. » Brutale flatterie ! la crête pour-

[1] Domitien. La famille des Flaviens avait fourni trois empereurs : Vespasien, Titus et Domitien. — [2] C'était l'empereur lui-même. — [3] Agamemnon, ce fils d'Atrée, assemble, dans Homère, le conseil de tous ses guerriers pour les combats. Domitien, à son exemple, convoque les grands de l'empire pour un poisson ; de là, le surnom d'Atride que lui donne le poëte.

tant lui dressait. Non, il n'est rien qu'ils ne puissent croire d'eux-mêmes ces rivaux des dieux, quand on les encense.

Mais point de vase qui puisse contenir le poisson. On appelle donc au conseil les grands, objets de la haine de l'empereur, et qui portaient empreinte sur leur front la pâleur d'une misérable et puissante amitié. Le premier, pendant que le Liburnien [1] s'écrie : « Accourez, le prince est en séance, » Pégasus se hâtait, après avoir saisi sa robe, Pégasus qui venait d'être imposé en qualité de fermier à la ville étonnée. Hé! les préfets, alors, étaient-ils autre chose que des fermiers? Il fut le meilleur de tous, l'interprète le plus sacré des lois, bien qu'il crût devoir, en ces temps désastreux, désarmer toujours la justice. Venait ensuite Crispus, aimable vieillard, dont les mœurs, telles que son éloquence, reflétaient la douceur de son âme. Quel confident plus utile pour le maître souverain de l'univers, si, sous ce fléau, cette peste, on eût pu flétrir la tyrannie, ouvrir un avis généreux? Mais quoi de plus irritable que l'oreille d'un tyran, qui, pour un mot dit à propos de la pluie, de la chaleur, ou des orages du printemps, sacrifiait un ami? Aussi Crispus ne se roidit-il jamais contre le torrent. Et quel était le citoyen capable de faire parler librement sa conscience, de produire la vérité au péril de ses jours? C'est ainsi qu'il vit se succéder tant d'hivers, qu'il compta quatre-vingts solstices. Avec les mêmes armes, s'était pareillement défendu Acilius dans cette cour. A peu près du même âge que Crispus, il accourait accompagné d'un jeune infortuné, lequel ne méritait pas la mort cruelle qui l'attendait, victime déjà dévolue au glaive du tyran. Mais, depuis longtemps, c'est une sorte de prodige que d'être noble et de vieillir. Aussi, préférerais-je me voir le petit frère des géants. Il ne lui servit donc de rien, au malheureux, d'avoir affronté tout nu et en chasseur dans l'arène d'Albe des ours de Numidie. Mais qui ne pénètre aujourd'hui les ruses de nos patriciens? Qui s'émerveillerait de ton vieux stratagème, ô Brutus? Il est facile d'en imposer à un roi barbu.

Rubricus n'avançait pas avec plus d'assurance, malgré la bassesse de son extraction : il se reprochait une vieille offense qu'il devait taire à jamais. Et pourtant il avait plus d'effronterie qu'un pédéraste écrivant des satires contre les murs. Ar-

[1] C'était comme l'*huissier* du palais, chargé d'annoncer l'ouverture des séances.

rive encore l'énorme ventre de Montanus, retardé par son embonpoint ; et Crispinus qui, dès l'aube matinale, exhale presque tout le parfum de deux pompes funèbres. Plus cruel que lui, venait Pompéius, habile à faire couler le sang par une calomnie doucement murmurée à l'oreille ; et Fuscus qui réservait ses entrailles aux vautours des Daces, après avoir, dans sa villa de marbre, médité ses combats ; puis, avec l'assassin Catulus, l'artificieux Véienton ; celui-là, brûlant d'amour pour une jeune beauté que n'entrevirent jamais ses prunelles éteintes, monstre d'une turpitude effroyable même pour notre siècle, aveugle flatteur, de mendiant devenu cruel satellite, digne de tendre la main près de la colline d'Aricie, de poursuivre de baisers suppliants les chars qui en descendent. Nul ne fut plus émerveillé du turbot : le poisson est à droite, il l'admire à gauche. Ainsi, il vantait les combats du Cilicien et ses assauts, et le jeu des machines qui enlevaient les enfants jusqu'aux voiles du théâtre. Véienton ne lui cède en rien : tel que le fanatique [1] frappé de ta divine fureur, ô Bellone, il pronostique : « Vous avez là le présage certain d'un grand et mémorable triomphe ; un roi sera votre captif ; ou bien Arviragus va tomber de son char britannique : le monstre est étranger ; vous voyez de quels dards son dos est hérissé ! » Il ne manque à Fabricius Véienton que d'articuler l'âge et la patrie du turbot.

— Quel est donc votre avis ? de le mettre en pièces ? — Loin de lui un pareil affront, s'écrie Montanus : qu'on apprête un profond bassin qui de ses minces parois embrasse une vaste enceinte. L'œuvre réclame tout le savoir, toute la célérité d'un Prométhée : vite, de l'argile, et la roue en mouvement. Mais à compter de ce jour, César, que des potiers suivent ton camp. L'avis prévalut : il était digne de son auteur. Montanus connaissait le luxe de la vieille cour, les nocturnes orgies de Néron, l'art de renouveler la faim, quand le poumon s'embrasait du Falerne. Nul, de notre temps, n'eut le goût plus exercé. Si une huître était de Circé, du rocher de Lucrin ou du bassin de Rutupe, il le distinguait à merveille du premier coup de dent : à vue d'œil, il disait de quelle côte était un hérisson.

On se lève, la séance est finie : on fait sortir ces grands que le sublime chef avait traînés dans sa citadelle d'Albe, tout inter-

[1] Fanatiques : ainsi s'appelaient, de leur nom, les prêtres de Bellone.

dits et forcés d'accourir, comme s'il se fût agi des Cattes et des farouches Sicambres, comme si, des quatre points du globe, des courriers plus rapides que l'éclair eussent apporté de sinistres dépêches. Et plût aux dieux qu'il eût consumé dans ces extravagances tout un règne de tyrannie, durant lequel il ravit à la patrie tant d'illustres citoyens, impunément et sans qu'il s'élevât un seul vengeur! Mais il périt du moment qu'il se fit craindre de l'humble artisan : voilà l'écueil où se brisa le monstre dégouttant du sang des Lamia.

SATIRE V.

LES PARASITES.

Que tu ne rougisses point de ton genre de vie; que tu persistes à regarder comme le souverain bien de vivre aux dépens d'autrui; que tu puisses dévorer des outrages tels que ni Sarmentus, à la table de César, ni le vil Galba ne les eussent endurés; quand tu le jurerais, je ne t'en croirais point.

Rien de plus sobre que le ventre. Suppose encore que tu manques de ce peu qui lui suffit, n'est-il plus de quais, de ponts, de nattes en lambeaux? Mets-tu un si grand prix aux outrages que tu essuies à ces repas? ta faim est-elle si dévorante, que tu ne puisses plus honorablement, sur cette natte, et transir de froid, et mordre un pain grossier qu'on jette aux chiens?

D'abord, persuade-toi bien qu'en te faisant asseoir à sa table, le patron te paye le plus solide prix de tes anciens services. Un repas, c'est là tout le fruit de l'amitié des grands. Ton monarque en tient compte; il a beau être rare, ce repas, il te le fait valoir. Après deux mois d'oubli, qu'il s'avise d'inviter un client, pour ne laisser aucune place vide sur le troisième lit, qu'il te dise : Soupons ensemble; tes vœux sont comblés; que demandes-tu de plus? C'en est assez pour que Trébius se réveille en sursaut, qu'il laisse là ses aiguillettes, de crainte que la foule adulatrice n'ait déjà salué à la ronde le patron, à l'heure où les astres pâlissent à peine, où le Botès paresseux meut lentement son char glacé autour du pôle.

Quel repas cependant! du vin dont ne voudrait pas la laine

à dégraisser! pour convives des Corybantes! On prélude par des injures; mais bientôt les coupes volent à leur tour. Le sang jaillit; on l'étanche avec la serviette. Combien de fois, aux prises avec la cohorte des affranchis, avez-vous combattu aux bouteilles de Sagonte! Le patron s'abreuve d'un vin mis en réserve sous nos consuls à longue chevelure, ou foulé du temps de la guerre sociale. Jamais il n'en fera passer un seul verre pour réconforter l'estomac d'un ami. Demain il boira du vin des coteaux d'Albe ou de Sétines, dont le titre et la patrie ont disparu du vase tout noirci de vétusté, du vin tel qu'en buvaient Helvidius et Thraséas, lorsque, couronnés de fleurs, ils célébraient la naissance des Brutus et de Cassius. Virron tient en main de larges coupes d'ambre, avec des béryls d'inégal volume. A toi, l'on ne confie jamais d'or, ou si par hasard on le fait, un Argus est là, qui compte les pierreries, qui surveille tes doigts crochus. Pardonne-lui : cette coupe recèle un jaspe si prisé! Car Virron, ainsi que tant d'autres, transporte de ses doigts sur ses coupes les diamants dont se plaisait à orner le pommeau de son épée le jeune Troyen préféré au jaloux Hiarbas. Toi, tu videras la tasse à quatre becs, dite du savetier de Bénévent, tasse fêlée, rompue et bonne à troquer contre des allumettes.

Si le vin avec les aliments fermente dans l'estomac du maître, on lui verse d'une eau glacée, plus froide que les frimas des Gètes. Je me récriais de ce qu'on vous servait tout à l'heure d'un autre vin : vous buvez d'une autre eau. Tu recevras la coupe d'un coureur de Gétulie, ou de la main osseuse d'un noir Africain que tu ne voudrais pas rencontrer la nuit au milieu des tombeaux qui bordent la pente inclinée de la voie Latine. Virron a devant lui un esclave, la fleur des esclaves d'Asie, acquis à un plus haut prix que tous les revenus du belliqueux Tullus et ceux d'Ancus, que tout le superflu enfin des rois de Rome. Songe donc, quand tu auras soif, à regarder ton Ganymède de Gétulie : un esclave qui coûte tant de sesterces ne sait pas abreuver le pauvre. Du reste, sa beauté, sa jeunesse autorise ce dédain. Quand s'approche-t-il de toi? Tu l'appelles; vient-il te servir l'eau tiède ou l'eau froide? Non, il s'indigne d'obéir à un vieux client; il s'indigne de te voir lui demander quelque chose, de te voir couché et lui debout. Voilà les palais! ils sont pleins d'esclaves superbes.

Vois cet autre! avec quel murmure il te présente un morceau de pain rompu avec effort, ou plutôt de farine moisie et compacte qui ébranle la mâchoire, sans qu'elle y puisse mordre. Mais le pain tendre, blanc comme la neige, et pétri de la plus molle fleur de froment, est en réserve pour le maître. Souviens-toi de contenir ta main, respecte la croûte dorée. Feins pourtant quelque peu d'audace; le panetier est là, qui te fait lâcher prise. « Veux-tu bien, audacieux convive, te remplir de ton pain ordinaire, en connaître la couleur? » Eh! voilà pourquoi, tant de fois délaissant mon épouse, j'ai gravi en courant le mont glacé des Esquilies, bravant au printemps les fureurs d'une grêle affreuse et trempé jusqu'aux os!

Vois se déployer dans un long bassin ce poisson qu'on place devant le maître! De quelles asperges il est couronné! de quelle queue il nargue les convives, lorsqu'il arrive fastueusement exhaussé sur les mains d'un esclave qui se redresse! A toi, l'on sert un petit crabe farci d'une moitié d'œuf, modeste apprêt d'un repas usité pour les morts[1]. Lui, il arrose son poisson d'une huile abondante de Vénafre : le choux fané qu'on t'apporte, à toi malheureux, va sentir la lampe. Car l'huile qu'on vous sert dans vos burettes est celle que nous expédient sur leurs vaisseaux à la proue aiguë les enfants de Micipsa; celle qui rend, à Rome, les bains déserts quand Bocchar s'y lave; celle encore qui préserve de la morsure venimeuse des serpents. Le maître mangera d'un rouget venu de Corse ou des rochers de Taormina, vu déjà que tout entière notre mer est absorbée, épuisée, contrainte qu'elle est d'assouvir notre voracité, et continuellement fouillée par le pêcheur du voisinage qui n'en laisse point grandir le poisson. Aussi la Province fournit-elle à nos foyers : c'est elle qui nous envoie ce qu'achète l'intrigant Lénas pour Aurélia qui le revend. On sert à Vierron la plus belle lamproie sortie des gouffres siciliens; car, du moment que l'Auster se calme, qu'immobile il sèche dans son antre ses ailes humides, le filet téméraire brave jusqu'au sein de Charybde. Vous autres, n'attendez qu'une anguille, parente de la couleuvre effilée, ou quelque habitant du Tibre tout marqueté par la glace, petit avorton pêché tout près du bord, en-

[1] C'était l'usage de déposer en offrande un peu de nourriture sur la tombe des morts. Elle était là pour leurs mânes errants.

graissé à la chute des cloaques, et habitué à pousser ses excursions souterraines jusque sous le quartier de Suburre.

Je dirais volontiers deux mots à Virron, s'il daignait m'entendre. Personne n'exige ces largesses que Sénèque, le bienfaisant Pison et Cotta faisaient à leurs moindres amis : alors la gloire de donner effaçait l'éclat des titres et des faisceaux. Je ne te demande qu'une chose, c'est d'être civil à table avec tes convives. Sois après cela, sois comme tant d'autres, riche pour toi, pauvre pour tes amis.

Devant lui, le foie d'une oie grasse, une poularde pareille à une oie et un sanglier digne des traits du blond Méléagre[1], exhalent leur fumet. Puis on lui apprête des truffes, si l'on est au printemps, et si le tonnerre tant désiré a permis ce somptueux relief au festin. Garde ton blé, s'écrie Alledius, ô Libyen, dételle tes bœufs, pourvu que tu nous envoies des truffes.

Vois cependant l'ordonnateur du festin, vois-le, pour surcroît d'indignation, bondir en cadence; et l'écuyer tranchant, comme il fait voler les coutelas, attentif à exécuter jusqu'aux moindres leçons de son maître! Certes il importe beaucoup qu'un lièvre ne soit pas dépecé de même qu'un poulet.

Je te vois, comme un autre Cacus, terrassé par Hercule; je te vois traîné par les pieds et jeté dehors, si jamais tu risques un seul mot, usurpant le privilége de ceux qui portent trois noms. Quand Virron t'offre-t-il sa coupe et prend-il celle qu'ont touchée tes lèvres? Qui de vous serait assez téméraire, assez abandonné pour dire au patron : « Bois? » Que de choses on n'ose dire sous un habit fripé! Je suppose qu'un dieu, ou bien un parvenu semblable aux dieux et meilleur que le destin, te fît don de quatre cent mille sesterces, de rien que tu es, quel homme deviendrais-tu! quel ami cher à Virron! Donnez à Trébius, approchez de Trébius. Veux-tu, mon frère, de ces intestins? O écus! c'est à vous que s'adressent ces honneurs; c'est vous qui êtes ses frères. Si pourtant tu aspires à devenir maître et roi de ton maître, qu'un petit Iule ne joue point dans ton palais, ou une petite fille plus douce encore. Une épouse stérile rend cher et intéressant un ami. Mais, n'importe,

[1] Méléagre, à la tête des princes de la Grèce, combattit le sanglier farouche que Diane avait suscité pour ravager le pays de Calydon.

ta Mycale peut accoucher, verser jusqu'à trois enfants à la fois dans ton sein paternel, il s'amusera du nid babillard : il se fera apporter la casaque verte, et les noisettes, et la pièce de monnaie toujours sollicitée, chaque fois que le parasite enfant viendra le trouver à table.

Aux amis subalternes on servira les mousserons douteux ; le champignon au maître, mais tel que le mangea Claude avant celui de son épouse [1], après lequel il ne mangea plus rien. Virron se fait apporter pour lui, et pour les Virrons ses confrères, des fruits dont tu ne savoureras que le parfum, pareils à ceux que produisait l'éternel automne des Phéaciens, et que tu pourrais croire dérobés aux sœurs africaines. Toi, tu te délecteras de la pomme verreuse que mord sur le rempart celui qui, le casque en tête et le bouclier au poing, apprend du farouche Gapella à lancer le javelot.

Peut-être te figures-tu que Virron craint la dépense : il le fait pour te dépiter. Car, quelle comédie ! quel mime à comparer avec un gosier aux abois? Tout se fait donc, si tu l'ignores, pour t'arracher des pleurs de rage, te forcer à dévorer ton long ressentiment. A tes yeux, tu parais un homme libre, le convive d'un roi ; il te croit, lui, alléché par l'odeur de sa cuisine, et il ne conjecture pas mal. Quel est en effet le mortel assez dénué de tout pour pouvoir endurer deux fois cet affront, s'il a porté dans son enfance l'or étrusque [2], ou simplement le nœud de cuir et la courroie symbolique du pauvre? Mais l'espoir d'un bon dîner vous abuse : « Le voici qui va nous donner une moitié de lièvre, quelque tranche de sanglier; déjà nous tenons ces débris de volailles ! » Puis, le morceau de pain tout prêt, intact, dégaîne, vous attendez tous en silence. Il est sage de te traiter ainsi. Si tu peux endurer cela, subis-le, c'est ton devoir : je vois le jour où tu livreras aux soufflets ta tête rasée et tes épaules aux lanières sanglantes, vil esclave digne de tels festins, digne d'un tel ami !

[1] Agrippine, fille de Germanicus et femme de Claude — [2] Il s'agit de la bulle d'or que Tullus Hostilius fit porter aux enfants de condition, après qu'il eut soumis les Étrusques.

SATIRE VI.

LES FEMMES.

Je crois que la Pudeur, sous le règne de Saturne, habita sur la terre, qu'on l'y vit longtemps, lorsqu'une caverne humide enfermait dans son étroite enceinte et sous un abri commun le foyer, les dieux Lares, le troupeau et le maître; lorsque l'épouse, sur la montagne, se faisait un lit de feuillage, de chaume et couvert de la peau des bêtes féroces ses voisines : femme bien différente de toi, Cynthie, de toi aussi, dont les beaux yeux se mouillèrent pour la mort d'un passereau[1]; mais abreuvant de ses mamelles de robustes enfants, et plus hideuse souvent que son époux, qui digérait le gland dont il s'était repu. L'homme, en effet, dans l'enfance du monde et sous ce ciel nouveau, vivait autrement, lui qui, rejeté des flancs du chêne entr'ouverts ou pétri de limon, ne connut aucun parent. Peut-être resta-t-il plusieurs ou du moins quelques vestiges de l'antique Pudeur sous Jupiter même, mais sous Jupiter sans barbe, avant que le Grec osât jurer sur une tête vénérable, alors que personne ne redoutait le voleur pour ses choux ni ses pommes, et qu'on vivait sans enclore son jardin. Insensiblement Astrée[2] se retira chez les dieux avec sa compagne, et les deux sœurs disparurent en même temps.

Il y a longtemps et très-longtemps, Postumus, qu'on attente à la couche d'autrui, qu'on outrage le génie tutélaire et sacré de l'hymen. Bientôt l'âge de fer enfantera tous les autres crimes : l'âge d'argent fut témoin des premiers adultères. Cependant, de nos jours, tu presses des accords, un contrat, des fiançailles; déjà le peigne du barbier dispose ta coiffure, et peut-être as-tu mis au doigt de ta fiancée le gage de ta promesse. Sûrement tu étais sage, Postumus, et tu épouses! Dis, de quelle furie, de quels serpents es-tu poursuivi? Tu peux endurer un tyran, lorsqu'il est tant de cordes, que des fenêtres s'ouvrent noires et profondes et que le pont Æmilius est dans

[1] Cynthie, maîtresse de Properce; Lesbie, maîtresse de Catulle, vivaient l'une et l'autre du temps d'Auguste. — [2] Astrée, fille de Jupiter et de Thémis, disent les poëtes habita sur la terre tant que dura l'âge d'or. Mais les crimes des hommes l'ayant réduite à fuir, elle se retira dans le ciel et se plaça dans cette portion du zodiaque appelée le *signe de la Vierge,* entre le Lion et la Balance.

ton voisinage? Ou, si tu ne goûtes aucun de ces expédients, n'aimes-tu pas mieux qu'un jeune favori repose près de toi, un jeune favori qui la nuit ne te suscite point de querelles, mais tranquille, n'exige jamais de petits présents et ne se plaint pas que tu épargnes tes flancs, que tu frustres son ardeur? Mais la loi Julia charme Ursidius : il songe à élever un doux héritier, au risque de se passer de gras tourtereaux, de surmulets exquis et de toutes les séductions du marché. Que pensez-vous qui ne puisse arriver, si une femme se donne à Ursidius ; si jadis le plus signalé des adultères présente maintenant sa tête insensée au joug de l'hymen, lui qui s'enferma tant de fois dans le coffre de Latinus [1] pour se dérober à la mort? Et il lui faut une femme de mœurs antiques ! O médecins ! ouvrez-lui la veine. Combien cet homme est délicat ! Va ! prosterne-toi au temple de Jupiter Tarpéien, immole à Junon une génisse aux cornes dorées, si jamais tu rencontres une matrone pudique. Il en est si peu qui méritent de toucher aux bandelettes de Cérès, si peu dont un père ne doive redouter les embrassements ! Couronne ta porte de festons, ombrage ton vestibule de guirlandes de lierre. Un seul homme suffit à Iberina ? Tu la réduirais plutôt à se contenter d'un œil. On vante pourtant certaine Romaine qui vit dans les champs paternels... Qu'elle vive à Gabies comme elle vécut au village, à Fidène comme dans le manoir de ses pères, j'accorde tout ; mais qui m'affirme qu'il ne s'est rien passé sur les montagnes et dans les grottes? Jupiter et Mars sont-ils déjà si vieux?

Est-ce sous nos portiques qu'on te montre une femme digne de tes vœux? les spectacles t'offrent-ils sur tous leurs gradins un objet que tu puisses aimer avec sécurité et conduire de là dans ta maison? Que le lascif Bathyllus [2] figure la pantomime de Léda, Tuccia s'agite éperdue, Apula soupire comme dans les bras d'un amant ; sur un mouvement vif et langoureusement prolongé, Thymèle reste immobile : ainsi l'innocente Thymèle reçoit une première leçon. D'autres, lorsque les théâtres sont fermés, que le forum seul retentit, durant le long in-

[1] C'est le nom d'un mime qui, dans quelque farce, simulait les terreurs d'un adultère surpris par un époux. — [2] Fameux pantomime, affranchi de Mécène et originaire d'Égypte. Il fut, avec un certain Pylade, le créateur de ce genre de spectacle, qui consiste dans la représentation d'une action par les gestes et les mouvements du corps, sans l'emploi de la parole.

tervalle des jeux plébéiens aux jeux Mégalésiens, charment leur ennui en prenant le masque, le thyrse et la ceinture d'Accius [1]. Urbicus les amuse en parodiant dans l'exode d'une atellane les gestes d'Autonoé. Ælia désire sa conquête ; elle est pauvre, et il en coûte cher pour briser la boucle d'un comédien [2]. Telle autre a réduit Chrysogon à ne plus chanter. Hispulla est éprise d'un acteur tragique ; attends-tu qu'elle le soit de Quintilien ? Tu prends une femme qui rendra père Échion le joueur de harpe, ou Glaphyrus ou le flûteur Ambrosius. Obstruons les rues de longs échafauds, décorons nos portes, ombrageons-les d'un vaste laurier, pour qu'un noble enfant, Lentulus, couché dans son berceau, t'offre les traits du mirmillon Euryalus.

L'épouse d'un sénateur, Hippia, suivit un histrion jusqu'au Phare, jusqu'au Nil, jusqu'à la cité trop fameuse de Lagus [3], prodige qui fit révolter Canope contre nos mœurs. Pour elle, plus de maison, plus d'époux, plus de sœur, plus de patrie : la cruelle abandonne sans regret ses enfants éplorés, et, ce qui va te surprendre davantage, les jeux du cirque et Pâris [4]. Élevée au sein de l'opulence, dans la maison paternelle où son enfance avait reposé sur le duvet d'un élégant berceau, elle brave la mer : elle avait depuis longtemps bravé l'honneur que sur les moelleux carreaux on sacrifie sans regret. Elle affronte avec une mâle assurance les flots tyrrhéniens et l'onde au loin mugissante d'Ionie, sans s'émouvoir de tant de mers qu'il lui faut traverser. Si le motif du danger est juste et honnête, craintives, leur âme se glace d'effroi ; elles ne peuvent se soutenir sur leurs genoux tremblants, courageuses seulement quand il s'agit de consommer leur déshonneur. Qu'un époux l'ordonne : oh !

[1] C'était une sorte de ceinture qui servait à couvrir les parties sexuelles. L'exode était une farce licencieuse qu'on représentait le plus souvent à la suite d'une atellane, quelquefois dans les entr'actes. Ce qu'on appelait du nom d'atellane, était un genre de tragédie mêlée de plaisant et de sérieux. La licence s'y introduisit au point qu'elles furent interdites par ordre du sénat. Elles reprirent faveur sous le règne des empereurs. Ce nom leur vint d'Atella, ville de la Campanie, dont les habitants, suivant l'expression de Novitius, étaient fort *goguenards* ; peut-être le genre y avait-il pris naissance. — [2] La boucle dont il est fait mention avait pour objet de conserver aux jeunes gens la santé, aux gladiateurs la force, aux acteurs la voix, en les empêchant d'avoir aucun commerce avec les femmes : c'est ce qu'on nommait l'*infibulation*. — [3] Lagus, simple soldat de l'armée d'Alexandre, fut père de Ptolémée qui régna dans Alexandrie. — [4] L'histoire fait mention de deux Pâris. L'un, célèbre pantomime et délateur d'Agrippine, était affranchi de Domitia, tante de Néron : ce prince, ayant voulu qu'il lui apprît à danser, le fit mourir parce qu'il ne put y réussir. L'autre, originaire d'Égypte, éprouva le même sort de la part de Domitien.

il est dur de monter sur un vaisseau; la sentine est insupportable; le grand air étourdit. Celle qui suit son amant a l'estomac robuste : l'une vomit sur son mari ; l'autre mange avec les matelots, parcourt le pont, et se plaît à manier les cordages. Quelles grâces, après tout, quels attraits de jeunesse ont pu séduire Hippia? qu'a-t-elle vu pour oser se dire la femme d'un histrion? Car ce pauvre Sergius[1] se rasait déjà le menton, et manchot il attendait sa réforme. En outre, sa figure était couverte de difformités : c'était une loupe énorme, affaissée sous le casque et qui lui retombait sur le milieu du nez. C'étaient de petits yeux éraillés, qui sans cesse distillaient une humeur corrosive. Mais il était gladiateur; à ce titre, ces gens deviennent des Hyacinthes, à ce titre, Hippia le préfère à ses enfants, à sa patrie, à sa sœur et à son époux : c'est le fer qu'elles aiment. Ce même Sergius réformé devient à ses yeux un autre Véienton[2].

Mais pourquoi t'occuper des désordres d'une maison privée, de ce qu'a pu faire Hippia? Regarde les égaux des dieux : écoute ce que Claude put endurer. Dès qu'elle le sentait dormir, son épouse effrontée, préférant un grabat au lit impérial, s'enveloppait, auguste courtisane, d'un obscur vêtement, et s'échappait seule avec une confidente[3]; puis, dérobant sous une perruque blonde sa noire chevelure, elle se glissait, à la faveur d'un déguisement, dans un antre de prostitution, où l'attendait une loge vide et qu'elle s'était réservée. Là, sous le faux nom de Lycisca, elle s'étale toute nue, la gorge relevée par un réseau d'or, et découvre ces flancs qui t'ont porté, généreux Britannicus. Gracieuse, elle accueille ceux qui se présentent, réclame le salaire, et, renversée sur le dos, elle essuie les nombreux assauts qu'on lui livre. Trop tôt alors le chef du lieu congédiant ses nymphes, elle sort à regret, se réservant du moins de fermer sa loge la dernière, tant elle brûle et palpite encore de fureur! Lasse enfin, mais non pas assouvie, elle se retire, les joues livides et imprégnées de la fumée des lampes, et va déposer sur l'oreiller de l'empereur l'odeur infecte de son bouge.

[1] Jusqu'à l'âge de quarante ans, on ne se rasait point la barbe, on faisait seulement usage des ciseaux. Passé cet âge, on avait recours au rasoir; ainsi Sergius avait au moins quarante ans. — [2] L'époux même d'Hippia. — [3] Cette confidente était elle-même une des prostituées les plus signalées de ce temps-là, et plus dépravée encore que Messaline.

Parlerai-je de l'hippomanès [1], des enchantements et de tous les poisons administrés au fils d'une première épouse? L'ascendant impérieux de leur sexe les pousse à des forfaits d'une telle gravité, qu'on excuse l'erreur d'une passion. Mais pourquoi tant de vertus dans Césennia, de l'aveu de son époux? Elle lui a donné un million de sesterces; à ce prix, il la déclare pudique. Le carquois de Vénus n'est pour rien dans les traits qui le consument, dans les feux qui le brûlent; ces traits, ces feux viennent de sa dot. On paie sa liberté : à la face du mari, elle peut souscrire aux vœux, répondre aux billets de l'adultère : femme riche qui épouse un avare est toujours veuve.

Pourquoi Sertorius est-il si vivement épris de Bibula? Prends-y garde; c'est le visage, et non l'épouse, qui est aimé. Qu'il survienne à celle-ci deux ou trois rides, que son teint ramolli se flétrisse, que ses dents perdent de leur éclat, ses yeux de leur grandeur : plie bagage, va dire un affranchi, pars; tu nous dégoûtes, tu te mouches sans cesse! pars donc et sans retard; fais place à un autre qui ait le nez moins humide. Jusque-là tout va bien, elle règne : il lui faut des pâtres et des troupeaux à Canusium, des vignes à Falerne; bagatelles! des troupes, des légions entières d'esclaves; tout ce que le voisin a chez lui et qu'elle n'a pas, qu'on l'achète. Même au plus fort de l'hiver, quand le marchand Jason ne peut sortir, que la neige enferme les matelots dans leurs cabanes, on lui va conquérir de grands vases de cristal, puis les plus amples murrhins [2], puis encore le diamant fameux de Bérénice, devenu plus fameux encore pour avoir appartenu à cette princesse : ce diamant, un Barbare l'offrit à sa sœur incestueuse [3], dans le pays où les rois célèbrent pieds nus le sabbat, où une antique superstition laisse vieillir les pourceaux.

Nulle, dans ce nombre, ne te semble digne de ton choix? Qu'elle soit belle, décente, riche, féconde, qu'elle étale dans ses portiques les vieux bustes de ses aïeux, qu'elle soit plus pure que les Sabines, conjurant, les cheveux épars, une guerre impie, phénomène plus rare sur la terre qu'un cygne noir; cette

[1] Matière virulente qui excitait les feux de l'amour. — [2] On n'a que des conjectures sur ces vases murrhins. Le prix de ces vases était exorbitant; Néron en acheta un trois cents talents. — [3] Bérénice fut soupçonnée d'avoir entretenu un commerce incestueux avec son frère Agrippa, dernier roi de la Judée.

femme accomplie, qui la pourra souffrir? J'aime, j'aime mieux une rustique Vénusienne que toi, Cornélie, mère des Gracques, si, avec tes grandes vertus, tu m'apportes des habitudes de rudesse et d'orgueil; si tu enfles ta dot des trophées de tes aïeux. Emporte, de grâce, ton Annibal, et ton Syphax vaincu dans son camp; déloge avec toute ta Carthage. « Pardonne, dieu vengeur, s'écriait Amphion, et toi, déesse, arrête tes traits: mes enfants ne sont point coupables, ne punissez que leur mère. » Mais Apollon bande son arc.... Le dieu a donc ravi et les nombreux enfants et la mère elle-même, pendant que l'orgueilleuse Niobé ose s'élever au-dessus de Latone et de sa postérité, pour être plus féconde qu'une laie blanche. Qu'importent une vertu et des grâces dont elle se targue continuellement? Ce rare et précieux avantage n'a plus rien qui me flatte, dès qu'il est empoisonné par l'arrogance: j'y trouve plus d'amertume que de douceur. Eh! quel homme est assez dévoué pour n'avoir point en horreur celle qu'il fait métier de louer, et pour ne pas la détester sept heures du jour?

Il est des défauts moins graves, j'en conviens, mais également insupportables au mari. Quoi de plus fastidieux qu'une femme qui ne se croit pas belle, si elle n'affecte en Toscane les petits airs d'une Grecque, à Sulmone le ton d'une pure Athénienne? Toujours du grec! tandis qu'il est bien autrement honteux pour une Romaine d'ignorer sa langue: du grec pour exprimer leurs craintes, leur joie, leurs colères, leurs soucis; du grec, pour rendre tous les secrets de leur cœur; du grec encore, et c'est tout dire, pour l'amoureux ébat. Passe ce ridicule aux jeunes filles; mais toi, que presse ta quatre-vingt-sixième année, encore du grec! Il est indécent qu'une vieille profère des mots pareils: ζωὴ καὶ ψυχή; et ces mots, exhalés naguère sur le chevet de ton lit, tu oses les proférer en public! On ne tient pas contre une parole si douce et si maligne: le toucher est moins puissant. Mais là s'arrête tant d'ardeur! en vain tu le soupirerais, ce mot, avec plus de mollesse qu'Æmus et Carpophorus, tes années se comptent sur ton front.

Si tu ne dois point aimer l'épouse à laquelle vont t'unir des nœuds légitimes, pourquoi te marier? pourquoi l'inutile dépense d'un festin et de ces friandises distribuées, au dessert, aux convives rassasiés! Pourquoi ces dons de la première nuit, ces pièces d'or qui brillent dans un bassin, et à l'effigie du

prince surnommé le Dacique et le Germanique? Si, débonnaire époux, tu peux concentrer tes affections sur un seul objet, courbe la tête, tout prêt à subir le joug : tu ne trouveras aucune femme qui épargne ta tendresse. Brûlât-elle des mêmes feux, elle prend plaisir à te tourmenter, à te ruiner. Aussi une femme est-elle d'autant moins utile, qu'on sera meilleur et plus excellent époux. Tu ne disposeras de rien sans l'aveu de ta femme; tu ne vendras, tu n'achèteras rien qu'elle n'y consente. Elle te prescrira tes affections : il faudra exclure ce vieux client, dont ta porte vit la première barbe. Tandis que l'infâme entremetteur et le maître d'escrime ont toute liberté de tester, que du même droit jouissent tous les suppôts de l'arène, plus d'un rival te sera imposé pour héritier. Mets en croix cet esclave. — Eh! quel crime lui mérite ce supplice? où sont les témoins, le délateur? attendez; on ne saurait trop différer quand il s'agit de la mort d'un homme. — Imbécile! un esclave est-il un homme? qu'il n'ait rien fait, soit; mais je le veux, je l'ordonne; ma volonté, c'est la raison.

Tel est son empire; mais cet empire, bientôt elle l'abjure; elle change d'epoux et foule aux pieds le voile nuptial; puis elle revient, rentre dans ce lit l'objet de ses mépris, désertant cette maison dont la porte fut naguère ornée de tentures flottantes et de rameaux encore verts. Ainsi croît le nombre de ses époux : huit en cinq automnes [1] ! beau sujet d'inscriptions pour un tombeau.

N'espère jamais d'union tant que vivra ta belle-mère. C'est elle qui instruit sa fille à spolier un mari, à s'applaudir de sa ruine. C'est elle qui l'instruit à répondre avec art, avec esprit, aux missives d'un séducteur, trompant, corrompant elle-même les Argus. Pour sa fille pleine de santé, elle appelle le médecin Archigénès; elle affecte de soulever la couverture trop pesante. Durant ce temps, l'adultère en tapinois, tout haletant d'impatience, s'exerce aux préliminaires du plaisir. En sa qualité de mère, tu te flattes qu'elle lui inspirera des sentiments d'honneur, autres que les siens. La vieille prostituée a trop d'intérêt à prostituer sa fille.

Il n'est presque point de procès où une femme ne figure. Ma-

[1] Sénèque, au chapitre 16 du livre III, *de Beneficiis*, se plaint de ce qu'au lieu de dater des consulats, les femmes dataient des différents maris qu'elles s'étaient donnés dans leur capricieuse inconstance.

milie accuse, si elle n'est accusée. Elles composent et dressent elles-mêmes leurs dossiers, prêtes à dicter à Celsus des exordes et des moyens.

Qui ne sait qu'elles endossent le manteau tyrien, et se frottent de l'huile des athlètes? Qui ne les a vues saper un pieu, la lance et le bouclier au poing, avec toute la précision de l'art, dignes vraiment de figurer au jeux Floraux [1], si même, dans leur mâle ardeur, elles ne méditent quelque chose de plus encore, de livrer sur l'arène de vrais assauts. Quelle peut être, sous le casque, la pudeur d'une femme qui répudie son sexe et prétend à la vigueur du nôtre? Ne crois pas qu'elle voulût devenir homme : elle entend trop bien ses plaisirs! Quel honneur, si l'on vendait les effets de ta femme, qu'on criât son baudrier, ses gantelets, son panache et ses cuissarts! Ou, s'il lui prenait fantaisie d'autres combats, heureux époux, tu verrais adjuger ses bottines! Voilà celles qui suent sous le plus léger vêtement; qui se consument, délicates, sous une gaze de soie. Vois avec quels plaintifs efforts elle assène les coups qu'on lui montre! sous quel casque pesant elle courbe la tête! comme elle s'assied vigoureuse sur le jarret, le sein couvert d'une épaisse cuirasse! et ris, lorsqu'elle détache pour certain besoin son armure. Répondez, nobles descendantes de Lépidus, des Cæcus Métellus, des Fabius Gurgès, quelle femme de gladiateur s'équipa jamais de la sorte? quand l'épouse d'Asylus se fatigua-t-elle à la sape d'un poteau?

La couche nuptiale est un théâtre perpétuel de débats et de discordes : on y dort peu. Elle est terrible à son époux, et pire qu'une tigresse privée de ses petits, la femme qui feint d'éclater en reproches, s'accusant elle-même en secret d'une perfidie. Elle s'emporte contre de prétendus favoris, une rivale imaginaire; elle pleure et verse chaque fois des torrents de larmes, tenus en réserve et toujours prêts à couler à son gré. Toi, tu crois à son amour, pauvre fauvette; tu dévores ses larmes. Quelles lettres, quels billets tu vas lire, si l'on t'ouvre les tablettes de cette jalouse adultère! Mais la voici dans les bras d'un esclave ou d'un chevalier! Dis, Quintilien, dis, le moyen de colorer ce fait?—C'est embarrassant; qu'elle réponde elle-même. « Jadis

[1] Ces jeux institués en l'honneur de Flore, l'an de Rome 516, devinrent par la suite si licencieux, que les courtisanes s'y rendaient toutes nues au son de la trompette.

il fut convenu, dit-elle, que tu ferais, toi, ce que tu voudrais ; et moi de même : tonne donc, éclate, je suis femme ! » Rien de plus audacieux qu'une femme prise sur le fait : le flagrant délit excite encore sa fureur et son audace.

Tu demandes d'où proviennent ces désordres et quelle en est la source. Une humble fortune maintenait jadis l'innocence des femmes latines. Un travail assidu, de longues veilles, des mains endurcies et exercées à filer la laine, Annibal aux portes de Rome, et les maris en sentinelles sur la porte Colline, défendaient leurs modestes demeures des atteintes du vice. Maintenant, nous subissons les maux d'une longue paix : plus formidable que le glaive, la luxure a fondu sur nous et venge l'univers asservi. C'est une affreuse confusion de tous les crimes, de tous les désordres, depuis que Rome a perdu sa noble pauvreté. Sybaris, et Rhodes, et Milet sont passées dans nos murs, et Tarente qui, couronnée de roses, s'abreuve de continuelles délices.

L'argent, l'infâme argent a le premier versé dans notre sein les mœurs étrangères ; et le luxe, en détrempant les âmes, a perverti les antiques vertus de Rome. Eh ! quelle réserve Vénus a-t-elle dans l'ivresse ? Elle se prête à tout indifféremment, cette femme qui, assise à un banquet nocturne, engloutit des huîtres monstrueuses, mêle les parfums au Falerne, vide la coupe écumante, et voit de ses regards incertains le plafond tourner, la table se soulever et les flambeaux se doubler. Va maintenant, et doute encore de l'affreuse posture de Tullia, de l'étrange propos qu'elle échange avec Maura, Maura son ancienne amie, nourrie du même lait, lorsque celle-ci défile devant le vieil autel de la Pudeur. La nuit, elles arrêtent là leurs litières, arrosent de longues traînées d'urine l'image de la déesse, et se livrent de réciproques assauts à la face de la lune qui les contemple ; puis elles regagnent chacune leur maison : et toi, au retour de l'aurore, tu foules l'urine de ta femme, quand tu vas saluer les grands.

On connaît les mystères de la bonne déesse, lorsque la flûte réveille de lubriques fureurs, lorsque enivrées par le vin et le bruit du clairon, les femmes bondissent frappées de vertige, font voler leurs cheveux en tourbillon et invoquent Priape à grands cris : on dirait les Ménades. Oh ! alors quelle brûlante ardeur d'assouvir leur passion ! quels cris échappés au délire de leurs sens ! quels torrents de vin vieux ruissèlent sur leurs

jambes ! Prête à disputer la palme, Laufella défie les plus viles courtisanes et remporte le prix de la lubricité. A son tour, elle rend hommage aux fureurs de Médullina. Celle qui triomphe dans ce conflit est réputée la plus noble. Là, rien n'est feint, les attitudes y sont d'une telle vérité, que le vieux Priam sentirait fondre les glaces de l'âge, que Nestor oublierait son infirmité. Déjà les désirs exaltés veulent être assouvis; mais le moyen avec une simple femme! L'antre aussitôt retentit de ces cris unanimes : « La déesse le permet, vite, des hommes. Mon amant dort-il ? qu'on l'éveille ; qu'il prenne son manteau; qu'il accoure. Point d'amant? des esclaves. Point d'esclaves? des manœuvres donc. » A son défaut, et si les hommes manquent, elle est femme à se faire couvrir par un âne.

Plût aux dieux que du moins le culte public et les rites anciens fussent exempts de pareilles turpitudes! Mais tous les Maures, tous les Indiens savent quelle fut cette chanteuse qui produisit un membre plus énorme[1] que le rouleau des deux Anti-Catons de César[2], dans ce lieu d'où le rat mâle n'ose approcher, où l'on commande de voiler tout ce qui rappelle notre sexe. Et quel mortel alors eût osé se jouer de la divinité, eût osé se rire du petit vase de Numa[3], de son bassin noir, de ses vases fragiles faits de la terre du mont Vatican? Mais, de nos ours, quel autel n'a pas son Clodius? Je vous entends, mes vieux amis : de bonnes serrures, de bons gardiens. Mais qui gardera les gardiens? Une femme est adroite : ils sont les premiers séduits.

Nobles ou plébéiennes, toutes sont également dépravées. Celle qui foule la boue du pavé ne vaut pas mieux que la matrone portée sur la tête de ses grands Syriens. Pour se montrer aux jeux, Ogulnie loue une toilette, un cortége, une litière, un coussin, des suivantes, une nourrice, et une jeune fille à cheveux blonds chargée de prendre ses ordres. Pauvre, elle prodigue à d'imberbes athlètes ce qui lui reste de l'argenterie de ses pères : elle donne jusqu'aux derniers morceaux. Beaucoup vivent dans l'indigence; mais nulle n'a la pudeur de son état; nulle ne sait se régler sur sa fortune. Un jour vient pourtant

[1] Allusion à Publius Clodius, qui fut surpris en habits de femme dans la maison de Pompéia, épouse de César. César la répudia. (Voy. Plutarque, Vie de César.) — [2] Enorme libelle que César écrivit contre Caton d'Utique. — [3] Petit vase avec lequel il sacrifiait aux dieux.

où l'homme songe à l'utile; il sait, à l'exemple de la fourmi, redouter et la faim et le froid. Prodigue, la femme ne sent point périr ses revenus. Elle puise, puise toujours dans le coffre-fort, comme si les espèces y pullulaient et qu'il fût intarissable : elle jouit sans compter.

Il en est qui trouvent délicieux l'eunuque efféminé et ses molles caresses, charmées qu'elles sont de n'avoir ni barbe à redouter, ni avortement à préparer. Ingénieuses pourtant à ne rien perdre de la volupté, elles ne le livrent au médecin qu'alors que son membre, bien développé, s'est ombragé des signes de la puberté. Jusque-là, elles le laissent croître à l'aise, et dès que les testicules pèsent deux livres, arrive le médecin Héliodore qui les ampute, au seul préjudice du barbier. Honneur à l'esclave ainsi traité par sa maîtresse ! il fixe tous les regards en entrant au bain; il peut même défier hardiment le dieu de la vigne et des jardins. Qu'il repose à ses côtés; soit : mais toi, Postumus, prends garde de lui confier ton Bromius[1], tout robuste, tout prêt qu'il est à déposer sa première barbe.

Aime-t-elle la musique? elle brise la boucle de tous les chantres gagés par les préteurs. Elle a toujours leurs instruments en main : c'est une lyre étincelante de pierreries, dont elle touche les cordes avec l'archet du jeune Hédymélès, cet archet, elle le baise, elle l'aime, il charme son ennui. Une femme de la maison des Lamia et d'un nom illustre sacrifiait à Junon et à Vesta, pour savoir si Pollion devait espérer la couronne de chêne aux jeux Capitolins et triompher sur la lyre. Que pouvait-elle faire de plus pour un époux agonisant, pour un fils bien-aimé qui eût inquiété les médecins? Debout, en face de l'autel, elle ne rougit point de se voiler la tête; elle ose redire les formules consacrées par l'usage; elle pâlit à l'ouverture de la victime, et tout cela pour un joueur de luth ! Dis-moi, je t'en conjure, dis-moi, le plus ancien des dieux, daignes-tu, ô Janus, leur répondre? L'Olympe est bien oisif, et je ne vois pas trop ce qui vous occupe, vous autres dieux. L'une te consulte pour un comédien, l'autre pour un acteur tragique : le prêtre y va gagner des varices.

Mais passe-lui la musique, plutôt que de la voir, effrontée,

[1] Bromius était un surnom de Bacchus : on représentait ce dieu jeune et beau, ce qui donne raison de ce passage.

courir par toute la ville, se mêler aux groupes des hommes, et, à la face de son mari, accoster nos guerriers, la tête haute et la gorge saillante. Cette femme sait tout ce qui se passe dans l'univers entier, chez les Indiens comme chez les Thraces. Elle a le secret de la belle-mère et du beau-fils; elle vous dira quel est l'amant aimé, quel autre on se dispute, de qui cette veuve est enceinte et depuis quel mois; quels mots soupire chacune dans l'amoureux mystère, et ses attitudes diverses. La première, elle voit la comète qui menace les rois des Parthes et d'Arménie. Elle court aux portes de la ville y recueillir les bruits, les nouvelles à leur arrivée; elle en forge quelques-unes: c'est le Niphatès qui a submergé des peuples au sein d'un vaste déluge: ce sont des villes qui chancellent, des contrées qui s'affaissent, et tout cela, elle va le débitant dans tous les carrefours et à qui veut l'entendre.

Au reste, je ne la trouve pas plus insupportable que cette autre qui saisit de pauvres voisins, et les fustige en dépit de leurs prières. Des aboiements l'ont tirée d'un sommeil profond? Vite, des bâtons, s'écrie-t-elle; puis elle ordonne de frapper le maître, le chien ensuite. Sa rencontre inspire l'effroi, son visage est terrible; la nuit, elle se rend au bain: à voir son attirail, on dirait un décampement nocturne. Il faut qu'elle sue; oh! c'est un bien autre fracas. Lorsqu'elle a fatigué ses bras à balancer une masse pesante, le baigneur rusé, de ses doigts libertins, lui presse la partie située à la naissance des cuisses, où il provoque une douce et bruyante commotion. Cependant ses malheureux convives périssent chez elle de sommeil et de faim. Elle reparaît enfin, la figure rubiconde; elle est prête à vider d'un trait l'amphore qu'on dépose à ses pieds: elle en boit avant le repas deux setiers qui, rejetés aussitôt, nettoient son estomac et y provoquent une faim dévorante. Le vin ruisselle sur le marbre ou s'épanche dans un large bassin, d'où s'exhale l'odeur du falerne; car tel qu'un long serpent tombé dans un tonneau, elle boit et vomit. Aussi l'époux, le cœur affadi, ferme les yeux et retient à peine sa bile prête à s'échapper.

Plus insupportable encore, cette autre n'est pas plutôt à table qu'elle exalte Virgile et justifie le désespoir d'Élise: elle compare et rapproche les poëtes, place dans la même balance l'Énéïde et l'Iliade. Le grammairien rend les armes, le rhéteur s'avoue vaincu, chacun se tait: le crieur, l'avocat, une autre

femme même, nul ne peut se faire entendre, tant se précipite le flux de ses paroles! on dirait un carillon de cloches et de cymbales. Qu'on cesse de fatiguer l'airain, de sonner du cor : seule, elle pourra secourir la lune en travail.

Il est sage de se modérer dans les choses même les plus honnêtes. Une femme qui ambitionne sans mesure les honneurs du savoir et de l'éloquence doit porter une tunique retroussée à mi-jambes, sacrifier un porc à Sylvain [1] et se baigner pour un quart d'as [2]. Que la matrone, admise à ta couche, ne parle point à la manière d'un orateur; qu'elle ne lance point, en sa forme raccourcie, le rond enthymème; qu'elle connaisse peu d'histoire, quelques passages seulement de livres auxquels elle n'entende rien. J'abhorre cette précieuse qui lit et relit sans cesse l'art de Palémon, n'enfreint jamais aucune règle de la syntaxe, qui, véritable antiquaire, me récite des vers que j'ignore, et châtie une amie de campagne sur une expression excusable dans un homme. Je veux qu'un mari puisse faire impunément un solécisme.

Une femme se croit tout permis et ne rougit de rien, dès qu'elle a chargé son cou d'émeraude et allongé ses oreilles sous le poids d'énormes pendants. Rien de plus intolérable qu'une femme riche. Je ris de la voir, le visage salement empâté, exhaler l'odeur du gluant enduit [3] de Poppée, où se collent les lèvres du pauvre mari. Mais elle se lavera le visage pour aller à un rendez-vous. A-t-elle jamais à cœur de paraître belle au logis. C'est pour l'amant qu'on prépare l'essence de nard, qu'on achète tout ce que vous nous envoyez, délicats Indiens. Enfin elle se découvre la figure, et lève le premier appareil : on commence à la reconnaître. Puis elle s'étuve avec un lait pour lequel elle traînerait un troupeau d'ânesses à sa suite, si elle était exilée au pôle hyperboréen. Mais cette face empâtée, soumise à tant de préparations diverses, qui reçoit l'épaisse enveloppe

[1] C'était le Génie des hommes comme Junon était celui des femmes. Il ne faudrait pas induire de là que les femmes ne fréquentaient point les bains publics, puisque nous avons vu, plus haut, des détails qui confirment le contraire. Ce qu'il est permis de conclure seulement, c'est que les hommes payaient bien moins cher que les femmes, lesquelles étaient reçues à part, dans des pièces particulières, plus ornées, et où elles trouvaient tous les apprêts d'une toilette recherchée. Les hommes ne payaient qu'un quart d'as pour toute rétribution. — [2] Les hommes portaient la tunique, ou robe retroussée; les femmes étaient vêtues d'une robe qui descendait jusqu'aux talons, appelée *stola talaris*. — [3] A l'usage de Poppée, seconde femme de Néron, et primitivement sa concubine.

d'une croûte détrempée, l'appellera-t-on un visage ou bien un ulcère ?

Voyons, la chose en vaut la peine, leurs occupations, leurs soucis de toute la journée. Si, la nuit, son époux lui a tourné le dos, malheur à l'intendante ! les coiffeuses mettent bas leurs tuniques ; le Liburnien est accusé de s'être fait attendre, et il est châtié du sommeil de son maître. La férule frappe sur celui-ci, sur celui-là les étrivières, sur cet autre les lanières. Il en est qui gagent des bourreaux à l'année. On frappe ; elle s'enduit le visage, reçoit ses amies ou examine l'or et le dessin de quelque robe nouvelle. On frappe encore ; elle parcourt les articles d'un long journal : on frappe toujours, jusqu'à ce que les exécuteurs soient las de frapper : Sors d'ici ! s'écrie-t-elle alors d'une voix de tonnerre, justice est faite.

Séjour non moins formidable que le palais des tyrans de Sicile. En effet, a-t-elle décidé de se parer plus qu'à l'ordinaire ; est-elle pressée et l'attend-on dans nos jardins ou plutôt dans le temple de la complaisante Isis [1], la malheureuse Psécas, les épaules découvertes, les cheveux épars et la gorge nue, se hâte de la friser : pourquoi cette boucle trop haute ? Aussitôt un nerf de bœuf fait justice de l'attentat commis sur un cheveu. Eh ! qu'à fait Psécas [2] ? est-ce la faute de cette fille, si ton nez te déplaît. Une autre, à gauche, peigne, démêle sa chevelure et la roule en anneaux. Au conseil préside une vieille émérite, qui de l'aiguille est passée à la quenouille. Elle opine la première, puis les subalternes à leur tour, chacune selon son âge et son talent ; on dirait qu'il s'agit de la vie ou de l'honneur : tant elle a à cœur de paraître belle ! Elle bâtit sa chevelure de tant d'étages, elle l'exauce de tant d'orbites enchâssés les uns dans les autres, que, vue de face, on la prendrait pour Andromaque ; par derrière, elle décroît, ce n'est plus la même femme. Que sera-ce, si la nature ne lui a départi qu'une petite taille, si elle n'est pas, sans cothurne, plus haute qu'un pygmée ? s'il lui faut, sur la pointe des pieds, se dresser pour atteindre un baiser ?

Cependant, elle ne s'embarrasse ni du mari, ni des dommages qu'il éprouve : elle vit avec lui sur le pied de voisine, plus

[1] Le culte de cette divinité avait été importé de l'Égypte ; son temple était le rendez-vous ordinaire de la galanterie. — [2] Femme chargée du soin de coiffer sa maîtresse, de parfumer et teindre ses cheveux.

intime seulement en ce qu'elle abhorre les amis, déteste les esclaves de ce dernier et pèse sur sa bourse. On entre : c'est le chœur fanatique de Bellone et de la mère des dieux. En tête marche un gigantesque eunuque, personnage vénérable pour ses obscènes acolytes. Depuis longtemps avec le tronçon de la pierre il s'est débarrassé de l'organe amolli de sa virilité. La cohorte enrouée des prêtres subalternes et leurs tambours plébéiens lui cèdent le pas ; il a les tempes ceintes de la tiare phrygienne. D'une voix emphatique : « Tremble, s'écrie-t-il, aux approches de septembre et du vent du midi, si tu n'offres cent œufs en expiation, et si tu ne me remets tes vieilles robes de couleur feuille-morte, afin que je détourne sur elles les grands et soudains périls qui te menacent ; je t'affranchis pour toute l'année. » Au plus fort de l'hiver, elle ira briser la glace du Tibre ; craintive, elle s'y plongera chaque matin trois fois, y lavera sa tête avec une superstitieuse humilité ; puis, nue et tremblante, elle se traînera sur ses genoux ensanglantés autour du champ de Tarquin le Superbe. Si la blanche Io l'ordonne, elle ira aux extrémités de l'Égypte ; elle puisera au sein de l'ardente Méroé et rapportera une eau dont elle arrose le sanctuaire d'Isis, voisin de l'antique bercail de Romulus. Le prêtre, n'en doutez pas, c'est pour elle la déesse qui parle. Voilà cette âme, cette haute intelligence à qui les dieux se révèlent pendant la nuit ! Aussi obtient-il les plus grands, les premiers honneurs, ce nouvel Anubis [1], qui court escorté de son troupeau vêtu de lin, à la tête chauve, riant des lamentations du peuple. Il intercède pour l'épouse qui, aux jours d'abstinence, de fêtes solennelles, n'a point résisté aux désirs de son époux. En violant cette loi, elle a mérité, à l'entendre, un grand châtiment : on a vu le serpent d'argent remuer la tête. Mais, grâce à ses larmes, à ses murmures étudiés, le prêtre obtient le pardon de la faute, c'est qu'Osiris s'est laissé fléchir par l'offrande d'une oie grasse et d'un petit gâteau.

Il sort ; arrive une juive qui vient de quitter sa corbeille et son foin. Tremblante, elle mendie mystérieusement à l'oreille : c'est l'interprète des lois de Solyme, la grande prêtresse du

[1] Dieu des Égyptiens, adoré sous la figure d'un homme avec la tête d'un chien. Quelques-uns disent que c'était un roi d'Égypte, d'autres un fils d'Osiris, d'autres de Mercure, d'autres Mercure lui-même.

bosquet, la fidèle messagère des célestes décrets [1]. Elle aussi, on la paie, mais moins généreusement : les Juifs vendent à bon marché autant de visions que vous en voulez. Inspectant le poumon d'une colombe palpitante, un aruspice de Comagène ou d'Arménie promet à son tour un amant ou l'immense héritage d'un vieillard sans enfants. On le voit interroger le cœur d'un poulet, les entrailles d'un petit chien, quelquefois même d'un enfant, prêt à consommer le forfait qu'il court dénoncer.

Le Chaldéen lui inspire encore plus de confiance. Il parle ; ce sont autant d'oracles émanés d'Ammon. Aussi bien Delphes a cessé de se faire entendre, et l'humaine espèce reste condamnée à ne pouvoir dissiper les ténèbres de l'avenir. Pourtant, le plus fameux de tous ces imposteurs est celui qui, souvent exilé, traça d'une main complaisante sur ses tablettes mercenaires la mort d'un grand citoyen, du rival redouté d'Othon. De là, le crédit de quiconque a eu les bras chargés de fer, et a langui dans les prisons du camp prétorien. Nul astrologue, s'il n'a été condamné, n'a, suivant elle, de génie. L'homme de génie est celui qui a vu de près la mort, qui par grâce spéciale n'a été envoyé qu'aux Cyclades, qui s'est échappé enfin des rochers de Sériphe. Ton épouse le consulte sur la mort trop lente de sa mère, atteinte de la jaunisse (c'est, toutefois, nouvelle Tanaquil [2], après l'avoir interrogé sur toi) ; quand une sœur, des oncles viendront-ils à mourir ? son amant doit-il lui survivre ? Quelle faveur plus signalée lui peuvent en effet accorder les dieux ?

Elle ignore, du moins, ce que présage de sinistre l'astre de Saturne, en quelle conjonction Vénus est favorable, quels sont les mois heureux ou malheureux. Souviens-toi de fuir jusqu'à la rencontre de cette autre à qui tu vois dans les mains des éphémérides plus luisantes que l'ambre, qui ne consulte personne et que l'on consulte déjà, qui refuse de suivre un époux partant pour l'armée, rentrant même dans ses foyers, si les nombres de Thrasylle [3] s'y opposent. Lui plaît-il de se faire porter au premier mille ; son livre fixe l'instant du départ. Un coin de l'œil qu'elle a frotté lui démange ; point de remède qu'elle n'ait feuilleté son grimoire. Malade au lit, elle ne prend

[1] Il s'agit de la forêt d'Aricie, où Numa assignait des rendez-vous à la nymphe Égérie. — [2] Tanaquil, femme de Tarquin l'Ancien ; elle présagea que son époux régnerait. — [3] Célèbre astrologue fort aimé de Tibère, qui le connut dans l'île de Rhodes.

de nourriture qu'aux heures indiquées dans son Pétosiris [1], Pauvre, elle circulera autour du cirque, abordera le devin, lui présentera la main et le front, quand il le lui demandera par un claquement de lèvres. Riche, elle appellera à grands frais un augure du fond de l'Inde et de la Phrygie ; elle consultera quelque astronome consommé, ou ces vieillards chargés de purifier les lieux publics frappés de la foudre. Le cirque, le rempart, voilà où s'agitent les destinées populaires. C'est là, auprès des tours de bois et des colonnes terminées en dauphins ; que la plébéienne qui n'a jamais étalé l'or sur son cou s'enquiert si elle ne doit pas épouser le fripier, après avoir répudié le cabaretier.

Celles-ci, du moins, se résignent aux périls de l'enfantement et aux pénibles fonctions de nourrices ; la pauvreté les y contraint. Mais, sur leur couche dorée, à peine s'il en est parmi nos matrones qui connaissent les ennuis de la maternité : tant sont puissants l'art et les breuvages de cette mercenaire qui fait métier de rendre stérile un sein fécond, de frapper de mort l'homme aux flancs qui le conçurent ! Félicite-toi, malheureux : quel que soit le breuvage, présente-le toi-même ; car s'il prenait envie à ton épouse de sentir en ses flancs élargis tressaillir les fruits de sa fécondité, tu serais peut-être père d'un Éthiopien. Bientôt, cet héritier d'une autre couleur, il te faudrait l'inscrire sur ton testament, condamné à le fuir tous les matins.

Je passe les enfants supposés, recueillis sur les bords de l'infâme Vélabre [2], pour tromper les vœux et la joie d'un mari. Un jour, pontifes Saliens, ils se pareront du nom usurpé des Scaurus. La maligne Fortune veille la nuit sur ces enfants délaissés ; elle leur tend les bras, les réchauffe dans son sein et les introduit au palais des grands, mystérieux acteurs réservés pour son théâtre. Elle leur prodigue son amour, son affection ; et ces chers nourrissons, elle les porte en riant au faîte des grandeurs.

L'un leur vend des recettes magiques, l'autre des philtres de Thessalie, destinés à troubler la tête d'un époux, à le livrer aux

[1] Autre astrologue fameux dont Pline fait mention. — [2] C'était une espèce de lac servant de réservoir aux immondices de la ville. Il est qualifié ici d'infâme parce qu'on exposait sur ses bords les fruits de la débauche : il était situé au pied du mont Aventin.

outrages de la pantoufle : de là ces atteintes de folie; de là cette confusion de ton esprit et ce profond oubli de tes actions les plus récentes. Passe encore si ton délire ne va pas jusqu'à la fureur, tel que cet oncle de Néron [1] à qui Césonia fit avaler tout entier l'hippomanès dissous d'un jeune poulain. Quelle femme ne fera ce qu'a fait l'épouse de César? L'univers en combustion s'écroule et s'abîme de toute part, comme si Junon eût bouleversé la tête de son sublime époux. Moins funeste, sans doute, fut le champignon d'Agrippine, puisqu'il ne fit que précipiter au ciel [2] un vieillard imbécile, à la tête tremblante, aux lèvres éternellement trempées de salive. Mais cette épouvantable potion appelle le fer, le feu, les supplices; chevaliers, sénateurs, elle livre tout aux bourreaux. Que de maux produits par l'hippomanès, par une seule empoisonneuse!

Elles abhorrent les enfants d'une concubine. Qu'on se garde d'y contredire, de le trouver mauvais : déjà ce n'est plus un crime de tuer un beau-fils. Riches pupilles, veillez sur vos jours, défiez-vous des tables où l'on vous fait asseoir : les mets livides y décèlent le poison d'une mère. Qu'un autre goûte auparavant tout ce que vous présente celle qui vous donna le jour : laissez votre gouverneur faire en tremblant l'essai de votre coupe.

J'invente peut-être, et, chaussant le cothurne, sans respect pour les lois prescrites par mes devanciers, je viens, Sophocle nouveau, hurler sur la scène d'épouvantables fictions, inconnues aux montagnes des Rutules et au ciel du Latium. Plût aux dieux! mais Pontia s'écrie : Je l'ai fait, je l'avoue; moi-même je préparai le poison; on me surprit, et j'achevai. — Quoi! tes deux enfants, exécrable vipère, tes deux enfants à la fois? — Sept, si j'eusse été mère de sept. Croyons tout ce que les tragiques nous disent de l'affreuse Médée et de Procné; je n'oppose plus rien. Encore leurs forfaits, tout monstrueux qu'ils sont, ne furent point inspirés par l'intérêt. On est, dans ce sexe, moins révolté de l'énormité d'un crime, quand la passion le commande. Une femme en fureur, c'est un rocher qui, détaché tout à coup de la masse, et resté sans appui, fond et s'en-

[1] Caligula, frère d'Agrippine, mère de Néron. — [2] Claude. Expression satirique, et placée là pour rappeler les honneurs de l'apothéose qu'une basse flatterie décerna à ce prince. Gallion, frère de Sénèque, dit qu'il avait été *tiré au ciel avec un croc*, ainsi qu'on en usait envers les criminels qu'on précipitait ensuite dans le Tibre.

gloutit dans l'abîme. Mais combien j'abhorre davantage celle qui suppute le produit d'un grand crime et l'exécute de sang-froid ! Elles contemplent le dévouement d'Alceste mourant pour son époux, et, dans l'occasion, elles sacrifieront leur mari pour sauver le petit chien favori. Partout tu rencontreras des Danaïdes et des Ériphyles. Demain, au lever du jour, chaque quartier aura sa Clytemnestre. La seule différence, c'est que la fille de Tyndare, furieuse, éperdue, brandissait la hache des deux mains ; de nos jours, l'affaire se termine sourdement avec le poumon d'une grenouille. Le fer est là d'ailleurs, si le prudent Agamemnon s'est prémuni d'antidote, comme ce roi de Pont vaincu dans trois batailles [1].

SATIRE VII.

MISÈRE DES GENS DE LETTRES.

Les lettres n'ont plus que César qui les soutienne et les encourage. Lui seul, dans ce siècle ingrat, a daigné sourire aux Muses éplorées, lorsque déjà nos poëtes les plus célèbres étaient réduits à affermer des bains à Gabies, des fours à Rome, et que d'autres ne trouvaient rien de honteux ni d'abject dans le métier de crieur ; lorsque, désertant les vallons d'Aganippe, Clio, elle-même, mourant de faim, mendiait à la porte des grands. Car, si tu ne dois, sous les ombrages du Parnasse, trouver le moindre sesterce, mieux vaut le titre et le trafic de Machéra, mieux vaut, comme lui, vendre à l'enchère, vases, trépieds, buffets, scrutins, et l'Alcyon de Paccius, et la Thébaïde et le Térée de Faustus, que d'aller dire en présence d'un juge, j'ai vu ce que tu n'as pas vu. Laisse cet indigne métier aux chevaliers d'Asie, de Cappadoce, de Bithynie, à ceux que la Galatie envoie nu-pieds en cette ville.

Que dis-je ! désormais, on ne verra plus ravaler à des fonctions indignes d'un noble enthousiasme le mortel qui sait marier des vers éloquents aux accords de l'harmonie et qui a

[1] Mithridate. Vaincu une première fois par Sylla, ensuite par Lucullus, il le fut une troisième par Pompée. Sa fin est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en rien dire.

mordu le laurier [1]. Courage, jeunes nourrissons! le prince vous contemple, il anime votre zèle : sa magnificence vous attend. Si tu comptes sur un autre appui, si cet espoir, Thélésinus, te fait grossir tes tablettes, va, cours, jette au feu tes écrits, fais-en hommage à l'époux de Vénus! ou laisse-les, enfermés dans un coffre, devenir la pâture des vers. Et toi, brise ta plume, efface ces combats, triste fruit de tes veilles, toi qui, dans un misérable réduit, compose des vers sublimes, pour n'obtenir un jour qu'un lierre stérile et de maigres statues. N'attends rien de plus : le riche avare ne sait qu'admirer, exalter le talent, tel qu'un enfant en extase devant l'oiseau de Junon. Cependant les années s'écoulent, on devient inhabile aux travaux de Neptune, de Mars et de Cérès : le dégoût survient, et le mérite, vieilli dans l'indigence, se maudit lui et les Muses.

Apprends comment ce patron, l'idole qui te fait déserter le temple d'Apollon et les Neufs Sœurs, sait se dispenser d'être généreux. Lui aussi, il fait des vers : il le cède au seul Homère, mais par déférence pour ses mille ans d'antiquité! Veux-tu, épris des charmes de la renommée, réciter tes vers, Maculonus te prête sa maison; tu peux en maître disposer de ce vaste édifice tout bardé de fer, et dont l'abord retrace les barrières d'une citadelle. Vois-le établir ses affranchis au fond de l'auditoire, combiner les voix sonores de ses clients! Mais de tes riches patrons, nul ne paiera les frais des bancs, des gradins et des siéges de l'orchestre qu'il faut remporter aussitôt après la séance. Nous n'en écrirons pas moins, traçant sur le sable d'inutiles sillons et labourant un rivage stérile. Essayons-nous de briser nos liens, une funeste habitude, une ambitieuse manie nous retient enlacés : tant de gens sont aujourd'hui possédés de la rage d'écrire, ulcère incurable et qui vieillit dans notre cœur malade!

Mais le grand poëte, celui dont la verve n'a rien de vulgaire, qui jamais ne retrace une idée rebattue, dont le vers, monnaie banale, n'est point frappé au coin d'une triviale empreinte, le poëte tel que je ne puis le montrer, mais tel que je le sens; ce

[1] Les anciens croyaient que la feuille de laurier, mâchée ou prise en fusion, inspirait l'enthousiasme poétique, sans doute parce que cet arbuste était, comme on sait, consacré au dieu des vers. Cette expression qu'on rencontre fréquemment chez les poëtes latins, a suggéré à notre Ronsard son *gosier mâche-laurier*, épithète donnée à un poëte.

qui le fait, c'est un esprit libre de soucis, ne supportant rien d'amer, aimant les bois, capable de s'abreuver aux sources d'Aonie. Non, la pauvreté, avec sa froide raison, ne peut faire résonner l'antre Piérien, ni saisir le thyrse : nuit et jour elle est en proie à des besoins renaissants. Horace a bien dîné, quand il s'écrie : EVOE ! Que devient le génie, si la poésie ne fait notre unique tourment, si Bacchus et le dieu de Cyrrha [1] ne transportent seuls notre âme qui ne souffre aucun partage ? Il faut toute la puissance d'un grand talent, d'un talent affranchi de soins vulgaires, pour se représenter dignement les chars, les coursiers, l'auguste front des dieux, et la furie qui bouleverse le sein du Rutule. Otez à Virgile son esclave et son modeste asile, vous verrez tomber tous les serpents de la tête d'Erinnys, vous n'entendrez plus gémir les sons lugubres de la trompe assourdie. Et l'on exige que Rubrenus s'élève à la hauteur du cothurne antique, lui qui est réduit à hypothéquer sur le succès futur de son *Atrée* l'acquit d'un manteau et d'un meuble grossier ! L'indigent Numitor n'a rien pour aider un ami malheureux ; il est riche pour payer les faveurs de Quintilla, pour acheter ce lion dompté qu'il faut gorger de viandes. Sans doute, une bête féroce s'assouvit à moins de frais, et les entrailles d'un poëte ont plus de capacité !

Satisfait de sa renommée, que Lucain repose dans ses jardins embellis de marbre. Mais Séranus, mais l'humble Saléius, que leur importe toute la gloire du monde, si ce n'est que de la gloire ? Stace a promis de réciter sa Thébaïde, il a fixé le jour : aussitôt, la joie se répand dans la ville ; on court entendre cette voix ravissante, ces vers toujours accueillis du public ; tant il sait charmer les cœurs, enivrer son auditoire ! Mais, quand il a excité de bruyantes acclamations, il meurt de faim, s'il ne vend à Pâris les prémices de son Agavé. Voilà l'homme qui dispense jusqu'aux honneurs militaires, qui met au doigt des poëtes l'anneau du chevalier ! Ce que les grands ne sauraient donner, un histrion le donne ! Et tu fais ta cour aux Camérinus, aux Bareas ! tu rampes dans les antichambres des grands ! Pélopée fait les gouverneurs, Philomèle les tribuns. Gardons-nous, toutefois, d'insulter au poëte que nourrit son talent. Où

[1] Cyrrha était une petite ville de la Phocide, voisine de Delphes, où Apollon rendit des oracles.

sont les Mécène, les Proculéius, les Fabius? où trouver un second Cotta, un autre Lentulus? Alors les dons égalaient le génie; alors il était utile de pâlir sur un ouvrage et de s'abstenir de vin pendant tout le mois de décembre [1].

Vos travaux, sans doute, historiens, sont mieux récompensés! Ils exigent plus de temps, plus de veilles; car vous enflez de mille pages un volume qui, croissant sans mesure, vous ruine en papier. Ainsi le veut l'abondance du sujet et la loi du genre. Pourtant, que vous en revient-il? quel fruit vous rend cette terre défrichée? qui donnera à l'historien autant qu'au greffier? Mais, dira-t-on, c'est une race casanière, qui n'aime que le repos et l'ombre.

Voyons donc ce que rapporte aux avocats la défense des citoyens, et ces liasses énormes de dossiers, leur cortége. Ils font grand bruit, en présence surtout d'un créancier, ou de cet autre qui, plus âpre encore, s'attache à leurs flancs et conteste, un gros registre en main, un titre douteux. C'est alors que leurs poumons, à grands flots, vomissent le mensonge, assaisonné d'une écume dont leur sein est inondé. Veux-tu, au juste, apprécier le fruit de ce métier, mets d'un côté les fortunes réunies de cent avocats, et de l'autre celle du cocher Lacerna [2].

Les juges ont pris place : pâle d'inquiétude, tu te lèves, nouvel Ajax, pour défendre, au tribunal de Bubulcus, la liberté douteuse de ton client. Crie, malheureux, brise ta poitrine : une palme verdoyante, glorieux trophée de tes fatigues, va orner les degrés de ton logis. Quel sera le prix de tant d'efforts? un chétif jambon desséché, une coque de méchants poissons, de vieux oignons dont nous gratifions nos esclaves africains, cinq bouteilles d'un vin arrivé par le Tibre [3]. Quatre plaidoyers te valent-ils une pièce d'or, une part revient de droit au praticien.— Émilius obtient tout ce qu'il veut, et il est moins éloquent! — Oui, mais il déploie dans son vestibule un char d'airain attelé de quatre coursiers superbes : il figure lui-même sur un cheval de bataille, le front menaçant, le bras

[1] C'est-à-dire pendant les fêtes appelées Saturnales qui étaient célébrées à Rome pendant le mois de décembre. Les nécessiteux ne pouvaient y prendre part. — [2] Les cochers se partageaient en deux factions, la faction rouge et la faction verte ; la dernière surtout était en faveur. Le cirque était l'arène où se livraient leurs débats. — [3] Ce vin venait des crus de la Campanie, il était de mauvaise qualité.

ramené et prêt à décocher le trait fugitif, l'œil oblique et ne respirant que les combats. Voilà ce qui fait que Pédon est insolvable et Mathon un banqueroutier. Un même destin attend ce Tongillus qu'on voit aller au bain avec une vaste corne de rhinocéros [1], et dont l'escorte crottée le fait maudire de ses voisins : il parcourt le Forum, pressant sur un long brancard de jeunes Mèdes, marchandant esclaves, vaisselle d'argent, vases murrhins, métairies. Au fait, l'éclat fastueux de son manteau lui tient lieu de caution. Ce luxe, après tout, a bien son utilité : la pourpre fait valoir l'orateur, l'améthyste double ses honoraires; il a profit à mener un train que ne soutient pas son revenu. Mais, dans cette Rome prodigue, la dépense excède toute mesure.

Comptez sur l'éloquence! Cicéron, de nos jours, n'obtiendrait de personne deux cents sesterces, s'il ne faisait briller à son doigt un immense anneau. Un plaideur observe d'abord si tu as huit porteurs, dix suivants, derrière toi une litière, devant, un cortége de citoyens. Paulus n'oubliait jamais de louer une sardoine chaque fois qu'il devait plaider : aussi se faisait-il mieux payer que Cossus et Basilus. L'éloquence ne sympathise guère avec l'humble vêtement du pauvre. Quand Basilus peut-il plaider pour une mère éplorée? Basilus serait éloquent qu'on ne le supporterait pas. Va, réfugie-toi dans la Gaule, ou plutôt en Afrique, cette nourrice des avocats, si tu prétends vivre de ton talent.

Tu enseignes à déclamer, Vectius! tu as donc une poitrine de fer? Le voilà au milieu de ses nombreux disciples, occupé à foudroyer les cruels tyrans. Ce qu'il vient de lire assis, il faut, debout, qu'il le relise encore, redisant toujours les mêmes choses et dans les mêmes termes : indigeste et fastidieux refrain qui tue le malheureux professeur. Ne faut-il qu'apprendre l'art de traiter, d'embellir une cause, d'en connaître le genre et le vrai but, de prévenir les traits d'un adversaire, tout le monde serait charmé de le savoir; en est-il un seul qui veuille donner le salaire? — Le salaire? eh, qu'ai-je appris? — Est-ce ma faute, à moi, si rien ne bat au cœur de ce jeune Arcadien? M'en a-t-il moins périodiquement rompu la tête avec son mortel

[1] C'est-à-dire avec une ample provision d'huile. Les riches Romains portaient avec eux l'huile dont ils se faisaient frotter au bain.

Annibal délibérant, que sais-je? si de Cannes il doit marcher sur Rome, ou si, plus prudent, après un orage, il doit replier sur les villes voisines ses cohortes battues de la tempête. Stipule quelle somme tu voudras, je la compte sur-le-champ à son père, s'il se résigne à entendre son enfant aussi souvent que moi. Tel est le cri unanime de dix, de presque tous les rhéteurs. Aussi, adieu le ravisseur, le poison, l'époux ingrat, les préparations magiques qui rendent la vue aux vieillards : ils traitent de véritables causes. S'ils veulent m'en croire, ils renonceront de même aux luttes du Forum et embrasseront toute autre profession : car, en désertant la chaire du rhéteur pour le barreau, ils perdront le vil prix de la modique ration de blé qui est la récompense la plus splendide dont on paie leurs talents. Demandez plutôt à Chrysogon, à Pollion, combien leur rapportent les leçons qu'ils donnent aux enfants des riches sur l'art futile de Théodore. On dépensera six cent mille sesterces à construire des bains, et plus encore pour un portique où le maître puisse se faire traîner quand il pleut. Voulez-vous qu'il attende un ciel serein et qu'il laisse ses coursiers se crotter dans la fange nouvelle? Rien de mieux qu'un portique! la corne d'une mule y reste toujours brillante. Ailleurs, il élèvera une salle à manger, soutenue par des colonnes de marbre de Numidie, ouverte seulement au soleil d'hiver. Après cela, il lui faut le maître d'hôtel le plus fameux, le cuisinier le plus habile. Au milieu de tant de profusions, il croira faire un grand sacrifice en donnant deux mille sesterces à Quintilien; rien ne coûte moins à un père que son fils. — Mais d'où vient que Quintilien possède tant de vastes domaines? — Passons ce moderne exemple des faveurs du destin. Est-on heureux : on a la beauté, le courage, la sagesse, la noblesse et l'élévation des sentiments, le droit d'agrafer la lunule [1] sur la chaussure noire; on est grand orateur et grand logicien. Fût-on enroué même, on n'en chante pas moins à merveille. Il importe beaucoup, vous le voyez, sous quel signe on vienne au monde, et l'on pousse, encore teint du sang de sa mère, les premiers vagissements. S'il plaît à la fortune, de rhéteur vous deviendrez consul; de consul, rhéteur. Que prouvent un Ventidius, un

[1] La *lunule* ou croissant était dans l'origine une marque distinctive, affectée à l'ordre des sénateurs.

Tullius [1], sinon l'étonnante influence d'une destinée mystérieuse? Elle élève, à son gré, l'esclave sur le trône, le captif sur un char de triomphe. Mais cet heureux mortel est plus rare qu'un corbeau blanc. Combien d'autres ont gémi de s'être assis dans une chaire stérile! Le sort de Thrasymaque [2], celui de Sécundus Carrinas en sont la preuve. Tu l'as vu dans l'indigence, ce Carrinas, ingrate Athènes, qui ne sus offrir à tes citoyens que la froide ciguë!

Dieux immortels! que la terre pèse plus légère sur les mânes de nos aïeux, que leurs urnes recèlent le parfum des fleurs et un printemps éternel, eux qui voulaient que leurs enfants respectassent dans un maître la sainte autorité du père! Achille, déjà grand, craignait la verge de Chiron, quand il répétait sur les monts Thessaliens les leçons de son précepteur. Pourtant, qui n'eût pas éclaté de rire en voyant la queue du centaure? De nos jours, Rufus et ses pareils sont battus par leurs élèves, Rufus qui traita tant de fois Cicéron d'Allobroge.

Le grammairien Encélade, le docte Palémon sont-ils dignement payés de leurs travaux? Leur salaire n'égale pas celui du rhéteur: encore tout exigu qu'il est, le pédagogue Acœnotus et l'intendant s'en adjugent-ils une partie. Pauvre Palémon, tel que le fripier qui crie ses casaques d'hiver, sa grosse serge de Cahors, il te faut souffrir cet injuste rabais; trop heureux, si tu n'as pas vainement devancé l'aurore, à l'heure où le forgeron, où l'artisan qui carde la laine reposaient encore; trop heureux, si tu n'as pas vainement respiré l'odeur d'autant de lampes que tu comptes d'écoliers, alors que leur Horace se montrait dans leurs mains tout décoloré, leur Virgile tout imprégné de fumée. Ce salaire même, tu l'obtiendras rarement sans recourir au tribun. Courage, parents ingrats! exigez impérieusement qu'un précepteur connaisse à fond les lois du langage, qu'il possède l'histoire, qu'il sache sur le bout du doigt ses auteurs, prêt à dire sur-le-champ à qui l'interrogera en allant aux thermes ou aux bains d'Apollon, quelle fut

[1] Ventidius Rufus de captif et de muletier devint successivement tribun du peuple, préteur, consul et souverain pontife. Vainqueur des Parthes, il triompha l'an de Rome 718. Servius Tullius, sixième roi de Rome, était fils d'un esclave. — [2] Thrasymaque fut réduit à se pendre, Secundus Carrinas, banni de Rome par Caligula et réfugié à Athènes, se vit dans la nécessité de s'empoisonner. L'auteur, par ce rapprochement, rappelle la mort de Socrate.

la nourrice d'Anchise, le nom et la patrie de la belle-mère d'Anchémolus, combien Aceste vécut d'années, combien il donna d'outres de vins aux Phrygiens. Exigez qu'il façonne les mœurs tendres de vos enfants, comme un sculpteur façonne une image de cire ; exigez qu'il les surveille en père, de peur qu'ils ne se livrent entre eux à des jeux obscènes. Non, ce n'est pas une tâche légère que d'épier tant de mains libertines, tant d'yeux convulsifs. « N'importe, dit-on, c'est votre affaire. » Et, l'année révolue, tu recevras l'écu d'or que le peuple demande pour l'athlète victorieux.

SATIRE VIII.

LES NOBLES.

Qu'importent les généalogies et le vain renom d'une race antique ? que sert, Ponticus, d'étaler les portraits de ses aïeux, et les Émiliens debout sur leurs chars, et les Curius déjà mutilés, et un Corvinus sans épaules, et un Galba sans nez et sans oreilles [1] ? Que sert de déployer en de vastes tableaux enfumés des maîtres de cavalerie, des dictateurs, dont on est le descendant, si en présence des Lépidus on vit sans honneur ? A quoi bon les images de tant d'illustres guerriers, si l'on passe la nuit au jeu, à la face du vainqueur de Numance, si on ne songe à dormir qu'au lever de l'aurore, quand ces héros, les aigles en tête, marchaient à l'ennemi ? De quel droit un Fabius se targuerait-il du surnom d'Allobroge [2], et du grand autel d'Alcide qui couvrit son berceau, s'il est cupide, vain et plus mou qu'une brebis de Padoue ? si son flanc délicat, poli à la pierre ponce, insulte à l'austère rudesse de ses aïeux ; et si cet empoisonneur, avec son image qu'il faudrait lacérer, fait rejaillir l'opprobre sur sa race infortunée ? En vain, un portique tout entier serait couvert d'antiques effigies : la seule, et l'unique noblesse, c'est la vertu.

Sois un Paulus, un Cossus ou un Drusus par tes mœurs ;

[1] C'était l'usage de conserver, réunis dans une galerie, les bustes ou les portraits de ses aïeux. Mais plus ces bustes, dit Plutarque, étaient dégradés de vétusté, plus ils inspiraient d'orgueil ou de respect. — [2] Ce titre ou surnom fut donné à Q. Fabius Maximus, vainqueur des Allobroges ; ses orgueilleux descendants le conservèrent.

donne-leur le pas sur les images de tes pères, et, consul, sur les faisceaux mêmes ; avant tout, tu me dois compte des qualités de ton âme. Mérites-tu par tes actions, par tes discours, le titre d'homme juste, d'homme consciencieux ? Je reconnais en toi un grand de l'état. Salut donc, Gétulicus, Silanus ou tout autre noble rejeton ! rare et illustre citoyen, que ton heureuse patrie se fait gloire de posséder. A ton aspect, je fais éclater les mêmes transports que l'Égyptien, quand il a trouvé son Osiris [1]. Mais qui appellerait noble un misérable indigne de sa race, et n'ayant d'autre mérite qu'un nom éclatant ! Quelquefois nous disons d'un nain : C'est un Atlas ; d'un Éthiopien : C'est un cygne ; d'une fille petite et contrefaite : C'est une Europe. De misérables chiens languissants, décharnés et réduits à lécher les parois d'une vieille lampe, nous les appellerons léopards, tigres, lions, tout ce qu'il y a de plus formidable au monde. Prends garde, tremble d'être appelé au même titre Créticus, ou Camérinus !

A qui s'adresse cet avis ? à toi Rubellius Blandus. Tu t'enorgueillis de l'antique race des Drusus, comme si tu avais fait quelque chose pour mériter d'être noble, pour mériter de naître d'une matrone toute glorieuse du beau sang d'Iule, plutôt que de la vile mercenaire, qui fabrique, en plein vent, sa toile sur les remparts. Vous autres, dis-tu, vous n'êtes que l'humble et dernier rebut de la populace, aucun de vous ne saurait me nommer la patrie de son père ; moi, je descends de Cécrops ! A merveille, jouis longtemps de ce beau privilége. Pourtant, c'est au sein de cette populace que tu trouveras l'orateur éloquent, le défenseur des droits de la noblesse ignorante. De ses rangs sortira l'habile interprète qui sait démêler les nœuds et résoudre les énigmes de la loi. Jeune, le plébéien vole aux rives de l'Euphrate, ou va se ranger sous les aigles gardiennes du Batave dompté : car il s'entend déjà à manier les armes. Toi, tu n'es rien que le descendant de Cécrops, aussi inutile que le buste d'Hermès : la seule différence, c'est qu'il est de marbre et que tu respires.

Dis-moi, descendant d'Énée, parmi les animaux quel autre

[1] Osiris, qui le premier avait appris aux Égyptiens à atteler les bœufs à la charrue, était vénéré sous l'image du bœuf Apis. Cet Apis, au dire d'Hérodote, est un jeune bœuf dont la mère ne peut en porter d'autres. Les Égyptiens racontent qu'un éclair descend du ciel sur elle, et que de cet éclair elle conçoit le dieu Apis.

est réputé noble, si ce n'est le plus vigoureux? Ainsi, nous faisons cas de l'agile coursier qui, toujours et sans effort, remporte le prix et fait retentir le cirque des acclamations de la victoire. Il est noble, de quelque pâturage qu'il vienne, celui qui devançant au loin ses rivaux, superbe, fait voler sur l'arène le premier tourbillon de poussière. Mais on vend au marché, comme un vil troupeau, la postérité de Corythe et d'Hirpin, si la victoire s'assied rarement sur le timon de son char. Là, plus de respect pour les aïeux, plus d'égards pour les ombres illustres. L'animal est livré, à vil prix, à un nouveau maître; et, le cou décharné, il s'en va traîner, à pas lourds, le tombereau, digne en outre de tourner la meule chez Népos. Si donc tu prétends à une admiration toute personnelle, commence par me produire des titres que je puisse inscrire en tête de ceux dont nous honorons et avons toujours honoré les personnages à qui tu dois tout.

Mais laissons là cet orgueilleux jeune homme, tout infatué d'être le parent de Néron. Rarement ces favoris de la fortune ont le sens commun. Pour toi, Ponticus, j'aurais regret de te voir épris de la gloire de tes aïeux, au point que tu ne fisses rien pour la tienne. Il est triste de s'étayer d'un mérite étranger : qu'on supprime les colonnes, l'édifice s'écroule; la vigne rampe, si elle ne se marie plus à l'ormeau.

Sois bon soldat, bon tuteur, arbitre intègre. Appelé à déposer sur un fait douteux et incertain, dût Phalaris, avec l'appareil de son taureau, te prescrire un faux serment, te dicter un parjure, regarde comme une infamie de préférer l'existence à l'honneur, de sacrifier à la vie ce qui rend digne de vivre. Tout homme qui a mérité la mort est mort, dévorât-il cent huîtres du Gaurus à ses repas, se plongeât-il tout entier dans la chaudière aux parfums de Cosmus [1].

Après une longue attente, reçois-tu enfin le gouvernement d'une province, mets un frein à ta colère, des bornes à ta cupidité, et compatis à la misère de nos alliés; tu verras des fantômes de rois pressurés, sucés jusqu'à la moelle des os. Considère ce que les lois prescrivent, ce qu'ordonne le sénat, quelle récompense il réserve au préteur, homme de bien, de quelle

[1] Le bassin dans lequel on faisait bouillir les ingrédiens dont se composaient les parfums que Cosmus employait à son usage. Ce Cosmus, fameux par son luxe et sa mollesse, avait donné son nom à plusieurs sortes de parfums.

foudre méritée il frappa dans sa justice Numitor et Capiton, ces pirates des mers de Cilicie. Mais qu'importe leur condamnation, si Pansa ravit ce que Natta a laissé? Pauvre Chérippe, cherche un crieur, vends des haillons et ne dis mot. Il y aurait de la folie, après avoir tout perdu, à perdre encore le fret du navire. Nos alliés jadis avaient moins à gémir des plaies de la rapine. Encore florissants, et venant à peine d'être vaincus, ils étaient riches; leurs maisons étaient pleines, et l'or s'y amoncelait. On y voyait et la chlamyde de Sparte et la pourpre de Cos; on y voyait, parmi les tableaux de Parrhasius et les statues de Myron, respirer l'ivoire de Phidias et les nombreux chefs-d'œuvre de Polyclète : point de table qui n'eût son Mentor [1]. De là, les déprédations des Dolabella, des Antoine, les sacriléges des Verrès, tous gens dont les navires rapportaient, furtivement entassés, les dépouilles de ces infortunés plus complétement vaincus par la paix que par la guerre. Aujourd'hui, quelques paires de bœufs, quelques cavales, un chétif étalon, un misérable arpent, voilà ce qui reste à leur ravir; puis leurs dieux Lares, si le travail en est remarquable, s'ils conservent une seule divinité en son sanctuaire! Aussi bien est-ce là tout leur trésor, trésor à leurs yeux inappréciable. Tu méprises peut-être le lâche Rhodien et le Corinthien parfumé; fort bien! que peuvent te faire en effet une jeunesse épilée et tout un peuple occupé à se polir les jambes? Mais garde-toi de la farouche Espagne, de l'âpre pays des Gaules et des rivages d'Illyrie. Respecte encore ces robustes moissonneurs qui nourrissent notre ville vouée aux jeux et aux spectacles. Quel serait le produit de tes exactions? Marius, avant toi, a dépouillé l'Afrique. Surtout, point d'outrage sanglant à des hommes vaillants et malheureux. Tu leur ravirais tout l'or, tout l'argent qu'ils peuvent avoir, que tu leur laisserais encore des boucliers, des glaives, des javelots, des casques : au malheureux ruiné il reste encore du fer.

Ce n'est pas là une sentence vaine, crois-moi, c'est un oracle aussi sûr que ceux de la Sibylle. Si tu sais t'entourer d'hommes vertueux, si tu ne souffres point qu'un jeune favori vende la justice, si ton épouse est irréprochable et ne va pas, comme une

[1] C'est-à-dire des *vases précieux, chefs-d'œuvre de Mentor*. Ce Mentor était un habile sculpteur.

Céléno aux serres crochues, courir les villes, les assemblées, prête à piller un écu : descends alors, j'y consens, descends de Picus [1] ; et, si les noms antiques chatouillent ton oreille, place au nombre de tes ancêtres toute l'armée des Titans et Prométhée lui-même : feuillette nos histoires et choisis tes aïeux. Mais si tu te laisses emporter au délire de l'ambition et de tes caprices, si tu brises tes faisceaux sanglants sur nos alliés, si tes yeux se délectent à voir émoussées les haches de tes licteurs fatigués, dès lors la noblesse de tes pères crie contre toi : c'est le flambeau qui éclaire ton ignominie. Tout vice du cœur est un crime que signale aux yeux de tous la haute fortune du criminel. Eh! que me font tes aïeux, si tu as l'habitude de falsifier des testaments dans les temples bâtis par eux, en présence de la statue triomphale de ton père! si, déguisé sous la cape gauloise [2], tu poursuis dans l'ombre le cours de tes adultères!

Le long des tombeaux où reposent les cendres et les ossements de ses pères, l'épais Damasippe fait voler un char rapide; et consul, il enraie lui-même, oui lui-même il enraie; c'est pendant la nuit, soit; mais la lune le voit, mais les astres le regardent. Arrive le terme de sa haute magistrature, Damasippe va prendre le fouet en plein jour; il ne craint pas la rencontre d'un ami vénérable par son âge, il le prévient, lui fait, avec son fouet, le salut d'honneur; puis il délie la botte de fourrage et verse l'orge à ses coursiers fatigués. Immole-t-il, suivant le rit de Numa, au pied de l'autel de Jupiter, une brebis, un taureau au front menaçant, il ne jure que par Épone [3] ou telle autre figure peinte sur les murs de ses écuries nauséabondes. Lui prend-il l'envie d'aller faire nouvelle station au cabaret; accourt aussitôt au-devant de lui le Syrophénicien [4] tout dégouttant des parfums qu'il manipule, le Syrophénicien voisin de la porte Iduméenne. Affectueux pour son hôte, il le salue des noms de maître et de roi; Cyané, en tunique retroussée, l'accompagne, le flacon à la main. On dira pour l'excuser : Jeunes, nous en avons fait autant. Soit; mais ce fut l'erreur d'un instant : on abjure promptement de honteux écarts; tels

[1] Picus, premier roi des Latins, fils de Saturne et père de Faunus. — [2] Espèce de capuchon à l'usage des Santons, peuple de Gaule. Ce déguisement était commun aux hommes de même qu'aux femmes. — [3] Déesse tutélaire des écuries et des chevaux. — [4] Le poëte donne au parfumeur le nom de Syrophénicien, comme originaire sans doute de cette partie de la Syrie appelée par les anciens Phénicie.

vices doivent tomber avec la première barbe. — La jeunesse a besoin d'indulgence. — Oui ; mais Damasippe ne cesse de hanter les thermes et les tripots ; cependant il est mûr pour les combats, il peut disputer l'abord des fleuves d'Arménie et de Syrie, du Rhin et du Danube : son âge assure un défenseur à Néron. Laisse, laisse là l'embouchure de tes fleuves, César ; ton lieutenant, tu le trouveras dans une vaste taverne, gisant à table avec quelque sicaire, confondu avec des voleurs, des mariniers, des esclaves fugitifs, des bourreaux, des faiseurs de cercueils, des prêtres de Cybèle renversés près de leurs cymbales muettes. Il y a là égalité, liberté entière ; les coupes, les lits, les tables, tout est en commun. Que ferais-tu, Ponticus, si le sort te gratifiait d'un pareil esclave ? Sûrement, tu l'enverrais en Lucanie ou dans tes cachots de Toscane. Mais vous, superbes rejetons des Troyens, vous vous pardonnez tout ; et ce qui flétrirait le plus humble artisan honore les Volésus, les Brutus !

Quoi ! je ne puis produire d'exemples si hideux, si infâmes, qu'il ne m'en reste de plus ignominieux encore ! On te voit donc, Damasippe, après avoir dévoré ton patrimoine, vendre ta voix au théâtre, pour crier dans le Spectre de Catulle ? L'agile Lentulus aussi a fort bien joué le Lauréole : selon moi, il méritait sérieusement la croix. Et le peuple lui-même a-t-il droit à plus d'indulgence ? Ce peuple, il a le front de s'asseoir sur un banc, spectateur des farces de nos patriciens ; il a le front d'écouter les platitudes des Fabius, de rire des soufflets des Mamercus. Qu'importe le prix qu'ils mettent à leur vie ? ils la vendent, sans qu'un Néron les y contraigne : ils l'offrent au président des jeux, au préteur Celsus. Suppose, néanmoins, les glaives d'une part, de l'autre les tréteaux : quel parti vaut mieux ? quel homme eut assez horreur de la mort pour se faire le jaloux de Thymèle, le collègue du stupide Corinthius ? Et tu t'étonnes, avec un empereur joueur de harpe, de voir un noble histrion ? Le comble de l'infamie serait qu'il se fît gladiateur ; eh bien, Rome a subi cette infamie. Et ce n'est ni sous les armes du mirmillon, ni couvert du bouclier ou armé de la faux, que Gracchus se montre sur l'arène : il condamne ces déguisements, il les condamne et les déteste ; nul casque non plus n'ombrage son front : il brandit le trident, il lance le filet. A-t-il manqué son coup ; il se redresse, le visage découvert, aux yeux des

spectateurs, et fuit, jaloux d'être reconnu de toute l'arène. C'est lui, croyons-en sa tunique, son collier d'or et le réseau d'or qui flotte en longs replis autour de son cou! Cependant, le mirmillon forcé de le combattre est plus sensible à cet outrage qu'aux blessures les plus cruelles.

Si le peuple devenait maître de ses suffrages, quel pervers hésiterait à préférer Sénèque à Néron, ce Néron pour le supplice duquel il eût fallu plus d'un singe, plus d'un serpent, plus d'un sac de cuir [1]? Le fils d'Agamemnon commit le même crime; mais le motif le rend bien différent. Ce fils obéissait aux dieux, il vengeait son père égorgé au milieu d'un festin. Mais il ne se souilla point du meurtre d'Hélène, du sang de sa fiancée de Sparte; il n'offrit de poison à aucun de ses proches; jamais il ne chanta sur un théâtre; il ne retraça point l'embrasement de Troie [2]. Verginius, dans sa vengeance, Galba, Vindex, pouvaient-ils rien poursuivre de plus odieux [3]? Et qu'a fait ce Néron durant sa cruelle et brutale tyrannie? Voilà les œuvres, les grands talents du généreux prince! il aimait, vil histrion, à danser sur un théâtre étranger, et gagnait chez les Grecs des couronnes d'ache. Va, décore les images de tes aïeux des trophées de ta voix; dépose aux pieds de Domitius la robe traînante de Thyeste, d'Antigone, ou le masque de Ménalippe, suspens ton luth au colosse de marbre [4].

Est-il rien de plus grand que ton extraction, Catilina, que la tienne, Céthégus? Cependant vous préparâtes les armes, les torches, qui devaient, au sein des ténèbres, anéantir nos maisons et nos temples, dignes émules des Gaulois et des soldats de Brennus. Vous osâtes un forfait que punit la tunique soufrée. Mais le consul veille, il réprimera votre audace. Cet homme nouveau, cet obscur citoyen d'Arpinum, naguère chevalier

[1] Le parricide était cousu dans un sac de cuir et jeté à l'eau. Ce fut Pompée qui, durant son second consulat, confirma cette loi, et y ajouta qu'on enfermerait un chien, un coq, un singe et des serpents, le tout en vie, dans le même sac avec le criminel, avant de le noyer. — [2] Néron, dans un poëme, retraça l'embrasement de Troie. Tacite, Suétone et d'autres historiens l'accusent d'avoir brûlé Rome, pour en comparer l'incendie à celui qu'il avait décrit. Juvénal vient ici corroborer cette opinion. — [3] Verginius, Vindex et Galba commandaient, l'un en Germanie, l'autre dans les Gaules, et le dernier en Espagne, quand ils résolurent de s'unir pour précipiter du trône le tyran. — [4] Il s'agit d'une statue colossale d'Auguste. — [5] Cet affreux supplice fut employé par Néron contre les Chrétiens. Les corps de ces malheureux, enduits de poix et de résine, servaient à éclairer les jeux du cirque.

d'une ville municipale, dispose partout des corps armés; il rassure les esprits, il embrasse par sa prévoyance l'État tout entier. Aussi, dans Rome et sous la toge, se fit-il plus d'honneur, s'acquit-il plus de gloire qu'Octave près de Leucade ou dans la Thessalie, alors que son glaive s'abreuvait du sang des citoyens. Rome sauvée, Rome libre proclama Cicéron père de la patrie.

Un autre enfant d'Arpinum, dans les montagnes des Volsques, se courbait sur la charrue, serviteur aux gages d'un maître. Plus tard, le centurion brisait sur sa tête le sarment noueux, quand il travaillait trop lentement aux fortifications du camp. C'est lui pourtant qui reçoit les Cimbres, qui assume sur sa tête ce grand péril de Rome : seul il protége la ville alarmée. Aussi, après que les corbeaux se sont abattus sur le champ de carnage, sur ces cadavres, les plus grands auxquels ils eussent jamais touché, son collègue noble ne reçoit que la seconde palme.

Les âmes des Décius étaient plébéiennes, leurs noms furent des noms plébéiens; cependant ils rachetèrent des légions entières, tous nos alliés, toute la jeunesse latine; à eux seuls, ils suffisent aux dieux infernaux et à la terre, notre mère commune : c'est qu'à eux seuls, les Décius valaient plus que ceux qu'ils sauvaient.

Issu d'une esclave, le dernier de nos bons rois mérita la trabée, le diadème et les faisceaux de Romulus. Mais, traîtres à leur patrie, les fils du consul même ouvrent les barrières de Rome aux tyrans proscrits, eux qui devaient à la liberté en péril des actions d'éclat, capables d'étonner les Mucius, les Coclès, et cette vierge qui franchit à la nage le Tibre, limite de notre empire. Un esclave dénonce au sénat cette trame coupable, un esclave digne d'être pleuré des dames romaines : eux, frappés de verges, subissent le châtiment mérité, et tombent les premiers sous la hache de la liberté.

J'aime mieux te voir fils de Thersite, mais l'égal d'Achille et comme lui saisissant l'armure de Vulcain, que de te voir ressembler à Thersite, étant le fils d'Achille. Et, quand même ton nom remonterait d'âge en âge aux siècles primitifs, tu n'en sors pas moins d'un asile infâme : le premier de tes aïeux, quel qu'il soit, ou fut un pâtre, ou..... ce que je ne veux pas dire.

SATIRE IX.

LES PROTECTEURS ET LES PROTÉGÉS OBSCÈNES.

Je voudrais bien savoir, Névolus, pourquoi je te rencontre si souvent, l'air triste, le front soucieux, tel que Marsyas vaincu. Pourquoi ce visage pareil à celui de Ravola, quand on le surprit, la barbe humide, savourant les flancs de Rhodope? Et nous appliquons un soufflet à l'esclave qui lèche une friandise! (répéréius Pollion n'avait pas une mine plus misérable, lui qui, tout prêt à emprunter à triple usure, rôdait de tous côtés, sans trouver une dupe. D'où te viennent tant de rides soudaines? Certes, content de peu, tu faisais l'agréable chevalier; convive facétieux, tu nous égayais de tes saillies vives, piquantes et d'une exquise urbanité. Tu n'es plus le même aujourd'hui : je te vois une figure sombre, une forêt de cheveux secs et hérissés, le teint privé de cet éclat qu'il empruntait à la poix du Brutium[1] : un poil épais couvre tes cuisses sales et hideuses. Pourquoi cette maigreur d'un malade vieux et depuis longtemps dévoré des feux de la fièvre quarte, d'une fièvre invétérée? Le corps trahit les angoisses ou les joies de l'âme; de là, l'aspect que revêt la figure. Tu me parais donc avoir tourné bride et faire marcher ta vie en sens contraire. Naguère encore, il m'en souvient, adultère plus fameux qu'Aufidius, tu hantais le sanctuaire d'Isis, et la statue de Ganymède dans le temple de la Paix, l'asile secret de la bonne déesse, et le temple de Cérès (car jusqu'où une femme ne se prostitue-t-elle pas?) : enfin, ce que tu ne dis pas, tu n'épargnais pas même les maris.

— C'est un métier, et qui profite à bien des gens; pour moi, il ne me produit rien. Quelque épaisse casaque, rempart destiné à ma toge, d'une couleur sombre et grossière, et mal tissue par le peigne d'un Gaulois, voilà ce que je reçois, avec une pièce d'argenterie mince et de bas aloi. L'homme est soumis aux destins : leur influence s'exerce jusque sur ces parties mêmes que la toge recèle. Que pour toi les astres se taisent, il ne te servira de rien d'avoir un membre long et vigoureux, quand même Virron, écumant de luxure, te contemplerait tout nu,

[1] C'était une sorte de poix ou résine, qui, répandue sur la figure, conservait la fraîcheur du teint.

que ses billets passionnés auraient sollicité vingt fois tes faveurs ; car ces gens-là savent aussi agir sur l'homme par des promesses. Cependant quel monstre plus odieux qu'un avare efféminé ? Je t'ai donné tant, puis tant, puis davantage encore : il suppute et vous cajole ! Esclaves, des jetons ! une table ! le total se monte à cinq mille sesterces. — Oui ; mais comptons ensuite mes services. Est-ce chose si facile, si attrayante, que d'introduire ma verge dans tes entrailles en bonne et due forme à la rencontre de ton souper d'hier ? mieux vaudrait pour un esclave fouiller la terre que fouiller ainsi son maître. Mais tu te croyais sans doute un tendre et bel adolescent, digne de verser le nectar aux cieux. Pourrez-vous jamais compatir à la misère d'un client, reconnaître ses bons offices, ô vous qui ne savez rien donner, pas même à vos passions ? Voilà celui à qui il te faudra envoyer un parasol vert, de grandes coupes d'ambre, chaque fois que revient le jour de sa naissance ou l'humide printemps : renversé sur les coussins d'une chaise longue, comme une femme aux calendes de Mars[1], il considère ces dons mystérieux. Dis-moi, passereau, à qui réserves-tu tant de coteaux, tant de domaines dans la Pouille, tant de pâturages dont le trajet lasserait un milan ? Le territoire de Trifolni, le mont qui domine Cumes, et le Gaurus aux flancs caverneux, fournissent abondamment tes celliers. Eh ! qui goudronne plus de tonneaux pour un vin destiné à vieillir ? Combien t'en aurait-il coûté d'accorder quelques arpents de terre à ton client épuisé ? Est-il plus convenable de léguer l'enfant rustique avec sa mère, avec sa chaumière, avec le petit chien compagnon de ses jeux, à ton ami le Corybante ? — Que je te trouves âpre dans tes demandes ! — Mais mon loyer me crie, demande ; mais mon esclave me presse, mon esclave, unique comme l'œil vaste de Polyphème que l'adroit Ulysse fit servir à sa fuite. Il m'en faudra acheter un autre ; celui-ci ne peut me suffire : il me les faudra nourrir tous deux. Que ferai-je quand la bise soufflera ? Irai-je, de grâce, réponds-moi, irai-je dire aux épaules de mes esclaves durant le mois de décembre, et à leurs pieds : Patience, attendez le retour des cigales ?

Méconnais, oublie mes autres services ; mais combien appré-

[1] Les femmes se paraient, durant ces jours, et recevaient avec cérémonie les visites qu'on leur faisait, les présents qu'on leur envoyait.

cies-tu ce zèle, ce dévouement d'un client, sans lesquels ton épouse resterait vierge? Certes, tu sais tes instances, tes prières si souvent réitérées, tes promesses. Combien de fois je retins dans mes bras ta moitié fugitive! elle avait même lacéré l'acte de votre hymen, elle courait en signer un autre. Une nuit entière me suffit à peine pour la calmer, tandis que tu te lamentais à la porte. J'en atteste ton lit, toi-même qui l'entendis craquer et ta femme s'extasier. On a vu dans plus d'une maison des nœuds mal formés, près de se dissoudre et déjà presque rompus, resserrés par un robuste médiateur. Que peux-tu alléguer, et par où as-tu commencé? N'est-ce donc rien, ingrat, perfide, n'est-ce rien qu'il te soit né de moi un fils ou une fille? Tu l'élèves cependant, tu sèmes avec transport dans les actes publics ces preuves de ta virilité. Couronne ta porte de guirlandes, enfin te voilà père! Je t'ai fourni de quoi faire taire la médisance, tu possèdes les droits de la paternité. Par moi tu peux hériter, recueillir toute espèce de legs, jouir même de la part du fisc. A cette part vont se joindre bien d'autres avantages, si je complète le nombre des enfants, si je vais jusqu'à trois[1]. — Tes plaintes sont justes, Névolus, que réplique Virron? — Il me néglige et cherche à se pourvoir d'un autre baudet à deux pieds. Mais garde-toi de rien dire de tout cela; je ne l'ai confié qu'à toi seul; ne laisse rien échapper des plaintes que je dépose en ton sein : ce sont de mortels ennemis que ces gens polis à la pierre-ponce. L'un d'eux vient-il de me dévoiler sa turpitude, il s'emporte, il me hait; il suppose que j'ai révélé tout ce que je sais; il s'arme du fer, saisit un bâton prêt à me fendre la tête; le flambeau en main, il va me brûler vif. Défions-nous, oui défions-nous de ces gens : le poison ne coûte jamais trop cher au ressentiment de l'homme opulent. Silence donc! sois discret, comme l'aréopage d'Athènes.

— O Corydon! Corydon! le riche peut-il compter sur un secret? J'accorde que ses esclaves se taisent, ses chevaux parleront et son chien et ses lambris et ses marbres. Fermez les fenêtres, voilez les issues, barricadez les portes, enlevez toute clarté; et tout le monde crie : Que nul ne repose à ses côtés. Eh bien, ce qu'il fait au second chant du coq, le cabaretier, son voisin, le saura avant le jour; il saura ce que lui imputent

[1] Afin d'encourager la population, on attacha plusieurs priviléges à ce nombre de *rois enfants*.

et le scribe et le maître d'hôtel et l'écuyer tranchant. Que n'inventent point les esclaves pour diffamer leurs maîtres, chaque fois qu'ils se vengent des étrivières par de faux bruits! Plus d'un va te poursuivre, en dépit de toi, dans les carrefours: ivre, il harcèlera, il enivrera tes oreilles. Supplie-le donc aussi de se taire sur ce que tout à l'heure tu nous demandais. Ils aiment mieux trahir un secret, que boire à la dérobée autant de falerne qu'en buvait Laufella sacrifiant pour le peuple. Vivons irréprochables, pour cent raisons, surtout pour braver les langues de nos esclaves : rien de pire, dans un méchant esclave, que sa langue. Plus méprisable toutefois est celui qui ne sait s'affranchir de la dépendance de ceux qu'il nourrit et qu'il paie. — Que je puisse mépriser la langue d'un esclave? Le conseil que tu me donnes est utile, mais banal : présentement donc que dois-je faire, après tant de beaux jours perdus, tant d'espérances vaines? Car je vois se précipiter, s'évanouir, telle qu'une fleur passagère, cette portion si courte d'une vie si fragile, si misérable : tandis que nous buvons, que nous demandons des couronnes, des parfums, des amours, la vieillesse se glisse à notre insu.

— Rassure-toi, tu ne manqueras jamais d'un patient, tant que les sept collines seront debout. Vois-y affluer de toutes parts, sur des chars, sur des vaisseaux, tous ces efféminés qui se grattent la tête d'un seul doigt. Un meilleur espoir encore te sourit; mâche seulement des herbes stimulantes.

— Offre cette brillante perspective aux favoris de la fortune. Trop heureuses, ma Clotho et ma Lachésis [1], si je puis vivre du travail de mes aines! O mes petits Lares! vous que j'ai coutume d'apaiser avec un grain d'encens, quelques gâteaux et une simple couronne, quand m'assurerai-je de quoi garantir ma vieillesse de la natte et du bâton? Vingt mille sesterces de rente, placés sur de bons gages, quelques petits vases d'argent pur, mais qui se fissent noter du censeur Fabricius, deux robustes Mésiens, qui me louent leurs épaules pour me porter, en toute sécurité, au milieu du cirque retentissant : que j'aie après cela un graveur courbé sur son ouvrage, avec un statuaire expéditif, et c'en est assez pour un homme qui doit toujours rester pauvre. Misérable vœu! encore est-il sans espoir. Car, si j'im-

[1] C'est-à-dire *mon destin*.

plore la fortune, elle s'applique aux oreilles un peu de cire empruntée à celle qui rendit les rameurs du vaisseau d'Ulysse, sourds aux chants des Sirènes.

SATIRE X.

LES VŒUX.

Partout, depuis Cadix jusqu'au Gange, voisin des portes de l'Aurore, tu trouveras peu d'hommes capables de discerner les vrais biens des maux réels, de secouer les préjugés de l'erreur. Car enfin la raison règle-t-elle nos craintes ou nos désirs? quel projet conçois-tu si heureusement que tu n'aies à te repentir de tes efforts et du succès? Les dieux trop faciles ont ruiné, à leur prière même, des familles entières. Nos vœux, sous la toge, appellent le malheur, ils l'appellent, sous les armes. Plus d'un orateur a péri, victime de sa fougue impétueuse et de son éloquence. Celui-là meurt, trop confiant dans ses forces, dans la vigueur étonnante de son bras. Mais le plus grand nombre trouve un bourreau dans cet argent entassé avec une infatigable sollicitude, dans ces revenus qui surpassent autant toutes les autres fortunes que la baleine de l'Océan britannique surpasse les dauphins. Témoin ces jours funèbres où, par l'ordre de Néron, Longinus vit sa maison, le trop riche Sénèque, ses vastes jardins, les Latéranus, leurs somptueux palais, cernés par une cohorte entière : rarement le soldat pénètre au logis du pauvre. Tu ne porterais avec toi que quelque petits vases d'argent pur, la nuit en voyageant, qu'il te faudrait craindre le glaive et la massue; tu frémirais de voir, au clair de la lune, s'agiter l'ombre d'un roseau : le voyageur qui n'a rien va chanter à la face du voleur.

Le premier de nos vœux, et le plus usité dans tous les temples, c'est que nos richesses, notre crédit s'accroissent, que notre coffre-fort soit le plus grand de tout le Forum. Pourtant, on ne boit point d'aconit dans l'argile. Mais tremble, lorsque tu prendras la coupe enrichie de pierreries, et que le Sétine pétillera dans l'or aux larges flancs. N'approuves-tu pas ces deux philosophes, dont l'un riait chaque fois qu'il avait mis le pied dans la rue, et l'autre pleurait au contraire? Aisément

on s'explique les éclats d'une joie satirique : mais ce qui m'étonne, ce sont ces larmes dont la source ne tarissait jamais. Un rire inextinguible agitait le poumon de Démocrite, bien qu'il ne vît sous ses yeux ni prétexte, ni trabées [1], ni faisceaux, ni litières, ni tribunaux. Que n'a-t-il vu le préteur, debout sur un char, planer au milieu de la poussière du cirque, sous la tunique de Jupiter, les épaules chargées d'une ample draperie de pourpre, et, sur sa tête, se déployer une vaste couronne, telle que le cou le plus nerveux l'aurait à peine portée? Aussi bien un esclave public la soutient-il avec effort, esclave porté sur le même char, pour avertir le consul de ne point trop s'enorgueillir. Ajoute encore l'aigle qui s'élève sur le sceptre d'ivoire; d'une part les trompettes, de l'autre la longue file des clients qui précèdent sa marche; et, en tête de ses coursiers, des citoyens en robes blanches, que la sportule jetée au fond de leurs bourses a faits ses amis. Et Démocrite, de son temps, trouvait matière à rire dans le premier venu. Sa sagesse nous montre qu'il peut naître des grands hommes, capables de donner de grands exemples, dans la patrie des moutons [2] et sous un air épais. Il riait des soucis et de la joie du vulgaire, quelquefois même de ses larmes, alors que, bravant les menaces de la fortune, il l'envoyait se pendre et la narguait du doigt. Ce sont donc autant de vœux superflus ou pernicieux, que ces vœux qui nous font enduire de cire les genoux des dieux [3].

Il en est que précipite le pouvoir, soumis aux traits formidables de l'envie, que plonge dans l'abîme la liste longue et fastueuse de leurs titres : les statues descendent de leur base et suivent le câble; puis la hache, brandie contre les roues mêmes du char, les brise; elle brise jusqu'aux jarrets des coursiers innocents. Déjà le feu pétille, on le souffle; déjà s'embrase dans la fournaise cette tête adorée du peuple : le grand Séjan éclate et se dissout. Puis, de cette face, la seconde de l'univers, on fait des petits vases, des bassins, des poêles, des cuvettes. « Orne ta maison de lauriers, cours immoler au Capitole un taureau superbe et sans tache : Séjan est traîné au croc et livré en spec-

[1] La trabée était une robe de pourpre à bandes. — [2] Expression proverbiale : le mouton ou la gent moutonnière, comme dit notre La Fontaine. — [3] Les suppliants collaient de petites tablettes aux genoux des statues des dieux qu'ils invoquaient, ou, suivant notre texte, ils les enduisaient de cire, traçant ensuite sur cette même cire les vœux dont ils desiraient l'accomplissement.

tacle ; chacun applaudit. — Quelles lèvres, quelle figure il avait ! — Jamais, tu peux m'en croire, je n'aimai cet homme. — Mais sous quelle accusation a-t-il succombé ? parle-t-on de délateurs, d'indices, de témoins ? — Rien de tout cela, une longue et verbeuse lettre est arrivée de Caprée. — J'entends, il suffit. » Mais que font tous ces enfants de Rémus ? Ce qu'ils ont toujours fait, ils se rangent du côté de la fortune et maudissent la victime. Ce même peuple, si Nursia [1] eût favorisé le Toscan et qu'elle eût livré à ses coups la vieillesse du prince sans défense, à cette heure même proclamerait Séjan Auguste. Depuis longtemps, du jour où nous n'avons plus vendu nos suffrages, aucun soin ne le touche. Ce peuple, qui jadis distribuait empire, faisceaux, légions, tout, le voilà impassible : deux choses seulement l'occupent, du pain et des spectacles. « J'apprends qu'il en périra bien d'autres. — N'en doute pas, la fournaise est grande : je viens de rencontrer, la pâleur au front, mon ami Brutidius [2] près de l'autel de Mars. Je crains bien qu'Ajax ne sévisse, furieux d'avoir été mal servi ! Courons, vite, et pendant que le cadavre gît sur le rivage, foulons aux pieds l'ennemi de César. Mais que nos esclaves le voient, pour qu'ils ne nous démentent point, ni ne puissent traîner en justice leur maître tremblant et la chaîne au cou. » Voilà ce qu'on se racontait alors de Séjan, voilà les bruits sourds qui circulaient dans le peuple.

Veux-tu être courtisé à l'égal de Séjan, posséder sa fortune, conférer à l'un les chaises curules, à l'autre le commandement des armées, passer pour le tuteur du prince confiné sur l'étroit rocher de Caprée, au milieu d'une troupe de Chaldéens ? Tu veux, du moins, avoir à tes ordres des centuries, des cohortes, l'élite des chevaliers, un camp prétorien. Pourquoi non ? ceux mêmes qui ne veulent tuer personne sont jaloux de le pouvoir. Mais de quel prix est un éclat, une prospérité qui enfante des maux pareils au bonheur dont on jouit ? Préfères-tu la prétexte de cet ambitieux, traîné au croc, que d'être une puissance à Fidène ou à Gabies ; que de prononcer sur les mesures et de briser les vases frauduleux, édile modeste et vêtu d'une tunique

[1] Nursia, divinité adorée chez les Toscans. Au reste, cette divinité, suivant notre texte même, pourrait bien être la Fortune. Séjan était né en Toscane. — [2] Rhéteur : ses flatteries et ses délations lui valurent les bonnes grâces de Tibère ; mais il fut accusé et proscrit à son tour.

grossière, dans la triste cité d'Ulubre? Tu avoues donc que Séjan méconnut les vrais biens : avide de nouveaux honneurs, de nouvelles richesses, il bâtissait les nombreux étages d'une tour immense, qui devaient, de leur sublime hauteur, rendre sa chute et plus rapide, et plus terrible. Quelle cause perdit les Crassus, les Pompée, et cet autre qui courba sous le joug les Romains asservis? Ce fut sans doute le rang suprême où ils se poussaient par tant d'intrigues, ce furent des vœux extravagants exaucés par les dieux en courroux. Peu de rois descendent chez le gendre de Cérès, qui n'aient été frappés de la hache ou du poignard; peu de tyrans meurent d'une mort naturelle.

Il envie déjà l'éloquence et la renommée de Démosthène ou de Cicéron, il les implore durant les cinq jours consacrés aux fêtes de la déesse [1], ce nourrisson qui, pour un as, cultive encore sa Minerve, et que suit un esclave, dépositaire de son mince portefeuille. L'éloquence pourtant fut fatale à ces deux orateurs; ils périrent victimes de leur vaste et fécond génie. C'est ton génie, Cicéron, qui te fit trancher les mains et la tête : jamais on ne vit les rostres trempés du sang d'un orateur médiocre.

O Rome fortunée,
Sous mon consulat née [2] !

Il eût pu braver les poignards d'Antoine, s'il avait toujours parlé de la sorte. Oui, je te préfère un poëme ridicule, à toi, seconde Philippique, immortel chef-d'œuvre! Un cruel et pareil destin ravit l'impétueux orateur qui, s'armant de ses foudres, frappait Athènes d'étonnement, et subjuguait les esprits au sein d'un immense auditoire. Il naquit avec le courroux des dieux; sous une sinistre étoile, celui que son père, rendu chassieux par la noire vapeur du fer embrasé, arracha à la forge, aux tenailles et aux glaives fabriqués sur l'enclume, pour l'envoyer, de l'antre enfumé de Vulcain, à l'école d'un rhéteur.

Des dépouilles ravies dans les combats, une cuirasse attachée à un trophée, la visière pendante d'un casque fracassé, un char

[1] C'était la fête des écoliers, ou leur *saint Charlemagne*. — [2] On a tenté de jeter du ridicule sur quelques compositions, du reste bien peu nombreuses de Cicéron poëte. Mais est-il bien certain qu'il ait fait ce vers ridicule ?

sans timon, le pavillon d'une trirème vaincue, un captif tristement enchaîné au sommet d'un arc de triomphe : voilà, chez les humains, ce qu'on regarde comme les souverains biens. C'est là ce qui enflamma les généraux grecs, romains et barbares; ce qui leur fit affronter les périls et les travaux : tant l'homme est plus altéré de gloire que de vertu! Et quel est celui qui embrasse la vertu pour elle-même, sans l'attrait des récompenses? Néanmoins, depuis longtemps elle a été fatale à la patrie, cette gloire, le partage d'un petit nombre, cette soif des éloges et des titres gravés sur un marbre dépositaire d'une cendre inanimée, monument que le misérable jet d'un figuier stérile suffit pour dissoudre : aussi bien les tombeaux eux-mêmes sont-ils dévolus à la mort.

Pèse Annibal : combien de livres de cendres dans ce grand capitaine? Le voilà celui que ne put contenir l'Afrique, depuis la rive battue par l'Océan Mauritanien, jusqu'aux bouches tièdes du Nil, entre les peuples de l'Ethiopie et l'autre patrie des éléphants [1]! Il ajoute l'Espagne à son empire; il franchit les Pyrénées. La nature lui oppose en vain les Alpes et leurs neiges; il entr'ouvre les rochers; il brise les montagnes dissoutes par le vinaigre. Déjà il est maître de l'Italie; et pourtant il veut pénétrer plus avant : « Soldats, dit-il, nous n'avons rien fait, si nous ne brisons les portes de Rome, si je n'arbore les drapeaux de Carthage au milieu du quartier de Suburre. » O la belle figure, le beau modèle à peindre, que ce général borgne monté sur sa bête de Gétulie! Mais le dénoûment, quel est-il? O gloire! il est vaincu, il fuit en exil; et là, ce grand, cet incomparable client attend à la porte d'un palais qu'il plaise au tyran de Bithynie de s'éveiller. Il ne périra, ce fléau des humains, ni par le glaive, ni par la pierre, ni par le javelot; Cannes et le sang précieux qu'il y versa auront pour vengeur un anneau. Va, insensé, cours à travers les Alpes glacées, pour plaire aux enfants, pour devenir un sujet de déclamation!

Un seul univers ne sufit point au jeune homme de Pella [2]. Le malheureux! il s'agite dans l'enceinte trop étroite du monde : on dirait qu'il étouffe entre les rochers de Gyare ou de la petite Sériphe. Mais quand il aura fait son entrée dans la

[1] Les Indes. — [2] Alexandre le Grand.

ville aux remparts de briques [1], il lui suffira d'un sarcophage. Seule, la mort nous force d'avouer combien l'homme est peu de chose. On croit que le mont Athos s'ouvrit jadis à la voile; on croit tout ce que la Grèce avance dans ses traditions mensongères : que des vaisseaux pressés offrirent aux chars roulants une route solide sur mer; que les rivières furent taries, les fleuves épuisés en un seul repas des Mèdes, on croit tout ce que chante Sostrate en se battant les flancs. En quel état, cependant, revint de Salamine, forcé de la déserter, ce Barbare qui faisait châtier à coups de fouet le Corus et l'Eurus, lesquels n'avaient jamais rien enduré de pareil dans la prison d'Éole, et qui osait enchaîner Neptune lui-même? Ce fut sans doute par excès d'indulgence qu'il ne le fit pas marquer d'un fer ardent. Quelle divinité voudrait servir un pareil maître? Comment revint-il enfin? Dans un frêle esquif, à travers les flots ensanglantés, et retardé par les cadavres amoncelés de ses soldats. C'est ainsi, le plus souvent, que la gloire punit ses adorateurs.

Prolonge ma vie, ô Jupiter! accorde-moi de nombreuses années! Voilà l'unique vœu que tu formes, dans la prospérité ou dans l'infortune. Mais à combien de maux une longue vieillesse n'est-elle pas condamnée? C'est, avant tout, un visage difforme, hideux et méconnaissable; une peau flétrie et décharnée, des joues pendantes et sillonnées de rides profondes, de rides telles que celles d'une vieille guenon grimaçant sous l'épais ombrage des forêts de Tabraca [2]. Il y a de nombreuses différences entre les jeunes gens : l'un est plus beau que celui-ci, celui-ci que celui-là; cet autre est plus robuste. Tous les vieillards se ressemblent : des lèvres avec une voix tremblante, la tête chauve, le nez humide, comme dans l'enfance. Le malheureux! il lui faut broyer son pain avec des gencives désarmées. Il est tellement à charge à son épouse, à ses enfants, à lui-même, qu'il exciterait le dégoût de l'intrigant Cossus.

Il ne savoure plus avec le même plaisir le vin ni les aliments; son palais est émoussé. Quant aux jouissances de l'union entre les sexes, depuis longues années il en a perdu le souvenir. Tu t'épuiserais en vain : chez lui, le nerf et ses adjonctions languissent et pendent; tu les agacerais une nuit entière qu'ils langui-

[1] Babylone. — [2] Au pays des Numides.

raient toujours. Eh! qu'attendre d'un vieillard épuisé? Des désirs unis à l'impuissance de les satisfaire ne sont-ils pas justement suspects? Ce n'est pas là sa seule infirmité. Quelle jouissance trouve-t-il dans un concert, aux accents du plus habile cithariste, de Séleucus lui-même et de ces virtuoses qui font briller sur la scène leur robe d'or? Qu'importe à quelle place il s'asseye dans la vaste enceinte d'un théâtre, s'il doit à peine entendre le bruit des cors et des trompettes? Il faut qu'à grands cris un esclave lui annonce une visite, lui indique quelle heure il est.

Ajoute, qu'appauvri dans ses veines déjà glacées, son sang ne puise un reste de chaleur que dans la fièvre : toutes les maladies, en cohorte serrée, viennent l'assaillir à la fois. S'il fallait t'en dire les noms, je compterais plutôt tous les amants qu'Hippia a possédés, tous les malades que Thémison a tués en un seul automne, tous les clients que Basilus, tous les pupilles qu'Hirrus a dépouillés, tous les hommes que l'étique Maura épuise en un seul jour, tous les disciples qu'Hamillus asservit à ses goûts de pédéraste; je dénombrerais plutôt toutes les campagnes que possède aujourd'hui le barbier qui, dans ma jeunesse, me délivrait d'une barbe importune. L'un souffre de l'épaule, celui-ci des reins, celui-là de la cuisse; cet autre, qui a perdu les deux yeux, porte envie aux borgnes; cet autre encore, de ses lèvres blêmes, reçoit les aliments que lui présente une main étrangère. Assis à table, il ne sait, toujours bâillant, que rester la bouche entr'ouverte : on dirait le petit d'une hirondelle vers qui revole sa mère à jeun, le bec plein de nourriture. Mais la plus cruelle de ses infirmités est la démence : elle lui fait méconnaître les noms de ses esclaves, les traits de l'ami qui la veille soupait à ses côtés, ses enfants même qu'il a élevés, qu'il a nourris. Témoin ce codicille barbare qui les déshérite, qui transporte tous ses biens à Phialé : tant sont puissantes les séductions d'une bouche instruite depuis longues années à tromper dans l'antre de la prostitution!

Mais qu'il conserve les facultés de son esprit, il ne lui faut pas moins conduire les pompes funèbres de ses enfants, contempler le bûcher d'une épouse chérie, celui d'un frère, voir les urnes dépositaires de ses sœurs. Triste châtiment d'une longue existence! il voit renouveler sa maison par de continuels désastres : il vieillit dans la douleur, dans les larmes, vêtu d'ha-

bits lugubres. Le roi de Pylos [1], si l'on en croit Homère, fut un exemple de longévité rivale de celle de la corneille; heureux, sans doute, d'avoir, durant tant de siècles, suspendu les coups de la mort, d'avoir pu compter ses années sur sa main droite [2], et de s'être enivré tant de fois des prémices de la vendange! De grâce, un instant, écoutez-le se plaindre lui-même de la rigueur des destins, de la trame trop prolongée de ses jours, lorsqu'il voit s'embraser la barbe du vaillant Antiloque: il demande à tous ses amis qui l'entourent, pourquoi il subsiste encore, quel crime lui a mérité une si longue existence. Mêmes regrets de la part de Pélée quand il déplore le trépas d'Achille, de cet autre qui pleure Ulysse devenu le jouet des vagues. Si Priam eût fini sa carrière avant que Pâris eût construit ses coupables vaisseaux, il aurait laissé Troie encore debout, et son ombre serait descendue solennellement vers les mânes d'Assaracus; Hector, avec tous ses autres frères, aurait porté le lit funèbre, entouré des Troyennes gémissantes; Cassandre eût jeté les premiers cris de la douleur et Polyxène déchiré sa robe. Que lui servit-il donc de vivre si longtemps? Il vit son empire s'écrouler, l'Asie s'abîmer sous le fer et la flamme. Alors, guerrier débile, il déposa la tiare, saisit un glaive, et tomba devant l'autel du grand Jupiter: tel un vieux taureau présente son cou maigre et languissant au couteau de son maître ingrat qui l'a rejeté de la charrue. Encore cette fin est-elle celle d'un homme; mais son épouse qui lui survit est réduite à ne plus faire entendre, cruelle métamorphose! que les hurlements d'une chienne [3].

J'arrive à notre histoire, et je passe le roi de Pont, et Crésus, à qui le sage, le judicieux Solon, conseillait de porter ses regards sur le dernier terme d'une longue vie. L'exil, et les fers et les marais de Minturne et le pain mendié sur les ruines de Carthage, n'eurent pas d'autre cause. Quel mortel plus heureux, la Nature, Rome eussent-elles produit, si environné de la foule de ses captifs, au milieu de la pompe guerrière, il eût exhalé son âme rassasiée de gloire, alors qu'il s'apprêtait à descendre du char des Teutons. Heureuse prévoyance! la Campanie frappe Pompée d'une fièvre salutaire; mais les villes en deuil et les vœux de tout un peuple triomphent de la maladie,

[1] Nestor. — [2] L'usage était de marquer avec la main gauche les nombres depuis un jusqu'à cent: pour exprimer les centaines et les mille, ils se servaient des doigts de la main droite. — [3] Hécube fut métamorphosée en chienne.

Sa fortune et celle de Rome sauvent sa tête pour la ravir ensuite à lui vaincu et assassiné. Lentulus échappe à cette agonie, à cet outrage; Céthégus meurt sans être mutilé, et le cadavre de Catilina gît tout entier sur l'arène.

Une mère demande avec un doux murmure la beauté pour ses fils, elle la demande avec plus de ferveur encore pour ses filles, lorsque, dans sa sollicitude, elle aperçoit le temple de Vénus : délicieuse expression de ses vœux !—Après tout, oserait-on me blâmer? dit-elle. Latone s'applaudit bien de la beauté de Diane ! — Mais Lucrèce te défend de souhaiter une figure belle comme la sienne. Virginie eût désiré la bosse de Rutila, en échange de ses appas. Un fils, beau garçon, fait aussi l'éternel tourment de ses parents : il est si rare de trouver unies la beauté avec la pudeur ! Qu'on ait, au sein d'une austère famille, émule des antiques Sabines, qu'on ait sucé la plus pure morale; qu'on ait des mains bienfaisantes de la nature reçu un cœur chaste, un front qui se couvre d'une modeste rougeur (et quel meilleur don peut faire à un enfant la nature, plus puissante que la contrainte et les leçons?), il n'est point permis d'être homme : la perversité d'un corrupteur, semant l'or à pleines mains, ose séduire jusqu'aux parents : tant la puissance de l'or inspire de confiance ! Ce ne fut jamais l'adolescent difforme que le fer cruel d'un tyran priva des sources de la vie. Jamais Néron n'enleva, parmi les jeunes patriciens, ni le boiteux, ni le scrofuleux, ni le bossu par devant et par derrière.

Réjouis-toi maintenant de la beauté de ce fils, réservé à de plus grands périls ! Adultère public, il lui faudra redouter les vengeances des époux outragés. Plus heureux que Mars, pourra-t-il toujours éviter les filets? Souvent ce ressentiment de l'honneur franchit la mesure prescrite au plus vif ressentiment. Il poignarde un rival, il le déchire à coups de lanières, il glisse même en ses flancs le mugil dévorant[1]. Mais ton Endymion deviendra l'amant d'une matrone chérie. Que Servilie bientôt fasse briller l'or à ses yeux, sans l'aimer, il va pareillement en devenir l'amant, et ce sera pour la dépouiller. Eh, quelle femme refusa jamais rien à sa pressante ardeur, fût-ce Oppia ou Catulla? La plus revêche, en pareil cas, montre le plus d'abandon.

[1] Petit poisson vorace qu'on introduisait dans le fondement du malheureux qui avait été surpris en adultère.

Mais la beauté peut-elle nuire à l'homme chaste? Quel profit retira jadis Hippolyte de sa vertu sévère, et Bellérophon? Phèdre rougit d'un refus imputé au dédain; et Sténobée, non moins que la Crétoise, s'enflamma de fureur : toutes deux, elles s'excitèrent à la vengeance. Jamais une femme n'est plus implacable que du moment où la honte stimule sa haine. Choisis, quel conseil crois-tu qu'on puisse donner à celui que la femme de César se propose d'épouser [1]? Il est vertueux, il est beau, il est de race patricienne; le malheureux! on le traîne, près d'expirer, aux yeux de Messaline. Impatiente, elle attend; elle a préparé le voile des mariées; elle a dressé le lit nuptial en public et dans ses jardins; suivant l'antique usage, le million de sesterces sera compté; l'aruspice viendra avec les témoins. Tu comptais sur le mystère, sur un hymen clandestin : elle n'épouse qu'avec les formes solennelles de la loi. Qu'aimes-tu mieux? réponds. Si tu n'obéis, tu périras avant le coucher du jour. Si tu consommes le crime, il te sera accordé quelques instants, jusqu'à ce que, ébruitée dans la ville et parmi le peuple, l'aventure arrive aux oreilles du prince : il saura le dernier l'opprobre de sa maison. Obéis donc, si tu apprécies tant une vie de quelques jours. Quelque expédient bon ou mauvais que tu imagines, il faut présenter au glaive de cette belle cette charmante tête.

L'homme ne devra donc rien désirer?—Crois-moi, laisse aux dieux le soin d'apprécier ce qui nous convient, ce qui nous peut être utile. Nous demandons ce qui plaît, ils donneront ce qu'il faut : l'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à lui-même. Subjugués par nos esprits, entraînés par un aveugle et irrésistible penchant, nous demandons une épouse qui nous rende pères : ils savent, eux, quels seront ces enfants, quelle sera cette épouse. Afin, toutefois, que tu puisses leur adresser quelque vœu, leur offrir dans leurs temples une victime avec les intestins sacrés d'une laie blanche, demande la santé de l'esprit jointe à la santé du corps : demande une âme forte, exempte des terreurs de la mort, et qui sache la regarder comme un bienfait de la nature; une âme capable de supporter toutes les peines, qui ne se courrouce point, ne désire rien, et préfère les travaux, les cruelles épreuves d'Hercule aux plaisirs de Vénus, aux festins

[1] Il s'agit de Messaline, qui, durant un voyage de quelques jours de Claude son époux, imagina de contracter publiquement un second hymen avec Silius.

et au duvet de Sardanapale. Ce sont là des biens que tu peux te donner. La vertu seule conduit au calme du bonheur. O fortune, ton pouvoir s'évanouit, si nous sommes sages; c'est à nos faiblesses que tu dois ta divinité et ta place.

SATIRE XI.

LE LUXE DE LA TABLE.

Atticus fait-il bonne chère, c'est un homme magnifique; est-ce Rutilus, c'est un fou. Eh, quoi de plus risible qu'un Apicius sans le sou? Partout, à table, aux thermes, sur les places, dans tous les théâtres, il est question de Rutilus. Jeune, vigoureux, capable d'endosser le casque et plein d'une bouillante ardeur, on raconte qu'il va, sans que le tribun l'y force, mais aussi sans qu'il l'empêche, s'enrôler sous les lois et s'instruire au jargon despotique d'un maître d'escrime. Or, on voit beaucoup de ces gens qu'un créancier, souvent éconduit, attend à l'entrée même du marché, et qui n'attachent de prix à la vie que dans l'intérêt de leur bouche. Celui-là dîne toujours le mieux et le plus somptueusement, qui est le plus obéré, qui laisse déjà entrevoir sa ruine prochaine. Cependant leurs goûts mettent à contribution tous les éléments : aucun prix ne les arrête. Notez-le bien; ce qui les flatte le plus, c'est le morceau le plus cher.

Aussi rien de plus simple que de se pourvoir d'une somme à dépenser : on engage sa vaisselle, on brise l'image d'une mère [1], et l'on dévore quatre cents écus sur un plat d'argile! de la sorte, on s'achemine au pain des gladiateurs. Il importe donc de savoir qui fait la dépense : car, chez Rutilus, c'est profusion; chez Ventidius, c'est une louable libéralité : le revenu décide de la renommée. J'aurais droit de mépriser celui qui sait de quelle hauteur l'Atlas domine toutes les autres montagnes de la Libye, et ne voit pas combien diffère d'un coffre-fort un petit sac d'argent. Il est émané du ciel ce précepte : *connais toi toi-même;* grave-le à jamais dans ton esprit, soit que tu cherches une épouse, soit que tu aspires à faire partie

[1] C'est-à-dire l'image d'or ou d'argent d'une mère, afin d'en vendre les débris.

du sénat. Aussi bien Thersite ne demande pas la cuirasse d'Achille, cette cuirasse sous laquelle Ulysse ne craignait pas de se montrer.

Aspires-tu à défendre une cause épineuse et d'un haut intérêt, consulte tes forces, demande-toi qui tu es : un orateur véhément? ou bien un Curtius, un Mathon, un froid déclamateur? Il faut connaître sa portée, et ne la perdre jamais de vue, dans les grandes comme dans les petites choses. Lors même que tu achètes un poisson, ne convoite pas un surmulet, si tu n'as qu'un goujon dans la bourse. Quelle perspective, pendant que ta bourse diminue et que ta gourmandise s'accroît; quelle perspective pour toi, après que tu auras englouti patrimoine, ressources, intérêts, capitaux, troupeaux, domaines, tout, en ton ventre spacieux! Humble et dernier débris de tant de faste, l'anneau d'or suit tout le reste, et Pollion mendie le doigt nu.

Ce n'est point une mort prématurée, une fin douloureuse, c'est la vieillesse qui, plus que la mort, est redoutable à la prodigalité. Voici la marche ordinaire : on emprunte dans Rome, et cet argent on le consume à la face du créancier; puis, quand il ne reste plus rien, que l'usurier pâlit, on décampe, on court à Baïes se régaler d'huîtres. C'est au point qu'il n'est pas plus honteux aujourd'hui de déserter le Forum, que de déloger du bruyant Suburre aux Esquilies. Le seul regret qu'on emporte en fuyant la patrie, le seul chagrin, c'est d'être privé, pendant un an, des jeux du cirque. On ne sait plus rougir; il en est si peu qui retiennent dans la ville la pudeur devenue ridicule et forcée de s'exiler!

Tu vas éprouver aujourd'hui si ces beaux discours, Persicus, je les sais réaliser dans ma conduite et dans mes mœurs, ou si je dédaigne en secret les légumes que je vante, si je commande tout haut à mon esclave une bouillie, et, à l'oreille, des friandises. Tu m'as promis de souper chez moi; nouvel Évandre, je recevrai donc le héros de Tirynthe, ou Énée : celui-ci, hôte moins illustre, n'en était pas moins du sang des dieux, et tous deux s'élevèrent au ciel, l'un du sein des ondes[1], l'autre des flammes d'un bûcher.

[1] Énée ayant disparu dans un combat, on crut qu'il s'était noyé dans le Numice, aujourd'hui *Rio di Nemi*, rivière voisine du Lavinium. Hercule se brûla dans un bûcher qu'il construisit de ses mains sur le mont OEta.

Voici les mets : ils n'ont été parés dans aucun marché. De ma maison de Tibur viendra un chevreau, le plus gras, le plus tendre du troupeau et qui n'a point brouté l'herbe ni osé mordre encore les branches du jeune saule : il a plus de lait que de sang. Viendront pareillement des asperges que ma fermière, quittant ses fuseaux, cueille sur les montagnes; de gros œufs servis chauds dans le foin qui les enveloppe, avec celles qui les ont pondus; des raisins conservés pour la saison tels qu'ils étaient sur le cep ; la poire de Signie et de Syrie, et dans les mêmes corbeilles, des pommes, rivales de celles du Picénum et qui conservent tout leur parfum : ne crains pas d'en manger, le froid qui les a dépouillées de leur verdeur d'automne t'affranchit des périls d'une crudité de suc qu'elles n'ont plus. Tel fut jadis le régal, déjà somptueux de notre sénat. Curius, cueillant de sa main d'humbles légumes dans son petit jardin, les préparait lui-même en son modeste foyer. Ces légumes, de nos jours, le plus sale des esclaves à la chaîne les rebuterait, se rappelant le friand morceau de la truie qu'il a savouré dans une chaude taverne. Le dos de porc séché sur la claie suspendue, il était d'usage autrefois de le réserver pour les fêtes solennelles, de servir, au jour natal, à ses proches une tranche de lard, avec un peu de viande fraîche, s'il en restait de la victime. L'un de ces proches, fût-il décoré de trois consulats, eût-il commandé les armées, exercé la dictature, se rendait de meilleure heure qu'à l'ordinaire à ses repas, rapportant du penchant de la montagne sa houe sur l'épaule.

Au temps où l'on redoutait les Fabius et le sévère Caton, les Scaurus et les Fabricius; où le censeur craignait pour lui-même l'austère rigueur de son collègue, personne ne se fit une sérieuse affaire de s'enquérir quelle tortue nageait dans le flot de l'Océan, destinée à décorer et à ennoblir la couche de nos descendants d'Énée. Modeste, le lit était sans ornement; un chevet de bronze étalait une tête d'âne couronnée, près de laquelle folâtraient de rustiques enfants. Ainsi la table répondait au logis et le logis au mobilier. Alors le soldat grossier, qui ne savait point admirer les arts de la Grèce, s'il trouvait, après la conquête d'une ville, dans sa part du butin, des coupes, ouvrages des grands maîtres, il les brisait, heureux d'en parer son coursier et son casque; et de montrer à l'ennemi, prêt à tomber sous ses coups, cette louve de Romulus, qui, par

l'ordre du destin, déposant sa férocité, allaita, sous une roche, les deux fils de Mars, de montrer ce dieu lui-même, représenté tout nu, incliné sur le sommet du casque, tenant son bouclier et sa pique formidable. On servait la farine bouillie sur des plats toscans : le peu d'argent qu'on avait ne brillait que sur les armes. Tout alors chez eux était à envier pour qui sait envier quelque chose.

La majesté même des dieux se faisait mieux sentir dans les temples : une voix entendue au sein de Rome et au milieu de la nuit révéla l'approche des Gaulois qui accouraient des bords de l'Océan : les immortels eux-mêmes faisaient l'office d'augure. Ainsi veillait sur les destinées du Latium un Jupiter d'argile et que l'or n'avait point souillé. Ces temps virent les tables faites de bois du pays. On employait pour cet usage l'antique noyer que l'Eurus avait renversé. De nos jours, les riches dînent sans jouissance : le turbot ni le daim n'ont plus de saveur; les essences et les roses semblent exhaler une odeur fétide, à moins que des tables aux vastes contours ne soient portées sur de grands pieds d'ivoire, qu'elles ne soient soutenues par un immense léopard à gueule béante et fait de ces dents que nous envoient Syène, la Mauritanie, l'Inde et les forêts Nabathéennes où les déposa l'éléphant fatigué de leur poids. Voilà ce qui provoque leur appétit, ce qui fait digérer leur estomac. Un pied d'argent, c'est pour eux un anneau de fer au doigt. Aussi loin de moi ce convive qui me compare à lui et qui méprise ma médiocrité! Moi je ne possède pas une once d'ivoire; je n'ai pas un dé, pas un jeton de cette matière : il y a plus, les manches mêmes de mes couteaux sont d'os. Avec eux pourtant, les viandes ne prennent jamais un goût de rance : la poule qu'ils découpent n'en est pas plus mauvaise.

Je n'aurai point non plus pour écuyer tranchant le plus expert de l'école des artistes, un disciple du docte Tryphérus, chez lequel on apprend à découper le lièvre, l'ample mamelle d'une laie qui vient de mettre bas, le sanglier, la gazelle d'Égypte, les oiseaux de Scythie, le grand phénicoptère, la chèvre de Gétulie, et dont le souper de bois fait retentir tout le quartier de Suburre. Novice encore, le mien ne sait détacher ni un filet de chevreuil, ni l'aile d'une poule d'Afrique : jamais il ne l'a su; il ne connaît que l'émincé de viande grillée. Tu recevras des coupes plébéiennes achetées à peu de frais, de la main

d'un jeune esclave, modestement vêtu et seulement pour être à couvert du froid. Point de Phrygien ou de Lycien, ni de ces esclaves payés chèrement au marchand : quand tu demanderas quelque chose, parle latin. Tous vêtus de même, ils ont les cheveux courts et droits ; aujourd'hui seulement ils seront peignés, en l'honneur de mon convive. L'un est fils de mon pâtre, l'autre de mon bouvier ; celui-ci soupire après sa mère, qu'il n'a vue depuis longtemps ; il regrette et sa cabane et ses chevreaux favoris. Son front ingénu se pare d'une naïve pudeur, et qui siérait si bien à ceux que revêt la pourpre éclatante. On ne le voit point, avec une voix enrouée, porter au bain d'énormes testicules ; il n'a pas non plus offert déjà ses aisselles à épiler ; timide, il ne dérobe point sous le vase d'huile son organe gonflé. Il te versera d'un vin pressuré sur ces montagnes d'où il m'est venu, sur lesquelles il a folâtré ; car le vin, l'échanson, ont tous deux même patrie.

Tu te flattes peut-être que la piquante Espagnole, ouvrant des chœurs aux accents modulés de sa voix, réveillera nos désirs, et qu'au bruit des applaudissements, de jeunes filles, se trémoussant du jarret, s'inclineront jusqu'à terre, puissant aiguillon pour les sens défaillants, vigoureuses orties pour le riche énervé. L'autre sexe pourtant vous remue davantage ; il se développe mieux : aussi, bientôt électrisé par les yeux, par les oreilles, ne peut-on plus se contenir. Mon humble logis n'admet point de pareils divertissements : laissons la bruyante castagnette et ses accords inconnus même à la courtisane qui s'étale nue dans un antre fétide ; laissons la jouissance de ces chants obscènes, de tous ces raffinements de la débauche à celui qui salit des flots que rejette son estomac une mosaïque de Sparte : c'est là un privilége concédé à la fortune. Le jeu, l'adultère flétrissent la médiocrité ; pour l'opulence, tout cela est enjouement et bon ton. Notre festin nous offrira d'autres amusements : on nous récitera les vers du créateur de l'*Iliade*, les chants sublimes de Virgile, rivaux entre lesquels la palme reste indécise. Qu'importe, lorsqu'il s'agit de pareils vers, la voix qui les déclame.

Trêve aujourd'hui de soucis et d'affaires ; donne-toi un doux loisir, puisque la journée entière nous appartient. Nulle mention de tes capitaux et de leurs revenus. Ton épouse même, sortie au point du jour, eût-elle l'habitude de ne rentrer qu'à

la nuit, n'en aie pas d'humeur, encore qu'elle rapporte sur sa robe humide des plis suspects, qu'elle ait les cheveux en désordre, les joues et les oreilles brûlantes. Dépouille aussitôt à ma porte tout ce qui peut te chagriner. Laisses-y ta maison et tes esclaves, et ce qu'ils brisent, ce qu'ils détruisent; laisses-y surtout les amis ingrats.

Cependant, au signal de la serviette Mégalésienne, les jeux en l'honneur de la divinité d'Ida ont commencé. Pareil à un triomphateur, le préteur, que ruinent ses coursiers, est assis sur un char; et, soit dit sans blesser un peuple trop innombrable, Rome entière est aujourd'hui dans le cirque. J'entends des acclamations! d'où je conclus le triomphe de la livrée verte; car, si elle était vaincue, la ville serait morne, consternée comme au jour où les consuls mordirent la poussière à Cannes. Que la jeunesse assiste à ces jeux; le tumulte, les paris téméraires, le plaisir d'être assis près d'une jeune élégante, conviennent à cet âge. Que les nouvelles épouses, penchées sur leurs époux, contemplent ce qu'on rougirait de raconter en leur présence. Pour nous, que notre peau ridée s'abreuve du soleil printanier, qu'elle dépouille la toge. Déjà même tu peux hardiment te présenter aux bains, bien qu'il reste une heure entière jusqu'à la sixième : tu ne persisterais pas cinq jours de suite dans ce genre de vie; lequel engendre aussi de mortels dégoûts. La sobriété assaisonne le plaisir.

SATIRE XII.

RETOUR DE CATULLE.

Ce jour, Corvinus, m'est plus doux que celui de ma naissance : comme aux jours de fête, l'autel de gazon attend les victimes promises aux dieux. J'immole une brebis blanche à la reine du ciel; une autre, de même toison, à la déesse qui porte dans les combats la Gorgone mauresque. Mais, d'humeur pétulante, la victime que je réserve à Jupiter Tarpéïen secoue sa corde et menace du front : c'est un jeune et fier taureau, mûr pour le temple, l'autel et les libations, qui déjà dédaigne les mamelles de sa mère, et fatigue de ses cornes naissantes les troncs des arbres.

Si j'étais riche, si ma fortune égalait mon affection, je ferais traîner aux autels un taureau plus gras qu'Hispulla et accablé de sa propre masse : il n'aurait point été nourri dans les pâturages voisins; son sang témoignerait, à le voir couler, que l'animal a brouté dans les riantes prairies du Clitumne; il faudrait, pour frapper sa tête, le plus robuste sacrificateur : ainsi je fêterais le retour d'un ami, frémissant encore des affreux dangers qu'il a courus et tout étonné d'y avoir échappé. Ce n'est pas seulement des périls de la mer et des éclats de la foudre qu'il s'est vu préservé; un nuage enveloppa le ciel d'épaisses ténèbres; un feu subit embrasa les antennes, chacun se crut frappé du même coup : dans la stupeur commune, le plus terrible naufrage eût semblé moins redoutable que l'incendie des voiles. Telle et moins effroyable nous apparaît une tempête poétique. Nouveau surcroît de périls! Écoute et compatis encore, bien que le reste soit du même genre. Cruelle destinée sans doute, mais qui fut le partage de beaucoup d'autres, ainsi que l'attestent tant de tableaux votifs suspendus dans nos temples; et ne sait-on pas qu'Isis nourrit nos peintres[1]? Eh bien! notre Catulle s'est vu réduit à une semblable détresse.

Quand le navire fut à moitié submergé, que déjà les flots, tour à tour, battaient les flancs de la poupe ébranlée, et que la science du vieux pilote ne fut plus d'aucune ressource, réduit à capituler avec les vents, il imite le castor qui se fait lui-même eunuque, heureux d'échapper au prix de sa virilité : tant il connaît bien les propriétés de l'organe dont il se prive! Jetez tout ce qui m'appartient, s'écriait Catulle, prêt à sacrifier même ce qu'il possédait de plus beau, sa robe de pourpre, digne de nos voluptueux Mécènes, et ces autres tissus que l'influence des généreux pâturages a colorés sur le dos même de la brebis, aidée de l'influence occulte de sources incomparables et de l'air respiré sur les bords du Bétis. Il n'hésite point à jeter son argenterie, ces plats, chefs-d'œuvre de Parthénius, ce cratère non moins ample qu'une urne, et désaltérer un Pholus ou l'épouse de Fuscus. Ajoute et des bassins et des vases sans nombre, quantité de coupes ciselées, dans lesquelles avait bu le prince rusé[2] qui acheta la conquête d'Olynthe.

[1] Cette divinité, empruntée aux Égyptiens, était la déesse protectrice de la navigation. A ce titre, on conçoit que son temple devait être mieux fourni de ces tableaux votifs que tout autre. — [2] Philippe, roi de Macédoine et père d'Alexandre le Grand.

Mais quel autre, dans tout l'univers, ose aujourd'hui préférer sa vie à son argent, son salut à ses richesses? On voit des hommes qui n'amassent point pour vivre : aveuglés par la cupidité, ils ne vivent que pour amasser. On jette presque tous les objets les plus nécessaires : sacrifice inutile ! la tempête redouble, et il est réduit à couper le mât de son navire pour se tirer du péril qui le presse. Dure extrémité, qui n'offre de ressource qu'en mutilant son vaisseau !

Va maintenant et livre ta vie au caprice des vents, sur un frêle navire ; ne laisse entre la mort et toi que quatre doigts de distance ou sept, si le bois est des plus épais. Mais avec les réseaux et le pain, et la cruche au large ventre, songe à te munir de haches contre la tempête.

Cependant la vague tombe et s'aplanit ; le pilote sourit à un avenir plus prospère ; le destin triomphe des vents et des flots ; les Parques dévident, d'une main bienveillante, une trame meilleure et de laine blanche ; un vent s'élève, presque aussi doux que le souffle du zéphyr : le vaisseau délabré poursuit sa route à l'aide de quelques vêtements étendus et d'une seule voile qui restait à la proue. L'orage dissipé, l'espoir de la vie renaît avec le soleil. On découvre le sommet majestueux de la colline, délicieuse demeure, préférée par Iule à Lavinium, où résidait sa marâtre, sommet qui a reçu son nom [1] d'une laie blanche que les Phrygiens, saisis de joie, trouvèrent allaitant trente marcassins, prodige jusqu'alors inouï ! Enfin le navire de Catulle doublant le phare tyrrhénien, entre dans le port d'Ostie, dont les ouvrages prolongés audelà du phare, enferment au loin les flots de la mer, et semblent fuir les rivages de l'Italie : les ports creusés par la nature sont moins admirables. Le pilote, avec sa poupe mutilée, gagne le fond de cette enceinte, accessible même à la barque de Baïes, abri sûr et paisible. Là, les matelots, la tête rasée [2] et narguant les dangers, se plaisent à raconter à l'envi leurs périlleuses aventures.

Allons, esclaves, soyez pleins de recueillement, parez le temple de festons et répandez la farine sur les couteaux sacrés ;

[1] Il s'agit d'Albe-la-Longue : Hélénus, au livre III de l'Énéide, dit à Énée : « Quand « vous trouverez une laie blanche allaitant trente marcassins, ce sera là le terme de vos « travaux et l'endroit où vous bâtirez une ville. » — [2] Les matelots étaient dans l'usage, après avoir échappé à un péril, et rentrés dans leurs foyers, de faire le sacrifice de leurs cheveux.

ornez les brasiers de molles guirlandes et l'autel de gazon : je vous suis ; et dès que j'aurai rempli ce pieux devoir, je reviens en ma maison où je couronne de fleurs mes petits pénates de cire fragile et luisante. Là, j'apaiserai notre Jupiter ; je brûlerai l'encens en l'honneur de mes lares paternels, et je répandrai des violettes de toutes couleurs. Déjà ma maison resplendit de tous côtés : de longs rameaux couronnent ma porte, et les lampes matinales annoncent la fête.

Mais garde-toi de suspecter ces apprêts, Corvinus : Catulle, dont je célèbre le retour en dressant tant d'autels, a trois héritiers. Trouves-en un autre qui sacrifie une poule, aux yeux clos et mourants, pour un ami si stérile. Que dis-je ? une poule ! il ne sacrifierait pas une caille pour le salut d'un père de famille. Que Gallita et Paccius, ces riches sans enfants, ressentent une première atteinte de la fièvre, le portique tout entier se revêt de tablettes dépositaires des vœux les plus ardents ; il en est qui promettent une hécatombe. Car on ne trouve point encore ici d'éléphants à acheter : notre climat n'en a jamais vu naître, et cette bête monstrueuse nous arrive du pays des Maures. Au sein des forêts des Rutules et dans le champ du Turnus, paît un troupeau de ces animaux pour le service de César, dont nul citoyen jusqu'à présent n'a pu se dire le maître, et dont les ancêtres obéissant aux ordres du Tyrien Annibal, de nos généraux, et du roi des Molosses, portaient sur leur dos des cohortes, quelques machines de guerre et des tours armées pour les combats.

Il ne tient donc pas à Novius, il ne tient pas à Pacuvius Hister de conduire aux autels des éléphants, de faire tomber devant les lares de Gallita cette victime, la seule digne d'aussi imposantes divinités et de leurs adorateurs. Pacuvius, s'il était permis, dévouerait à la mort les plus beaux et les plus robustes de ses esclaves : au front même de ses jeunes serviteurs des deux sexes il imposerait la fatale bandelette. S'il avait chez lui quelque Iphigénie nubile, il la livrerait au couteau sacré, sans espoir même de lui voir substituer une biche au moment du sacrifice. J'applaudis à mon citoyen, et n'ai garde de comparer mille vaisseaux à un testament ! Que le malade, en effet, échappe à Libitine, il va supprimer un premier codicille, vrai poisson emprisonné dans la nasse, après un trait de dévouement si merveilleux ! D'un mot peut-être il donnera tout à Pacuvius ; et Pacuvius de marcher fier, de triompher de ses rivaux

vaincus. Tu vois quel intérêt s'attache au sacrifice d'une Iphigénie! Que Pacuvius vive; qu'il vive la vie entière de Nestor! qu'il possède autant de richesses qu'en extorqua Néron; qu'il entasse des monts d'or, mais qu'il n'aime personne et que personne ne l'aime!

SATIRE XIII.

LE DÉPÔT.

Tout ce que révèle un fâcheux éclat déplaît même à son auteur. Le premier châtiment du coupable, c'est qu'il ne peut s'absoudre à son propre tribunal, dût la faveur d'un préteur corrompu le faire sortir vainqueur de l'urne mensongère [1]. De quel œil penses-tu, Calvinus, que chacun voit le crime et la perfidie dont tu viens d'être victime? Ton revenu pourtant n'est pas si borné que le fardeau d'une perte légère te doive accabler; assez d'autres ont éprouvé l'accident qui t'afflige : c'est un de ces revers communs, usés, et pris au tas des malheurs que verse la fortune. Dépouillons des regrets trop amers : la douleur d'un homme ne doit pas être excessive, ni plus profonde que sa blessure. Et toi, pour essuyer des maux aussi légers, à peine peux-tu en supporter la moindre, la plus mince parcelle; tes entrailles s'embrasent, tu écumes de rage, parce qu'un ami viole le dépôt sacré remis entre ses mains. Il s'en étonne l'homme qui déjà laisse en arrière soixante ans écoulés, qui date du consulat de Fontéius! Et quel profit retires-tu d'une si longue expérience? Puissant effet, sans doute, de la sagesse dont les divins préceptes triomphent des coups de la fortune! mais heureux encore celui qui s'est instruit, à l'école du monde, à supporter les traverses de la vie, à en souffrir patiemment le joug.

Quelle fête assez solennelle peut arrêter le vol, la perfidie, la fraude, la cupidité qui ose tous les crimes, qui s'enrichit par le glaive et le poison? Que les gens de bien sont rares! leur nombre égale à peine celui des portes de Thèbes ou de l'embouchure du fleuve qui féconde l'Égypte [2]. Nous vivons dans le

[1] Le préteur ou magistrat chargé de rendre la justice dans Rome tirait au sort les juges ou accesseurs qui devaient siéger dans une affaire. — [2] Il ne s'agit point ici de la

neuvième âge, dans un siècle pire que le siècle de fer. Les noms manquent aux crimes; la nature même n'a plus de métaux pour les désigner. Et nous attestons à grands cris les hommes et les dieux, aussi bruyants que les clients affamés de Fésidius quand ils l'applaudissent au barreau! Réponds, vieillard bien digne de porter la bulle [1], ne sais-tu pas quels attraits possède l'argent d'autrui? ne sais-tu pas combien la multitude rit de ta simplicité, quand tu prétends interdire le parjure, persuader qu'un dieu réside dans les temples, sur un autel teint du sang des victimes? Ainsi vivaient jadis les premiers habitants du Latium, avant que Saturne, déposant le diadème, ne prît, fugitif, la faux du moissonneur; quand Junon n'était encore qu'une petite fille, Jupiter un simple particulier dans les antres du mont Ida. Les dieux n'avaient point de banquets au-dessus des nuages; ils n'avaient pour échansons ni le jeune enfant d'Ilion, ni la belle épouse d'Hercule, ni Vulcain essuyant, après avoir bu le nectar, ses bras tout noircis de la fumée de Lipare. Chaque dieu dînait seul, leur foule n'était pas si nombreuse qu'aujourd'hui; et le ciel content de quelques divinités pesait moins sur les épaules du malheureux Atlas. Nul n'avait encore obtenu par le sort le triste gouffre de l'Océan; le farouche Pluton ne régnait point avec sa Sicilienne; il n'y avait ni roue, ni furie, ni rocher; point de vautour acharné sur sur sa proie; les enfers, sans tyrans, se peuplaient d'ombres heureuses.

L'improbité dans ce siècle frappait de surprise : c'était un crime énorme et digne de mort, qu'un jeune homme ne se levât point à l'aspect d'un vieillard, un enfant à l'aspect d'un jeune homme, vît-il, cet enfant, dans la maison paternelle plus de fruits et de plus grands monceaux de glands : tant imprimaient de respect quatre années de plus; tant un premier duvet s'égalait à l'auguste vieillesse! Maintenant, qu'un ami ne nie point un dépôt, qu'il rende un vieux sac avec sa rouille intacte, c'est un prodige de bonne foi : il faut recourir aux livres des Toscans [2], l'expier par le sacrifice d'une brebis couronnée. Si je

Thèbes égyptienne aux cent portes, mais de celle de Béotie qui n'en comptait que sept. Ce que le poëte ajoute des embouchures du Nil vient confirmer cette opinion.

[1] La bulle était une petite boule creuse de divers métaux, que les enfants portaient jusqu'à dix-sept ans. — [2] Les Toscans qui avaient instruit les premiers Romains, étaient restés dépositaires et gardiens en quelque sorte des doctrines du culte. Ils étaient en possession d'en ordonner toutes les cérémonies, non-seulement chez les peuples leurs voisins,

rencontre un homme d'honneur, intègre, ce miracle, j'en suis aussi surpris que si je voyais la tête d'un quadrupède sur un enfant, des poissons déterrés par le soc de la charrue étonnée, ou une mule féconde; je reste interdit, comme si je voyais fondre de la nue une grêle de pierres, comme si je voyais un essaim d'abeilles se fixer en longue grappe au faîte d'un temple, et rouler en torrents profonds au sein de la mer les flots miraculeux d'un fleuve de lait.

Tu te plains qu'une fraude sacrilége t'ait ravi dix mille sesterces! Que diras-tu, si un autre en a perdu deux cent mille, remis pareillement en dépôt; un troisième, une somme plus considérable encore, que contenait à peine l'anguleuse enceinte d'un vaste coffre-fort? Il est si facile, si simple de braver les regards des dieux, pourvu que nul mortel n'en sache rien! Vois avec quelle assurance il nie! comme il compose son visage! il est imperturbable. Il jure par les rayons du soleil, par la foudre de Jupiter Tarpéïen, par la lance de Mars, par les traits de l'augure de Cirrha, par les flèches et le carquois de Diane; il jure par ton trident, puissant dieu d'Égée, Neptune, sans oublier ni l'arc d'Hercule, ni la pique de Minerve, ni tous les traits du céleste arsenal. Est-il père en outre : Je consens, s'écrie-t-il, à manger bouillie la tête de mon malheureux fils, assaisonnée de vinaigre du Phare!

Il en est qui rapportent tout aux chances de la fortune, et qui ne croient pas que le monde soit mû par un ordonnateur suprême, persuadés que la nature ramène seule l'ordre périodique du jour et de l'année. Aussi abordent-ils tout autel avec intrépidité. Un autre craint que le châtiment ne suive le crime; il croit, celui-là, qu'il est des dieux et il se parjure; il se dit en lui-même : « Qu'Isis fasse de mon corps ce qu'elle voudra; dans sa fureur, qu'elle frappe mes yeux de son sistre, pourvu qu'au prix même de ma vue, je tienne ces écus dont je dénie le dépôt! Et la phthisie, et des poumons ulcérés, et une jambe mutilée, qu'importe? L'indigent Ladas n'hésitera point à souhaiter la goutte, accompagnée d'un ample revenu, pour peu qu'il n'ait besoin d'ellébore ni d'Archigènes. Eh! à quoi sert d'avoir remporté la palme à la course, l'olivier décerné dans Pise, si l'on

mais encore dans les contrées lointaines. Il n'était pas jusqu'à de petits vases, faits de l'argile de cette contrée, qui ne fussent obligatoires pour les sacrifices religieux, au moins dans les premiers temps de la république.

meurt de faim ? Pour être terrible, le courroux des dieux n'en est pas moins lent à punir. S'ils s'appliquent à châtier tous les coupables, quand viendra mon tour? D'ailleurs même, je ne les trouverai peut-être pas inexorables : communément on éprouve leur indulgence. Souvent un même destin n'est pas réservé au même crime : l'un obtient pour prix de son forfait le supplice de la croix, l'autre le diadème. »

C'est ainsi qu'il rassure son âme épouvantée de l'attentat qu'il médite. Alors, il te précède aux autels où tu l'appelles, prêt à t'y traîner toi-même, à t'y faire violence. L'audace du crime passe souvent aux yeux du vulgaire pour la noble confiance de la vertu. Il joue son rôle, le perfide, aussi bien que le bouffon fugitif de la farce de Catulle; et toi, malheureux, de t'écrier d'une voix à dominer celle de Stentor ou plutôt celle du Mars et d'Homère : « Tu l'entends, Jupiter! et tes lèvres restent immobiles, alors que tu devrais tonner, fusses-tu de marbre ou d'airain! Pourquoi d'une main pieuse versons-nous l'encens sur tes autels? Pourquoi t'offrons-nous et le foie et les entrailles des victimes? Je le vois, il n'y a aucune différence à faire entre tes images et la statue de Bathylle.

Écoute les consolations d'un homme qui ne s'attache pas plus aux dogmes des Cyniques qu'à ceux des Stoïciens distingués des premiers par la robe [1], qui ne se laisse point imposer par Épicure, joyeux des légumes de son petit jardin. Aux grands médecins le soin des malades en danger; pour toi. livre ton pouls au disciple même de Philippe [2]. Si tu ne me montres aucune action sur la terre aussi détestable, je me tais, et ne te défends plus de frapper du poing ta poitrine, de meurtrir de soufflets ton visage. Aussi bien est-il de règle, après un dommage reçu, de fermer sa porte; on pleure, on fait plus de vacarme chez soi pour la perte de quelques écus, que pour le trépas d'un père. Personne ne joue en pareil cas le désespoir, et ne se contente d'arracher les bords de sa robe, de fatiguer ses yeux pour en extraire quelques larmes contraintes : les pleurs que l'or perdu fait couler sont des pleurs sincères. Mais si tu vois partout le barreau retentir de semblables plaintes, si

[1] Les Cyniques ne portaient que le manteau sans tunique ; les Stoïciens portaient l'un et l'autre. D'accord, au reste, sur le point essentiel, *l'amour de la seule vertu,* ils n'étaient divisés que sur *l'indifférence* que l'estime de la vertu doit inspirer pour tout ce qui lui est étranger. — [2] Médecin d'un talent fort ordinaire.

des fripons, après avoir lu à dix reprises différentes un billet devant témoins, en renient l'authenticité, alors que déposent contre eux et les caractères tracés de leur main, et l'empreinte du cachet précieux, conservé dans l'étui d'ivoire, penses-tu, mortel trop délicat, qu'on doive t'excepter de la loi commune? Est-ce donc que tu es le fils de la poule blanche, et nous de vils poussins éclos d'œufs malheureux?

Tu endures une perte légère, peu faite pour t'émouvoir la bile, et tu le vois bien, si tu jettes les yeux sur de plus grands revers. Compare à ton dépositaire infidèle le brigand salarié, allumant furtivement l'incendie avec le soufre, et soudain embrasant les portes des maisons : compare encore le sacrilége, enlevant de nos temples ces coupes immenses, incrustées d'une rouille vénérable, présents offerts par les peuples, ou ces couronnes consacrées par un antique roi. Faute d'un tel butin, arrive un impie subalterne qui racle la cuisse d'un Hercule doré et la face elle-même de Neptune, qui détache une lame de la statue de Castor. Peut-il hésiter, lui, qui plus d'une fois jeta au creuset un Jupiter tonnant tout entier? Compare enfin à ton traître ces fabricateurs de poisons et ceux qui les achètent, et ce parricide précipité à la mer dans un sac de cuir, enfermé avec le sage innocent voué à son funeste destin. Ce n'est là que la moindre portion des crimes dont le préfet Gallicus entend chaque jour, du lever de l'aurore au coucher du soleil, le récit. Veux-tu connaître les mœurs du genre humain? seule, la maison de Gallicus te suffit. Passes-y quelques jours, et au retour, ose te dire malheureux.

Qui s'étonne de voir des goîtres sur les Alpes, ou, dans l'île de Méroé, une mamelle plus grosse que l'épais nourrisson? Qui s'étonna jamais de voir des yeux bleus chez les Germains, et des cheveux blonds aux boucles flottantes et parfumées? C'est que la nature est toujours la même pour tous ces peuples. Quand, à l'aspect des oiseaux de Thrace et de leur nuée bruyante, le Pygmée court au combat, revêtu de ses petites armes; quand, trop faible pour résister, il est ravi dans les airs, et emporté sous les serres de l'impitoyable grue, un pareil spectacle nous ferait éclater de rire; mais là, où ces mêmes combats se montrent souvent, personne n'en rit, bien que les guerriers n'y aient pas plus d'un pied de hauteur.

— Quoi! cette tête parjure et sa fraude exécrable resteront

impunies ? — Suppose le criminel aussitôt chargé de chaînes et près de périr à ton gré (que peut vouloir de plus ta colère?) ; le préjudice n'en subsiste pas moins, et c'en est fait pour toujours de ton dépôt. Il te reste donc l'affreux plaisir de voir couler de son corps mutilé quelques gouttes de sang. — Mais la vengeance est un bien qui me sourit plus que la vie. — Ainsi parle un brutal qui, sans motif le plus souvent ou pour quelque cause légère, devient furieux, et dont la rage n'a besoin que de prétexte. Ce n'est point là le langage de Chrysippe, ni de l'indulgent Thalès, ni du vieillard voisin du doux Hymette [1], qui n'eût pas voulu, dans son affreuse prison, partager la ciguë avec son accusateur. L'heureuse sagesse nous affranchit insensiblement de nos vices sans nombre, nous dépouille de toutes nos erreurs : elle nous donne les premières leçons de vertu. En effet, la vengeance toujours est le plaisir d'une âme étroite et faible : ce qui le prouve, c'est que nul ne savoure plus ce plaisir qu'une femme. Mais pourquoi te figurer qu'ils échappent au supplice ceux que le cri déchirant d'une conscience coupable tient sans cesse en émoi, que le remords frappe sourdement de son fouet vengeur, bourreau secret qui torture leur âme? Va, c'est un cruel supplice, plus terrible mille fois que tous les tourments inventés par Cédicius et Rhadamanthe, que de porter nuit et jour dans son âme le témoin de ses forfaits.

« Ce doute ne restera point impuni, » répondit un jour la Pythie à un Spartiate qui hésitait s'il devait retenir un dépôt et se l'approprier par un parjure : car cet homme voulait savoir quel était le sentiment d'Apollon, et s'il obtiendrait l'aveu du dieu. La crainte fit taire le penchant, il rendit le dépôt. Mais l'événement n'en justifia pas moins l'oracle, et prouva qu'il était digne du sanctuaire : le malheureux périt avec ses enfants, avec sa famille, avec ses parents même les plus éloignés.

Ainsi les dieux punissent la seule pensée du crime : quiconque médite un forfait en est déjà coupable. Que sera-ce s'il le consomme? En proie à de continuelles angoisses, qui le poursuivent jusqu'à table, on dirait la fièvre qui dessèche son gosier; les morceaux s'entassent difficilement sous ses dents. Le malheureux rejette les vins qu'il a bus : l'albe, malgré sa pré-

[1] Socrate. Le mont Hymette est célèbre pour l'excellence de son miel.

cieuse vétusté, lui répugne. Offrez-lui-en de plus exquis, les rides s'épaississent sur son front, comme s'il buvait d'un âpre falerne. La nuit, si par hasard ses remords lui laissent un moment de sommeil, si ses membres, longtemps agités sur sa couche, ont enfin trouvé le repos, soudain lui apparaît le temple avec les autels du dieu qu'il outragea; et, ce qui glace surtout sa pensée, il te voit toi-même en songe : ton image sacrée et imposante le trouble, l'épouvante et le contraint à un pénible aveu. Voilà ceux qui pâlissent à chaque éclair précurseur du tonnerre, qui tremblent éperdus au moindre murmure des airs ! La foudre n'est pas pour eux le résultat fortuit de la fureur des vents, c'est un feu vengeur lancé sur la terre par le courroux céleste. La tempête n'a point frappé leur tête? ils n'en craignent que plus la tempête prochaine : la sérénité du ciel leur semble un affreux délai. Ajoutez qu'aux premières douleurs de côté, au moindre frisson qui les tient éveillés, ils se figurent que leur mal vient d'une divinité ennemie : ce sont là, à les entendre, les traits de la colère des dieux. Ils n'osent promettre le sacrifice d'un agneau, la crête d'un coq à leurs dieux Lares. Car un scélérat, sur son lit de mort, a-t-il le droit d'espérer? ou quelle victime ne mérite pas mieux de vivre que lui?

La mobilité et l'inconstance furent toujours le caractère des méchants; ils n'ont de fermeté qu'au moment du crime : est-il consommé, la conscience reprend ses droits. Néanmoins, l'inflexible nature les ramène à des penchants qu'ils condamnent. Eh! qui sut jamais s'arrêter dans la carrière du vice? Quand vit-on, bannie une première fois, renaître la pudeur sur un front endurci? Quand vit-on un homme s'en tenir à un premier forfait? Va, notre perfide donnera dans le filet : il périra dans les fers d'un obscur cachot, ou sur un rocher de la mer Égée, sur ces écueils, populeux séjour des grands criminels. Tu jouiras du supplice amer de cette tête odieuse; et, dans ta joie, tu conviendras enfin qu'il n'est chez les dieux ni sourds, ni aveugles.

SATIRE XIV.

L'EXEMPLE.

Il est bien des vices, Fuscinus, des vices déshonorants, capables de flétrir à jamais le plus heureux naturel, que les pères eux-mêmes enseignent et transmettent à leurs enfants. Un vieux barbon est-il possédé de la ruineuse passion du jeu, à son exemple joue son héritier, portant encore la bulle; comme lui, il s'escrime à remuer le dé dans le cornet. Non, jamais il ne donnera de meilleures espérances, le jeune homme qui sait apprêter la truffe, assaisonner le champignon, et plonger le becfigue flottant dans le même jus, instruit qu'il fut dans cet art par un dissipateur à barbe grise, son père et son maître en gourmandise. Une fois la septième année du nourrisson accomplie, avant qu'il ait renouvelé toutes ses dents, missiez-vous à ses côtés cent et cent précepteurs austères, il soupirera toujours après une table splendidement servie, et ne voudra point dégénérer du faste de la cuisine paternelle.

Et il enseigne la douceur, l'indulgence qui excuse une faute légère; il enseigne, ce Rutilus, que l'âme et le corps d'un esclave sont pétris du même limon, formés des mêmes éléments que les nôtres? ne donne-t-il pas plutôt des leçons de cruauté, lui qui s'extasie d'entendre le bruit déchirant des lanières, pour qui nul chant de Sirène n'est à comparer au sifflement des fouets; lui, ce moderne Antiphate[1], cet autre Polyphème, la terreur de ses lares, qui ne s'estime heureux que lorsque, appelant le bourreau, il fait marquer d'un fer brûlant le front d'un esclave pour deux serviettes dérobées? Quels conseils donne-t-il à un jeune homme, lui qui s'applaudit du grincement des chaînes, qui s'extasie devant l'inscription d'un bagne, d'un cachot réservé à l'esclave des champs? Tu veux que la fille de Larga ne soit pas adultère, elle qui ne pourra jamais énumérer les amants de sa mère, les énumérer même avec la plus rapide volubilité, sans reprendre trente fois haleine? Vierge encore, elle fut complice de sa mère : aujourd'hui elle écrit sous sa dictée

[1] Roi des Lestrigons. Ulysse, à son retour de Troie, ayant abordé dans les états de ce prince, envoya trois de ses gens à la découverte. Antiphate en dévora un, poursuivit les deux autres, et coula à fond tous les vaisseaux d'Ulysse, excepté celui que montait ce héros.

des billets amoureux, qu'elle expédie par d'infâmes ministres, ceux mêmes dont se servait Larga. Ainsi le prescrit la nature. Plus efficaces, plus prompts à nous corrompre, sont les mauvais exemples domestiques, alors qu'ils pénètrent l'âme avec l'ascendant d'imposantes autorités. Un ou deux jeunes gens peut-être y répugneront, ceux dont Prométhée avec plus de complaisance façonna les cœurs d'une meilleure argile. Mais les autres, entraînés sur les traces paternelles qu'ils devaient fuir, suivent, séduits par l'exemple, la vieille ornière du vice.

Abstiens-toi donc de toute action condamnable, ne fût-ce (quel puissant motif!) que pour préserver de la contagion ceux qui nous doivent la vie; aussi bien naissons-nous tous imitateurs dociles de la corruption, de la perversité. Un Catilina, on le trouve chez tous les peuples, dans tous les climats. Nulle part, tu ne trouveras un Brutus, un Caton Que rien de ce qui peut blesser les yeux, les oreilles, ne pénètre au logis qu'habite l'enfance. Loin, loin de ces lieux les prostituées et les chants nocturnes d'un parasite enivré! On ne saurait trop respecter l'innocence d'un enfant. Prêt à commettre quelque chose de honteux, ne méprise pas l'âge tendre de ton fils au berceau; mais que cette image arrête la pensée du crime! Car si jamais il méritait la colère du censeur, qu'il fût ton fils par ses mœurs, comme il l'est par la ressemblance de sa figure et de son corps, si, plus dépravé que toi-même, il s'égarait sur tes pas, tu sévirais sans doute, tu le gourmanderais, tu songerais à le déshériter. Eh! de quel front viens-tu tonner avec la liberté d'un père, vieillard plus coupable que cet adolescent, dont la tête, vide de cervelle, réclame depuis longtemps l'office des ventouses?

Attends-tu l'arrivée d'un hôte, tous tes esclaves sont en mouvement: « Nettoyez ces parvis, faites reluire ces colonnes; que ces sales araignées tombent avec leurs toiles. Que l'un lave l'argenterie, l'autre fourbisse les vases ciselés. » Ainsi le maître, d'une voix fulminante et la verge en main, les excite à l'ouvrage. Eh quoi! misérable, tu t'agites dans la crainte que ton vestibule sali par l'ordure d'un chien n'offusque, à son arrivée, les yeux d'un ami, que ton portique ne se montre souillé de boue? et cependant avec une seule demi-mesure de poussière, un seul petit esclave va tout réparer; et tu ne t'inquiètes

point que ta maison s'offre aux regards de ton fils pure de toute souillure, exempte de tout vice? Certes, la patrie te doit beaucoup alors que tu lui donnes, que tu donnes au peuple un nouveau citoyen, pourvu toutefois que tu le rendes utile à la patrie, utile à son sol, utile dans la guerre comme dans la paix, Car tout dépend des leçons, des principes de morale que tu lui sauras inculquer. La cigogne nourrit ses petits de serpents et de lézards trouvés loin des routes frayées; ces petits, dès qu'ils sont revêtus de plumes, cherchent les mêmes reptiles. Le vautour qui vient de se repaître de carcasses de chevaux, de chiens et de cadavres suspendus au gibet, revole vers sa couvée, et lui apporte des lambeaux sanglants : tels seront encore les aliments du jeune vautour dès qu'il sera assez fort pour se nourrir lui-même, pour bâtir à part son nid sur le sommet des arbres. Le noble oiseau, ministre de Jupiter, chasse dans les forêts le lièvre et le chevreuil; il dépose cette proie dans son aire : bientôt, lorsque la race généreuse prend son essor, aux premiers aiguillons de la faim, elle fond sur cette même proie qu'elle a savourée au sortir de la coque.

Cétronius avait la manie de bâtir; tantôt sur le rivage recourbé de Caiète, tantôt sur le sommet de Tibur ou sur les montagnes de Prénestes, il élevait de magnifiques maisons de campagne : la Grèce et les pays lointains lui fournissaient les marbres dont s'embellissaient ces édifices, plus somptueux que les temples d'Hercule et de la Fortune : ainsi l'eunuque Posidès[1] éclipsait notre Capitole. Pendant que Cétronius étale ce faste, il diminue son patrimoine, il délabre sa fortune : il laisse néanmoins un assez brillant héritage. Cet héritage tout entier, son fils insensé le dissipe, bâtissant de nouvelles campagnes avec des matériaux plus précieux.

Le fils d'un superstitieux observateur du sabbat n'adore que la puissance des nuages et du ciel; il ne fait aucune différence entre la chair humaine et celle du porc, dont s'est abstenu son père, et bientôt il se fait circoncire. Élevé dans le mépris des lois romaines, il n'étudie, il ne pratique, il ne révère que la loi judaïque, et tout ce que Moïse transmet à ses adeptes dans son livre mystérieux. Il n'a garde de montrer la route au voyageur

[1] Cet eunuque fut affranchi de Claude, qui le combla d'honneurs et de richesses. Pline fait mention des *bains* de ce Posidès, qui furent appelés de son nom *Posidiana*.

qui n'est point de sa secte ; il n'indique une fontaine qu'au seul circoncis. Et tout cela, parce que son père passa dans l'inaction le septième jour de chaque semaine, sans prendre aucune part aux devoirs de la vie.

Si toutefois les jeunes gens se plient volontiers aux mauvais exemples, ils ne suivent qu'avec contrainte les conseils de l'avarice, séduits qu'ils sont par les dehors d'un vice qui s'offre sous l'apparence de la vertu, avec un air, un maintien sérieux et une mise austère. On sait d'ailleurs que l'avare reçoit les éloges donnés à l'homme frugal, à l'économe : son patrimoine est plus en sûreté entre ses mains que s'il était remis à la garde du dragon des Hespérides, du dragon de la Colchide ! Ajoutez que l'homme dont je parle, le peuple le révère, émerveillé de de son industrieux talent : une fortune sous la main de pareils ouvriers va toujours croissant ! Oui, mais elle s'accroît par tous les moyens ; elle s'accroît fatiguant continuellement l'enclume, embrasant continuellement le fourneau. Un père donc qui se persuade que l'avare a le cœur pleinement satisfait, qui est lui-même adorateur de la fortune, et croit que la pauvreté heureuse est sans exemple, exhorte ses enfants à suivre la même route, à s'attacher aux mêmes principes.

Le vice a aussi ses préceptes : ce père se hâte de les leur inculquer et les force de s'instruire des plus sordides détails de la lésinerie : bientôt il leur inspire l'insatiable désir d'amasser. Voyez-le, fraudant sur la mesure, châtier les estomacs de ses esclaves : lui-même il meurt de faim, tremblant d'achever un morceau de pain noir et moisi. Il réserve, au milieu de septembre, les restes du hachis de la veille ; il remet à un autre repas un plat de fèves d'été avec une portion de lézard d'eau, dûment signalé, ou bien une moitié de silure putride ; il renferme les débris d'un poireau dont il a compté les filets. Invité à un pareil régal, un habitué de nos ponts[1] s'y refuserait. Mais à quoi bon des richesses amassées au prix de tant de tourments ? N'est-ce pas une véritable fureur, une frénésie manifeste que de vivre dans la misère pour mourir opulent ? Tandis que le sac s'emplit par-dessus les bords, la cupidité croît avec l'or qu'on y entasse. On désire moins quand on n'a rien. Tu achètes donc une seconde métairie : une première ne peut suffire ; puis

[1] Un mendiant habitué à tendre la main sur les ponts, comme lieu de passage.

le plaisir d'agrandir son domaine! Le champ du voisin s'offre à tes yeux plus vaste et plus fertile, tu l'achètes aussi, et avec lui les jeunes arbustes, l'épais olivier qui blanchit le coteau. Le maître ne veut-il entendre à aucun prix; la nuit, des bœufs bien maigres, avec un famélique troupeau de chevaux harassés, seront lâchés au milieu de ses épis verts, et ne rentreront point à l'étable qu'ils n'aient englouti dans leur ventre la moisson tout entière : on jurerait que la faux y a passé. Tu ne saurais dire combien de gens ont eu à gémir de pareils outrages, et combien cette tyrannie en a forcé de vendre leurs champs. — Mais aussi quels propos! quelle renommée! — Que m'importe! dit-il, j'aime mieux une cosse de lupin, que si tout le voisinage me comblait de ses éloges, réduit que je fusse à scier quelques épis sur un petit coin de terre.—Sans doute, tu seras désormais affranchi de toute maladie, de toute infirmité : plus de soucis, plus de chagrins d'aucune sorte; tu vas jouir d'une vie plus longue et plus heureuse, si tu possèdes seul autant de champs cultivés qu'en labourait le peuple romain sous Tatius. Alors, le vétéran qui avait blanchi dans les guerres Puniques, qui avait affronté le farouche Pyrrhus et les glaives des Molosses, recevait au terme de sa longue carrière à peine deux arpents de terre, pour prix de ses nombreuses blessures. C'était la récompense des fatigues et du sang versé dans les combats. Nul ne la trouva jamais au-dessous de son mérite, nul ne taxa la patrie d'ingratitude ou de mauvaise foi. Cet humble coin de terre nourrissait abondamment le père lui-même avec sa famille, dans sa populeuse chaumière, où reposait son épouse enceinte, où folâtraient quatre jeunes enfants, l'un né d'une esclave, les trois autres héritiers du maître. Après le repas ordinaire, un repas plus frugal attendait les aînés au retour de la vigne ou des champs : une copieuse bouillie fumait en d'immenses bassins. De nos jours, ces deux arpents ne suffisent pas à nos jardins. De là, presque tous les crimes : aucune passion humaine n'a distillé plus de poisons, n'aiguisa jamais plus de poignards que l'insatiable désir d'une fortune sans mesure. Car celui qui veut devenir riche le veut aussitôt devenir. Eh! quel respect des lois, quelle crainte, quel scrupule arrête jamais l'impatience de l'avare?

Vivez contents de vos cabanes et de ces coteaux, ô mes enfants, disait jadis le Marse, l'Hernique et le vieillard du Ves-

tin [1]. Demandons à la charrue le pain qui suffit à nos tables. Ainsi nous serons agréables aux divinités champêtres, dont l'appui secourable, après le bienfait d'une moisson délicieuse, a permis que l'homme se dégoûtât du gland qui nourrissait ses pères. Jamais il ne se souillera d'aucun crime, celui qui ne rougit pas de chausser la guêtre rustique pour affronter la glace, qui brave les Aquilons avec des peaux retournées. C'est la pourpre étrangère, inconnue à nos climats, qui conduit à tous les crimes.

Voilà quels préceptes nos aïeux donnaient à leurs enfants. Aujourd'hui, après l'automne, un père court, au milieu de la nuit, réveiller à grands cris son fils qui repose : « Enfant, debout, prends tes tablettes, écris, prépare un plaidoyer, compulse les vieilles rubriques de nos lois, ou brigue dans un placet la verge du centurion. Mais fais que Lélius remarque tes cheveux en désordre, tes narines velues, qu'il admire tes larges épaules. Cours détruire les cabanes des Maures, les citadelles des Bretons, afin d'obtenir à soixante ans l'opulente dignité de porte-enseigne! Ou si tu répugnes aux longues fatigues des camps, si les accents du clairon mêlés au bruit du cor portent le trouble dans tes entrailles, achète telle marchandise que tu puisses revendre moitié plus qu'elle ne t'aura coûté. N'aie point de dégoût pour celles qu'il te faudra reléguer au delà du Tibre : cuirs ou parfums, n'importe; le gain sent toujours bon, quelle qu'en soit la source. Aie toujours sur les lèvres cette sentence du poëte, digne des dieux et de Jupiter lui-même : *On ne s'enquiert point d'où vient la fortune ; l'essentiel, c'est de l'avoir.* C'est là le refrain de la grand'mère à ses petits-fils chaque fois qu'ils viennent caresser sa bourse; les jeunes filles le savent avant l'alpha et le bêta. »

A ce père si pressant dans ses avis, je pourrais répliquer : Dis-moi, le plus vain des hommes, pourquoi te hâter? je te cautionne un disciple meilleur que le maître. Va, sois tranquille, tu seras vaincu par ton fils, comme Ajax vainquit Télamon, et Achille, Pélée. Épargne sa jeunesse. Le germe du vice qu'il reçut en naissant n'a point encore envahi jusqu'à la moëlle de ses os. Laisse-le peigner sa barbe, faire usage du ra-

[1] Anciens peuples de l'Italie, placés aux confins du Samnium, subjugués et incorporés à l'empire romain, l'an 495 avant J.-C.

soir, il sera bientôt faux témoin, il trafiquera du parjure à vil prix, embrassant l'autel et les genoux de Cérès. C'en est fait de ta bru, si elle franchit le seuil de ta porte, riche d'une dot qui lui sera fatale. De quels doigts elle se sentira pressée à la gorge durant son sommeil! Ce que tu lui demandes d'acquérir et sur terre et sur mer, un chemin plus court le lui donnera : un grand crime ne coûte aucune peine. Jamais, diras-tu quelque jour, je ne lui conseillai de tels forfaits. Tant de perversité n'en est pas moins le fruit de tes leçons! Quiconque réveille dans un jeune cœur la passion des richesses par de sinistres conseils, le pousse à l'avarice : lui donner pleine liberté d'user de la fraude pour doubler un patrimoine, c'est briser pour lui tous les freins, c'est le lancer dans la carrière du crime. Tu le rappelles? il ne sait plus s'arrêter; il te méprise et s'emporte loin de la borne. On ne croit jamais assez profiter de la permission de mal faire, tant on se plaît soi-même à étendre cette liberté!

Quand tu dis à un adolescent : Bien fou qui donne à un ami, qui soulage la misère d'un parent, n'est-ce pas lui enseigner à piller, à circonvenir, à acquérir par tous les crimes des richesses que tu chéris au fond de ton cœur autant que les Décius chérissaient leur patrie, autant que Ménécée[1], si la Grèce ne ment pas, aimait Thèbes, cette Thèbes où naquirent, au sein des sillons fécondés par les dents d'un dragon, des légions tout armées, prêtes à se livrer d'horribles combats, comme si un trompette se fût levé à leur tête? Ainsi, l'incendie dont tu allumas la première étincelle, tu le verras s'étendre au loin, et tout dévorer sur son passage. Malheureux! tu ne seras pas toi-même épargné. Ce lion, ton élève, avec d'affreux rugissements, entraînera dans sa caverne son maître épouvanté. L'astrologue sait le temps que tu as à vivre : mais il est dur d'attendre l'arrêt tardif du destin! Tu mourras avant que la Parque ait tranché le fil de tes jours. Déjà tu es un obstacle, un empêchement à ses vœux; ta longue vieillesse, vivace comme celle d'un cerf, met le jeune homme à la torture. Va, cours chez Archigène[2], achète l'antidote composé par Mithridate, si tu veux encore cueillir la figue et savourer le parfum de la rose.

[1] Second fils de Créon; pour accomplir l'oracle de Tirésias, il se précipita du haut des tours de Thèbes, tandis que cette ville était assiégée par Polynice. — [2] C'était un médecin.

C'est un antidote que pères et rois doivent avaler avant chaque repas.

Voulez-vous un spectacle plus amusant que pas un de nos théâtres, que pas une fête du plus magnifique préteur? considérez par combien de périls s'accroît un patrimoine, s'entassent, au fond d'un coffre-fort, un fisc, des écus qu'on se promet de confier à la vigilance de Castor, depuis que Mars vengeur a lui-même perdu son casque, incapable qu'il est de conserver son propre bien! Laissez donc là tous les jeux de Flore, de Cérès et de Cybèle : la vie humaine est une comédie bien plus attachante!

Est-il plus divertissant de contempler les voltiges du pétaure, les tours habituels d'un danseur de cordes, que de te voir, à demeure fixe sur la poupe d'un navire crétois, courir incessamment le danger d'être emporté par le Corus ou l'Auster, vil trafiquant d'un ballot d'épices, pour nous apporter une épaisse liqueur pressurée sur l'antique rivage de Crète, avec des bouteilles compatriotes de Jupiter? Encore, ce malheureux qui fixe sur une corde ses pas incertains le fait-il pour vivre : cette corde le garantit du froid et de la faim. Toi, c'est pour mille talents, cent maisons de campagne que tu braves les périls. Vois ce port et cette mer couverte de vastes navires : la mer compte déjà sur son sein plus d'hommes que la terre. Elle ira, cette flotte, partout où l'appellera l'appât du gain; elle ne franchira pas seulement les mers de Carpathie et de Gétulie; mais, laissant Calpé bien loin derrière elle, elle entendra le soleil frémissant plonger au sein du gouffre d'Hercule. Et ce beau dévouement, c'est afin de pouvoir revenir, la bourse pleine, tout fier d'étaler des sacs gonflés d'or, d'avoir vu les monstres de l'Océan et ses dieux marins!

Chaque mortel a sa manie : l'un, réfugié dans les bras d'une sœur, s'épouvante du regard, du flambeau des Euménides; l'autre, assommant un bœuf, croit entendre rugir Agamemnon ou bien Ulysse. Pour faire grâce à sa tunique et à son manteau, en a-t-il moins besoin de curateur, celui qui surcharge son vaisseau de marchandises, qui ne se sépare de l'abîme que par l'épaisseur d'une planche, qui n'affronte tant de maux, tant de périls, que pour quelques pièces d'argent à la marque du prince? Le ciel s'obscurcit, la foudre gronde : « Détachez le câble, s'écrie le trafiquant de blé ou de poivre; cet horizon

rembruni, cette large bande noire, ne présage rien de sinistre : c'est un orage d'été. » Le malheureux ! cette même nuit peut-être, il va s'abîmer avec les débris de son navire ; ballotté, submergé par les flots, il va serrer de la main et des dents sa riche ceinture. Naguère tout l'or que le Tage et le Pactole roulent avec leur sable brillant n'avait pu suffire à ses vœux ; il lui suffira de quelques lambeaux pour voiler ses flancs glacés, d'un peu de pain, réduit qu'il est après son naufrage, après la submersion de son vaisseau, à mendier un as, et sans autre ressource que le tableau de son désastre.

Acquises au prix de tant de maux, les richesses se conservent avec des craintes, des soucis plus grands encore. Rien de plus misérable que la garde d'une grande fortune ! Le riche Licinus s'entoure de réservoirs ; la nuit, il met sur pied une cohorte d'esclaves toujours en alerte pour son ambre, ses statues, ses colonnes de Phrygie, son ivoire, sa vaste galerie. Le tonneau du cynique en haillons est à l'abri du feu : s'il se brise, demain il aura une autre maison, ou la même restaurée avec du plomb. Alexandre sentit en voyant l'hôte illustre de ce gîte combien est plus heureux l'homme sans désirs, que l'ambitieux qui, convoitant l'univers entier, se prépare des périls non moins grands que ses succès.

Non, ton pouvoir n'est rien si nous sommes sages ; c'est nous, oui, c'est nous, ô Fortune, qui te défions. Si l'on me demande à quoi je borne le nécessaire : A ce qui suffit pour se garantir de la soif, de la faim et du froid ; à ce qui te suffisait, Épicure, dans ton modeste jardin, et avant toi, à Socrate, au sein de ses pénates. La nature est toujours d'accord avec la raison. L'austérité de ces modèles, je le vois, te déconcerte ! tu peux y mêler quelque chose de nos mœurs : complète la somme qui te mérite, aux termes de la loi d'Othon, l'honneur des quatorze gradins. Et, avec tout cela, tu fronces le sourcil, tu fais la grimace ! donne-toi le revenu de deux chevaliers, de trois encore. Mais si je n'ai pas comblé ton sein et qu'il s'ouvre toujours avide, non, jamais, ni la fortune de Crésus, ni les richesses des rois de Perse, n'assouviront ta cupidité, non plus que les trésors de Narcisse[1], à qui le faible Claude accorda tout, tout, jusqu'à la mort de son épouse.

[1] Affranchi, puis secrétaire de Claude. Ce vil courtisan abusa de la faiblesse de son

SATIRE XV.

LA SUPERSTITION.

Qui ne sait, Volusius Bithynicus, quelles monstrueuses divinités révère le sot Égyptien? Ici l'on adore le crocodile, là, on tremble devant un ibis engraissé de serpents. L'effigie du singe d'or à longue queue brille aux lieux où résonnent les cordes magiques du colosse mutilé de Memnon, où l'antique Thèbes gît ensevelie sous les ruines de ses cent portes. Ailleurs, on vénère le poisson de la mer, le poisson du fleuve : des cités entières se prosternent devant un chien; mais devant Diane, personne. C'est un sacrilége, que de presser sous sa dent le poireau ou l'oignon. Oh! la sainte nation, qui voit naître dans ses jardins de pareilles divinités! On ne sert sur aucune table l'animal qui porte la laine : défense d'égorger le petit d'une chèvre; mais toute liberté de se nourrir de la chair humaine. Quand Ulysse, à la table d'Alcinoüs, racontait de semblables horreurs à son hôte étonné, plus d'un convive dut s'indigner, dut se moquer de lui comme d'un mauvais plaisant. « Et personne ne jette à la mer cet impudent menteur, bien digne d'être la proie d'une vraie Charybde, lui qui nous vient débiter tant de fables atroces sur les Lestrigons et les Cyclopes? Mieux vaudrait croire à Scylla, aux roches Cyanées[1] qui s'entre-choquent, aux outres même pleines de tempêtes, à Elpénor qui, frappé de la baguette de Circé, grogne de concert avec ses matelots transformés en pourceaux. A-t-il donc cru les Phéaciens si dépourvus de sens? » Ainsi devait se récrier, avant qu'il fût ivre, celui d'entre eux qui avait le moins puisé dans l'urne de Corcyre : car le roi d'Ithaque était le seul garant des contes qu'il faisait.

Moi, je vais citer un fait prodigieux, qui n'en est pas moins arrivé tout récemment sous le consulat de Junius, près des murs de l'ardente Coptos : c'est le crime de tout un peuple,

maître pour s'enrichir des dépouilles de ceux qu'il voulait perdre ; sa fortune, dit-on, fut excessive.

[1] Ce sont deux rochers, situés à l'entrée du Pont-Euxin, dont l'un touche à l'Europe et l'autre à l'Asie. Très-voisins l'un de l'autre, le voyageur qui les aperçoit de loin, peut croire qu'ils s'unissent ou se séparent, suivant le point de perspective d'où il les considère.

crime plus atroce que ce qui figura jamais sur la scène. Car, de Pyrrha jusqu'à nous, vainement tu chercherais sur la scène tragique le crime d'une cité entière. Écoute quel scandale a produit de nos jours la plus atroce férocité.

Entre deux villes voisines, Coptos et Tentyra, règne encore une ardente inimitié, une haine immortelle, plaie profonde que rien ne saurait guérir. Cet excès de fureur, chez les deux peuples, vient de ce que chacun abhorre les dieux de l'autre, persuadé que les seules divinités auxquelles on doit hommage sont celles qu'il révère. L'une des deux cités célébrait une fête : ce fut une occasion que s'empressèrent de saisir les nobles et les chefs de l'autre, pour l'empêcher de goûter la joie d'un si beau jour, de savourer les délices d'un long festin, alors que les tables restent dressées devant les temples et sur les places, et qu'assidu le jour comme la nuit, la septième aurore souvent trouve le convive étendu sur les lits. Tout sauvage qu'il est, ce canton de l'Égypte, autant que j'ai pu le remarquer moi-même, ne le cède point en voluptés à l'infâme Canope. Ajoutez que la victoire est facile sur des hommes noyés dans le vin, que l'ivresse fait balbutier et chanceler. D'un côté, des danses animées par la flûte d'un noir Éthiopien, des parfums tels qu'on les peut supposer, des fleurs, des couronnes en quantité; de l'autre, la haine affamée. On éclate d'abord en propos injurieux, les têtes s'échauffent : c'est le signal du combat; puis on s'attaque en poussant le même cri : le bras nu fait l'office du javelot. Peu de mâchoires restent sans blessures; peu ou point de nez, dans toute la mêlée, restent intacts. On ne voit plus dans tous les rangs que visages mutilés, figures méconnaissables, crânes entr'ouverts, poings dégouttants du sang qui jaillit des yeux crevés. Ce n'est là pourtant, selon eux, que jeux d'enfants, parce qu'ils ne foulent point de cadavres sous leurs pieds. En effet, à quoi bon tant de milliers de combattants s'il n'en périt aucun? On redouble donc d'acharnement : les bras se baissent pour ramasser et brandir aussitôt des pierres, armes familières à la sédition; non des pierres telles qu'en soulevaient Ajax et Turnus, ou du poids de celle avec laquelle le fils de Tydée fracassa la cuisse d'Énée, mais telles qu'en peuvent lancer des bras si différents des leurs, des bras de notre siècle. Car déjà, au temps d'Homère, l'espèce dégénérait. De nos jours, la terre ne porte plus que des hommes méchants et

frêles. Aussi les dieux ne les voient-ils qu'avec un sourire amer de mépris et de haine.

Reprenons notre histoire. Soutenu d'un renfort, l'autre parti ose tirer le glaive, s'armer de la flèche meurtrière et recommencer le combat. Aussitôt les ennemis de prendre tous la fuite, et les Tentyrites, sous les épais ombrages du palmier qui avoisine leur ville, de s'élancer à leur poursuite. Un Coptite, dont la terreur précipitait les pas, glisse et tombe ; on le prend, on le coupe, on le dépèce en mille morceaux, afin que ses débris puissent suffire à tous. La troupe triomphante le dévore et ronge jusqu'à ses os. Elle ne le fit point bouillir dans l'airain ou rôtir à la broche ; tant d'apprêts semblaient trop longs à son impatience : elle se contenta d'un cadavre cru. Grâce au ciel, elle n'a pas violé le feu sacré que Prométhée déroba à la voûte des cieux pour en faire don à la terre. Noble élément, je t'en félicite ; et je crois, Volusius, que tu t'en applaudis avec moi. Celui, du reste, qui osa mordre dans un cadavre, ne savoura rien de plus délicieux. Témoin de cet exécrable attentat, ne demande donc point si le premier sentit son gosier voluptueusement flatté du morceau. Le dernier qui survint, trouvant la victime tout entière dévorée, presse la terre de ses doigts pour sucer au moins quelques gouttes de sang.

Les Gascons [1], nous dit-on, à l'aide d'un pareil aliment prolongèrent leur existence. Mais quelle différence ! Ils luttaient contre la fortune jalouse, réduits qu'ils étaient aux dernières extrémités de la guerre et du malheur, en proie aux horreurs d'un long siége. Leur exemple est fait pour inspirer la pitié. Ces hommes donc, après avoir tout épuisé, les herbes, les animaux, tout ce que la rage de la faim leur suggérait, et dont les corps blêmes et exténués de maigreur étaient un objet de compassion pour leurs ennemis mêmes, dévorèrent les membres de leurs concitoyens, tout prêts à se dévorer eux-mêmes. Quel mortel, quel dieu n'absoudrait pas un peuple de héros, qui avait enduré de telles souffrances, à qui pouvaient pardonner ces mânes dont les corps lui avaient servi de nourriture ! Zénon [2], je le sais, nous donne des préceptes plus humains, il n'autorise pas tout indistinctement pour conserver sa vie. Mais

[1] Habitants de Calaguris, aujourd'hui Calahora, ville de l'Espagne Taragonaise. —
[2] Disciple de Cratès et fondateur du Stoïcisme.

un Cantabre pouvait-il être Stoïcien, surtout au siècle de l'ancien Métellus? Aujourd'hui le flambeau de la philosophie grecque et romaine éclaire l'univers : déjà le Breton a reçu du Gaulois des leçons d'éloquence; Thulé parle déjà de gager un rhéteur.

Du reste, le peuple généreux que j'ai rappelé, et son rival en courage et fidélité, mais plus célèbre par son désastre, le Sagontin s'excuse sur de tels motifs. L'Égypte fait pâlir l'autel sanglant de la Tauride. Cette Tauride, qui la première imagina un abominable sacrifice, s'il faut en croire les traditions poétiques, se contente d'immoler des hommes; la victime, en tombant sous le couteau, ne craint rien de plus. Mais les Tentyrites, quelle nécessité les réduisit à cela? quelle famine, quel siége si pressant leur firent oser une si monstrueuse atrocité? qu'auraient-ils fait de plus si le Nil eût refusé d'épancher ses eaux sur l'aride Memphis? Cet excès de rage, inconnu à jamais au Cimbre terrible, au farouche Sarmate, au Breton et à l'impitoyable Agathyrse [1], un vil peuple s'en rend coupable, futile nation habituée à déployer de petites voiles dans des canots d'argile [2], à manœuvrer une conque peinte avec de petites rames.

Non, jamais tu n'inventeras ni peine ni supplice digne de la scélératesse d'un peuple qui confond dans sa pensée la colère et la faim! La nature témoigne qu'elle a doué l'homme d'un cœur compatissant, puisqu'elle lui donne les larmes : cette sensibilité est la meilleure portion de nous-mêmes. C'est la nature qui nous prescrit de pleurer sur l'infortune d'un ami, sur le deuil d'un accusé, sur le pupille réduit à invoquer la justice des lois contre le tuteur qui le dépouille, cher enfant, à qui ses joues baignées de larmes, sa chevelure virginale, prêtent les grâces de l'autre sexe. Soumis à l'ascendant impérieux de la nature, nous gémissons quand s'offre à nos regards le convoi d'une vierge adulte, quand la tombe se ferme sur un enfant trop jeune pour le bûcher. Et quel homme de bien, digne de porter la torche aux mystères, tel que la réclame la prêtresse de Cérès, peut se croire étranger aux maux d'autrui? Voilà ce qui nous distingue de la foule inerte des ani-

[1] Peuple de la Sarmatie d'Europe. — [2] Suivant M. Denon (dans son grand ouvrage sur l'Égypte) on construit de nos jours encore à Balasse, près Nagardi, des radeaux composés de vases d'argile cuits moitié au soleil, moitié à l'action d'un feu de paille.

maux ; c'est à cette fin que, pourvus seuls de ce génie vénérable, capables de commercer avec les dieux, d'inventer, de perfectionner les arts, nous avons puisé aux célestes demeures le sentiment refusé à la brute dont la tête est courbée vers la terre. Dès l'origine du monde, le commun auteur des choses ne lui départit que la vie ; à nous, il donna de plus une âme ; il voulut qu'une affection mutuelle nous fît chercher tour à tour et prêter un appui ; nous réunît, trop longtemps dispersés, en un même peuple ; nous fît déserter les antiques forêts habitées par nos pères ; nous fît bâtir des maisons, joindre nos lares aux lares d'un voisin pour goûter au sein d'une confiance réciproque un tranquille sommeil ; protéger de nos armes un concitoyen abattu ou affaibli par de larges blessures, marcher au combat sous de communes enseignes et repousser l'ennemi du haut des mêmes tours, à l'abri des mêmes portes.

Mais de nos jours plus d'accord règne entre les serpents. La bête féroce reconnaît et épargne son espèce. Quand vit-on le lion le plus fort égorger un autre lion ? Dans quelle forêt le sanglier expira-t-il jamais sous la dent d'un sanglier plus robuste ? Le tigre indien vit toujours en paix avec le tigre furieux, l'ours avec l'ours cruel. Mais c'est peu pour l'homme d'avoir, sur une enclume sacrilége, fabriqué le fer homicide, tandis qu'habitués à ne forger que des sarcloirs et des râteaux, las de manier le soc et la houe, les premiers forgerons ignorèrent l'art de façonner le glaive : nous voyons des peuples à qui il ne suffit pas d'immoler des hommes à leur ressentiment, mais qui regardent un cœur, des bras, une tête comme autant d'aliments. Eh ! que dirait Pythagore, où ne fuirait-il pas, s'il était, de nos jours, témoin de pareilles horreurs, lui qui s'abstint de la chair des animaux, non moins que de la chair humaine, qui ne se permit pas même toute sorte de légumes ?

SATIRE XVI.

PRÉROGATIVE DE L'ÉTAT MILITAIRE. — FRAGMENT.

Qui pourrait, Gallus, compter tous les priviléges de l'heureux métier des armes ? Que je sois reçu dans un camp fortuné, timide et novice, je vais m'y trouver sous l'influence d'une

étoile prospère. Mieux vaut, en effet, au début un sourire du destin, que d'être recommandé à Mars par une lettre de Vénus ou de la puissante déesse que charme le rivage de Samos.

Parlons d'abord des avantages communs à tous : en voici un et qui n'est pas le moindre. Nul citoyen n'oserait vous frapper : il y a plus, s'il est frappé, qu'il dissimule et se garde bien de montrer au préteur sa mâchoire édentée, sa face couverte de noires et livides tumeurs, et ses yeux laissés en tel état que le médecin en désespère. Veut-il venger l'outrage ; on lui donne un juge en casaque gauloise, bottines aux pieds et se guindant avec ses grandes jambes sur un siége exhaussé, en vertu de l'antique législation des camps et de l'usage établi par Camille, qui veulent que le soldat ne puisse plaider hors des retranchements et loin de ses drapeaux. — Rien de plus juste que la connaissance des délits militaires soit déférée aux centurions ; et je ne resterai pas pour cela sans vengeance, si ma plainte est légitime. — Oui ; mais toute la cohorte se déclare contre vous ; et de tout le bataillon, c'est à qui vous nuira le plus. Vous exposerez-vous à ce que la vengeance soit pire que l'injure ? Il vous faudrait avoir l'opiniâtre arrogance de l'avocat de Modène, de Vagellius, pour risquer vos deux jambes contre tant de chaussures ferrées, contre tant de milliers de clous. Eh ! qui voudra vous assister si loin de Rome ? Je dis plus, quel Pylade osera franchir les barrières d'un camp ? Séchons, séchons au plus tôt nos larmes ; ne sollicitons pas des amis prêts à s'excuser. « Produisez vos témoins, » dira le juge. A cet ordre, qu'il s'en trouve un seul, parmi ceux qui virent porter les coups, assez hardi pour dire, J'AI VU, et je le déclare digne de la barbe et des longs cheveux de nos ancêtres. Vous trouveriez plus aisément un faux témoin prêt à déposer contre un paysan, qu'un témoin véridique contre la fortune et l'honneur d'un homme de guerre.

Notons encore bien d'autres bénéfices, bien d'autres avantages que confère le serment militaire. Un voisin s'est-il approprié un vallon, un champ de l'héritage de mes pères ; en a-t-il arraché la borne sacrée, sur laquelle je dépose l'offrande annuelle [1] d'une bouillie avec un vieux gâteau ; un débiteur se

[1] Pour témoigner leur vénération au dieu Terme, les habitants de la campagne ne manquaient pas de lui apporter de modestes offrandes : c'était une *bouillie* composée de farine d'orge délayée avec de l'eau et assaisonnée de miel, d'œufs et de fromage.

refuse-t-il à me rendre un argent prêté, désavouant l'authentique billet qu'il souscrivit de sa main, il me faut attendre un an jusqu'à ce que tout un peuple de plaideurs soit expédié, pour la mise en instance de mon procès. Encore dois-je alors éprouver mille dégoûts, mille délais ; cent fois les siéges sont inutilement préparés. Déjà l'éloquent Céditius dépose sa lacerne, et Fuscus se hâte de satisfaire un besoin ; nous sommes prêts..... la cause est remise ! Il n'est pas facile de se rencontrer sur l'arène du barreau. Mais ceux qui ceignent l'épée et le baudrier, ils sont maîtres de plaider quand il leur plaît : leur pécule ne se consume pas dans d'interminables procès.

Autre avantage : seuls, les soldats ont le droit de tester du vivant de leur père. Car, les biens acquis par les travaux de la guerre, la loi les excepte des autres biens, dont le père dispose à son gré. Aussi Coranus, cet assidu compagnon d'armes, ce serviteur de nos drapeaux, voit-il son père tout vieux, tout chancelant qu'il est, le courtiser : c'est qu'une faveur légitime conduit Coranus à la fortune et lui assure le prix de son beau zèle. On juge bien qu'il est de l'intérêt du général lui-même que les plus braves soient le mieux traités, qu'ils s'applaudissent tous, oui, tous, de mériter et colliers et distinctions. . .

. . . .

PERSE.

NOTICE SUR PERSE.

Perse (Aulus-Persius-Flaccus), poëte satirique, sous l'empire de Néron, était natif de Volterre dans la Toscane ; il était chevalier romain, parent et allié des personnes du premier rang. Il étudia jusqu'à l'âge de douze ans à Volterre, et puis il continua ses études à Rome, sous le grammairien Palémon, sous le rhéteur Verginius, et sous un philosophe stoïcien, nommé Cornutus, qui conçut pour lui une amitié si particulière, qu'il y eut toujours entre eux une liaison très-intime. Après la mort de Perse, Cornutus conseilla à la mère de son ami de supprimer quelques poésies que son fils avait composées au commencement de sa jeunesse. Il jugea sans doute qu'elles ne répondraient pas à la grande réputation de celles qui avaient paru, et qui avaient été reçues du public avec tant d'admiration, que les exemplaires en furent d'abord enlevés. On supprima, entre autres ouvrages, les vers sur Arrie, cette illustre dame romaine, qui se tua pour donner exemple à son époux. M. Moréri s'est imaginé faussement que c'était une satire contre Arrie. C'était plutôt un éloge, et l'on n'en saurait raisonnablement douter, après l'étroite amitié de l'auteur pour Thraséa, gendre d'Arrie, sa parente. Il étudia avec Lucain sous Cornutus, et se fit tellement admirer par ce condisciple, que quand Perse récitait ses vers, Lucain avait de la peine à retenir ses acclamations. Perse ne connut Sénèque que fort tard, et ne put jamais goûter son esprit. Il fut bon ami, encore meilleur fils, meilleur frère, et meilleur parent. Il fut fort chaste, quoique beau garçon ; il fut sobre, doux comme un agneau, et susceptible de honte tout comme une jeune fille ; tant il est vrai qu'il ne faut pas juger d'un homme par ses écrits ; car les satires de Perse sont dévergondées, et toutes remplies d'aigreur et de fiel. On croit qu'il n'épargna pas même le cruel Néron, et qu'il l'avait désigné d'une manière si intelligible, que Cornutus jugea à propos de réformer quelques termes qui avaient rapport à cet empereur. Il mourut âgé de vingt-huit ans.

Il est évident à tous ceux qui lisent Perse avec attention qu'il est obscur, non par politique, mais par le goût qu'il s'était donné, et par le tour qu'il avait fait prendre à son génie ; car, si la crainte de se faire des affaires à la cour l'eût engagé à couvrir sous des nuages épais ses conceptions, il n'aurait pris ce parti que dans les matières qui eussent eu quelque rapport à la vie du tyran. Mais on voit qu'il entortille ses paroles, et qu'il recourt à des allusions et des figures

énigmatiques, lors même qu'il ne s'agit que d'insinuer une maxime de morale, dont l'explication la plus claire n'eût su fournir à Néron le moindre prétexte de se fâcher.

(Extrait du *Dictionnaire de Bayle.*)

SATIRES.

PROLOGUE.

Jamais je ne m'abreuvai aux sources d'une Hippocrène, jamais je ne rêvai sur le Double Mont[1], je n'en ai nul souvenir, pour me produire ici soudain avec le titre de poëte. Quant aux sœurs d'Hélicon et la pâle Pirène[2], je laisse leurs faveurs à ceux dont un lierre flexible caresse les portraits. Je viens, demi-profane, moi-même apporter mes vers au sanctuaire des poëtes.

Qui fit articuler au perroquet son Χαῖρε, instruisit le corbeau à saluer de son rauque gosier, la pie à contrefaire nos paroles? Le maître de l'art, le prodigue auteur du génie, la faim, qui, habile artiste, façonne la voix aux accents qui lui furent refusés. Fais briller l'espoir d'un écu séducteur, corbeaux et pies vont moduler, vrais poëtes, des accords dignes de Pégase.

SATIRE I.

DES POETES ET DES ORATEURS.

O soucis des hommes! ô néant des choses du monde! — Qui lira cela? — Est-ce à moi que tu parles? — Non, personne. — Personne! au moins deux ou.... — Personne. O honte! ô pitié! — Pourquoi? Je craindrai que Polydamas, que sa féminine race de Troyens[3], ne me préfèrent Labéon[4]? Bagatelles! parce qu'il plaît à cette ville tumultueuse de déprécier une chose,

[1] Deux sommets s'élevaient sur le Parnasse : l'un du nom de *Nysa*, consacré à Bacchus; l'autre, du nom de *Cyrrha*, consacré à Phébus. — [2] Comme l'Hippocrène, la fontaine de Pirène était consacrée aux Muses. — [3] Expression outrageante qui s'adresse aux nobles patriciens, façonnés sous les empereurs au joug de la servitude. — [4] Accius Labéon était un poëte aussi ridicule qu'insipide, qui avait traduit en vers burlesques l'Iliade d'Homère : il était cher à Néron.

garde-toi d'y souscrire; ne redresse pas sa fausse balance, et ne te cherche pas hors de toi-même. Car, à Rome, qui ne....? Ah! si je pouvais parler...! Mais je le puis, quand je vois qu'avec nos cheveux blancs, telle est notre déplorable vie! nous agissons comme au jour où nous quittâmes les noix [1], et tout en affectant l'austère sagesse, alors, alors... Pardonnez. — Non. — Que faire? Mais ma rate aime à s'épanouir.

Enfermés, nous écrivons, l'un des vers, l'autre de la prose, et tous d'un sublime à suffoquer le plus ample poumon. Sans doute tu vas, en public, bien peigné, avec la toge neuve et blanche, rubis au doigt comme au jour natal, sur un siége exhaussé, lire ce galant ouvrage. Ton gosier, humecté du liquide sirop, prêtera au débit sa mobile flexibilité; ton œil va clignoter, docile aux accents de la passion.

Vois alors les nobles Titus [2], avec une attitude indécente, une voix altérée, trépigner à chaque vers qui pénètre leurs entrailles, qui fait palpiter leur sein remué par cette libidineuse poésie. Vieux fou! Est-ce là ce dont tu repais les oreilles d'autrui, de gens à qui tu vas dire, tout hydropique de vanité : Hola, assez! — A quoi bon savoir, si ce levain ne fermente, si ce figuier, dont le germe a pris naissance au sein du roc, ne le brise et ne se développe au dehors? — Eh! voilà ta pâleur, ta vieillesse! O mœurs! n'est-il rien ton savoir, si un autre ne sait que tu es savant? — Mais il est beau d'être montré au doigt, d'entendre dire : Le voici! Et que mes vers soient dictés à cent écoliers frisés, le comptes-tu pour rien [3]?

Vois, au milieu des coupes, les fils de Romulus, ivres de débauche, scruter nos poëmes divins. L'un d'eux, celui dont les épaules sont drapées d'un manteau violet, bégaie en nazillant quelque insipide fiction, une Phyllis, une Hypsipyle ou tel autre lamentable sujet; il effile sa voix, et son palais délicat mignarde ses mots. Nos braves ont applaudi. Maintenant la cendre du poëte n'est-elle pas heureuse. Le marbre ne pèse-t-il pas plus mollement sur ses os? Les convives sont en extase. Désormais de ces mânes, de ce tombeau, de cette urne fortunée, les violettes ne vont-elles pas éclore? Tu railles,

[1] Chez les Romains de même que chez nous, la noix servait à divers jeux de l'enfance; elle était elle-même l'emblème de ces jeux. — [2] Perse désigne ici les plus grands personnages de la cour de Néron. — [3] Néron avait, dit-on, prescrit par un édit que ses vers fussent dictés aux jeunes gens dans les écoles : c'est là sans doute une allusion à cette vanité.

dis-tu, et c'est par trop contracter tes narines. Quel est l'homme qui ne voudrait pas mériter les éloges du public, et laisser, auteur d'un poëme digne du cèdre [1], des vers qui ne craignent ni les sardines ni l'encens?

Qui que tu sois, ô toi dont je fais ici mon interlocuteur, écoute. Non, moi-même, quand j'écris, s'il m'échappe quelque beau trait, quelque rare que cela soit, pourtant s'il m'échappe un trait heureux, je ne craindrai pas de me voir applaudir. Car, en vérité, je n'ai pas la fibre de corne. Mais je nie que la mesure suprême, la suprême règle du goût, soit ton *bravo! à merveille!* Car scrute-le, cet *à merveille* tout entier : que ne recèle-t-il pas? Il ne s'agit ici ni de l'Iliade d'un Accius enivré d'ellébore, ni de petites élégies, impromptu de nos grands dans la digestion, ni de rien enfin de ce qu'on écrit sur un lit de citronnier. Tu sais servir chaud un ventre de truie; tu sais vêtir un client transi d'un surtout usé; et, « j'aime la vérité, lui dis-tu; dis-moi la vérité sur mes vers. » Eh! le peut-il? veux-tu que je te la dise, moi? Tu radotes, témoin cette tête chauve, ce gros ventre qui se projette d'un pied et demi. O Janus! nulle cigogne jamais ne te pinça par derrière; nulle main souple ne te fit les oreilles d'âne [2]; on ne te tira point une langue aussi longue que celle d'un chien altéré de la Pouille. Mais vous, nobles patriciens, à qui il est donné de vivre sans yeux par derrière, prévenez les grimaces sournoises. Que dit le peuple? Eh! que peut-il dire, sinon que tes vers coulent on ne peut plus mollement cadencés, que sur leur liaison glisse le doigt le plus sévère? « Il sait, dit-il, aligner un vers, comme il tracerait de l'œil une ligne rouge. Soit qu'il s'attaque aux mœurs, au luxe, aux festins des rois, sa muse toujours lui inspire de grandes choses. »

Nous voyons sur-le-champ se lancer dans l'épopée des novices qui ne s'amusèrent jamais qu'à des vétilles grecques [3]. Ils sont inhabiles à décrire un bois sacré, à faire l'éloge d'une

[1] On enfermait dans le cèdre, ou l'on enduisait de résine de cèdre les ouvrages auxquels on attachait du prix et qu'on voulait conserver. — [2] Puisque Janus avait un double visage et qu'il lui était donné de voir son dos, il n'avait pas à craindre qu'on le raillât par derrière, après qu'on l'avait applaudi en face. — On figurait le bec de cigogne avec l'index et le pouce rapproché : les oreilles d'âne, en plaçant le pouce contre l'oreille et en remuant la main. — [3] Le grec était la base de la première éducation chez les Romains, de même que chez nous le grec et le latin.

abondante campagne avec ses corbeilles, et son foyer, et ses porcs, et son foin destiné aux fumées de Palès [1]; ils sont froids à la vue du berceau de Rémus, et du tien, ô Cincinnatus! qui traçant un pénible sillon, vis ton épouse éperdue te revêtir, devant tes bœufs, des insignes de la dictature, et le licteur ramener chez toi ta charrue. Courage! le beau poëte! Tel autre se passionne pour la Briséide d'Accius [2], pour sa verve bouffie; d'autres encore pour Pacuvius et sa raboteuse Antiope, dont

Le triste cœur n'a d'appui que son deuil.

Ces conseils, tu vois d'indignes pères en saturer leurs enfants, et tu demandes pourquoi ce fatras de mots introduits dans la langue? pourquoi cette corruption qui te mérite, sur les banquettes du théâtre, les trépignements de nos agréables chevaliers?

Ne rougis-tu pas de ne pouvoir affranchir du péril une tête chauve, sans brûler d'entendre ce fade éloge? *Bien dit!* Tu es un voleur, dit-on à Pédius. Que fait Pédius? Il balance l'imputation dans des antithèses symétriques. On applaudit à ses doctes figures: *C'est beau!* C'est beau? fils de Romulus! vil adulateur! Le naufragé, pourra-t-il m'attendrir, s'il chante? lui tendrai-je une main secourable? Tu chantes et tu portes sur l'épaule le tableau de ta détresse, le débris de ton naufrage! Ce sont des larmes vraies, qui ne soient pas étudiées la nuit, que devra verser celui qui me veut fléchir par ses plaintes. — Mais pour être peu digérés, il est des vers qui ont une grâce, une liaison... — Telle est la fin de ce vers:

. . . . Bérécynthien Atys;

Et:

Dauphin qui sillonnait la bleuâtre Thétys.

encore:

Côte qui fut soustraite à l'immense Apennin.

[1] Palès était une déesse révérée des laboureurs. En son honneur ils allumaient des feux de paille et de foin, au travers desquels ils passaient pour se purifier de leurs souillures. — [2] Cet Accius, qu'il ne faut pas confondre avec Accius Labéon, était un vieux poëte contemporain de Pacuvius.

Je chante les combats..... Ce début n'est-il pas ampoulé, chargé d'une écorce visqueuse, — comme un vieux rameau d'un antique liége mûri par le temps? — Trouve-moi donc de ces vers tendres, qui font mollement pencher la tête en les lisant :

— Les troupes ont frémi de sons mimallomiques ;
Un veau meurt sous le fer des prêtresses bachiques :
Le pampre tient captif le tigre des déserts,
Et l'affreux Evion retentit dans les airs [1].

Verrait-on de pareils vers, s'il vibrait en nous une seule fibre de la vigueur paternelle? Énervés, ils nagent à flot dans la salive, sur les lèvres : et bien à flot est la Ménade avec Atys. Un tel poëte n'a ni frappé le pupitre ni mangé ses ongles. — Mais quel besoin d'écorcher une oreille délicate par une mordante vérité? Prends garde de trouver glacée pour toi la porte des grands : là gronde la lettre canine. — Oh bien! je veux qu'aussitôt tout me semble beau! Plus de réplique : allons, tous, oui, tous, vous serez des êtres merveilleux! Te voilà content? Je défends, dis-tu, qu'on prenne ce lieu pour une sentine. Peins-y deux serpents : *Enfants, c'est un lieu sacré, allez uriner ailleurs*. Je me retire. Lucilius a bien pu déchirer la ville. Sur toi, Lupus, sur toi, Mutius, il brisa sa dent meurtrière. L'ingénieux Horace, riant avec un ami, effleure tous ses défauts; il se joue autour du cœur qui s'est ouvert à lui, habile à narguer le peuple qu'il fait rire. Et moi, je ne pourrai rien murmurer en secret, rien enfouir? — Non. — J'enfouirai pourtant ici : J'ai vu, j'ai vu moi-même, mon petit livre : le roi Midas a des oreilles d'âne. Eh bien! moi, ce trait mystérieux, ce petit mot de gaieté qui n'est rien, je ne le troque contre aucune *Iliade* [2]. Qui que tu sois, toi qui, nourri de l'audace de Cratinus, pâlis sur le bouillant Eupolis et le vieil Aristo-

[1] Ces quatre vers sont tirés d'une tragédie sur la mort de Penthée. Bacchus, irrité contre Penthée, roi de Thèbes, qui avait dédaigné son culte, troubla la raison de ses tantes. Dans leur fureur, elles se jetèrent sur le malheureux prince ; et, le prenant pour un veau, elles lui tranchèrent la tête. *Mimalloniques*, c'est-à-dire bachiques. Les *mimallones* ou prêtresses de Bacchus étaient ainsi nommées de *Mimas*, montagne consacrée à ce dieu. *Evion*, mot dérivé de εὖ υἱέ, qui signifie, *bien, mon fils!* paroles de satisfaction que Jupiter, suivant les mythologistes, adressa à Bacchus qui, pendant que les autres dieux fuyaient, saisis d'épouvante à la vue des Titans, soutenait vaillamment les efforts de ceux-ci. — [2] C'est toujours de l'Iliade travestie d'Accius Labéon qu'il faut l'entendre.

phane [1], jette aussi les yeux sur ces vers, si par hasard il en est d'assez bien frappés pour toi. Je veux pour lecteur passionné le disciple dont l'oreille fut saturée des doctrines de ces maîtres, et non le rustre qui affecte de se moquer des pantoufles des Grecs, qui va dire à un borgne : *borgne!* Il se croit un personnage, parce que, se renversant en sa qualite d'édile de province, il brisa dans Arezzo les fausses hémines. Je ne veux pas non plus ce fin railleur qui tourne en ridicule les calculs tracés sur une table, et les figures décrites sur la poussière, tout prêt à éclater de rire, s'il voit une courtisane effrontée arracher la barbe d'un cynique [2]. Libre à eux de donner la matinée au barreau, l'après-midi à Callirhoé [3].

SATIRE II.

DE L'INTENTION PURE.

O Macrinus [4] ! marque d'une pierre blanche [5] ce jour qui te ramène, toujours riant, le cercle des années. Verse la coupe au Génie [6]. Tu ne marchandes pas, toi, la faveur des dieux; tu ne leur fais pas de ces confidences que tu n'oserais leur faire qu'à l'écart. Nos grands pour la plupart font en secret fumer l'encens. Ce n'est pas chose facile à tout le monde que d'exclure du sanctuaire la prière à voix basse et étouffée, et de vivre à cœur ouvert. « Sagesse, honneur, vertu ! » voilà ce qu'on demande tout haut et aux oreilles de l'étranger. Mais on murmure en soi-même, sous la langue : O si tout ébahi je voyais de belles funérailles à mon oncle ! et : O si j'entendais craquer sous mon râteau une cassette pleine d'argent, par une faveur

[1] Cratinus, Eupolis et Aristophane, trois auteurs de comédie antique, et de laquelle ils sont, pour nous, les représentants. — [2] C'était le signe du plus profond mépris. Diogène, dit-on, eut à subir ce genre d'épreuve de la part de Laïs. — [3] Callirrhoé était une courtisane fameuse. — [4] C'était un ami de Perse, et homme de lettres lui-même. — [5] Les Grecs d'abord, puis les Crétois, puis les Romains, empruntèrent aux Thraces cet usage de marquer avec une pierre blanche leurs jours heureux, et leurs jours de deuil d'une pierre noire. — [6] Suivant la mythologie, chaque homme avait un Génie qui présidait à sa naissance, veillait à sa conservation et l'exhortait à jouir de la vie. Cette divinité était représentée sous la figure d'un jeune homme, tenant un vase d'une main, et de l'autre une corne d'abondance. Aux jours de cérémonie, on versait la coupe en son honneur. Mais de même qu'on avait son bon Génie, on avait aussi son mauvais Génie ; les femmes encore avaient leurs Génies particuliers nommés *Junones*.

signalée d'Hercule! Ou, ce pupille dont je tiens l'héritage, que ne puis-je le congédier! Il est couvert d'ulcères, une bile âcre l'étouffe. Déjà Nérius enterre sa troisième femme!

Pour sanctifier ces vœux, tu vas le matin plonger deux et trois fois la tête aux gouffres du Tibre ; tu purifies dans ses flots les souillures de la nuit. Voyons, réponds-moi : c'est peu de chose ce que je veux savoir. Que penses-tu de Jupiter? est-il tel que tu aies à cœur de le préférer....? — A qui? — A qui! à Staius, par exemple : tu hésites? lequel est le meilleur juge, le meilleur appui de l'orphelin? Eh bien! ces vœux qui prétendent forcer l'attention de Jupiter, va, fais-les à Staius [1]. O Jupiter! bon Jupiter! le vois-je s'écrier. Et Jupiter ne s'invoquerait pas lui-même? Tu crois qu'il a pardonné, parce que, quand gronde son sacré tonnerre, il frappe plutôt un chêne que ta tête ou ton logis! Ou parce que tu ne gis pas tristement au fond d'un bois sacré, dans l'enceinte expiée par Ergenna et par les fibres de deux brebis, enceinte dont il défend d'approcher, Jupiter est-il un sot qui t'offre sa barbe à arracher? Ou, qu'est-ce qui t'a valu la connivence des dieux? des poumons? d'onctueux intestins?

Regarde! c'est une grand'mère ou une tante, femme craignant les dieux, qui dépouille un enfant au berceau, purifie son front, ses petites lèvres humides, humectant d'avance son doigt du milieu d'une salive lustrale : elle s'entend à conjurer les regards dévorants! Alors elle frappe des mains ; et, ce frêle objet de son espoir, par un humble vœu, elle l'envoie en possession, tantôt des vastes domaines de Licinus, tantôt des palais de Crassus. « Puissent un roi et une reine le désirer pour gendre! que les vierges se le disputent? que partout sur ses pas naisse la rose! » Moi, je ne charge pas une nourrice de pareils vœux. Rejette-les, Jupiter, bien qu'elle t'ait prié, vêtue de blanc.

Tu demandes une vigueur, une santé qui ne se démente pas dans ta vieillesse. Soit; mais ces grands plats, ces ragoûts farcis empêchent les dieux de t'exaucer et arrêtent Jupiter.

[1] C'était un juge prévaricateur et un scélérat consommé. Il avait empoisonné sa femme, son frère et la femme de son frère qui était enceinte. Il attira à Rome, à force de protestations d'amitié, un jeune homme très-riche, et le fit périr pour se mettre en possession de ses biens. On le propose ici comme formant avec Jupiter le contraste le plus frappant.

Veux-tu bâtir ta fortune ; un bœuf est immolé, Mercure est évoqué par une fibre : « Fais prospérer mes pénates, multiplie mes bœuf et mon bétail ! » Eh ! le moyen, pervers, lorsque tu consumes dans les flammes les intestins de tant de génisses ? Il s'obstine pourtant à triompher à force d'entrailles et de gâteaux exquis. « Déjà s'accroît mon champ, déjà s'accroît ma bergerie. Ah ! je vais avoir.... bientôt, bientôt.... » jusqu'à ce que, déchu de tout espoir, vainement il entende soupirer un dernier écu au fond de son coffre-fort.

Si je te faisais don de vases d'argent, de coupes d'or massif ciselées, la sueur à flots pressés inonderait ton sein, ton cœur bondirait de joie. De là, la pensée qui te fait vêtir de l'or d'un triomphe les visages sacrés. Il est juste, en effet, qu'entre les frères de bronze [1], ceux qui envoient les songes les mieux épurés reçoivent le plus d'honneur et qu'ils aient une barbe d'or.

L'or a proscrit les vases de Numa et le bronze de Saturne ; il remplace l'urne des vestales et l'argile des Toscans. O âmes courbées vers la terre et vides de toutes pensées émanées du ciel ! à quoi bon porter au sanctuaire cette dépravation de nos mœurs et juger de ce qui flatte les dieux par les attentats de la chair ? C'est la chair, pour son usage, qui dissout la casse dans le suc corrompu de l'olive, qui dénature le murex dont elle tient une toison de Calabre ; c'est elle qui polit une perle extraite de sa coque, et pétrifie en une masse embrasée l'or épars dans les veines d'une terre brute. La chair est coupable, bien coupable sans doute ; elle jouit du moins de sa corruption. Mais vous, prêtres, parlez. Que fait l'or en un sanctuaire ? Ce qu'y fait, sans doute, la poupée qu'une vierge consacre à Vénus [2].

Que n'offrons-nous aux dieux ce que ne saurait lui offrir en un riche bassin l'indigne race du grand Messala [3] ? Une âme également juste et équitable, une conscience pure en ses replis, un cœur pénétré de nobles sentiments. Qu'on me charge de cette offrande, et un gâteau me va faire exaucer.

[1] Les cinquante fils d'Egyptus, dont les statues équestres se voyaient sous le portique du temple d'Apollon Palatin, avec les statues des Danaïdes en regard. Quelques-unes de ces statues passaient pour rendre des oracles *en songe* à ceux qui leur en faisaient la prière. — [2] De même que les garçons, parvenus à l'âge de puberté, consacraient aux dieux Lares leur bulle d'or ou de cuir, les vierges offraient de leur côté leurs poupées à Vénus. — [3] Ce fils du grand Messala était Messalinus Cota, l'inventeur d'un ragoût composé de pattes d'oie et de crêtes de coq.

SATIRE III.

CONTRE LA PARESSE.

Quoi, toujours de même ! déjà la clarté du matin pénètre les volets, et le soleil en élargit les fentes étroites. C'est assez de sommeil pour cuver le plus indomptable falerne ; l'ombre du cadran touche à la cinquième ligne [1]. Y songes-tu ? la brûlante canicule dessèche depuis longtemps et consume les moissons, et partout les troupeaux gisent sous l'épais ormeau. Ainsi parle un gouverneur. — Vraiment ! oui ! holà, vite quelqu'un ! personne ? — Et la bile, au transparent reflet, de le suffoquer ; il éclate, on croirait entendre braire tous les roussins d'Arcadie. Le voilà avec son livre en main, avec la membrane lisse de deux couleurs, des cahiers et le roseau noueux. Il se plaint : c'est l'encre épaisse qui est adhérente à la plume. On y verse de l'eau : trop claire, elle ne marque pas ; trop délayée, elle s'épanche à double trait. Malheureux enfant et chaque jour plus malheureux ! où en sommes-nous ? Eh ! que ne fais-tu comme le tendre tourtereau, le nourrisson des rois ? exige qu'on t'apprête menus les morceaux. Mutiné contre le sein de ta nourrice, que ne te refuses-tu à ses refrains ? — Puis-je rien faire avec cette plume ? — A qui ce langage, ces chansons ? Tu te joues de toi, et ta vie s'écoule, insensé ! le mépris est là. Au son se trahit le défaut d'une cruche d'argile humide et mal cuite. Tu es cette argile fraîche et molle. Il faut, il faut se hâter, te façonner sans fin sur la roue. Mais, au manoir de tes pères, tu as un peu de blé, une salière pure et sans tache [2] : que craindrais-tu ? Le petit vase, religieux serviteur du foyer, est en sûreté. Est-ce assez ? Eh ! siérait-il de se rompre le poumon des bouffées de l'orgueil, parce que, au millième degré, tu tires ta généalogie de la souche des Toscans [3], ou, parce que, vêtu de la trabée, tu salues un censeur, ton parent ? Au peuple cet étalage ! Moi, sur la peau comme sous la peau, je te connais à merveille. Ne rougis-tu pas de vivre à

[1] La *cinquième ombre* projetée sur la ligne correspondante de la surface, indique *onze heures du matin*. — [2] La salière était d'un usage habituel dans le culte qu'on rendait aux dieux Lares. — [3] La noblesse, originaire d'Étrurie, était fort en honneur à Rome. C'était de ce pays que descendaient ou étaient supposées descendre les principales familles du patriciat.

la façon du voluptueux Natta. Mais cet homme est abruti; le vice par un gras embonpoint a énervé ses sens. Il est sans reproche; il ignore ce qu'il perd, et, plongé au fond de l'abîme, nul tourbillon ne le fait surgir à fleur d'eau. Souverain maître des dieux! pour punir les cruels tyrans, daigne user de ce supplice. Quand leur affreux délire les pousse au crime, qu'il fait fermenter le poison dont leur âme est imprégnée; qu'ils voient la vertu, et qu'ils sèchent du regret de l'avoir délaissée. Furent-ils plus douloureux les gémissements du taureau de Sicile, plus terrible le glaive qui des lambris dorés fut suspendu sur la tête du courtisan, que ce cri de la conscience : « Je cours, je cours au précipice; » que les angoisses du coupable, tout pâle de ce qu'il cache à l'épouse confidente de sa pensée?

Souvent, il m'en souvient, dans mon enfance, j'humectais mes yeux du jus d'olive, et il m'arrivait de ne pas vouloir redire le sublime discours de Caton prêt à se tuer; et un maître peu sensé m'eût donné de grands éloges, et mon père amenant ses amis eût sué en m'écoutant. J'avais raison : le comble de mes vœux était de savoir ce qu'apportait un heureux coup de six, ce que raflait un as fatal; de savoir ajuster l'étroite fossette; de rivaliser d'adresse en fouettant la mobile toupie de buis. Mais toi, sûrement l'usage de la vie t'apprit à discerner ce qui dévie de la saine morale; tu sais les sages leçons du Portique [1] où sont peints les Mèdes en hoquetons, où veille une jeunesse tondue, nourrie de légumes et d'une copieuse bouillie; tu sais, dans la lettre du sage de Samos [2], partagée en un double rameau, le sentier qui s'élève à droite, et tu ronfles encore? et, la tête lâche, sans support, tu cuves le vin de la veille, la mâchoire tout entière disloquée! As-tu un but fixe, un point où se dirige ton arc? Ou bien, à la piste des corbeaux, armé de tronçons et de boue, t'abandonnes-tu au hasard qui conduit tes pas, et vis-tu au jour le jour?

Vainement tu verras le malade dont le ventre est enflé demander de l'ellébore; il faut prévenir le mal à sa source. Et

[1] Le Portique soumettait ceux qu'il accueillait aux plus rudes épreuves. Il fallait avoir la tête rasée, coucher sur la dure enveloppé d'une peau, se nourrir de légumes, et fréquemment passer la nuit à méditer. Ce fut là le genre de vie que Marc-Aurèle, dès l'âge de douze ans, embrassa spontanément. — [2] Cette lettre l'Y, ou y grec. Pythagore l'inventa comme un symbole de la vertu et du vice. Le jambage droit, qui dans l'écriture grecque est roide et élevé, désignait la vertu; le gauche, qui est incliné, marquait le vice.

quel besoin de promettre à Cratérus [1] des monts d'or? Apprends, malheureux, à connaître les principes des choses; ce que nous sommes, à quelle fin nous recevons l'être; quel rang nous fut assigné; comme on effleure la limite de la vie pour se trouver au retour; où doit s'arrêter l'amour de l'argent : ce qu'il est permis de désirer; de quelle utilité est un écu difficile à gagner; tout ce qu'on doit de dévouement à la patrie, à ses parents; ce que Dieu a voulu que tu fusses, à quel poste il t'a placé au sein de la société. Apprends-le, et ne porte nulle envie à qui fait puer de nombreux saloirs dans un opulent office, tribut de la grasse Ombrie qu'il défendit, qui ne manque ni de poivre ni de jambons, monument du Marse son client; et qui n'a pu épuiser encore un premier baril de harengs.

Mais j'entends un vieux bouc de centurion me dire : Ce que je sais me suffit; je ne m'embarrasse pas d'être un Arcésilas [2], un de ces Solons soucieux, au front baissé, au regard fixé en terre, murmurant en eux-mêmes, rabâchant un silence frénétique, pesant leurs mots sur une lèvre allongée, méditant les rêveries d'une vieille cervelle en délire, telles que : « Rien ne vient de rien, rien ne peut revenir à rien. » Il y a là de quoi pâlir, de quoi se priver de dîner? le peuple là-dessus d'applaudir; et la grosse soldatesque, fronçant le nez, de redoubler ses convulsifs éclats de rire.

« Vois, je ne sais quel mal me tient : mon cœur palpite, et de ma gorge oppressée s'échappe une pénible haleine; vois, je te prie. » Celui qui parle ainsi à son médecin est mis à la diète. Mais, la troisième nuit, dès qu'il a vu se calmer le mouvement précipité de son pouls, il fait demander à quelque riche patron, au moment d'entrer au bain, une petite cruche d'un bon vin de Surrente. Eh! mon cher, tu es pâle. — Ce n'est rien. — Prends-y garde cependant si peu que ce soit. Ton teint jaunit, tu enfles insensiblement. — Mais ta pâleur est pire, à toi! Ne sois pas mon tuteur : je l'ai depuis longtemps enseveli, et tu me restes? — Poursuis, je me tairai. Gorgé de viande et le ventre blême, il court au bain : de son gosier lentement s'exhalent des puanteurs de soufre. Soudain un frisson le saisit au milieu des coupes. La chaude liqueur échappe de ses mains; ses dents claquent et se découvrent; les ragoûts

[1] Célèbre médecin d'Auguste. — [2] Philosophe de la secte académique. Il soutint contre Zénon la doctrine du scepticisme.

tombent de ses lèvres défaillantes : de là, la trompette, les cierges. Finalement, le bienheureux dûment couché sur un lit de parade, largement pourvu d'amome, étend ses pieds roides vers la porte. Mais des citoyens d'hier, le bonnet en tête, l'ont chargé sur leurs épaules [1].

Malheureux, tâte ton pouls, mets ta main sur ton cœur : point de chaleur ! Touche l'extrémité de tes pieds, de tes mains : point de froid ! Mais si tu as vu une somme d'argent ; si tu as reçu un doux sourire d'une jeune et ingénue voisine, ton cœur bat-il comme à l'ordinaire? On t'a servi froid un légume indigeste avec du pain passé au crible du peuple, voyons cette bouche délicate ; elle recèle un ulcère qu'il faut se garder d'écorcher avec la bette populaire. Tu es tout de glace, dès qu'une pâle terreur hérisse tes membres d'une moisson de poils ; puis tout de feu : ton sang s'embrase, tes yeux scintillent de colère. Tu dis, tu fais ce que l'insensé Oreste lui-même jurerait être d'un insensé.

SATIRE IV.

CONTRE L'ORGUEIL ET LA VOLUPTÉ DES GRANDS [2].

Eh, tu gouvernes l'état ! Crois entendre ce maître à barbe vénérable que ravit l'indigne ciguë. A quel titre? réponds, pupille du grand Périclès [3] ! Le génie, sans doute, l'expérience ont chez toi devancé la barbe. Parler, te taire à propos, tu le sais à merveille. Lors donc qu'un vil peuple sent fermenter sa bile, aussitôt le cœur te porte à enchaîner le flot séditieux, en étendant majestueusement la main. Que diras-tu ensuite? « Romains, cela, je pense, n'est pas juste ; ceci est mal, cela est mieux. » Car enfin, tu sais, la balance en main, peser la Justice en son double et mobile bassin ; tu distingues le droit du courbe, lors même que l'erreur vient de la règle au pied tors ; et tu peux marquer le crime du noir thêta [4]. Que ne cesses-tu donc, jusque-là, de te pavaner avec ta futile beauté, d'étaler la queue aux caresses d'un peuple adulateur? mieux te vaudrait

[1] C'est-à-dire des esclaves affranchis de la veille par le testament du défunt. — [2] Cette satire est dirigée contre Néron. — [3] Alcibiade. — [4] C'était la lettre dite de *condamnation* chez les Grecs, comme l'A était la lettre d'*absolution*.

avaler un pur breuvage d'Anticyre [1]. Quel est ton souverain bien? De vivre toujours à bonne table? de te soigner assidûment le teint au soleil? Attends, cette vieille ne répondra pas autrement. Va dire maintenant : Je suis fils de Dinomaque! Enfle-toi : Je suis de bonne mine! Soit; mais est-elle moins sensée, l'ignoble Baucis, qui, semant le basilic, injurie un lâche esclave?

Et personne ne songe à descendre en soi-même! personne! Mais on voit la besace au dos de celui qui précède. Tu demandes : Connais-tu les biens de Victidius?—De qui? de ce richard qui laboure à Cures plus d'arpents que n'en saurait embrasser le vol d'un milan? Tu dis cet homme né sous la colère des dieux, sous l'influence d'un mauvais génie. Lui arrive-t-il de suspendre au carrefour le joug de ses bœufs; craignant de dépouiller le vieux limon d'un petit broc : Béni soit ce jour! dit-il, en soupirant. Puis, mordant l'écorce d'un oignon assaisonné d'un peu de sel, régalant d'un brouet ses esclaves enchantés, il avale l'épaisse lie d'un vinaigre éventé!

Mais si, parfumé, tu vas nonchalamment étaler ta peau au soleil, près de toi est un inconnu qui te coudoie, et conspue de telles mœurs. Tu épiles tes parties secrètes, tu produis à la face du peuple des cuisses flétries! tu peignes, tu parfumes l'épais duvet de ton menton? pourquoi ne surgit-il pas ailleurs? Cinq champions ont beau extirper ce gazon, macérer, ébranler tes cuisses sous la pince aiguë, non, il n'est pas de charrue qui puisse dompter cette fougère.

Nous frappons, puis à notre tour nous prêtons le flanc aux traits. Ainsi va le monde : telle est notre étude. Au-dessous du flanc, tu as un secret ulcère; mais il est couvert d'un large baudrier d'or. A ton gré, paye-nous de paroles, fais illusion à tes nerfs, si tu peux.—Tout le voisinage proclame mon mérite, et je n'y croirai pas?— Pervers, si tu pâlis à la vue d'un écu; si tu pousses la jouissance jusqu'à l'amertume; si tu fouettes le putéal, armé d'une usure sanglante, en vain tu tends au peuple des oreilles altérées d'éloges. Rejette ce que tu n'es pas : au vil artisan ses présents. Habite avec toi; tu sauras combien ton mérite est logé à l'étroit.

[1] L'île d'Anticyre passait pour produire le meilleur ellébore. Elle est prise ici pour l'ellébore même.

SATIRE V.

DE LA VRAIE LIBERTÉ.

C'est l'usage des poëtes de souhaiter cent voix, cent bouches et cent langues, soit qu'ils apprêtent un drame qu'un lamentable acteur doit déclamer avec emphase, soit qu'ils décrivent les blessures du Parthe qui arrache un trait de son flanc. — A quoi bon cela? et quelle indigeste masse de vers robustes nous amoncèles-tu, pour avoir besoin de l'effort de cent gosiers? Laisse humer à d'emphatiques auteurs les brouillards de l'Hélicon, à ceux qui se plaisent à faire bouillir la chaudière de Procné ou de Thyeste [1], pour en savourer l'insipide Glycon [2]. On ne te voit pas, pendant que la masse s'embrase dans le fourneau, presser un soufflet haletant, ni d'une voix sourde et rauque, tel que la corneille, murmurer en toi-même je ne sais quelle grave ineptie. Tu ne t'enfles pas non plus les joues pour les faire crever avec explosion. Fidèle à la toge, tu parles sa langue. Avec une finesse d'expression piquante, tu prends le ton le plus simple, ingénieux à harceler, à faire pâlir le vice, et par un décent badinage à fronder les travers. Exploite cette mine; laisse à Mycènes ses tables servies de pieds et de têtes, et connais les repas plébéiens.

Non, certes, je n'ai nul dessein d'enfler les feuillets d'un livre de niaiseries ampoulées, bonnes à donner du poids à de la fumée. Nous parlons en confidence. Aujourd'hui, à la sollicitation de ma muse, je te fais sonder mon cœur; heureux de te montrer quelle place tu y occupes, ô Cornutus, ô doux ami! Frappe sur ce cœur : tu sais connaître au son la solidité d'un objet, dépouiller le fard d'une langue plâtrée. Oui, je voudrais avoir cent voix, pour dire combien je te porte profondément gravé dans mon sein, pour le dire d'une voix éclatante; pour révéler par mes accents tout cet amour qui se dérobe au fond de mes entrailles, amour inexprimable.

Dès que j'eus quitté la pourpre, cette sauvegarde de ma timide

[1] Cette fille de Pandion, roi d'Athènes, pour punir son infidèle époux, Térée, roi de Thrace, immola le jeune Itys, son fils, et le fit manger à son père Thyeste avait séduit la femme d'Atrée, son frère. Celui-ci, dans sa vengeance, fit servir au père le corps de ses enfants. — [2] C'était un comédien affranchi de Néron, et fort goûté de la multitude; un Odry de l'époque.

enfance, que j'eus fait de ma bulle une offrande aux dieux Lares, qu'entouré d'aimables complaisants, je pus, grâce à la robe virile, promener impunément mes regards par tout le quartier de Suburre, à cet âge où la route s'ouvre incertaine, où l'inexpérience de la vie partage l'esprit irrésolu entre divers sentiers, je me plaçai sous ton égide. Jeune encore, reçu dans ton sein, tu daignes me former à la discipline de Socrate. Dès lors, soumis à cette règle qui sait me charmer, je sens mes mœurs se redresser, et pressé par la raison, mon cœur s'efforce d'être subjugué ; il revêt, sous ta main savante, une tout autre physionomie. Oui, je les ai présents ces longs jours que je consumais près de toi, ces premières heures de la nuit que je dérobais à tes repas. Même étude, même repos, tout nous fut commun : une table modeste nous délassait de nos sérieuses méditations.

N'en doute pas : il est sûrement un médiateur qui associe nos jours; une même étoile en est le guide. Soit que la Parque place nos jours de niveau dans la Balance, la Parque tenace en ses décrets; soit que l'heure qui fait les fidèles amis partage nos destins d'accord entre les Gémeaux; soit qu'avec l'influence de Jupiter, nous domptions ensemble la malignité de Saturne; je ne sais lequel, mais sûrement il est un astre qui fait notre sympathie [1].

L'homme diffère de mille façons et de la figure et du goût : chacun a sa volonté, son désir. L'un court en Orient échanger des marchandises d'Italie contre un poivre ridé et le pâle cumin. Un autre, gorgé de mets, abreuvé de vin, préfère s'engraisser dans un long sommeil; cet autre se passionne pour le champ de Mars : celui-ci se consume au jeu ; celui-là pourrit dans la fange des voluptés. Mais la goutte pierreuse vient-elle paralyser leurs membres, tels que les rameaux d'un vieux hêtre, ce sont alors des regrets sur cette existence, sur ces jours passés dans une atmosphère imprégnée des vapeurs du vice, regrets tardifs pour ce qui leur reste à vivre.

Mais toi, ta jouissance est de veiller, de pâlir sur les livres : appliqué à la culture de la jeunesse, tu épures son oreille pour

[1] On voit que, dans l'opinion superstitieuse des anciens, plusieurs astres, surtout la constellation des Gémeaux et celle de la Balance, faisaient naître cette sympathie que nous révèle le poëte. Autant la constellation de Saturne était funeste, autant celle de Jupiter était favorable.

y faire germer la doctrine de Cléanthe [1]. Puisez là, jeunes et vieux, un but fixe à votre esprit, une ressource contre la malheureuse décrépitude. — Demain j'y songerai. — Ce sera demain même promesse. — Eh quoi! le grand délai qu'un jour! — Mais, au retour du jour, ce lendemain consumé est le jour d'hier : voici comme un lendemain tarit nos années; et il en sera toujours un au delà. Oui, elle est près de toi cette roue de devant, elle est mue par le même timon; mais c'est en vain que tu la poursuis, toi qui roules par derrière et au second essieu.

Il faut être libre, non de cette liberté qui vaut à tout Publius émérite dans la tribu Véline [2], son méreau à la main, une chétive ration de blé. Oh! qu'il faut être pauvre de vérité, pour faire d'une pirouette un citoyen! Voici un Dama, un palefrenier de trois as, un fripon, un vaurien, un menteur à mentir pour un peu d'avoine. Que son maître le fasse pirouetter [3], le voilà, à l'instant de la pirouette, Marcus Dama [4]! A merveille! Marcus est caution, et tu refuses de prêter ton argent! Marcus est juge, et tu pâlis! Marcus a prononcé : tout est dit. Scelle, Marcus, les actes publics. La pure liberté, un bonnet nous la donne [5]!

Quel autre est libre, que celui qui peut vivre comme il veut? Or, je puis vivre comme je veux; ne suis-je pas plus libre que Brutus? — Fausse conséquence, dit le Stoïcien, dont l'oreille fut épurée par un vinaigre caustique. J'accorde le reste; mais ôte-moi ce *je puis vivre comme je veux*. — Quand la verge du préteur m'a renvoyé maître de moi, comment ne serais-je pas libre de tout faire à mon gré; tout, excepté ce qu'interdit la rubrique [6] de Masurius? — Écoute, mais sans humeur, sans

[1] Ce philosophe fut disciple et successeur de Zénon. On raconte qu'il était si pauvre, qu'afin de subvenir à ses besoins, occupé qu'il était le jour à fréquenter les écoles des philosophes, il passait les nuits à puiser de l'eau pour les jardins ou à pétrir le pain d'un boulanger. — [2] C'est le nom d'une tribu de la campagne de Rome, ainsi nommée de la proximité du lac *Velinum*. — [3] Lorsqu'un maître voulait affranchir un esclave, il le conduisait au tribunal du préteur. Là, il le faisait pirouetter sur les talons; puis il le renvoyait avec ce mot sacramentel : Je veux que celui-ci soit libre. — [4] Le prénom de *Marcus* était un de ceux que les nobles de Rome affectionnaient le plus. Il est par dérision joint ici au nom de Dama qui n'appartenait, comme nous l'avons dit plus haut, qu'aux esclaves. — [5] Les esclaves étaient sans coiffure, et portaient les cheveux longs. Lorsqu'ils étaient mis en liberté, on leur rasait la tête, et ils recevaient dans le temple de la déesse Feronia le *pileum* ou *pileus*, ou bonnet de la liberté. — [6] Le titre des lois s'écrivait en lettres rouges, de là cette dénomination de la loi elle-même.

froncer le nez, sans contorsions, laisse-moi extirper de ton sein ces vieux préjugés de grand'mère.

Non, il n'appartenait pas au préteur de donner aux fous le maniement délicat de leurs affaires, de leur permettre l'usage d'une vie si rapide : une lyre siérait plutôt au grossier goujat. La raison s'y oppose ; secrètement elle insinue à l'oreille de ne point autoriser ce qu'on doit mal faire. Le droit public, le code de la nature prescrivent, en substance, de s'abstenir de ce qu'interdit la faiblesse ignorante. Dissous-tu de l'ellébore, sans en connaître au juste la dose? la médecine te le défend. S'il demandait un navire le laboureur en guêtres, qui ne connaît pas l'étoile du matin, Mélicerte[1] s'écrierait : Plus de pudeur au monde! Sais-tu marcher droit dans la vie? sais-tu démêler l'apparence du vrai, reconnaître au son le cuivre mensonger d'une pièce dorée? Ce que tu dois rechercher, ce que tu dois fuir, l'as-tu noté, l'un avec de la craie, l'autre avec du charbon? Es-tu modéré en tes vœux? pauvre, mais cher à tes amis? Sais-tu à propos fermer, ouvrir tes greniers? peux-tu hardiment passer sur un écu cloué dans un pavé boueux, et ne pas humer l'appétissante salive de Mercure [2]? *C'est là mon bien, mon partage;* si tu peux le dire avec vérité, sois libre, sois sage, et du gré des préteurs et du gré de Jupiter.

Mais si, naguère de la même pâte que nous, tu retiens ta vieille peau; si avec un front rayonnant tu nourris en ton âme corrompue l'astuce du renard, je reprends ce que je viens de donner, et ramène la laisse. La Raison pour toi ne s'est départie d'aucun de ses droits : tends le doigt, tu pèches. Et qu'y a-t-il de si exigu? Mais, par tout l'encens du monde, tu ne feras point qu'un sot accroche la moindre demi-once de bon sens. C'est une alliance impossible. N'étant du reste qu'un fossoyeur, tu ne saurais marquer trois cadences à la façon du satyre Bathyllus.

Je suis libre, moi! Eh! d'où tiens-tu cette liberté, esclave de tant de passions? Ne connais-tu de maître que celui dont la baguette affranchit? *Va, garçon, porte les frottoirs au bain de Crispinus*. Qu'en grondant on ajoute : *Tu restes là, fainéant!* cette âpreté de service ne t'émeut point; et rien d'extérieur

[1] Mélicerte, fils d'Athamas et petit-fils de Cadmus, fut changé en dieu marin à la sollicitation de Vénus.—[2] Il faut entendre par là le goût appétissant du lucre. On sait que Mercure était le dieu du négoce et de l'intérêt.

n'agite tes nerfs. Mais qu'en toi-même, dans ton cœur malade, il surgisse des maîtres, es-tu moins rudement traité que celui qui, dans la crainte des étrivières et de son maître, a couru aux frottoirs?

Tu ronfles, indolent le matin : Debout! dit l'Avarice. Allons, debout! Tu refuses; elle presse : Debout! dit-elle. — Je ne puis.—Debout!—Eh! pourquoi faire?—Tu le demandes! va, cours chercher au royaume de Pont poissons exquis, castoréum, chanvre, ébène, encens, vin laxatif de Cos; enlève le premier poivre du dos d'un chameau altéré; fais quelque échange, jure.—Mais Jupiter l'entendra.—Pauvre sot! il faut te résoudre à gratter, à regratter ta salière toute ta vie, si tu prétends vivre en ami de Jupiter.

Déjà retroussé, tu charges tes valets du sac de cuir et de l'amphore : vite au vaisseau. Rien n'empêche que tu ne sillonnes de ton vaste navire la mer Égée, si l'ingénieuse Volupté, te prenant aussitôt à l'écart, ne t'adressait cet avis : Où cours-tu de ce pas, insensé? où? Que demandes-tu? ton cœur s'est embrasé d'une mâle fureur que ne saurait éteindre une urne de ciguë. Et tu franchiras la mer! une corde sera ton siége, un banc ta table; ta boisson, un clairet de Veies, sentant la poix fétide du vase à large assiette? Que veux-tu? qu'un écu que tu nourrissais ici au modeste denier cinq, ton avidité le fasse suer jusqu'au denier onze. Livre-toi au bon Génie; savoure les douceurs de la vie : jouir c'est vivre. Tu vas n'être plus qu'une cendre, une ombre, un fantôme. Vis, souviens-toi de la mort : l'heure fuit, l'instant où je parle est déjà loin. »

Eh bien! que fais-tu? Te voilà tiraillé par deux hameçons contraires; suis-tu celui-ci ou celui-là? Il te faut subir tour à tour les caprices de ces deux maîtres, passer de l'un à l'autre joug. Garde-toi, parce que tu auras résisté une fois, que tu ne te seras pas rendu à leurs ordres pressants, de dire : J'ai brisé mes fers. Car, à force de lutter, le chien rompt son nœud; mais, dans sa fuite, il traîne au col un long bout de sa chaîne.

« Davus, crois-moi, je le veux, je songe à finir de suite mes douleurs passées (c'est Chérestrate qui parle, se rongeant l'ongle jusqu'au vif). Dois-je me rendre l'opprobre d'une famille altérée d'honneurs? dois-je, contre une infâme porte, briser avec ma réputation mon patrimoine, tandis que ivre, sur le seuil de Chrysis baignée de parfums, je chante tenant mon

flambeau éteint? — Courage, mon enfant! sois sage; immole une génisse aux dieux libérateurs.—Mais qu'en penses-tu? elle pleurera, Davus, de se voir délaissée.—Tu te moques : tu essuieras, mon enfant, l'outrage de la pantoufle rouge. Plus de trépignements; cesse de ronger le nœud qui te serre. Te voilà fier, résolu! Mais qu'elle t'appelle, tu vas dire aussitôt : *Que faire? maintenant qu'elle vient à moi, d'elle-même, qu'elle me supplie, ne me rendrai-je pas?* » Sors-tu de là tout entier et sans retour, le voici, le voici l'homme que nous cherchons; il est libre, lui, et non cet autre qui ne l'est que par la verge dont se pare un inepte licteur.

Est-il son maître, le flatteur candidat que l'ambition traîne, la bouche béante? Veille, fais largesse de pois au peuple; qu'il se les dispute; que nos jeux Floraux laissent de longs souvenirs aux vieillards se réchauffant au soleil. Quoi de plus beau! Mais, au retour des fêtes d'Hérode, quand, sur les fenêtres au gras enduit, des lampions symétriques et couronnés de violettes vomissent un nuage épais, que la queue du thonnage embrassant le bassin rouge, que la cruche d'argile blanche s'emplit de vin, tu remues les lèvres en silence, tu pâlis au sabbat des circoncis. Ce ne sont plus que noirs fantômes, que périls augurés d'un œuf rompu. Les prêtres gigantesques de Cybèle, et avec son sistre, une louche prêtresse d'Isis, t'épouvantent de leurs dieux qui enflent les corps, si tu ne goûtes pas trois fois le matin d'un ail prescrit.

Va dire cela parmi nos rustres centurions; aussitôt part d'un épais éclat de rire l'énorme Vulfénius : Pour cent as rognés cent philosophes grecs : adjugé.

SATIRE VI.

A BASSUS CONTRE LES AVARES.

Déjà l'hiver t'a-t-il rappelé, ô Bassus, près de ton foyer, aux pays des Sabins? Déjà le luth et ses cordes revivent-ils sous ton sévère archet, chantre sublime de l'antique origine des choses, qui sais tirer de mâles accords de la lyre latine, qui sais peindre les jeux folâtres du jeune homme, et, d'une touche plus sévère, les nobles soucis du vieillard? Moi, dans ce mo-

ment, la côte de Ligurie m'offre sa douce température; ma retraite est un abri vers la mer; là même où des rochers s'ouvrent en un vaste enfoncement, où le rivage se recourbe en plusieurs vallées.

O le beau port, Romains, que le port de Luna!

Ainsi le proclame Ennius, rendu au bon sens, qui ne rêve plus être Quintus Homère, issu du paon de Pythagore.

Là, je n'ai nul souci du vulgaire, de ce que l'Auster prépare de funeste au troupeau. Je n'ai nul souci que le coin de terre d'un voisin soit plus gras que le mien. La foule mercenaire s'enrichit! Veux-je pour cela, courbé avant le temps, me consumer de vieillesse, souper sans parfums, et, le nez sur le cachet d'une bouteille, en flairer la liqueur éventée? Un autre peut penser autrement. Horoscope, tu produis des jumeaux sous l'influence de Génies contraires! Au seul jour natal, l'un humecte un légume sec d'une saumure qu'il achète, avisé qu'il est, avec le flacon: lui-même, à regret, arrose le plat d'un poivre sacré; l'autre, jeune, magnanime, expédie à belles dents un immense patrimoine. Moi, je veux user, user; non que, trop splendide, je serve des turbots à mes affranchis, que je me fasse une étude des goûts délicats de la grive. Vis selon ta récolte. Ces greniers, tu peux les évacuer au moulin: que crains-tu? saisis la herse. Voilà une nouvelle moisson en herbe! Mais le devoir t'appelle! Un ami a vu briser son navire: il gravit, sans ressources, les rochers de Bruttium: sa fortune entière, ses vœux méconnus, tout est englouti dans la mer d'Ionie. Il gît lui-même sur le rivage, et avec lui les grands dieux de la poupe: déjà flottent au devant des plongeons les débris épars du navire. Tranche aussitôt dans le vif, entame ce gazon; fais largesse au malheureux: qu'il n'aille pas, peint sur un ais d'azur, mendier à la ronde Mais ton héritier négligera le festin de tes funérailles, furieux de voir ton bien écourté; il enfermera dans l'urne tes os sans parfums. Que le cinnamome exhale une fade odeur, ou que le romarin jure avec la gomme de cerisier, ira t-il s'en embarrasser? Quoi! tu diminues ton bien de ton vivant? Mais Bestius presse les philosophes grecs: « Le bel effet de cette sagesse qui nous est venue d'outre-mer avec le poivre et les dattes! Les faucheurs ont gâté leur brouet à force de l'assaisonner. »

Et tu craindrais ces reproches par delà le trépas? Mais toi, mon héritier, qui que tu sois un jour, sors un peu de la foule, écoute : Sais-tu, mon cher, la nouvelle? César nous envoie un laurier; c'est l'annonce d'une grande victoire sur les Germains [1]. On secoue déjà la cendre froide des autels : on dresse des trophées. Déjà les chlamydes des rois, les hoquetons jaunes réservés aux captifs, les chars, les grands habitants du Rhin, Césonia dispose tout. Eh bien! en l'honneur des dieux, du Génie du prince, et pour d'aussi brillants exploits, je produis sur l'arène cent paires de gladiateurs. Qui s'y oppose? ose-le : malheur! si tu n'y souscris [2]. Je fais largesse au peuple d'huile, de pain, de viande. Y contredis-tu? parle clairement. Je n'ai garde, dis-tu : un champ que j'ai défriché me suffit. Voyons! n'ai-je plus de tante, de cousine, de petite-nièce? ma tante maternelle a-t-elle vécu stérile? de mon aïeule ne reste-t-il aucun rejeton? je me rends à Boville [3], près la colline Virbia : voilà tout prêt mon héritier, Manius! — Un enfant de la terre! — Demande-moi quel est mon père au quatrième degré; difficilement je le dirai, à la fin pourtant... Ajoute un, deux degrés : c'est déjà un fils de la terre! A ce compte, Manius sort, à titre presque de grand-oncle, de ma famille. Pour être plus proche, pourquoi à mon déclin me demandes-tu mon flambeau? Je suis Mercure pour toi; je viens ici tel qu'on figure ce dieu. Répudies-tu ou agrées-tu ce que je laisse? — Il manque quelque chose au total. — Oui, je l'ai diminué pour moi; mais il est entier pour toi, quel qu'il soit. Cesse de t'enquérir du legs que me fit autrefois Tadius, de m'importuner de ce dicton de père : « De l'intérêt du capital déduis la dépense, que reste-t-il? » Ce qui reste! A cette heure, à cette heure, mon garçon, il me faut de bons choux, de bons choux gras. On me servirait, un jour de fête, une ortie, un groin de porc enfumé, à l'oreille trouée, pour qu'un jour ton fripon de petit-fils, rassasié de foies d'oies, aille, dans ses caprices désordonnés, soupirer sur le sein d'une patricienne? Il me restera une figure de

[1] Il s'agit de l'expédition ridicule de Caligula contre les Germains. Les Romains, abusés par ce prince qui s'était donné comme le vainqueur de ces peuples, s'apprêtaient à le recevoir en triomphateur. L'impératrice Césonia fit elle-même les apprêts du triomphe. — [2] Caligula voulait, sous peine de mort, qu'on crût à sa victoire et à son génie. — [3] Village voisin de Rome sur la voie Appienne. Il tirait son nom de ce qu'un bœuf échappé de l'autel fut repris et immolé en cet endroit.

squelette ; lui, il se verra le ventre gras et tremblant d'un sacrificateur.

Trafique de ta vie, brocante, fouille, ingénieux marchand, dans tous les coins du monde ; que nul autre, mieux que toi, ne fasse applaudir à de gras Cappadociens, exposés sans pitié sur un échafaud. Double ton avoir. — Je l'ai fait : il est déjà triple, quadruple, décuple même.—Dis où je dois m'arrêter, ô Chrysippe, si j'ai bien trouvé une fin à ton sorite [1].

[1] Argument qui consiste à accumuler une suite de propositions, de l'ensemble desquelles on tire la conclusion.

TABLE DES MATIÈRES.

HORACE. — ODES.

NOTICE SUR HORACE. . . . . Page v

LIVRE PREMIER.

Ode I. A Mécène. 1
Ode II. A Auguste. 2
Ode III. Au vaisseau de Virgile. 3
Ode IV. A Sextius. 4
Ode V. A Pyrrha. . . . . *Ib.*
Ode VI. A Agrippa. 5
Ode VII. A Plancus. . . . . *Ib.*
Ode VIII. A Lydie 6
Ode IX. A un ami. 7
Ode X. A Mercure. . . . . *Ib.*
Ode XI. A Leuconoé. 8
Ode XII. A Auguste. . . . . *Ib.*
Ode XIII. A Lydie. 9
Ode XIV. A la république. 10
Ode XV. Prédiction de Nérée. . . . . *Ib.*
Ode XVI. Palinodie. 11
Ode XVII. A Tyndaris. 12
Ode XVIII. A Varus. . . . . *Ib.*
Ode XIX. Glycère. 13
Ode XX. A Mécène. . . . . *Ib.*
Ode XXI A Diane et à Apollon. 14
Ode XXII. A Aristius Fuscus. . . . . *Ib.*
Ode XXIII. A Chloé. 15
Ode XXIV. A Virgile. . . . . *Ib.*
Ode XXV. A Lydie. . . . . *Ib.*
Ode XXVI. A Lamia. 16
Ode XXVII. A ses amis. . . . . *Ib.*
Ode XXVIII. Archytas et le matelot. 17
Ode XXIX. A Iccius. 18
Ode XXX. A Vénus. . . . . *Ib.*

Ode XXXI. A Apollon.............................. Page 18
Ode XXXII. A sa lyre.............................. 19
Ode XXXIII. A Tibulle.............................. Ib.
Ode XXXIV. Palinodie.............................. 20
Ode XXXV. A la fortune.............................. Ib.
Ode XXXVI. Sur le retour de Numida.............................. 21
Ode XXXVII. A ses amis.............................. Ib.
Ode XXXVIII. A son esclave.............................. 22

LIVRE DEUXIÈME.

Ode I. A Pollion.............................. 23
Ode II. A Salluste.............................. 24
Ode III. A Dellius.............................. Ib.
Ode IV. A Xanthias.............................. 25
Ode V. A un ami.............................. Ib.
Ode VI. A Septime.............................. 26
Ode VII. A Pompée.............................. 27
Ode VIII. A Barine.............................. Ib.
Ode IX. A Valgius.............................. 28
Ode X. A Licinius.............................. 29
Ode XI. A Q. Hirpinus.............................. Ib.
Ode XII. A Mécène.............................. 30
Ode XIII. Contre un arbre dont la chute avait failli l'écraser. 31
Ode XIV. A Postume.............................. Ib.
Ode XV. Contre le luxe du siècle.............................. 32
Ode XVI. A Grosphus.............................. 33
Ode XVII. A Mécène malade.............................. 34
Ode XVIII. Contre la cupidité.............................. Ib.
Ode XIX. A Bacchus.............................. 35
Ode XX. A Mécène.............................. 36

LIVRE TROISIÈME.

Ode I.............................. 37
Ode II. Aux Romains.............................. 38
Ode III. Apothéose de Romulus.............................. 39
Ode IV. A Calliope.............................. 40
Ode V. Régulus.............................. 42
Ode VI. Aux Romains.............................. 43
Ode VII. A Astérie.............................. 44
Ode VIII. A Mécène.............................. 45
Ode IX. Dialogue.............................. Ib.
Ode X. A Lycé.............................. 46
Ode XI. A Mercure.............................. Ib.

ODE XII. A Néobulé.................................. Page 47
ODE XIII. A la fontaine de Bandusie.................... 48
ODE XIV. Sur le retour d'Auguste........................ *Ib.*
ODE XV. A Chloris.. 49
ODE XVI. A Mécène.. *Ib.*
ODE XVII. A Ælius Lamia.................................. 50
ODE XVIII. A Faune....................................... 51
ODE XIX. A Télèphe....................................... *Ib.*
ODE XX. A Pyrrhus.. 52
ODE XXI. A son Amphore................................... *Ib.*
ODE XXII. A Diane.. 53
ODE XXIII. A Phidylé..................................... *Ib.*
ODE XXIV. Contre les vices du siècle..................... *Ib.*
ODE XXV. A Bacchus....................................... 54
ODE XXVI. A Vénus.. 55
ODE XXVII. A Galatée..................................... *Ib.*
ODE XXVIII. A Lydé....................................... 57
ODE XXIX. A Mécène....................................... *Ib.*
ODE XXX. Épilogue.. 58

LIVRE QUATRIÈME.

ODE I. A Vénus... 60
ODE II. A Jules-Antoine.................................. 61
ODE III. A Melpomène..................................... 62
ODE IV. A Drusus... *Ib.*
ODE V. A Auguste... 64
ODE VI. A Apollon.. 65
ODE VII. A Manlius Torquatus............................. 66
ODE VIII. A Censorinus................................... *Ib.*
ODE IX. A Lollius.. 67
ODE X. A Ligurinus....................................... 68
ODE XI. A Phyllis.. 69
ODE XII. A Virgile....................................... *Ib.*
ODE XIII. A Lycé... 70
ODE XIV. A Auguste....................................... 71
ODE XV. A Auguste.. 72

LE LIVRE DES ÉPODES.

ODE I. A Mécène.. 73
ODE II. Éloge de la vie champêtre........................ 74
ODE III. A Mécène.. 75
ODE IV. Contre l'affranchi Ménas......................... 76

Ode V. Contre Canidie.............................Page 76
Ode VI. Contre Cassius Sévère......................... 78
Ode VII. Aux Romains............................... 79
Ode VIII. Contre une vieille libertine.................... Ib.
Ode IX. A Mécène.................................. 80
Ode X. Contre Mœvius.............................. 81
Ode XI. A Pettius................................. Ib.
Ode XII. Contre une vieille débauchée.................... 82
Ode XIII. A ses amis 83
Ode XIV. A Mécène.................................. Ib.
Ode XV. A Nééra...................................... 84
Ode XVI. Aux Romains.............................. 85
Ode XVII. Varus et Canidie............................ 86

CHANT SÉCULAIRE................................... 89

SATIRES.

LIVRE PREMIER.

Satire I.. 91
Satire II.. 94
Satire III.. 98
Satire IV.. 102
Satire V.. 105
Satire VI.. 108
Satire VII.. 112
Satire VIII... 113
Satire IX.. 114
Satire X.. 117

LIVRE DEUXIÈME.

Satire I.. 120
Satire II.. 123
Satire III.. 127
Satire IV.. 137
Satire V.. 140
Satire VI.. 144
Satire VII.. 147
Satire VIII... 151

ÉPITRES.

LIVRE PREMIER

Épitre I. A Mécène. . . . . Page 155
Épitre II. A Lollius. 158
Épitre III. A Julius Florus. 160
Épitre IV. A Tibulle. 162
Épitre V. A Torquatus. . . . . *Ib.*
Épitre VI. A Numicius. 163
Épitre VII. A Mécène. 166
Épitre VIII. A Celsus Albinovanus.. 169
Épitre IX. A Claudius Néron. . . . . *Ib.*
Épitre X. A Fuscus Aristius. 170
Épitre XI. A Bullatius.. 171
Épitre XII. A Iccius. 172
Épitre XIII. A Vinnius. 173
Épitre XIV. A son jardinier, ... 174
Épitre XV. A C. Numonius Vala. 176
Épitre XVI. A Quinctius.. 177
Épitre XVII. A Scæva. 180
Épitre XVIII. A Lollius. 182
Épitre XIX. A Mécène.. 185
Épitre XX. A son livre. 187

LIVRE DEUXIÈME.

Épitre I. A Auguste. 189
Épitre II. A Julius Florus 197

ART POÉTIQUE.

Épitre aux Pisons. 204

JUVÉNAL.

NOTICE SUR JUVÉNAL. 221

SATIRES.

SATIRE I. Pourquoi Juvénal écrit des satires. . . . . Page 223
SATIRE II. Des Hypocrites. 228
SATIRE III. Les Embarras de Rome. 233
SATIRE IV. Le Turbot 241
SATIRE V. Les Parasites. 246
SATIRE VI. Les Femmes. 251
SATIRE VII. Misère des gens de lettres. 269
SATIRE VIII. Les Nobles. 276
SATIRE IX. Les Protecteurs et les Protégés obscènes. . . . 284
SATIRE X. Les Vœux. 288
SATIRE XI. Le Luxe de la table. 298
SATIRE XII. Retour de Catulle. 303
SATIRE XIII. Le Dépôt. 307
SATIRE XIV. L'Exemple. 314
SATIRE XV. La Superstition. 323
SATIRE XVI. Prérogatives de l'état militaire. — Fragment. 327

PERSE.

NOTICE SUR PERSE. 333

SATIRES.

PROLOGUE 335
SATIRE I. Des Poëtes et des orateurs. . . . . *ib.*
SATIRE II. De l'intention pure. 340
SATIRE III. Contre la paresse 343
SATIRE IV. Contre l'orgueil et la volupté des grands. . . . 346
SATIRE V. De la vraie liberté. 348
SATIRE VI. A Bassus contre les avares. 353

